REVUE

DES

DEUX MONDES

XCIVe ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME XXIV. — 1er NOVEMBRE 1924.

W.

D

REVUE

DES

DEUX MONDES

XCIVe ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME VINGT-QUATRIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1924

054
R3274
1924, v.6

JUN 18 1925
206576
B.P.

VIE ET MORT D'UN CHAMOIS[1]

I

Il naquit sur une touffe d'airelles, à l'abri d'un rocher, dans la combe de Malhaubert, à côté des neiges. Le souffle du printemps commençait à peine de passer sur la montagne qui tressaillait d'un mystérieux pressentiment. Sa mère avait choisi, pour mettre bas, cet emplacement dissimulé et sauvage, au risque de manquer elle-même de nourriture, parce que les chasses de l'automne précédent lui avaient communiqué la crainte des hommes et de leurs machinations ténébreuses. Ainsi, à l'écart de la harde, préserva-t-elle dans la retraite son chevreau qu'elle lécha les premiers jours et couvrit de sa chaude fourrure contre les morsures du froid. Elle le secouait sans cesse pour l'inviter à prendre les tétines, pour le contraindre à essayer ses petites jambes noires, pareilles à des bottes, trop menues et trop longues, sur lesquelles il était juché comme sur des échasses raides et mal assujetties. Dès qu'il fut en état de s'en servir, elle lui présenta le gazon tendre aux sabots, le roc dur, mais sûr, les clapiers branlants, la glace perfide. Il fit sans plaisir connaissance avec son futur domaine. Les tracasseries maternelles le pressaient sans relâche de s'exercer à la marche, puis à la course, comme s'il leur faudrait abandonner bientôt la remise abritée du vent et de la vue. Inquiète, la chèvre l'entraînait dans ses inspections au bord de la paroi, au bas des névés d'où jaillissaient les sources, ou sur les rives du petit lac de Planvinet encore tout fleuri de glaçons que les premiers soleils attaquaient et qui brillaient comme des pierres précieuses sur l'eau verte. Elle l'enseignait trop tôt et en mauvais élève il tentait de se rebiffer.

Copyright by H. Henry Bordeaux, 1924.

Tant de surveillance, pourtant, n'était pas inutile. Un matin, comme elle paissait, pour se remettre de son épuisement, la grasse matricaire sur une bande gazonnée repérée avec soin entre deux couloirs à pic, tandis que le petit, par obéissance plutôt que par manière de jeu, descendait et remontait la pente au galop en se servant de ses pinces mal aiguisées encore, elle releva tout à coup la tête aux noires cornes recourbées en arrière, agita ses petites oreilles fauves, renifla des naseaux ouverts. Ainsi dressée, elle semblait aspirer par tous les sens les sons, les odeurs et les formes comme autant d'indices révélateurs. Tout à coup elle se jeta sur le chevreau et l'entraîna dans sa fuite, se retournant sans cesse pour ne pas le dépasser trop, pour le couver du regard, pour l'attirer à elle, pour le porter avec les yeux et le désir dans les passages difficiles. Une détonation retentit, qui déchira le silence de la combe. La peur les souleva du sol et de concert ils franchirent un ravin. Déjà une autre détonation, plus sourde et prolongée, recouvrait le coup de feu qui, d'accord avec les premières menaces du dégel, avait précipité une avalanche. La montagne usait de ses maléfices pour les protéger contre le braconnier qui, lors de la mise bas, vient découvrir les remises et assassiner les chèvres suitées.

Le chevreau de trois semaines, sans bien comprendre le drame obscur qui s'était déroulé si vite, était né à l'épouvante qui accompagne dans la nature le règne de l'homme. Mais il se hâta de l'oublier dans l'ivresse du printemps à la montagne. Il ne sentait plus, sous son poil bientôt épaissi, et dans la tiédeur des premiers beaux jours, les piqûres d'aiguille par lesquelles le vent glacé de Malhaubert l'avait accueilli. Maintenant il prenait avec aisance l'allure du galop et il avait découvert le plaisir de sauter en détendant ses muscles. Il connaissait la douceur de vivre en société, sa mère ayant rejoint une harde où il retrouvait des compagnons de son âge avec qui folâtrer. Sa gaîté amusait jusqu'aux boucs et aux chèvres brehaignes qui, d'habitude, gardent un air grave et même sévère. Mais il s'approchait d'eux avec de telles gambades, les mordillait avec tant d'allégresse qu'ils prenaient part à ses jeux comme s'ils retrouvaient leurs jeunes ans. Le lait qu'il suçait était aussi plus riche, plus abondant et succulent, grâce à la matricaire et à ce gazon d'un vert vif que les

paysans appellent *corne de cerf* à cause de sa forme courbe, dont sa mère faisait sa pâture favorite. Il sentait le développement de ses forces et n'avait guère d'autre occupation que de le sentir. S'étendre sur une molle couche d'airelles ou de fougères, se tapir dans les vernes ou sous les maigres sapins, s'essayer à la vitesse de la course, aux brusques arrêts les jambes raides, se poser au bord des parois abruptes, grimper sur les roches lisses en écartant les pinces et les fixant comme des crochets aux moindres saillies, apprendre à se cramponner, à tâter la neige traîtresse, à se méfier du glacier, en dehors du manger et du dormir, n'y avait-il pas de quoi remplir ses journées? Ainsi prenait-il possession de sa vie et de son parc.

Ce parc immense tenait tout le vallon de Lovitel, coupé lui-même de combes profondes qui l'élargissent, combe de Malhaubert, combe des Trochettes, combe de Ferrand, cirque des Sept-Pisses, glacier Triangulaire, prairies de Long-Bernard. Il s'ouvrait au renouveau qui, venu de la plaine comme un voyageur, multipliait les sortilèges. Des névés qui fondaient jaillissaient des cascades sans nombre. Elles se doublaient dans les eaux transparentes du lac ou elles creusaient des cavités blanches et profondes dans les verts abîmes. Elles menaient un grand vacarme qui s'harmonisait en monotone symphonie à plusieurs registres de voix. La neige remontait en hâte vers les sommets, dôme du Perron, Signal de Lovitel, rochers de la Selle et de Malhaubert, comme une reine outragée qui ramasse d'un geste théâtral son traînant manteau d'hermine pour regagner son trône. Dévoilées et caressées de lumière, les prairies s'émaillaient à l'envi de toute la flore des Alpes : marguerites blanches au cœur d'or, hélianthèmes jaunes, rouges androsaces qui croissent jusqu'au bord des glaces, touffes de silènes roses, blancs lys purs, aconits bleus aux longues tiges, rhododendrons pourprés et robustes qui tapissent les rochers. Toute la nature étirait au soleil son beau corps libéré de l'hiver.

Cependant le chevreau, ivre de lumière, de plaisir et de liberté, ne s'expliquait pas que sa mère ne fût pas toute à la joie de vivre. Celle-ci gardait, même dans le bonheur qu'elle prenait à le voir si agile et si fort, une anxiété continue. De ses yeux noirs aux reflets bleu sombre, aux reflets de velours, qui pouvaient supporter l'éclat du jour sur la neige sans faiblir, elle suivait les transformations de la vallée. Car la vallée, peu

à peu, avait perdu sa solitude. Il y venait des bûcherons pour abattre les sapins les plus vénérables, des pêcheurs pour tendre leurs filets aux poissons du lac, des bergers pour mener aux pâturages leurs troupeaux de chèvres ou de moutons. Tous ces travaux agricoles, elle les connaissait et ne s'en effarouchait pas. Elle familiarisa même avec eux son petit qui, trop ardent, fût allé volontiers provoquer à ses jeux les fils des brebis et des chèvres domestiques dont il ne convenait pas de se faire des amis. Des caravanes, munies de piolets et de cordes, qui traversèrent la combe pour passer la brèche de Val-Senestre, ne l'inquiétèrent pas trop, après qu'elle eut examiné avec soin la forme de leurs bâtons. Elle se méfiait davantage de ces isolés à deux pattes qui n'ont pas l'air de faire du chemin, et qu'on retrouve aux mauvais passages avec une canne luisante mal dissimulée. Ainsi apprit-elle au jeune chamois, trop confiant, à redouter les approches à pas feutré du chasseur qui connaît les cantons où paissent les hardes et les remises où elles se cachent.

Ces remises, à mesure que la chaleur croissait, étaient recherchées dans le voisinage des cimes. Elles semblaient inaccessibles, comme des tours dans le ciel. Mais, comme les jours, déjà, raccourcissaient et annonçaient l'automne, des voix nouvelles retentirent au bas des pentes. « Qu'est cela? » interrogea du regard le chevreau, que cette fanfare sonore et gaie réjouissait. Mais les yeux de sa mère s'étaient remplis de terreur, comme cette fois où elle s'était précipitée sur lui pour le contraindre à la fuite. Toute la harde s'était dressée, les petits serrés contre les mères, les boucs prêts à donner le signal. Et, d'un accord unanime, elle s'envola dans une grêle de pierres qu'elle fit dévaler. Dès le débucher, elle chercha le salut sur les hauteurs, pensant bien distancer les chiens à la montée. Mais le chef qui la conduisait arrêta net son galop. Le vent lui apportait une odeur suspecte. Ces hauteurs devaient être gardées et servir de postes. Il prit aussitôt par le travers, et ce fut une course folle sur le clapier coupé de longs couloirs. La meute, relevant leur voie saignante, les poursuivait sans répit. Un ravin plus large s'offrait, que tous les chamois franchirent. Le premier griffon qui y parvint, ayant mal pris son élan, roula dans le précipice. Mais les chiens courants passèrent. La lutte à mort était engagée, laissant une première victime.

Comme les fuyards cherchaient leur refuge à Malhaubert,

ils furent tirés de haut en bas, et le bouc de tête, les reins brisés, s'écroula, tandis que le reste de la harde le dépassait en ouragan, se dispersait, s'engouffrait dans la paroi. Sentant son chevreau faiblir et perdre du terrain à chaque foulée, la chèvre choisit un fort où elle s'enrocha avec lui.

Ils purent se croire sauvés. Sans leurs pinces, nul n'accéderait au ressaut où ils étaient juchés. L'abîme les protégeait. Déjà les détonations s'éloignaient. Leurs camarades subissaient le poids de la battue. Le soir, enfin, venait avec ses ombres complices, le soir et aussi le gros temps, car le ciel se chargeait de nuages. Mais une couple de chiens, qui les menait, atteignit bientôt le bas de leur promontoire, donnant à plein gosier, s'agrippant de leurs pattes écorchées à la paroi trop lisse où ils ne trouvaient pas de point d'appui, s'acharnant à les assiéger de leurs aboiements, de leur colère, de leurs bonds, de leurs vaines tentatives. La chèvre se coucha, invitant le petit à l'imiter. Ils pouvaient respirer, reprendre leur souffle, goûter le repos en narguant l'ennemi qui ne les atteindrait pas. Et, les naseaux rapprochés, ils se passèrent l'un à l'autre un bout de langue sur le visage. Après le danger, il y a place pour la tendresse.

Mais l'avertissement de la meute n'avait pas été perdu. Sans même se dissimuler, soit à cause des difficultés de la pente, soit parce qu'il tenait son gibier à sa merci, un homme s'approchait de la remise. Alors la chèvre se releva. Elle connaissait trop les lois de la guerre pour ne pas deviner son sort. Mais le chevreau était là qu'elle voulait défendre. Elle le poussa contre le roc où s'ouvrait un passage trop étroit, — trop étroit pour elle, — où peut-être, en se meurtrissant, il s'engloutirait. Puis, le recouvrant complètement de son grand corps fauve, la tête droite, le regard direct, sans terreur, résignée et brave, elle attendit le feu du chasseur. Celui-ci la tira trop vite. Une patte de devant brisée, elle garda son attitude et son air de défi. Une seconde balle lui laboura l'épaule : toute saignante, elle ne broncha pas. Une troisième balle la fit rouler de son piédestal. A la stupéfaction de l'homme, le chevreau avait disparu.

Il avait forcé le passage pendant qu'on tuait sa mère. L'agonie maternelle lui en avait donné le temps, et la peur avait décuplé ses forces. Quand il se retrouva seul, sur la crête libre envahie par les ténèbres et sous la pluie d'orage, il se

découvrit si désespéré qu'il revint au lieu du massacre. Ne pouvant s'y glisser par la fente qui lui avait arraché tant de poils et un peu de la peau, il l'aborda par le bas au risque d'y retrouver les chiens et l'homme. Ceux-ci, avec leur proie, s'étaient retirés en hâte. Il y flaira le sang. Ainsi connut-il la mort. Et il poussa de longs bêlements plaintifs qui pleuraient dans la nuit, comme si l'ombre lui pouvait rendre celle qui s'y était jetée pour lui.

Le jour, — un de ces jours purs et lumineux où le ciel lavé prend une couleur bleue toute fraîche après l'orage, — le surprit à la même place. Et il y passa tout ce jour encore. Les chiens et les chasseurs se reposaient sans doute de leur fatigue de la veille, sans quoi il eût été une victime offerte et les eût guidés lui-même par ses appels. Au bord d'une eau qui jaillissait du rocher dans le voisinage, des traces restaient encore de la curée chaude : là, sur la mousse et dans les fleurs, les entrailles de sa mère avaient été dévorées.

Le lendemain, épuisé et mourant de faim, il rejoignit une harde qui cherchait un canton plus calme. Une chèvre qui avait perdu son chevreau le flaira et fut heureuse de l'allaiter, car ses mamelles lui pesaient. Il la suivit, bien que son lait ni sa langue n'eussent le goût qu'il cherchait, et avec elle il oublia dans la vie nomade et poursuivie celle qui l'avait couvert dans la mort.

II

Il avait appris le secret tragique de la guerre. Désormais, ce secret était partout inscrit. Il ne pouvait plus courir, ni sauter, ni se livrer aux gambades et espièglerie de son âge sans être exposé à frissonner tout à coup et à suspendre ses amusements comme il se fixait brusquement sur ses jarrets en plein galop. Dès qu'une chèvre ou un bouc du troupeau dressait la tête, il suspendait ses jeux. Un danger invisible le guettait. Invisible? il voulut être des premiers à l'apercevoir, et il s'exerça à regarder. Ainsi perçut-il dans la montagne une multitude de choses inconnues. Ce rocher qu'il croyait immobile bougeait : un être vivant s'abritait là, un ennemi à coup sûr. Cet éclair qui brillait était une arme. Mais cet homme qui agitait un fer en rayon demi-circulaire, d'un mouvement large et régulier, pour tran-

cher l'herbe des prés n'était qu'un faucheur inoffensif. Le sel qu'il léchait sur telle plaque d'ardoise était destiné à l'attirer, signifiait un piège : il ne fallait céder à la gourmandise qu'au crépuscule. Après ses yeux, il forma ses oreilles à l'interprétation des sons et ses naseaux à celle des odeurs. Surtout il perfectionna sa meilleure défense, ses jambes fines et robustes, d'un poil plus sombre que le reste de sa robe devenue sous les caresses du soleil d'un fauve presque doré, et dont les muscles et les nerfs durcissaient la ligne. Les pinces de ses pieds s'allongeaient, les quartiers du sabot rentrés et les talons plus forts : il les maniait maintenant à merveille sur les pentes glissantes et sur des parois qui semblaient toutes lisses et impraticables au premier abord. Ainsi devenait-il un chevreau adroit et vigoureux, qui ne demeurait plus en arrière du peloton lancé, et déjà lui poussaient de petites cornes.

De magnifiques journées d'octobre furent pleines de péril. Jamais le lac n'avait reflété plus exactement dans ses eaux vertes et immobiles le ciel et le tour des montagnes, avec leurs cascades blanches, leurs pentes mauves et violettes coupées de taches d'airelles rouges et de fougères d'or. Dans le fond, la neige des Grandes Rousses, remontée au sommet et comme broutée par le soleil, n'était plus qu'une frange lumineuse qui dessinait les crêtes. Le matin et le soir, une brume bleutée recouvrait, comme une gaze légère, les formes des choses. Mais cette beauté de l'arrière-saison favorisait les crimes des hommes. Ils découplaient leurs chiens presque quotidiennement et occupaient eux-mêmes les hauteurs qu'ils gagnaient à la faveur des premiers rayons de l'aube. Il fallait être continuellement haut le pied, fuir à la moindre alerte, éviter à la fois le bas des combes où la piste est plus vite relevée et les cols qui commandent les passages, manœuvrer par les travers, sur les éboulis, atteindre des retraites repérées d'avance et perdues dans l'azur, au besoin repartir encore et prolonger la résistance jusqu'à la tombée de la nuit, heureusement chaque soir avancée. Au cours de cette campagne d'automne, qui fit bien des victimes de part et d'autre, chèvres et boucs massacrés, chiens descendus dans les abîmes et même un des porteurs précipité d'une arête avec son fardeau sur les épaules, le chevreau acheva son expérience militaire.

Puis, brusquement, un armistice fut conclu sans que le

bêtes en fussent informées. Elles le devinèrent au silence qui envahit le val de Lovitel : plus de ces coups de voix, d'abord secs, rares et comme étranglés des chiens qui cherchent et qui lancent, puis sonores et nourris quand le gibier est mené ; plus de ces détonations déchirantes, répétées par les échos des parois, qui répandaient la mort; plus de ces cris mêlés aux aboiements de triomphe et de joie qui annonçaient la sauvage curée des vaincus. Les bergers et les bûcherons eux-mêmes étaient partis.

Aux derniers feux d'octobre succédèrent les bourrasques de novembre. Il neigeait par intermittences. Les brouillards mangeaient l'horizon. Mais les chamois, déjà revêtus d'une fourrure grise, presque noire, ne redoutaient point l'hiver. Ils redevenaient les rois de la montagne que nul ne songe plus à déranger et qui peuvent désormais se promener de long en large sur leur domaine et jusque dans le fond du val sans redouter les expéditions cruelles et les attentats. La paix leur était rendue.

La paix ? Le jeune chevreau, de bonne foi, le crut et recommença de folâtrer avec ses camarades de la harde dont il avait partagé l'existence aventureuse. Stupéfait, il rencontra une hostilité singulière. Les boucs et les chèvres qui jusqu'alors avaient paru vivre en bonne harmonie étaient pris d'une démence inexplicable. Les boucs s'approchaient des chèvres avec des yeux hagards et une démarche saccadée, comme s'ils étaient en proie à une noire fureur, et se jetaient sur elles comme pour les étreindre et les étouffer. Et, ce qui lui sembla plus étrange encore dans cet étrange spectacle, celles-ci, bien que leur force fût sensiblement égale, au lieu de se débarrasser de ces brutes, se laissaient faire en prenant des mines sournoises et soumises. Quelques-unes, il est vrai, se sauvaient à toute allure, mais c'était pour revenir et piaffer et caracoler devant les mâles. Lui-même, voulant se mêler à la sarabande, puisque c'était la coutume en cette saison, fut écarté du jeu à coups de corne ou de pied, comme un gêneur, et dut s'en aller ruminer tout seul sur un phénomène aussi incompréhensible.

Ce fut bien pis quand il vit les boucs baisser leur tête encornée et se jeter les uns contre les autres, front contre front, à se défoncer le crâne, reprendre du champ pour se heurter encore, jusqu'à ce qu'un des deux combattants, ployé

sur les genoux par la fatigue, fût roulé par l'autre et dût s'enfuir hors du troupeau.

Il n'y avait donc pas que les hommes à mener la guerre contre les bêtes. Celles-ci ne pouvaient demeurer dans leur tranquillité bucolique, à paître, courir et dormir. Il fallait qu'elles aussi recourussent à la ruse, à la force, à la sauvagerie, et dans quel dessein ? Il ne parvenait pas à s'en rendre compte. Ces échanges de coups, ces luttes, ces brutalités, ces violences qui finissaient par des étreintes, ne pouvaient à coup sûr passer pour des caresses. Voici que sa seconde mère elle-même qui l'allaitait encore, bien qu'il eût six mois, et bien qu'il commençât de prendre goût à l'herbe rafraîchie par la neige, flairée de trop près par un grand bouc aux yeux jaunes, au lieu de foncer à pleine tête contre lui, ainsi que la loi de la montagne le permet pour se débarrasser d'un importun, cherchait piteusement son salut dans la fuite. Il se tenait près d'elle, presque à la même hauteur, unis ensemble par le même rythme du galop. Ainsi gagnèrent-ils de concert le fond des Trochettes, au-dessus de la Plaque des Marmottes. Là, ils trouvèrent un long névé en pente raide au bord duquel ils s'arrêtèrent pour reprendre haleine. Déjà le bouc était sur eux, lancé en ouragan, ramassé en boule dans sa course folle. Aussitôt ils s'engagèrent sur la neige glissante. Par d'habiles zigzags ils parvinrent à la remonter et s'installèrent, comme des statues dans une niche, sur un rocher qui la surplombait. De là, ils pouvaient narguer le bouc infortuné qui attaquait furieusement la blanche paroi trop lisse où le froid soleil de novembre, vainqueur des brouillards, allumait des étincelles. Son poids trop lourd l'entraînait et ses pinces ne mordaient pas sur la molle couche fondante. Après de pénibles efforts, il perdait en une seule ramasse involontaire le terrain qu'il avait gagné. Les deux fugitifs pouvaient l'entendre ahanner à grand bruit, de lassitude et de colère.

Avec toute la malice de son âge et la vanité soudaine de sa supériorité, le petit chamois s'amusait de cette impuissance, quand il vit la chèvre, sa mère nourricière, quitter elle-même leur forteresse et s'en aller à la rencontre de l'ennemi. Était-ce une manœuvre audacieuse pour achever de le mettre en déroute ? D'un bond, il fut près d'elle pour l'accompagner dans une entreprise que, dans sa jugeotte, il estimait téméraire et

tout au moins inutile. Mais quand ils eurent tous deux rejoint le bouc irrité qui barbotait au milieu du névé, celui-ci tourna contre lui sa fureur et d'un formidable assaut l'envoya méditer au bas de la neige. Quand il se releva tout éclaboussé et meurtri, la chèvre et le bouc se frottaient doucement le museau l'un contre l'autre. Tous deux semblaient apaisés, heureux, oublieux. Sa seconde mère se détournait de lui, n'existait plus pour lui et il se découvrit abandonné. La mort lui avait pris la première. Une force inconnue lui ravissait encore celle-ci. Ainsi l'amour lui fut-il révélé.

III

Il était né aussi à l'égoïsme de la jeunesse. Désormais, dans la harde dont il faisait partie en ne s'attachant plus à personne, il rechercha la meilleure place des remises, le meilleur gazon des pâturages sans associer quiconque à son choix. Et même il joua quelques méchants tours à ses camarades moins vigoureux en les entraînant à sa suite par des traverses à leur rompre l'échine, ou en les avertissant, par son sifflement aigu, à la manière des marmottes, de périls imaginaires pour s'offrir en spectacle leur fuite éperdue.

L'hiver était venu, mettant fin aux joutes amoureuses. Le calme était rentré dans le troupeau. Tout au plus, l'un ou l'autre bouc, plus sentimental, demeurait-il fidèlement avec la femelle de ses préférences, décidé à la suivre et à la garder jusqu'à la délivrance de leur fruit. Cependant les chamois, à l'abri de leur fourrure, grise ou noire sur le dos et blanche au ventre, une collerette de poils noirs autour du cou, se riaient des froids les plus agressifs, et même élisaient leur retraite sur le versant nord de la montagne que le soleil ne vient jamais échauffer, presque au sommet des pics, et dans un creux de neige. De là ils passaient les crêtes pour gagner les pentes herbeuses du sud où la mauvaise saison revêt parfois une mansuétude inattendue et charmante. Il arrive alors que la lumière de janvier ou de février épande une tiédeur si trompeuse que les fleurs éclosent, comme au printemps, pour se flétrir à la première rigueur nouvelle. Jours incomparables de l'hiver dans la montagne où les membres connaissent une délicieuse détente, quand l'air salubre apporte aux lèvres un

goût de force et de jeunesse, quand les yeux contemplent une splendeur que l'été n'égale point : miroitement des glaciers pareils à des lacs de pierreries, douceur des arêtes atténuées et comme estompées dans la clarté, velours blanc et compact des immenses névés, colorations invraisemblables du ciel et de la neige qui égalent en éclat les sables roses et les pourpres crépuscules d'Orient. Surtout, alors, pour les hardes çà et là disséminées et sauvegardées par le danger des avalanches, le gazon court est exquis à brouter, à cause de sa fraîcheur qui sent la bonne terre fendue par le soleil.

Le danger de la guerre reparut après le dégel. Les braconniers tâchaient à surprendre les chèvres en mal maternel et se livraient à de savants travaux d'approche, dissimulant leur arme, amortissant leurs pas, marchant contre le vent. Le jeune chamois, déjà dressé à faire le guet, les devinait par tous ses sens aiguisés, à la vue, à l'ouïe, à l'odorat. Rien ne lui échappait et plus d'une fois il donna le signal du départ au troupeau qui paissait en sécurité. C'était aux chèvres isolées et sans défense auprès de leur nouveau-né que les meurtriers en voulaient spécialement. Ainsi vit-il fusiller le bouc aux yeux jaunes qui lui avait ravi sa seconde mère. Mais celle-ci, qui put s'enfuir avec son chevreau à peine droit sur les jambes, ne voulut pas reconnaître son ancien nourrisson qui l'escortait.

Un autre braconnier plus redoutable encore devait le venger de ce nouvel abandon. Il ignorait ce brigand de la montagne qui tombe du ciel comme un rocher noir. La chèvre, accompagnée de son chevreau, et que lui-même ne se résignait pas à quitter, malgré son indifférence, évitait avec soin les éboulis et les clapiers à cause des tendres sabots dont elle surveillait la pose et le mouvement, et suivait la crête plus accessible, quand elle se fixa tout à coup, donnant les signes de l'épouvante. Cette épouvante ne venait pas du sol où s'embusquent, d'habitude, les chasseurs, mais d'en haut. Un flocon noir grossissait comme un nuage chargé de grêle. C'était le gypaète à l'envergure démesurée qui avait aperçu les silhouettes des chamois profilées sur l'arête et fondait sur cette proie. Il avait choisi le petit dont le poids léger ne l'embarrasserait pas dans son vol. Déjà son ombre s'étendait, comme celle de la mort, sur le groupe anéanti de terreur. Souffletant du choc de ses ailes immenses la malheureuse mère qui fut précipitée sur la pente,

il enleva dans ses puissantes serres le chevreau, le balança dans les airs un instant et l'emporta. Le rapt n'avait duré que le temps d'un éclair. La chèvre apeurée, se relevant de sa chute, s'enfuit à toute allure, sans même se retourner pour chercher le ravisseur. Lui qui, moins menacé ou plus calme, avait assisté, immobile, au drame, se souvint d'une autre mère qui avait fait face au danger.

Allait-il revoir, avec la fin des beaux jours, ces temps de guerre où le vallon retentissait d'aboiements, de coups de feu et d'hallalis, et se devait-il préparer à la lutte en exerçant mieux encore ses sens pour lui servir d'éclaireurs et ses jambes pour le soustraire à l'ennemi? Certes, les braconniers à l'approche, au temps surtout des relevailles, représentent un péril plus sournois et plus lâche, mais les assassins ne font pas une armée. C'était le meurtre et non la guerre. Il désignait de ce nom les batailles organisées dans les combes selon certaines règles assez habituelles pour qu'elles pussent être discernées : elles ne s'engageaient que sur un versant, en sorte qu'on pouvait chercher son salut sur un autre, et se menaient selon un rite régulier, chiens découplés, postes établis, mais invisibles, courses aux remises, tir sur la harde lancée ou sur la bête enrochée, tumulte et orgie de la victoire, ou bonheur du gibier tapi dans quelque retraite inaccessible. Il s'attendait à cette reprise annuelle des hostilités dont il tenait les leçons et les histoires des boucs plus âgés, enclins à raconter, en les amplifiant, leurs exploits militaires.

Or, l'automne vint sans que le repos des chamois fût troublé. Ils n'entendirent, au bord du lac Lovitel qui jamais n'avait offert au cirque des montagnes et au ciel un miroir vert plus transparent, que des abois de chiens de berger. Les troupeaux de chèvres domestiques et de moutons étaient gardés par des pâtres différents de tous ceux qu'ils avaient de loin repérés jusqu'alors, plus petits de taille, drapés de longs vêtements embarrassants pour la course, avec des amas de longs poils tressés qui pendaient sur le dos. De ces êtres-là les bêtes n'ont rien à craindre, même s'ils manient la faulx pour couper les foins, car ils ne portent jamais d'arme et, quand ils en portent, ils ne savent pas s'en servir, ainsi que les anciens l'avaient constaté aux dépens d'une chasseresse qui les avait manqués. Mais que se passait-il donc en bas, pour que les travaux agri-

coles, soin des bestiaux et fauchaison, fussent abandonnés aux enfants et aux femmes? Quelque chose d'anormal à coup sûr. Quelque chose que les chamois les mieux informés des mœurs des hommes ne soupçonnaient pas. Le plus vieux bouc interrogé ne se souvenait pas d'avoir vu, une seule année, la chasse interrompue.

— *Ils* ont peur de nous, assura dans la harde réunie en assemblée délibérante un jeune présomptueux.

— Ou de la montagne, rectifia un sage.

— *Ils* ont perdu trop de chiens, constata une chèvre renommée pour ses sauts.

— Il y a une autre manière de nous forcer, enseigna l'ancien.

— Laquelle?

— Ce sont des hommes qui nous traquent. Ils font un grand bruit et nous obligent à débucher.

— Oh! des hommes : ils ne courent pas assez vite et nous pouvons toujours leur échapper.

— C'est à voir, conclut simplement le philosophe, fort de son expérience.

Aucun d'eux n'avait deviné que les hommes cessaient de faire la guerre aux animaux parce qu'ils se la faisaient entre eux. La mobilisation n'avait laissé dans les villages et dans les villes que les vieillards, les faibles ou les habiles qui ne fréquentent pas les sommets et ne courent pas sur le roc ou la glace l'aventure de mort. Et parce que les hommes s'entretuaient les uns les autres, dans la plaine, avec des engins perfectionnés et une continuité sans relâche, les chamois, durant cinq années, dans leurs montagnes heureuses abandonnées à la nature, connurent la paix.

IV

Il était devenu, de toute la harde, un des plus grands, des plus résistants et des plus agiles. Il atteignait, ce premier automne de la guerre, avec ses dix-huit mois sa taille, sinon toute sa force. Son corps allongé et fauve, dont les contours arrondis cachaient la musculature, porté haut sur les fines jambes noires, se rattachait par les épaules développées au cou large qui laissait aisément passer l'air jusqu'aux poumons et

permettait les randonnées à toute allure par les travers ou sur les pentes sans épuiser le souffle. La tête petite, aux mouvements prompts soulignés par la mobilité des oreilles, achevait ce parfait édifice vivant, couronnée elle-même par le charmant dessin des cornes aux crochets recourbés. Les yeux, enfin, noirs avec des reflets d'or, et non bleu sombre comme ceux de sa mère, ajoutaient une douceur de caresse à leur fierté naturelle.

Comme il distançait à la course tous les boucs et chèvres de sa génération, et même ceux des précédentes, cependant mieux entraînés, ses compagnons l'appelaient *Rap* qui dans leur langue est le diminutif de rapide. Or, quand vint le temps du vent, dans les bourrasques et les beaux jours de novembre, Rap comprit instantanément le mystère qui l'avait tant intrigué l'année précédente, et il voulut avoir sa part des luttes entre mâles dont les femelles, tantôt patientes et dociles, tantôt coquettes et espiègles, étaient le prix. Celle qu'il convoitait était précisément de son âge, extraordinairement agile elle aussi et sa concurrente la plus redoutable aux jeux de la vitesse. Il l'avait traitée jusqu'alors en camarade, la bousculant ou tentant de la bousculer, car elle s'entendait excellemment à la défense et même à l'attaque, la mordillant par manière d'amusement, la provoquant aux plus audacieuses escalades. C'était une chèvre à peine moins longue et haute que lui, capricieuse et qui souvent faisait bande à part, disparaissant durant quelques jours pour s'en aller à l'aventure à la recherche d'un meilleur pâturage, et rejoignant le troupeau sans manifester de plaisir. A cause de ses vagabondages on la nommait *Vaga*. Fringante et vive comme l'eau qui sort du rocher, elle ne tenait jamais en repos. Le mouvement était sa grâce. Elle multipliait à plaisir les images de vie. Mais quand Rap la vint flairer pour la solliciter au jeu inconnu, d'un bond elle se déroba.

Comme il la voulait poursuivre, il fut assailli, sans même avoir le temps de se mettre en garde, par le plus gros chamois de leurs remises, un bouc énorme, dont le poids était déjà une arme, et qui joignait à sa force les ruses apprises au cours de longues années. Son ennemi inattendu le poussait du front vers une paroi presque à pic où il trébucherait sans merci, et Vaga, qui s'était arrêtée pour assister au duel engagé en son honneur, le narguait de ses yeux chargés de malice. Non qu'elle lui préférât l'épais et déloyal adversaire qui, par la brusquerie de son

offensive, tentait de l'acculer à l'abîme, mais sans doute songeait-elle qu'à celui-ci elle échapperait plus aisément et qu'elle garderait sa liberté. Elle ne se soumettrait même pas au vainqueur. Il la faudrait conquérir encore elle-même. Vaga la bien nommée tenait à son indépendance et redoutait de la perdre, comme si elle connaissait qu'un jour elle la perdrait.

Excité par sa présence, Rap allait-il commettre la maladresse de faire front sur l'espace restreint où la moindre défaillance se paierait d'une chute peut-être mortelle, cruelle en tout cas et déshonorante? Dressé par la chasse aux décisions promptes, il rompit le combat, et d'un stupéfiant demi-cercle le reprit avec l'avantage de la position. Le lourd chamois qui lui avait cherché querelle ne pouvait déjà plus manœuvrer comme lui. Il devait lutter, la croupe au ravin, le culbuter pour se frayer passage ou tomber. La harde entière, haletante, s'était approchée à pas de velours pour suivre les phases du corps à corps, ou plutôt des chocs frontaux qui retentissaient comme des cliquetis de boucliers. Presque toutes les chèvres, sauf celles de l'année, avaient appartenu au gros bouc en mauvaise posture. Aucune ne lui manifestait le moindre intérêt. Indifférentes et passives, elles se plaisaient au spectacle sans désigner le vainqueur de leur choix. Ou peut-être souhaitaient-elles, au fond de leur chair, la fin de ce brutal. Vaga, les écartant, avait passé au premier rang. Elle touchait presque les deux lutteurs. Voulait-elle marquer, aux yeux de ses compagnes, qu'elle était l'enjeu de la partie et l'occasion du drame, tandis que les autres n'y jouaient pas de rôle? Rap la sentit près de lui et respira son odeur. Il avait reculé sous la masse ennemie projetée comme un bélier. Se ramassant de toute sa musculature tendue comme les cordes d'un arc, il lança son corps à la façon d'une flèche et d'un tel élan que l'adversaire, malgré sa pesanteur, s'écroula dans l'abîme et faillit l'entraîner après lui. Il demeura sur le bord, épuisé, brisé, presque tremblant, tandis qu'une boule de poils gris roulait sur les pierres avec un grand fracas. Sa victoire l'anéantissait. Il avait dépensé en une fois toutes les ressources de sa jeune puissance. Vaga pouvait s'en aller paisiblement, sans se hâter, si elle le voulait fuir. Il avait cessé d'être un danger pour elle. Il était là, immobile, rivé au sol de ses quatre pattes raidies, comme étonné d'avoir échappé à la mort. Déjà d'autres combats se livraient dans la harde, ou

d'autres étreintes se préparaient. Le troupeau s'était dispersé. Seul, il demeurait à la même place, le poitrail haletant, penché sur la chute de son adversaire. Seul? Vaga ne s'était pas éloignée. Elle attendait. Elle le regardait. Il eut conscience de ce regard. Se rendait-elle si vite? Appartenait-elle de droit au vainqueur? Était-ce là une loi de la montagne qu'il ignorait encore? Peu à peu il revenait de son étourdissement, et la présence de Vaga n'y était pas étrangère. Peu à peu le souffle et les forces lui étaient rendues, et avec eux le désir. A son tour il la regarda de ses yeux noirs éclairés d'or, et se détachant enfin du bord, il marcha vers elle, comme un maître sur son domaine. Alors, comme si elle guettait ce retour, d'un bond elle s'écarta et à toute allure s'enfuit par les pentes gazonnées et les éboulis jusqu'à la plaque de neige où l'année précédente il avait lui-même accompagné sa seconde mère pareillement en fuite.

Il se jeta sur la trace de la perfide qui, après l'avoir attendu, l'abandonnait, résolu à lui faire payer cher sa défaite. Elle était si légère et bondissante qu'il ne prenait pas avantage dans la poursuite. Ils atteignirent successivement le névé sans qu'il eût gagné du terrain. Là, ce fut elle qui, se retournant, vint à lui et, s'arcboutant sur ses pattes de devant en baissant la tête, se détendit d'un bond élégant et souple et lui passa par-dessus. Elle le provoquait aux jeux et il s'y prêta. Sur la blancheur de la neige, ils dessinèrent des figures, comme des patineurs inscrivent leur nom sur la glace. Ils allaient et venaient, se cherchant et s'évitant tour à tour, se dérobant par des voltes hardies au moment de se toucher, et de leurs jambes nerveuses faisant jaillir du névé des éclaboussures qui miroitaient comme des étincelles. C'était la danse avant les noces.

Vaga donna le signal du repos. D'un dernier saut, elle s'installa sur le rocher qui surplombait la neige. Il l'y rejoignit sans qu'elle esquissât un mouvement de retraite. Il comprit qu'elle lui appartenait et ne se pressa plus vers elle, tandis qu'elle aspirait la pénétrante odeur musquée du mâle. De leur place, ils dominaient la combe déjà parée en partie de son hivernale fourrure d'hermine, avec ses sapins givrés dans le bas, et son petit lac d'un vert opaque. Le couchant animait ces déserts de lueurs roses qui couraient comme des flammes.

Un froid vif, que les chamois ne sentaient pas, glaçait les dernières végétations. Rap, flairant sa compagne, fit entendre un sifflement prolongé et aigu, qui tenait de la plainte plutôt que du chant de triomphe. Elle lui répondit. Ils brâmèrent ensemble, comme s'ils exprimaient leur détresse et non leur joie. Et ils frissonnèrent ensemble, comme s'ils pressentaient le mystère de la création dans cette solitude qu'ils étaient chargés de peupler, comme s'ils acceptaient d'un commun accord, en accomplissant leur désir, la servitude de l'amour.

V

Rap ne quitta pas Vaga jusqu'à sa délivrance. Ils avaient élu, pour leur remise, le lieu même de leurs amours, au-dessus du long névé qui domine la Plaque des Marmottes. Sans doute, cette retraite pouvait-elle être découverte, mais son accès était difficile. Les chamois, peu à peu, avaient eu l'intuition du départ des hommes qui leur abandonnaient les montagnes et le fond même du val de Lovitel. Il leur arrivait maintenant de traverser, sans se gêner, les troupeaux de chèvres ou de brebis que le printemps ramenait sur leurs pentes. Un éclat de rire de jeune fille ou d'enfant qui les saluait au passage ne les effarouchait pas. Quand un braconnier avait tenté de forcer à l'approche l'une ou l'autre femelle désarmée, n'avait-il pas suffi du plus insignifiant déplacement pour le mettre hors d'haleine et le rendre inoffensif? La vieillesse de l'ennemi est un précieux auxiliaire.

Vaga mit sans peine au monde un chevreau bien venu qu'elle contempla avec ivresse et lécha incontinent pour le polir et réchauffer. Rap, étonné, considérait ces effusions et ce petit être qui ne lui inspirait aucun sentiment, à peine cette pitié du fort pour le faible qui s'oublie si vite chez les animaux, et même chez la plupart des hommes. Il n'avait pas eu de père et s'expliquait mal la paternité. Un instinct merveilleux poussait, au contraire, Vaga à ne s'occuper que de son nourrisson. Rap ne comptait plus, hors lui, pour elle. Ses amours passées, fières et ardentes, s'abolissaient. En sorte qu'après un ou deux mois de patience et d'ennui, Rap s'évada de son ménage qui s'en fut grossir une harde. Aucun désir ne le tourmentait. Il découvrait le plaisir de la liberté après l'avoir perdue.

Les années délicieuses de la guerre s'écoulèrent une à une pour les chamois. Ils croissaient et multipliaient dans l'insouciance et la sécurité. Et même ils descendaient jusque dans la forêt de Venosc, jusqu'au bord du glauque Venéon, jusque dans les pâturages réservés aux vaches. De temps à autre, des permissionnaires montaient au lac, hâtivement, avec des sœurs ou des promises pendues au bras. Ils s'amusaient, de leurs yeux perçants, à les dénombrer.

— Regarde, là-bas, cette harde : il y en a bien dix-huit.

— Du côté de la Rochette, j'en ai compté vingt-deux.

— Attendez... attendez, criaient les garçons en leur tendant le poing. Un jour ou l'autre, nous reviendrons.

— Espérons-le, ajoutaient les femmes en se signant pour écarter le mauvais sort.

Mais tous ne devaient pas revenir. Que de chasseurs de chamois étendus sur les pentes de l'Hartmann et du Linge, au Mort-Homme et à la cote 304 haute comme une botte de foin, aux forts de Vaux et de Douaumont, tandis que le soleil réjouissait les belles antilopes vautrées parmi les vernes, ou paissant, les matins d'or ou les roses crépuscules, l'herbe fraîche au bord des cascades! Le monde était renversé. La montagne offrait aux bêtes sa paix magnifique, faite d'eau pure, de nourriture abondante, de lits de myrtilles et de fougères, d'air salubre et d'oubli des hommes.

Rap était devenu un des chefs de hardes. Il excellait à choisir les meilleurs quartiers, les remises abritées et, gardant de ses premiers mois le sens du péril, il était, parmi les boucs, celui qui, malgré la trêve, continuait de surveiller les louches manœuvres ennemies. Au temps des amours, il changeait de chèvre, mais ne retrouvait plus cet attrait de l'inconnu qui l'avait précipité à la poursuite de Vaga. Le désir lui imposait un rite obligatoire. Il s'y soumettait comme à une loi. A peine avait-il besoin d'imposer son choix : les autres mâles le redoutaient, se souvenant de l'énorme rival qu'il avait jeté à l'abîme. Dès qu'il baissait le front et montrait ses longues cornes courbes, on comprenait et l'on s'inclinait. L'échauffement de la lutte ne l'exaltait plus : une compagne cessait d'être un enjeu et la récompense d'une victoire. Il la méprisait de sa soumission et la traitait avec cette condescendance outrageante du mâle qui se limite à son plaisir.

Au bout de quelques années, les échanges le remirent en présence de Vaga. C'était pour lui une femelle nouvelle, car il l'avait oubliée. A peine la reconnut-il à ses façons de se dérober, de le provoquer à la course, de lui souffler au visage avant de s'envoler, de l'éviter d'un bond ou d'une volte, de lui proposer la danse devant le désir. Ce jeu le divertit, puis l'agaça. Il se montra brutal dans la conquête. Cependant, ils ne rattachaient aucunement le présent au passé, comme font les hommes pour en tirer des comparaisons douloureuses. Ils jouissaient de l'heure sans la gâter, mais dans l'impuissance de l'embellir ni de l'attrister voluptueusement par la pensée.

Cette heure ne devait pas être sans inquiétude. Comme ils regagnaient ensemble, après avoir pâturé dans la combe, leur retraite, pour y dormir à la tombée du jour, ils entendirent un grand bruit monter de la vallée. C'était au début de novembre, et par un beau soir. Il n'avait pas encore neigé sérieusement, et les montagnes étaient dégagées. Ce bruit qui dominait celui des cascades mêlait le carillon des cloches de tous les villages du bas aux détonations de ces pièces d'artifice que l'on tire dans les grandes solennités. Que pouvait signifier ce tumulte apporté par le vent? Les deux chamois, la tête droite et les oreilles en mouvement, s'étaient arrêtés d'un commun accord dans leur ascension. Ils fouillèrent du regard les alentours du lac, sans rien apercevoir de suspect. Leur solitude était respectée. Aucune menace d'agression ne semblait les atteindre. Longtemps ils demeurèrent immobiles, car le joyeux vacarme ne cessait pas. Ils pouvaient apercevoir, çà et là, sur l'un ou l'autre rocher, et même sur quelque crête, d'autres chamois pareillement immobilisés dans l'attente de quelque phénomène. Un événement extraordinaire, sans nul doute, s'accomplissait parmi les hommes. Était-ce un événement heureux ou malheureux? Il en faudrait changer le sens pour l'interpréter chez les bêtes.

— C'est la guerre, expliqua Rap à Vaga. Nous l'avions perdue de vue, et nous n'y sommes pas préparés.

Mais la chèvre capricieuse ne le crut pas et l'invita à l'amour.

Ainsi, l'armistice du 11 novembre fut-il connu dans les combes et sur les pentes du lac Lovitel.

VI

Les hostilités commencèrent par une petite avant-garde de territoriaux renvoyés les premiers dans leurs foyers. Il y avait parmi eux quelques braconniers qui, dès le printemps suivant, cherchèrent les remises.

Rap ne s'était pas décidé à quitter Vaga. Celle-ci avait mis bas trois jours auparavant son chevreau annuel, quand il lui signala, d'un seul cri aigu, l'approche de l'homme. Elle refusait de le suivre, et ne voulait pas quitter le petit incapable encore de courir, mais il réussit à l'entraîner assez vite pour qu'elle évitât les coups de feu. Le chevreau fut cueilli vivant et emmené au hameau de la Danchère, qui est le plus rapproché de Lovitel. La mère, de loin, le suivit, et Rap, de plus loin, avec méchante humeur. Que signifiait, pour lui, la perte de ce nouveau-né ? Au crépuscule, tandis qu'une petite lumière animait la maisonnette, ils purent, transis de peur, l'apercevoir dans une cour, allaité par une chèvre domestique. Vaga revint chaque soir, mais seule. Rap n'admettait pas de telles extravagances. Quand le chevreau fut en état de se sauver, Vaga l'appela, et il franchit aisément la barrière qui était suffisante pour les troupeaux des hommes, non pour un chamois, même de trois semaines. Vaga, triomphante, le ramena à la remise : Rap, qui ne s'en souvenait déjà plus, flaira l'intrus de mauvaise grâce, et le lendemain s'en alla.

A la fin de l'été, ce fut une autre musique. Jamais, de mémoire des plus vieux boucs, la montagne n'avait été envahie par une telle armée de chasseurs. Il en était venu de Venosc et de Bourg-d'Aru, de la Bérarde et de Bourg-d'Oisans, sans compter ceux qui, seuls, ont le droit de chasser sur Lovitel. On prenait sa revanche d'un silence de cinq années. Ce fut, le jour de l'ouverture, une fusillade à rappeler les grandes batailles. Et n'était-ce pas les mêmes armes, ces Mauser, fusils ou carabines de cavalerie, pris aux Boches sur le terrain avec leurs bandes de cartouches ? On se passait des chiens qui n'avaient pu être dressés pendant la guerre et dont la race s'était abâtardie : les traqueurs les remplaçaient avec moins d'éclat et de splendeur, mais plus intelligemment, formant une ligne concentrique pour barrer le gibier, puis tirant des

coups de pistolet ou faisant rouler des pierres, et poussant des cris afin de le lancer dans la direction où il était attendu, aux postes savamment occupés.

Tout se liguait pour le malheur des chamois : cette chasse au traque à peu près ignorée, ce nombre inusité d'ennemis, ces armes qui portaient à d'incroyables distances. On les traitait comme des hommes, avec tout le perfectionnement de l'outillage et de la ruse. Or, ils étaient déshabitués de la lutte par une longue paix amollissante. Les nouvelles générations n'avaient pu qu'en entendre parler et n'en avaient rien cru. Au signal du péril, que jetait quelque bouc plus expert, ils fuyaient en ordre dispersé, sans ligne de conduite et sans point de ralliement, n'importe où, droit devant eux, ne se fiant qu'à la rapidité de leur course, ne connaissant pas les passages gardés, rebelles aux avertissements des anciens qui tentaient de leur imposer à plein galop un changement de direction. Ingénus et affolés, ils se laissaient mener au massacre. Les bouchers de Bourg-d'Oisans et de Grenoble purent offrir à leur clientèle cette chair sauvage, et savoureuse quand elle est bien accommodée.

Seul de tous les troupeaux qui remisaient dans les combes ou sur les pentes du massif, la harde soumise à l'autorité de Rap n'eut pas de pertes, ce qui valut à celui-ci une grande réputation de chef et d'inquiétants renforts de malchanceux et de débiles. L'assassinat de sa mère l'avait dressé à la méfiance. La finesse exercée de tous ses sens l'avertissait. La montagne ne lui célait aucun secret : il savait les cols à éviter, et les retraites inaccessibles à l'homme. N'osa-t-il pas, un jour, traverser la ligne des traqueurs, avec treize animaux derrière lui et gagner le versant opposé où, tranquille, il put rire avec sa harde du bon tour joué aux chasseurs qui les attendaient?

Les années suivantes, la guerre perdit de son intensité. L'ivresse du début ne se retrouvait pas. Ses hécatombes ne pouvaient se renouveler sur un gibier plus rare. Mais ses vieux routiers la menaient avec un art infernal et un armement exact et précis. Rap, cependant, ne se trouvait jamais en défaut pour deviner les manœuvres ennemies et les déjouer en hâte. Vaga, reprise une troisième fois après un intervalle de deux ans, demeurée dans sa harde après le temps du rut et celui de la mise bas, l'inquiétait et l'irritait dans son commandement

qu'elle bravait. Malgré l'âge qui aurait dû l'assagir, elle méritait encore ce surnom de *vagabonde* qui exprimait son goût du caprice et de la fantaisie. Ses jambes étaient si vites qu'elle paraissait voler. Mais elle se fiait à ses vols pour se permettre les hardiesses les plus téméraires. Aucune chèvre n'avait jamais osé reprendre aux hommes son chevreau. Cet exploit fabuleux l'avait-il grisée? Elle ne redoutait plus rien des guets-apens ni des embûches. Elle aurait passé au travers des balles. N'avait-elle pas proposé au mâle dont elle avait accepté ou sollicité pour la troisième fois les approches, d'installer leur remise au bord de la forêt de Venosc, parmi les vernés, à portée des gras pâturages réservés au gros bétail, afin d'assurer leur nourriture durant l'hiver ? Pour l'amener à la prudence, il avait fallu que Rap usât de brutalité.

Un jour, après une chasse qui s'était prolongée tard et au cours de laquelle la harde avait été menée si fort et si longtemps qu'elle avait dû se disperser, ne pouvant suivre son terrible chef, Vaga ne reparut pas. Vainement Rap lui avait signalé la paroi suspecte de Malhaubert. Elle s'était obstinée à se diriger de ce côté. Quand le soir eut tiré ses rideaux sur le drame et sauvé les chamois fourbus, il fit une chose qu'il n'avait jamais accomplie. D'habitude il ne se souciait pas des morts, ni même des blessés. C'était la part du destin : chacun remplissait le sien jusqu'au bout. Cette fois, au lieu de goûter le repos si péniblement gagné, il s'en alla, de son pas de fantôme qui ne déplaçait pas les pierres et courbait à peine les gazons, jusqu'au bord de la paroi. Là, il appela doucement : un bêlement plaintif, pareil à celui qu'il avait poussé, dans les temps, pour appeler sa mère assassinée. Le silence de la nuit qui l'enveloppait n'existait pas pour lui, qui percevait le mouvement d'une marmotte sortant du gîte pour humer l'air, le froissement d'une touffe d'herbe sous le vent, les mille bruits imperceptibles à une oreille d'homme que font les insectes et les végétaux dans leur apparent sommeil. Aucune voix ne lui répondit : Vaga n'était pas blessée. Vaga n'était pas chèvre à se rendre vivante, mais elle aurait pu se traîner, percée de coups de feu et perdant son sang, hors des poursuites sur quelque éboulis, dans un creux de rocher, parmi des touffes de rhododendrons. Il descendit jusqu'à la source où il savait que les traqueurs vidaient les victimes avant de les charger sur leurs épaules, les pattes

nouées. D'une verne éloignée il avait assisté à cet affreux spectacle. De ses naseaux ouverts il flaira le sol souillé où des restes d'entrailles traînaient encore sur des fougères froissées. Mais il ne renifla pas l'odeur de Vaga. Alors il rejoignit sa troupe qui dormait. Vaga la capricieuse reviendrait un jour ou l'autre.

Elle ne revint jamais. Elle eut le sort de ces disparus dont nul n'a retrouvé la trace, marins perdus en mer, guides happés par la montagne, soldats laissés sur le champ de bataille entre les lignes et que nul camp ne ramassera, femmes aimées et retombées dans l'oubli pareil à la mort. Il cessa de s'occuper d'elle. Regretta-t-il la préférée trois fois revenue sous ses étreintes ? ou ne fut-il pas fâché d'être débarrassé d'une indisciplinée dont l'exemple risquait d'énerver l'obéissance de la harde? Il était devenu, sous le poids des ans, un chef violent et atrabilaire, qui supportait mal la révolte, et Vaga le heurtait. Mais Vaga était Vaga. Elle pouvait tout se permettre, même de ne pas revenir, même de vivre ailleurs dans quelque autre canton du Val-Jouffrey, au delà de la brèche de Val-Senestre, même de mourir sans avertir personne.

VII

Fut-ce le dégoût de la société après le départ de Vaga, fut-ce plutôt le mépris du chef pour une troupe qui ne manœuvrait pas à sa guise et recélait des éléments de faiblesse et d'insoumission, Rap quitta la harde peu après et s'en fut vivre à part. Il devint un de ces boucs solitaires que les chasseurs connaissent bien pour les avoir observés souvent aux jumelles et les avoir plus d'une fois manqués : ils se dissimulent en effet plus habilement, ils éventent tous les pièges, ils sont toujours aux aguets et personne ne les gêne.

Rap s'installa dans un creux de rocher au Promontoire qui semble couper en deux le fond de la combe de Lovitel. Couché ou debout, il y était pareillement invisible. Il n'en sortait que pour aller paître les gazons voisins le matin et le soir. Les gardes avaient repéré sa retraite qui était inexpugnable. Les braconniers tentaient vainement de l'approcher, et les chasseurs de le cerner. Il se riait de ses ennemis. Découplait-on les chiens courants? il ne se dérangeait même pas s'il était

chez lui. Et s'il était au pâturage, il mêlait sa voie à celles des moutons ou des chèvres domestiques, ou remontait le cours d'un torrent, ou rejoignait traîtreusement de paisibles camarades sur qui il déchaînait la tempête; après quoi, il regagnait son gîte et en amateur écoutait la meute lancer et mener un autre gibier. Au traque, il traversait les traqueurs ou cachait son grand corps dans les vernes épaisses et laissait passer les hommes à côté de lui sans remuer, sachant que leurs sens sont plus bornés que ceux des bêtes. L'un d'eux, l'apercevant, ne dut-il pas lui allonger un coup de pied pour obtenir qu'il se levât? Rap, d'un saut, fut hors de sa vue.

Il ne songeait plus à se harder. Mais, dans l'arrière-saison, le vent glacé, parfois, lui apportait le parfum de quelque femelle en rut. Le désir, alors, le possédait furieusement et, abandonnant toute prudence, il s'élançait à sa poursuite. Malheur aux boucs assez audacieux pour lui disputer sa proie! Il se précipitait sur eux, formidable et pesant, et les roulait sans miséricorde. De ces combats farouches et meurtriers la neige piétinée portait les traces, quelquefois sanglantes.

Un jour, cette odeur lointaine et sauvage lui rappela des souvenirs perdus. Était-ce Vaga qui revenait? Il se mit en quête, plus profondément remué qu'à l'accoutumée, le corps tout secoué de frissons sous l'épaisse fourrure comme s'il était accessible au froid, et il découvrit, conduit par la bise, au bas d'un névé, au bord d'une source, une chevrette, toute tremblante devant le mâle, le fruit sans doute de la favorite, peut-être aussi le fruit de ses amours. Il n'eut que le temps de la flairer. Déjà un rival, plus jeune et plus vite, lui cornait la croupe avec une vigueur que la rage décuplait. Il se retourna et hésita. Mais il refusa la bataille. Il préférait son bien-être à son désir. Il n'avait pas reconnu Vaga.

Revenu de la vie de société, revenu de l'amour, qu'avait-il désormais à craindre? Ce fut l'orgueil, comme il arrive, qui le perdit. En septembre, pendant la saison des chasses, il avait dépisté si aisément l'ennemi qu'il en avait conçu le plus parfait mépris des hommes. La combe délaissée et la parole rendue aux seules cascades, il reprit tranquillement possession de son domaine. Du Promontoire il le pouvait cueillir tout entier d'un regard : le petit lac vert strié çà et là du panache blanc des eaux, les pentes violettes des âpres montagnes qui l'entourent

et qui s'y regardent, inachevées, et tout au fond les Grandes Rousses poudrées de neige. Le soleil d'automne distribuait au paysage de voluptueuses couleurs. Il faisait bon lui présenter ses flancs, recevoir ses dernières caresses. Rap jouissait des beaux jours sans méfiance. Vers midi, comme il dormait, repu de matricaire et de corne de cerf, non point dans sa remise, mais au hasard, sur des touffes d'airelles rouges, le menu bruit d'un caillou heurté le réveilla. A vingt pas de lui un homme à cheveux blancs le fixait des yeux, immobilisé lui-même par sa découverte. Ils se dévisagèrent une seconde. Le chamois se détendit en un bond prodigieux. L'homme épaula et tira.

Atteint au défaut de l'épaule, Rap retomba sur ses jambes raidies. Il eut la force de faire face à l'ennemi, la tête dressée et couronnée par les cornes courbes, retrouvant toutes les puissances de courage transmises par sa race et spécialement par sa mère, et peut-être, dans ses yeux fauves envahis déjà par les ombres, ramassant avec la combe de Lovitel et le paysage familier sa vie déjà longue et toujours libre, ses joies au pâturage et dans la course, ses randonnées, ses guerres, ses amours, Vaga. Et comme il demeurait debout, pareil à une statue, l'homme, le croyant blessé et prêt à repartir, allait décharger à nouveau sa carabine. Avant que partit la balle, Rap, d'un bloc, s'écroula.

VIII

Penché sur lui, son vainqueur le contemplait avec admiration, presque avec respect. La bravoure dans la mort fixe un caractère. Il chercha la blessure et découvrit un cœur broyé. Puis il soupesa le chamois :

« Oh ! oh ! murmura-t-il entre ses dents, ne pouvant contenir son étonnement et son allégresse, il a plus d'un mètre de long et près d'un mètre de haut, et il pèse quatre-vingt-dix ou cent livres... »

Mais il déchanta bien vite, songeant qu'il lui faudrait porter son gibier en franchissant le col de la Selle, car il était en faute et devait éviter les cabanes.

C'était un braconnier de près de soixante-dix ans, aux allures de grand seigneur, très haut de taille, très robuste, bien qu'alourdi par le poids des ans et par quelque graisse. Il avait

connu le luxe des refuges bien aménagés et des chasses gardées, la splendeur des battues aux chiens courants ou au traque, de joyeux hallalis et des curées chaudes, les gais retours de bataille et de victoire avec les plats de venaison arrosés de bourgogne et de champagne. Ses passions avaient dévoré sa fortune. Celle-ci, en dernier, avait survécu au désastre. Et il avait continué de chasser le chamois, gibier royal, seul digne de lui à son gré, dans les conditions les plus dures et les plus précaires quand il aurait eu le plus grand besoin de confort et de facilité : d'abord, sur les communaux, avec un permis régulier, couchant dans de mauvaises granges et partant avant l'aube pour pratiquer l'approche et prendre l'affût, et enfin sans permis, sur les cantons réservés, avec des abris incertains et sous la menace des gendarmes et des gardes. Mais il ne comparait aucune jouissance à celle d'abattre une de ces antilopes errantes qui semblent résumer en elles toute la rudesse et toute la grâce unies de la montagne. Il y goûtait l'ivresse qui nous vient du contact avec la nature, réservoir de nos forces, et il y puisait cette illusion de la jeunesse pareille à la douceur des soleils d'octobre.

Rap venait de lui apporter cette ivresse. Par plus d'un point ne ressemblait-il pas lui-même au chamois qu'il avait abattu ? A force de vivre, ne partageait-il pas la même aversion pour la société, le même goût de l'isolement, le même oubli du désir et de l'amour ? Quelque Vaga ne traversait-elle pas, de temps à autre, sa mémoire, quelque Vaga préférée, délaissée, disparue et peut-être vivante ? Ne préférait-il pas, comme lui, au reste du monde ces pentes raides, penchées presque à pic sur le lac de Lovitel, proche les neiges, ce rire éclatant des eaux, cette voix monotone et pourtant mystérieuse de la combe, cette paix ineffable de l'alpe que trouble la présence de l'homme ?

Et tout haut il constata :

— Nous sommes deux solitaires...

Cependant il souleva sa victime et la porta jusqu'à la source la plus rapprochée. Là il l'éventra et la vida, afin de l'alléger et de la conserver mieux, la bourra d'herbes et d'orties pour barrer le sang, lui ficela les jambes en réunissant celles de devant à celles de derrière, et la chargea sur ses épaules en passant la tête entre les pattes et le ventre. Dressé avec son trophée au-dessus de l'eau courante que bordaient de rouges

airelles, il se mit en marche pesamment, sous le soleil, après avoir bu à sa gourde un ample coup de vin, semblable à quelque berger antique offrant un bouc aux dieux.

Il commença de gravir les gazons glissants où mordaient les clous de ses chaussures. Il atteignit le lac supérieur de Planvinet, traversa le clapier, dépassa la cascade et aborda le passage. La sueur coulait sur son visage, mouillait les poils de sa poitrine ouverte. Écrasé sous le poids de la bête, il soufflait et ahannait, mais se hâtait pour devancer la nuit qui tombe si brusquement en automne. Aucune fatigue ne lui ferait abandonner sa proie qui, dès la descente et dans les villages, flatterait sa vanité, caresserait sensuellement son orgueil. L'orgueil ? ses atteintes étaient-elles donc plus dangereuses encore que celles de l'amour ?

Maintenant il s'engageait dans un couloir étroit qui lui ferait gagner du temps. Il ne calculait pas avec sa résistance physique, avec son âge. Ne venait-il pas de retrouver sa jeunesse ? Le piolet dans la main droite, la gauche assujettissant le fardeau, gêné par sa carabine, il montait lentement, pas assez lentement, en tâtant les pierres qui, parfois, roulaient et menaçaient de l'entraîner. Tout à coup il fut pris de vertige, tourbillonna sur lui-même et tomba face au ciel, ayant machinalement des deux bras redressés retenu le bouc pour le garder. Son grand corps continua de glisser, descendit la longueur de quelques pas et se fixa. Le cœur de l'homme avait faibli, broyé par l'effort comme celui de la bête par la balle. Et ses yeux démesurément ouverts s'emplirent de l'azur déjà coloré par le couchant.

On le retrouva dans cette position, la tête renversée en arrière et appuyée sur le ventre du chamois. Ainsi moururent, dans leur montagne, les deux solitaires. Ainsi la montagne vengea-t-elle sur l'homme le meurtre de l'un de ses fils les plus fiers et les plus libres...

HENRY BORDEAUX.

UNE NOUVELLE FAMINE EN RUSSIE

La mauvaise récolte vient de Dieu : la famine est l'œuvre des hommes. Par cette courte formule, l'expérience séculaire des paysans russes a exprimé la relation qui existe entre un fait de nature et un désastre social. Les événements, dont nous sommes témoins en Russie depuis plusieurs années, confirment de nouveau le fait que la destruction des conditions normales de l'activité humaine met l'homme à la merci des phénomènes de la nature, contre lesquels la lutte, dans d'autres conditions, aurait été possible avec succès. La tentative bolchéviste d'implanter le communisme dans tous les domaines de la vie économique et, en particulier, dans l'agriculture, fait retourner la population russe, avec une logique de fer, — et malgré les énormes richesses du sol, — à la vie primitive du XIVe et du XVe siècle et la plonge dans la misère, les maladies et la famine.

De cette vérité d'expérience la situation actuelle est une tragique illustration. Le pays, qui possède dans le domaine agricole des possibilités illimitées, est menacé d'une nouvelle famine. De nouveau réapparaît le terrible spectre de la famine de l'année 1921.

SURFACE ENSEMENCÉE ET RENDEMENT

La productivité brute de l'agriculture, notamment pour les céréales, est réglée par deux conditions : la surface ensemencée et le rendement des récoltes.

Quelle a été l'influence du régime bolchévique sur ces deux éléments de la productivité agricole ?

Suivant la règle que nous nous sommes imposée dans nos précédentes études, nous n'utiliserons, au cours de celle-ci, que des données empruntées à la presse soviétique, qui, bien entendu, présente toujours la situation sous l'aspect le plus favorable.

La statistique soviétique, publiée dans *la Vie économique* (1), donne les chiffres suivants, pour les dimensions de la superficie emblavée pendant les quatre dernières années de la domination soviétique.

1920	62 300 000	déciatines (ou hectares).
1921	55 100 000	—
1922	49 300 000	—
1923	60 000 000	—

Ces données montrent nettement la diminution régulière de la superficie emblavée, pendant la période de l'application par les bolchévistes du « communisme militaire », période au cours de laquelle ils tentaient, par l'emploi de la terreur, d'implanter dans les campagnes le communisme intégral. Une certaine augmentation de la superficie emblavée s'est produite au moment de l'application, en 1922, de la nouvelle politique économique, appelée *Nep*, qui a reconnu le droit de propriété du paysan sur les produits de sa terre.

Comparons les chiffres ci-dessus avec les chiffres qui concernent le développement de la superficie emblavée pendant la période d'avant la guerre.

1883-1887	59 982 000	déciatines.
1893-1895	60 352 900	—
1896-1900	64 145 000	—
1901-1905	69 049 000	—
1906-1910	70 579 000	—
1911-1913	72 504 000	—

De l'année 1885 jusqu'à l'année 1913, la superficie s'était accrue de 12 522 000 déciatines, soit de 20,9 pour 100 (2).

Malgré la guerre et le ralentissement temporaire du développement de l'agriculture, occasionné par le départ des hommes adultes, à la suite de la mobilisation, la superficie emblavée en 1916 était encore de 79 167 000 déciatines.

Toujours d'après les sources soviétiques, la superficie embla-

(1) *Vie économique*, nos 4, 165, 167 et 173 de l'année 1923.
(2) Broutskous, *l'Économie de l'agriculture*.

vée en 1924 se serait accrue, par rapport à l'année 1923, de 7 pour 100, et atteindrait environ 63 200 000 déciatines. Mais cette affirmation peut être mise en doute : en effet, le directeur du département des Prêts du commissariat de l'Économie nationale, dans une déclaration publiée par la presse soviétique, s'est borné à dire que le maintien du niveau ancien doit être considéré comme un succès. Par conséquent, on sera sans doute aussi près que possible de la vérité en admettant que la superficie emblavée de 1924 n'a pas dépassé 60 000 000 de déciatines.

Voyons maintenant quel a été le rendement moyen des récoltes en Russie au cours de ces dernières années.

On possède les données suivantes sur ce rendement, pendant les années 1916-1923 :

RENDEMENT MOYEN PAR DÉCIATINE, EN POUDS.

Années.	Céréales d'automne.	Céréales de printemps.	En moyenne.
1916.	63	49	56
1917.	43	40	41,5
1918.	41	33	37
1919.	39	39	39
1920.	29	23	26
1921.	32	26	29
1922.	45	36	40,5
1923.	»	»	40

Analysons maintenant les résultats de la récolte de 1924. Mais d'abord, et une fois de plus, notons combien les estimations présumées des personnalités et des institutions officielles soviétiques s'éloignent de la réalité, dans le sens de la surestimation. A l'heure actuelle, les bolchévistes, selon la déclaration de Rykoff, estiment la récolte à 2 786 millions de pouds (1). Le président du Bureau central de statistique, Popoff, croyait même que la récolte serait de 3 300 à 3 500 millions de pouds. Pour obtenir la récolte indiquée par Rykoff, il faudrait que le rendement moyen par déciatine dépassât 44 pouds. Nous aurons à voir dans quelle mesure ces estimations concordent avec les données ultérieures sur la récolte, en 1924, publiées dans la même presse soviétique.

(1) 1 poud = 16 kilogrammes.

LA RÉCOLTE DE 1924

Si nous prenons, pour exprimer les coefficients du rendement de la récolte, le système de notations sur cinq points : (5 : *bonne récolte*, — 4 : *au-dessus de la moyenne*, — 3 : *moyenne*, — 2 : *au-dessous de la moyenne*, — 1 : *mauvaise*), nous voyons qu'en 1924, le coefficient général pour toute la Russie est tombé, en comparaison de celui de 1923, de 11 pour 100. Il était de 2,8 en 1923 et est de 2,4 seulement en 1924.

Pour l'Ukraine, le coefficient est tombé encore plus bas. En 1923, il était de 3,3; en 1924, il est seulement de 2,4, c'est-à-dire qu'il a diminué de 25 pour 100. Si nous observons les coefficients du rendement de la récolte dans les différentes régions, nous arrivons au même résultat : l'abaissement du rendement en 1924, et cela dans les régions les plus productives. Dans son numéro du 16 juin 1924, *la Vie économique* publie le tableau suivant qui caractérise, d'après le système de notations que nous venons d'indiquer, l'état des céréales suivant les régions :

Régions.	Seigle d'hiver.	Froment.	Moyenne pour tous les blés.
Consommatrices . . .	2,9	2,7	2,5
Productrices	2,5	2,4	2,5
Crimée	2,0	1,9	2,1
Ukraine	2,5	2,2	2,1
République de Kirghis.	2,3	2,3	2,4
Sibérie	3,1	3,1	2,9
Toute la Russie. . . .	2,6	2,4	2,5

Dans certaines contrées, la situation est encore pire. Dans la zone agricole centrale, la situation des céréales, du froment de printemps est estimée à 1,5; dans la région de la Volga à 1,9; dans la région de la Volga inférieure, le seigle et le froment à 1,6; dans le Sud-Est et dans l'Ukraine de la rive gauche du Dnieper à 1,9.

De même qu'en 1921, il existe, en 1924, des régions, où le rendement net des céréales représentera des quantités infimes de 2 à 3 pouds par personne en moyenne. Dans certaines provinces, une partie des emblavures a totalement péri.

Le Bureau statistique central soviétique divise tout le ter-

ritoire de la Fédération des républiques soviétiques socialistes en trois zones :

1) *Zone de la mauvaise récolte*, — avec un coefficient, qui ne dépasse pas 1,9 pour 100; à cette zone appartiennent en 1924 les gouvernements du Sud-Est et ceux de la Volga, avec une superficie emblavée de 10 millions de déciatines, ce qui représente environ 15,2 pour 100 de la superficie emblavée totale.

2) *Zone de la récolte au-dessous de la moyenne*, — avec un coefficient 2 à 2,5; elle englobe la plus grande partie des régions productrices, y compris l'Ukraine; la superficie emblavée de cette zone est de 30,05 millions de déciatines, soit 45 pour 100 de la superficie emblavée totale.

3) *Zone de la récolte moyenne*, — avec un coefficient 2,6 à 3 et au-dessus, contenant la plus grande partie des régions consommatrices avec une superficie emblavée de 26,23 millions de déciatines, soit 40 pour 100 de la superficie emblavée totale (1).

D'après ce tableau, on voit que la mauvaise récolte, qui a frappé 60 pour 100 de la superficie emblavée, atteint surtout les régions productrices qui fournissaient, en général, et qui, en particulier l'année précédente, avaient fourni la plus grande partie de la récolte totale. En 1923, elles avaient produit (zone productrice, Sud-Est, Ukraine) 2 126 500 pouds, soit 77 pour 100 de la récolte totale. Le fait que ce sont précisément ces régions qui sont frappées par la mauvaise récolte, acquiert une importance qui ne saurait échapper à personne.

La récolte moyenne n'est attendue, en 1924, que dans un seul gouvernement de la région productrice (Kouban et Mer Noire) et en Sibérie; en revanche, la mauvaise récolte et la famine atteignent vingt-trois gouvernements et provinces,

(1) Pour comprendre la signification de cette division du territoire en zones : de la mauvaise récolte, de la récolte au-dessous de la moyenne et de la moyenne récolte, il est utile de comparer les données, que nous venons de citer, avec les données publiées dans l'article de Pachkovsky : *Les résultats de la récolte en 1923* (*Vie économique*, du 1er octobre 1923). On a récolté en 1923 :

Zone consommatrice.	446,6	millions	de pouds.
Zone productrice.	362,5	—	—
Sud-Est.	225,5	—	—
Sibérie.	143,8	—	—
République de Kirghis. . . .	39,6	—	—
Ukraine	1.038,6	—	—

et quelques régions de l'Ukraine et de l'Extrême-Orient.

Pour l'année en cours, les données de la Direction centrale statistique classent la région du sud-est dans la zone de la très mauvaise récolte; dans plusieurs endroits de cette région, la récolte a péri totalement. Cette région ne donnera même pas la moitié de ce qu'elle a fourni l'année dernière; la diminution de la récolte y est estimée à environ 112 millions de pouds. En Ukraine, la récolte ne dépassera pas 670 millions de pouds, soit une diminution de 368 millions de pouds, ou de 35 pour 100. La région consommatrice, qui, en 1923, avait fourni 30 pour 100 de la récolte totale, a aussi beaucoup souffert. La récolte y est tombée de 20 pour 100 : soit une diminution de 172 millions de pouds.

Les régions qui n'ont pas souffert cette année de la mauvaise récolte, d'après les données de la Direction centrale de statistique, sont la République de Kirghis et la Sibérie, qui avaient fourni l'année précédente 630 millions de pouds, soit 23 pour 100 de la récolte totale. Si l'on admet même que la récolte dans ces régions s'est élevée à 33 pour 100 (chiffre certainement exagéré), l'augmentation de la récolte en pouds ne se chiffre pas à plus de 209 millions.

En totalisant, nous arrivons à la constatation que le manque de céréales s'élève (pour les trois zones) à 650 millions de pouds, tandis que l'excédent (en Sibérie et en Kirghisie) atteint à peu près 209 millions de pouds.

Ainsi, de l'analyse des données soviétiques nous tirons la conclusion, que la récolte brute de l'année courante, si on la compare avec la récolte de 1923, accuse une diminution d'à peu près 440 millions de pouds; c'est-à-dire que le chiffre total de la récolte, même dans le cas le plus favorable et si l'on y comprend les pommes de terre, n'excédera pas 2310 millions de pouds.

LES BESOINS DE LA POPULATION

Dans quelle mesure cette récolte peut-elle satisfaire les besoins de la population ?

Nous avons, concernant les besoins de la population en céréales, trois estimations qui nous sont fournies par la presse soviétique : 1) l'estimation de Lositzky (*Vie économique* du 30 mai 1924); 2) l'estimation de Doubenetzky, rapporteur du

Bureau central de statistique (*Vie économique* du 31 mai 1924); et 3) l'estimation du Bureau central de statistique (*Vie économique* du 20 juillet 1924).

	Estimation de :		
	Lositzky	Doubenetzky	Bureau central.
I. Population rurale.			
a) Pour l'ensemencement. .	581	542	555
b) Pour l'alimentation de la population	1 440	1 338	1 322
c) Pour la nourriture du bétail et de la volaille. . .	417	385	366
Total . . .	2 438	2 265	2 243
II. Population urbaine.			
Alimentation de la population et nourriture du bétail et de la volaille . .	290	272	272
III. Autres besoins.			
a) Alimentation de l'armée.	42	42	30
b) Alimentation de la Transcaucasie et du Turkestan.	12	12	12
Total . . .	2 782	2 591	2 557

Le lecteur se rend compte, sans que nous ayons à le redire, que ces diverses estimations sont toutes nettement optimistes. L'estimation même de Lositzky, qui donne le chiffre de besoins le plus élevé, est au-dessous de la réalité; en effet, dans le calcul de la ration moyenne annuelle par personne, Lositzky part de chiffres minima; la ration annuelle normale est, en fait, supérieure de 0,6 jusqu'à 1,8 pouds. Mais acceptons son estimation et, pour la récolte brute, acceptons celle non moins optimiste du Bureau central de statistique, qui l'évalue à 2 600 millions de pouds : nous arrivons à un déficit dépassant 180 millions de pouds eu égard aux seuls besoins minima de la population.

Prenons maintenant l'estimation de Doubenetzky (2 591 millions de pouds) ou même celle du Bureau central de statistique (2 557 millions de pouds) ? Il ne faudra pas moins conclure à l'insuffisance de la récolte. Il ne resterait en effet, — si l'on accepte ces estimations, — qu'un excédent maximum de 43 millions de pouds correspondant aux besoins minima d'une semaine pour l'alimentation de l'ensemble de la population : dans de

pareilles conditions, la population aurait inévitablement à souffrir du manque de céréales.

Le pouvoir soviétique lui-même est obligé d'en faire l'aveu : le Comité central du parti communiste, dans son appel adressé aux membres du parti à l'occasion de la mauvaise récolte, et publié dans le numéro du 25 juillet 1924 de *la Vie économique*, évalue pour cette année le nombre présumé des personnes atteintes de la famine à 6 ou 7 millions.

L'importance vraie du désastre est beaucoup plus grande. Ce sont en réalité 250 millions de pouds de céréales qui manqueront cette année pour satisfaire aux besoins minima de la population.

D'après la dernière estimation, communiquée par Popoff à la réunion de la Présidence du Conseil supérieur de l'Économie nationale, la récolte brute en céréales n'atteindra pas plus de 2600 millions de pouds; en ajoutant les reliquats de l'année précédente, on arrive à un total maximum de 2662 millions (1). Encore, aux dernières nouvelles, le tableau était-il beaucoup plus sombre. C'est un article de Popoff lui-même, également inséré dans le *Journal du Commerce et de l'Industrie* du 16 juillet 1924, qui nous apprend que les régions de la mauvaise récolte (dont la notation ne dépasse pas 1,9) et de la récolte au-dessous de la moyenne (de 2 à 2,9) forment un territoire de plus de 40 millions de déciatines avec une population agricole de 49 222 000 âmes. Dans d'autres régions, notées comme régions à récolte moyenne, en certains endroits la récolte ne dépasse pas 2,9, c'est-à-dire qu'elle est en fait au-dessous de la moyenne. Même, abstraction faite de ces régions, on arrive à la conclusion que *2/3 de toute la superficie emblavée de cette année (66 millions de déciatines d'après les données soviétiques officielles) et la moitié de la population agricole sont frappées par la disette.*

DANS L'ATTENTE DE LA FAMINE

Dès maintenant se dresse devant une population affolée le spectre de la famine. Le pouvoir soviétique a beau multiplier les efforts pour calmer les inquiétudes grandissantes, efforts dictés par des raisons de politique intérieure, surtout par les

(1) *Journal du Commerce et de l'Industrie* du 16 juillet 1924.

considérations financières internationales et le pressant besoin d'un emprunt extérieur, les terreurs de la famine de 1921 hantent tous les esprits. D'autant plus que la disette de cette année frappe les gouvernements déjà atteints par la famine en 1921 (notamment les gouvernements de Saratoff, Samara, Simbirsk, la Commune allemande, gouvernements de Tzaritsine, d'Astrakhan, du Donetz, d'Odessa, de Poltava et d'Ekaterinoslav).

L'inquiétude populaire commence à trouver écho dans la presse soviétique. La *Pravda*, dans son numéro du 26/VI, écrit : « De la Volga inférieure, du coin sud-est de la Russie soviétique, rampent, roulent, croissent les vagues d'inquiétude. Elles se propagent en cercles dans le pays, elles s'agitent autour de la capitale, elles trouvent un écho malveillant à l'étranger, chez nos ennemis. Les gens venant de la Volga inférieure, tous d'une seule voix, avec des yeux grands ouverts, parlent du désastre. Les prix des céréales ont fait un bond, les marchands énergiques s'empressent de ne pas laisser passer les grains, des poltrons prévoyants traînent vers leur demeure des sacs pleins de grains, des millions de pauvres, dont les joues ne sont pas encore arrondies depuis la terrible famine, restent immobiles dans les abîmes du désespoir; maintenant tu n'échapperas pas! La terreur de 1921 s'étire à moitié réveillée et cherche avec ses mains crochues à embrasser l'espace le plus grand. »

La situation est tellement sérieuse que les *Isvestia* eux-mêmes sont forcées d'écrire dans leur numéro du 25 juin : « Nous ne partageons pas l'optimisme officiel »; et le publiciste officiel soviétique Stekloff déclare ouvertement : « Tout un groupe de provinces est menacé de la disette et quelques-unes de la famine; cela nous force de sonner à temps l'alarme; il est nécessaire de se préparer pour combattre le désastre possible. » Mais le désastre est déjà arrivé.

LA HAUSSE DES PRIX DES CÉRÉALES

C'est le niveau des prix des céréales qui est le baromètre le plus impartial et le plus sensible des résultats de la campagne agricole. Or, nous voyons qu'au fur et à mesure des renseignements exacts qui parvenaient sur la récolte de 1924, les prix des céréales n'ont cessé de monter. Le *Journal du Commerce et de l'Industrie*, dans les nos des 8 et 31 juillet, a publié le tableau

suivant de l'augmentation des prix du seigle et du froment pendant la période du 11 juin au 11 juillet 1924 :

HAUSSE DES PRIX PENDANT UN MOIS

(*Prix d'un poud en kopecks*)

Régions.	Seigle.		Froment.		Avoine.		Orge.	
	11/VI	11/VII	11/VI	11/VII	11/VI	14/VII	11/VI	11/VII
Consommatrice.	100	117	152	157	111	121	114	121
Productrice . .	88	117	138	161	80	120	87	104
Volga	109	130	168	221	91	140	91	140
Volga inférieure.	136	140	175	197	129	157	122	139
Sud-Est	62	87	121	139	90	134	66	83
Crimée.	86	88	148	135	126	165	104	96
Sibérie.	77	74	149	127	86	83	85	79
Ukraine	65	98	118	155	103	116	79	112
Moyenne pour la la Russie. . .	79	101	128	162	93	121	82	107

Il résulte de ce tableau que l'augmentation des prix, pendant cette période ne dépassant pas un mois, a été en moyenne de 15 à 40 pour 100.

Le fait que cette augmentation n'est le résultat ni de la baisse du pouvoir d'achat de la monnaie, ni de causes économiques spéciales quelconques, mais bien de la mauvaise récolte des céréales et fourrages, est confirmé par la chute prodigieuse du prix du bétail survenue en même temps que la hausse des prix des céréales dans toute la zone frappée par la disette : les paysans vendent leur bétail presque pour rien, afin de se procurer quelque argent nécessaire à leur assurer la nourriture quotidienne; ils préfèrent vendre le bétail plutôt qu'attendre sa perte du manque de fourrage.

La *Pravda*, dans son numéro du 20 juin 1924, écrit : « L'intensification des conséquences de la sécheresse se produit à l'heure actuelle de la façon suivante : sur les marchés des arrondissements Kamychinsky et Novoousensky, dans les villages et les communes, les prix des céréales augmentent rapidement, tandis que les prix du bétail baissent avec la même rapidité. De l'autre côté de la Volga, le froment est acheté 3 r. 50 c., le seigle 2 roubles le poud, tandis que pour le bétail, au marché de Kamychine on paye pour une brebis 3 roubles, pour une vache 15 à 20 roubles. Nous assistons à

la ruine de l'économie paysanne. A peine relevé du désastre de 1921, le paysan se hâte, non sous l'influence de la disette, mais troublé par le spectre de la famine, de se procurer la nourriture, au risque même de périr : le paysan aura pendant un certain temps du pain sur sa table, mais l'économie paysanne disparaîtra. Le bétail, le cheptel mort et vivant, pourront très vite disparaître de ces régions. Faut-il dire que cette conséquence de la sécheresse sera plus désastreuse pour l'économie paysanne que la sécheresse elle-même ? »

Dans le numéro du 26 juin, la même *Pravda* communique les renseignements suivants du gouvernement de Tsaritsine (Volga inférieure) : « Les marchés locaux sont saturés de bétail, que les paysans y amènent pour le vendre, car, dès maintenant, on ne peut plus le nourrir. Le bétail se vend à des prix extrêmement bas : les vaches sont payées 20,15 roubles et même au-dessous; un cheval est payé 3 *tchervonetz* (30 roubles). Le prix des céréales en grains a augmenté en l'espace de trois semaines de 150 pour 100. Une aide immédiate et large est de toute nécessité, car la province elle-même, qui a souffert de la disette de 1921, ne peut pas lutter par ses propres forces contre le désastre. Dans certaines parties de la province, la population, craignant la répétition des terreurs de la famine de 1921, part en quête de contrées meilleures. »

Concernant l'Ukraine, *la Vie économique* dit : « Pour la dernière décade de juin, on remarque une sensible hausse des prix des céréales et une baisse des prix de la viande, qui sont maintenant inférieurs à ceux d'avant la guerre. » Mais les conséquences de la mauvaise récolte ne se bornent pas à la hausse de prix des céréales et à la vente du bétail et du cheptel à des prix dérisoires. Ces conséquences se font sentir dès maintenant sous une forme encore plus intense, témoignant de l'acuité du désastre qui frappe la Russie cette année.

LA PANIQUE. — L'ÉMIGRATION DES PAYSANS ET LES ÉMEUTES DE LA FAIM

L'exode est commencé : les habitants des contrées éprouvées par la disette se sont mis en route, quittant leurs habitations pour tenter d'atteindre les régions relativement moins frappées.

Il en résulte des conflits qui mettent aux prises les fugitifs

affamés avec le Pouvoir et la population des régions « non atteintes du désastre ».

Voici quelques faits de ce genre, relatés par la presse soviétique. Le mouvement des « affamés » est signalé par elle dans les gouvernements de Tzaritsine, Astrakhan, dans l'arrondissement de Salsk de la province du Don, dans le gouvernement de Stavropol. La population quitte ses chaumières, et, avec les restes du bétail, se dirige vers les contrées moins atteintes. Ceux qui restent dans les villages se hâtent de vendre à vil prix le bétail et le cheptel et s'approvisionnent en céréales.

Par un ordre télégraphique du Conseil des commissaires du peuple au Comité exécutif du gouvernement de Tzaritsine, il est prescrit à celui-ci d'empêcher, *manu militari*, l'émigration sans permission des paysans souffrant de la famine, vers les régions du Caucase septentrional, où la situation agricole est aussi menaçante. En réponse, le Comité exécutif du gouvernement de Tzaritsine télégraphie que les paysans, qui ont été atteints de la famine pendant deux années consécutives, et qui maintenant ont perdu tout espoir de voir la situation s'améliorer, la sécheresse durant toujours, émigrent en masse. Ils ferment leurs maisons et se dirigent surtout vers le Sud en emmenant le bétail qui leur reste.

De nouveau ressuscite le « miechetchnitchestvo » (1) de triste mémoire, si répandu pendant la période du « communisme militaire », quand on transportait dans des sacs (miechok) des vivres d'une contrée dans une autre.

Dans le numéro du 26 juin de *la Vie économique*, se trouve une dépêche de Kazan qui dit : « La hausse des prix est la suite de l'arrivée des « miechetchniki » du Sud, et principalement de la Volga inférieure, où les champs et les prairies sont brûlés. »

Et voici que réapparaissent d'autres souvenirs de 1921, notamment, les « émeutes de faim ».

La presse soviétique est pleine de communications sur des troubles provoqués par la famine, dans les villes et dans les campagnes. A Moscou, affluent des nouvelles alarmantes concer-

(1) De « miechetchniki », qui signifie porteurs de sacs. Depuis le bolchévisme, par suite du mauvais approvisionnement pendant les années de mauvaise récolte, les paysans, et même les habitants des villes, s'en vont à la recherche de la farine et l'apportent dans des sacs sur leur dos à des distances de centaines de kilomètres.

nant les révoltes des paysans, dans plusieurs gouvernements du Sud-Est. Les plus forts troubles ont été enregistrés dans les gouvernements de Tzaritsine, et dans les districts nord du gouvernement d'Astrakhan. Dans ces provinces ont eu lieu des meurtres de fonctionnaires soviétiques et « d'ouvriers du parti », envoyés spécialement pour calmer les paysans. A Saratoff, à la réunion provinciale des représentants des organisations pour l'achat des céréales, il fut décidé d'urgence de s'adresser au Gouvernement pour lui demander de faire garder les dépôts de céréales par la force militaire dans les gouvernements de Saratoff, de Tzaritsine et de Penza, dix-huit cas ayant été constatés de dépôts saccagés par des paysans affamés. A Tzaritsine, six boulangeries, beaucoup de petites boutiques dans les marchés et seize magasins de produits alimentaires, ont été pillés.

On communique de Rostoff-sur-Don : « Les Cosaques du cordon défensif, qui protégeait les frontières de la province du Don de la masse des paysans affamés fuyant le gouvernement de Tzaritsine, après la première collision avec les foules affamées, pendant laquelle trois paysans mineurs ont été blessés, ont abandonné la garde et sont retournés avec armes et chevaux dans leurs villages. » Il a fallu envoyer de la cavalerie régulière pour garder les frontières de la province.

On pourrait citer beaucoup d'autres faits du même genre.

LES CAUSES DE LA FAMINE

Quelles sont donc les causes de la mauvaise récolte qui sévit en Russie cette année et fait peser sur le pays la menace d'une famine malheureusement inévitable ?

Le pouvoir soviétique défend avec force, dans ses publications officielles et dans la presse, la thèse, d'après laquelle la seule cause de la famine résiderait dans les conditions météréologiques extrêmement défavorables, auxquelles s'ajoutent les dommages résultant de phénomènes naturels, tels que les ravages causés par les animaux et les insectes nuisibles (les taupes, les rats des champs et les sauterelles). Il ne fait aucune mention des conditions créées par le régime bolchévique, qui expliquent comment le mal causé à l'agriculture par les facteurs naturels, a pu prendre les proportions désastreuses d'une famine.

Nous n'avons garde de méconnaître que les causes de famine, énumérées ci-dessus, ont réellement existé en 1924. La récolte a souffert, en partie, de la trop grande abondance des pluies (c'est le cas de quelques districts dans le Nord-Ouest et dans la zone consommatrice, par exemple dans les gouvernements du Nord-Dvinsk et Viatka), en partie, de l'excessive sécheresse (Ukraine, Sud-Est et gouvernements de la Volga). Dans certains districts ont sévi des froids exceptionnels (Sibérie). Quant à l'apparition en masse des animaux nuisibles, elle a été signalée dans plusieurs districts. En Sibérie, par exemple, apparition en masse, dans le gouvernement de Novo-Nikolaevsk des vers, qui dévorent les racines de froment. Dans la région transbaïkalienne, la surface frappée par la volée de printemps des sauterelles (surtout dans les districts de Tchita) est estimée au-dessus de 40 000 déciatines. La cause de cet accroissement du nombre d'animaux nuisibles est d'ailleurs évidente : c'est une conséquence de la régression générale de l'agriculture. Les paysans n'ont pas les moyens nécessaires pour lutter. Les anciens « zemstvos » qui luttaient avec succès contre les animaux et les insectes nuisibles, ont été anéantis par les bolchévistes. Toutes les mesures de lutte, dont parle beaucoup la presse soviétique, ne sont que du bluff, faute de l'argent que le pouvoir soviétique s'abstient soigneusement de fournir.

Ce que nous tenons à établir, c'est que ces conditions météorologiques et phénomènes naturels ne sont ni les seules causes, ni les causes principales de la famine. Il s'y ajoute tout un ensemble de conditions, qui doivent être mises exclusivement sur le compte de la ruine économique, créée par le bolchévisme et, en particulier, sur le compte de l'affaiblissement de l'économie paysanne (1).

Cet ensemble de conditions a provoqué la régression technique, l'affaiblissement économique et la ruine de l'agriculture russe. Nous avons cité plus haut des données concernant la diminution de la superficie emblavée sous le régime du pouvoir soviétique. Comparée à l'année 1916, l'année courante accuse une diminution d'environ 25 pour 100. En 1922, cette diminution excédait 37,5 pour 100. Cette diminution quantitative

(1) Voir notamment dans la *Revue* nos articles *Sixième année de dictature bolchévique* et *la Terre aux paysans*.

de la production agricole a été suivie, comme nous l'avons indiqué dans nos précédents articles, de l'affaiblissement qualitatif de l'économie paysanne et de l'abaissement du rendement des récoltes.

La situation du cheptel vivant et mort et de l'outillage tout entier de l'économie paysanne force les paysans ruinés à revenir aux moyens les plus primitifs du travail agricole.

La diminution du nombre du bétail, conséquence des réquisitions brutales, des maladies, de la famine, a atteint des proportions vraiment désastreuses. De 21 000 000 de chevaux il reste moins de 9 000 000. Le nombre d'exploitations paysannes ne possédant pas de chevaux a considérablement augmenté. Le bétail à cornes qui comptait 22 000 000 de têtes a diminué de moitié; le nombre des brebis est tombé de 79 000 000 têtes à 13 000 000, soit plus de 83 pour 100. Cette diminution du bétail a eu pour conséquence le manque d'engrais animal et l'épuisement total du sol, car, dans les conditions actuelles, il ne saurait être question d'engrais chimiques.

Le cheptel mort (machines et outils agricoles) se trouve dans une situation non moins lamentable. Avant la guerre, on importait en Russie pour 52 millions de roubles-or de machines et outils agricoles. La valeur de la production intérieure atteignait 52 millions de roubles par an. Maintenant, l'importation n'existe plus. Quant à la production intérieure des machines agricoles, elle a diminué de 87 pour 100. Dans plusieurs régions, (par exemple dans le gouvernement de Samara), 45 pour 100 des paysans ne possèdent aucun cheptel mort (1).

Il est évident que la terre ne recevant pas d'engrais, à peine labourée par des procédés et outils primitifs, souffrant du manque de force vive (chevaux et bœufs), ne peut donner des récoltes suffisantes et qu'à la première apparition de conditions atmosphériques défavorables, elle se transforme en un désert infertile. Le terrain se change en marécages, puis se dessèche et se couvre de mauvaises herbes.

On ne peut espérer aucune amélioration de cette triste situation de l'agriculture, sous le régime bolchévique. Outre les conditions politiques et juridiques, qui empêchent le paysan russe de développer et de renforcer son exploitation, il y a des

(1) D'après les données de la presse soviétique pour l'année 1923 (*la Vie économique*, n° 100).

causes purement économiques, qui rendent cette amélioration impossible. La raison fondamentale en est l'exploitation économique de la classe paysanne, exploitation qui forme la base même du régime soviétique.

Si bas que soit tombée la productivité de l'agriculture russe, elle reste la seule source de revenus réels, la seule où le pouvoir soviétique peut puiser les moyens nécessaires à son existence et à la propagande de la révolution mondiale à l'extérieur. Aux premières années de la domination bolchévique, le pouvoir soviétique avait encore quelques ressources héritées du régime précédent, aux dépens desquelles il pouvait subsister : les provisions en matières premières, l'or, le revenu de l'émission du papier-monnaie. Maintenant, ces ressources ont disparu. Le commerce privé, qui avait essayé de renaître pendant la période du *Nep*, est de nouveau écrasé, depuis que l'influence prédominante est passée aux communistes de gauche, après la mort de Lénine. On ne peut plus tirer aucun revenu du commerce privé. Il ne reste qu'une seule ressource : l'exploitation des paysans au bénéfice de l'État soviétique, c'est-à-dire au bénéfice du parti communiste.

Cette exploitation se poursuit ouvertement, cyniquement. Tout l'appareil économique et administratif de l'état soviétique est dirigé vers ce but et y est adapté. Nous avons déjà exposé dans notre article, *Sixième année de dictature bolchévique*, les mesures de la politique fiscale et celles de la politique des prix, à l'aide desquelles s'opère cette exploitation des paysans. Nous avons cité des régions où le payement des impôts exige des paysans plus de 50 pour 100 de la récolte brute, ne leur laissant que le quart de la quantité de céréales nécessaire à la satisfaction des besoins alimentaires calculés par les statisticiens soviétiques. Dans ces conditions, le déclin de l'économie paysanne est inévitable : il en résulte que le paysan est dans l'impossibilité de lutter contre des conditions naturelles défavorables.

Aussi bien, l'influence pernicieuse du régime bolchévique sur l'économie paysanne russe ne se limite pas aux effets, dont nous venons de parler. Dans les conditions normales, le paysan russe avait pour parer aux risques de la sécheresse et de la disette un moyen élémentaire : il gardait par devers lui un stock suffisant de grains. Ce stock lui donnait la possibilité de

passer l'année de la mauvaise récolte sans épuiser totalement les forces de son exploitation. La politique économique et fiscale du pouvoir soviétique a rendu impraticable cette assurance que par le paysan prenait contre la famine. Au début, les réquisitions (*prodrazverstka*); ensuite, l'impôt en nature (*prodnalog*); actuellement l'impôt agricole unique et la politique du pouvoir soviétique en matière d'exportation ont enlevé à la campagne russe les derniers restes des céréales. Les paysans n'ont aucune possibilité de former des réserves quelconques. C'est pour cette raison que chaque mauvaise récolte se transforme en une catastrophe, en une famine, d'où il n'y a qu'une seule issue, la mort d'inanition sur place ou des épidémies pendant les émigrations à la recherche du pain.

Telle fut la situation en 1921 : telle sera encore la situation en 1924.

MESURES PRISES PAR LE POUVOIR SOVIÉTIQUE EN VUE DE LA FAMINE

En face de cette situation, comment réagit le pouvoir soviétique? Quelles mesures a-t-il en vue et qu'a-t-il déjà fait pour venir en aide à la population?

Il faut signaler ici le double jeu auquel se livre le gouvernement des Soviets. D'un côté, dans les communications officielles de ses représentants, il s'efforce par tous les moyens d'étouffer les bruits relatifs à la famine, pour faire croire à la population et surtout à l'étranger que tout va bien dans ce domaine. D'un autre côté, il cherche à donner l'impression qu'il veut sérieusement lutter contre la famine, et cela dans le même moment où il tâche d'exporter à l'étranger les céréales nécessaires à l'alimentation de sa propre population affamée.

Un des membres en vue du Commissariat de l'agriculture, Teitel, déclare qu'il est nécessaire de « s'orienter en prévision d'une récolte moyenne. » Stekloff souligne l'influence politique de cette « orientation sur une bonne récolte », dans les *Izvestia* du 25 juin. « La bonne récolte a joué toujours un rôle important dans l'économie nationale, et indirectement dans la politique de l'État russe, écrit-il. Maintenant, l'influence de ce facteur n'a pas diminué. De même, la récolte reste le facteur décisif de notre situation économique et politique. C'est pourquoi le pays recueille, avec un intérêt si ardent, tous les

bruits concernant l'état des semences et la récolte future. »

Le gouvernement soviétique et la presse veulent, à tout prix, créer une atmosphère favorable autour de la récolte prochaine. L'information soviétique officielle est écrite en langue d'Ésope. Le mot « famine » est soigneusement évité : on le remplace par cet euphémisme : « les conséquences de la sécheresse. »

Les soins des bolchévistes tendant à affaiblir l'impression produite par la famine visent, d'ailleurs, moins l'intérieur du pays que l'extérieur. En effet, la famine se met au travers de l'espoir qu'ils caressent de conclure un emprunt extérieur; il est indispensable, pour le succès de l'emprunt, que l'étranger croie aux possibilités productrices de la Russie soviétique. L'emprunt ne sera consenti que si les groupes financiers étrangers croient à la solidité de la balance active du commerce extérieur de la Russie soviétique ; seul, ce caractère actif de la balance peut servir à assurer le service de l'emprunt et payer l'importation étrangère en Russie.

Un article de Stekloff, publié dans les *Izvestia* du 25 juin 1924, reflète l'inquiétude provoquée chez les bolchévistes par le fait que l'opinion publique à l'étranger commence à s'intéresser à la vraie situation de la Russie, et à se rendre compte de l'état désastreux où est tombée toute l'économie nationale russe sous le régime soviétique : « Ce sont nos ennemis irréductibles, les capitalistes étrangers, y est-il dit, qui ont intérêt à propager les bruits de panique : voyant que le moment de la reconnaissance *de jure* de la République soviétique par tous les États s'approche inévitablement, ils espèrent nous créer des difficultés internationales et, en particulier, empêcher la République soviétique d'obtenir, sur les marchés étrangers, les crédits qui lui sont nécessaires. Faut-il ajouter que les émigrés russes soutiennent de toutes leurs forces ces messieurs dans les efforts qu'ils font pour saper le prestige et le crédit de la Fédération soviétique? » Ce que Stekloff ne peut pas, évidemment, et n'ose pas dire, c'est que, pour diminuer ce prestige et ce crédit, rien ne vaut l'activité du pouvoir soviétique lui-même, qui asservit et ruine la Russie. Il est aidé dans cette tâche par la troisième Internationale communiste, avec laquelle il est étroitement lié, et qui agit à l'étranger en dépensant des sommes énormes, fournies par le pouvoir soviétique, pour réaliser la ruine de tous les pays du monde.

Cependant, et quoi qu'ils aient fait pour accuser leurs adversaires d'informations tendancieuses et cacher la vraie situation, il est devenu impossible aux bolchévistes de continuer à faire le silence sur une catastrophe qui atteint des territoires énormes et qui frappe des millions d'habitants. Le mot « famine » qu'on évitait soigneusement jusqu'à la fin d'août, et qu'on remplaçait par l'euphémisme « les conséquences de la sécheresse » a été, enfin, prononcé par les représentants officiels du pouvoir soviétique. D'après le communiqué de Moscou du 17 septembre, Rykoff a fait, au Conseil des commissaires du peuple, un rapport sur la lutte contre la disette. « Le malheur qui frappe le peuple russe, a-t-il dit, apparaît comme étant de même importance que la famine de 1921 ; il n'y aura pas moins de huit millions de personnes atteintes par la famine. »

Déjà la Commission centrale pour la lutte contre les conséquences de la famine (*Posliegolod*), avait dû être rétablie par une décision du Comité central exécutif (VZIK). Le pouvoir soviétique s'était vu contraint, par la force même des choses, de reconnaître le fait de l'existence de la famine et de prendre une série de mesures pour lutter contre le fléau. Combien il est significatif que, jusque dans ces mesures, on aperçoive clairement l'hypocrisie et l'égoïsme de ce pouvoir, qui poursuit non pas les intérêts du pays et de la population, mais ses propres intérêts, ceux de sa propre existence !

Les premières mesures, par lesquelles le gouvernement soviétique a prétendu réagir contre la famine, ont été des mesures policières. Avant toute chose, mobilisation de l'armée pour la défense des centres administratifs du pays contre l'afflux des paysans affamés. La seconde mesure de prévoyance fut le décret du Bureau politique permettant à la police d'État d'élargir, après accord avec les autorités locales, les pouvoirs de la Tchéka pour lutter contre les troubles que pourrait provoquer la famine.

Ces mesures, évidemment, ne suffisent pas. Si peu que le pouvoir soviétique s'intéresse au bien-être et même à l'existence de la population, il est forcé, dans l'intérêt même de sa propre conservation, de venir en aide au moins dans une faible mesure à la population affamée. Mais, fidèle à son principe, il repousse énergiquement tout secours provenant de la population elle-même. Il a décidé de ne pas faire appel à l'aide

sociale, fût-ce sous la forme du *Comité social de secours* qui servit, en 1921, à attirer l'attention de l'étranger. Il ne permet la création d'aucune organisation pour la lutte contre la famine. Par le décret du Bureau politique du 18 juillet 1924, il est prescrit aux pouvoirs gouvernementaux locaux de n'admettre à l'œuvre de l'aide aux affamés personne en dehors des fonctionnaires soviétiques. Défense de faire appel aux étudiants en médecine, s'ils ne font pas partie de la jeunesse communiste.

Le document le plus frappant et le plus démonstratif, qui nous montre clairement comment le pouvoir soviétique comprend sa tâche en matière de lutte contre la famine, est l'appel intitulé *la Lutte contre la sécheresse et ses conséquences*, paru dans la presse soviétique et signé par Staline, qui s'adresse, en sa qualité de secrétaire du Comité central du Parti russe communiste, à toutes les organisations du parti. Cet appel commence par l'aveu que « de 6 à 7 millions d'habitants ont besoin d'un secours en grains et en semences », quitte à tendre dans la suite à calmer le lecteur en déclarant « qu'il ne faut pas établir de comparaison troublante avec l'année 1921 ». Il affirme que le Gouvernement possède des provisions suffisantes pour avoir raison des « conséquences de la sécheresse », tous les bruits de famine ne provenant au surplus que de renseignements insuffisants ou de visées contre-révolutionnaires des ennemis du peuple, spéculateurs, socialistes révolutionnaires et menchéviks.

Quelles sont les mesures effectives que propose Staline? Les voici, au nombre de quatre :

1) Des avances pour les semences : 10 millions de roubles pour les semences d'hiver et 20 millions pour les semences de printemps; en tout, 30 millions de roubles.

2) Un crédit de 8 millions de roubles garanti par le cheptel mort et vivant.

3) Secours alimentaires : 14 millions de roubles pour les adultes, 6 pour les enfants; en tout 20 millions de roubles.

4) Des exemptions partielles ou totales de l'impôt agricole.

Une cinquième mesure, visant directement la lutte contre la sécheresse, prescrit des améliorations agricoles, qui exigeront pendant trois ans une dépense de 80 millions de roubles.

Au premier abord, ces mesures, tout insuffisantes qu'elles soient, paraissent rationnelles; mais, de la suite du texte de

l'appel de Staline, il ressort avec clarté que tout ce plan n'est qu'une façade qui cache le désir cynique d'utiliser le malheur du peuple dans l'intérêt du parti communiste. En effet, Staline insiste sur la nécessité de renforcer d'urgence les associations communistes dans les villages frappés par la disette, ainsi que toutes les organisations administratives et coopératives des régions éprouvées.

Quel est le but de ce renforcement ? 1) Développer la propagande soviétique ; 2) mettre à jour les intrigues contre-révolutionnaires des usuriers et des spéculateurs, des socialistes-révolutionnaires et des menchéviks, qui sèment la panique et tentent de diviser les paysans; et 3) assurer aux mesures soviétiques le soutien de la masse des paysans.

Le programme, d'article en article, devient de plus en plus net. Il y est enjoint de « transformer les comités des paysans en centres d'attraction des paysans vers le parti ». Et on indique les moyens à employer à cet effet : « les comités des paysans doivent prendre en mains la distribution des prêts de semences, du crédit gagé par le bétail, des secours alimentaires, etc., d'après le principe suivant : les comités des paysans dressent une liste des paysans qui reçoivent tel ou tel prêt et les comités exécutifs des communes approuvent la liste ». Le sens de cette proposition cynique (et d'après le régime soviétique une telle proposition équivaut à un ordre), est des plus clairs : la famine doit être utilisée pour les intérêts du parti communiste. L'entrée dans le parti communiste ou, au moins, la docilité complète envers le parti communiste, doit être, pour les paysans, une condition *sine qua non* pour la réception d'un secours. Quiconque est opposé ou seulement indifférent au communisme est laissé sans secours gouvernemental; et, comme il n'existe pas d'autre secours, c'est purement et simplement la condamnation à mort.

La duplicité et l'hypocrisie que manifeste le pouvoir soviétique dans sa politique en matière de lutte contre la famine, se retrouvent dans toute sa politique en matière d'exportation des céréales. On aurait pu croire que, vu l'impossibilité de satisfaire les besoins élémentaires d'une population, où huit millions de personnes au moins sont condamnées à la famine, le Gouvernement se serait refusé à autoriser l'exportation des céréales à l'étranger. Non seulement il permet cette expor-

tation, mais il en fait le fondement même de sa politique commerciale et monétaire. En effet, il est incapable, d'après l'essence même de son programme, d'assurer à l'économie nationale un développement normal et d'en tirer des ressources suffisantes. La réforme monétaire, réalisée à grand peine, ne lui permet pas d'utiliser l'émission du papier-monnaie comme moyen d'équilibrer le budget, sans risquer une catastrophe financière complète. Il lui faut, pourtant, — à toute force et pour des raisons sur lesquelles nous reviendrons plus loin, — se procurer des devises étrangères.

Deux moyens pour en obtenir : l'emprunt extérieur et l'exportation. Tout le travail diplomatique des bolchévistes à l'étranger tend à l'obtention d'un emprunt; mais, jusqu'ici, ce travail n'a donné que des résultats platoniques. Reste le dernier expédient : l'exportation.

Le 6 juin, s'est ouvert le Congrès de diverses organisations qui dirigent dans les ports les opérations sur les céréales. Krassine y a prononcé un discours d'ouverture, dans lequel il a expliqué, sans ambages, pourquoi le pouvoir soviétique attache une si grande importance à l'exportation. Il y a avoué que l'existence du pouvoir soviétique dépend de l'obtention des devises étrangères et que l'exportation des céréales est la base des finances soviétiques. Mais, pour que l'exportation donne des résultats financiers palpables, une certaine relation est nécessaire entre les prix d'achat sur le marché intérieur et les prix de vente du marché extérieur. Après le payement des frais de transport, d'assurance, etc., la différence doit donner des résultats positifs; autrement, l'opération d'exportation n'est plus qu'un moyen de propagande n'ayant aucune signification financière.

Nous savons que les frais d'entretien de l'appareil commercial soviétique absorbent la plus grande partie des sommes reçues pour les marchandises exportées. De l'aveu des dirigeants soviétiques, le pourcentage des frais atteint 60 pour 100. Dans ces conditions, la possibilité de l'exportation est conditionnée par l'introduction des mesures les plus énergiques tendant à obtenir une baisse des prix des céréales sur le marché intérieur, ce qui signifie en dernier lieu une exploitation terrible des paysans. L'exportation, qui, dans les conditions normales, devrait faire affluer des ressources nouvelles

vers la classe paysanne, se transforme en un moyen, par lequel le Gouvernement vide l'économie paysanne de toutes ses ressources, et cela exclusivement dans l'intérêt du parti régnant.

Le mécanisme de cette exploitation n'est pas compliqué, et le pouvoir soviétique, avec le cynisme qui lui est inhérent, ne cherche pas à le dissimuler. Il consiste dans l'emploi d'un double pressoir : l'impôt et la politique des prix. Nous avons (dans nos articles précédents ci-dessus cités) mis à jour les conditions du fonctionnement de ces deux pressoirs.

Pour obtenir les moyens pécuniaires nécessaires au payement de l'impôt, le paysan n'a qu'une ressource : la vente des céréales. D'après l'estimation du Commissaire de l'agriculture Smirnoff (1), la quantité des céréales, que les paysans furent forcés de jeter sur les marchés en 1923 pour payer l'impôt pécuniaire, représente de 100 à 200 millions de pouds.

En jetant artificiellement sur le marché une certaine quantité de céréales, reçue par l'État en nature, et en même temps en forçant le paysan à payer au plus vite l'impôt pécuniaire, le pouvoir soviétique provoque la baisse des prix et utilise tout de suite sa situation privilégiée d'acheteur unique, afin d'accaparer les céréales pour l'exportation à des prix bas et ruineux pour le paysan. Toute l'opération d'achat des céréales par le pouvoir soviétique a pour but l'accaparement des céréales au moyen d'une baisse artificielle des prix dans les régions productrices, et leur exportation à l'étranger contre des devises étrangères.

Résultat : le pouvoir soviétique a retiré pendant la période d'octobre 1923 à avril 1924 de la vente des produits agricoles (presque exclusivement des céréales) une somme de 152 millions de roubles, sur 179 millions que représente la somme totale de l'exportation pendant la même période.

Pour atteindre ce résultat, on a jeté hors du pays les stocks qui auraient pu sauver la vie à des centaines de milliers de personnes!

Alors, comment voir autre chose qu'une hypocrisie dans les doléances des économistes soviétiques en 1923 à propos des fameux « ciseaux », c'est-à-dire de la disparité des prix des produits industriels (qui montèrent beaucoup) avec les prix

(1) *Vie économique*, n° 59, 9/XII/23.

des produits agricoles (qui tombèrent fortement)? Avec ces « ciseaux », le pouvoir soviétique tondait à son profit les paysans russes. Le pouvoir d'achat des paysans diminuait d'autant, les produits industriels ne trouvaient pas d'acheteurs, et l'industrie demandait à l'État de la soutenir. Mais tout cela ne comptait pas en comparaison du seul résultat qui importât au pouvoir soviétique, et qui était atteint par la baisse artificielle des prix des céréales : le pouvoir soviétique obtenait des devises étrangères, — ce qui lui importe le plus, — et, d'autre part, les communistes, qui dirigeaient l'exportation, touchaient pour leur propre compte une grande partie des « frais accessoires » qui ont ainsi atteint un niveau extrêmement élevé.

Nous avons indiqué que le pouvoir soviétique est prêt à tout pour obtenir des devises. Il est prêt même à exporter à perte, pourvu qu'il obtienne des devises.

Comment s'explique ce besoin aigu de devises? A quoi sont-elles employées?

La réponse à cette question ne se trouve pas dans les chiffres des budgets soviétiques. Mais, grâce à une remarque jetée en passant par le Commissaire aux finances, Sokolnikoff, nous avons à ce sujet une indication intéressante. A la récente réunion des fonctionnaires des administrations financières du centre et de la province (1), Sokolnikoff, en défendant les intérêts de son commissariat, a laissé tomber une phrase qui soulève un coin du voile sur ce sombre chapitre de la politique soviétique. « Notre budget, a-t-il dit, est fixé cette année à la somme de 1 800 000 000 de roubles, et, si l'on y ajoute les dépenses en or à l'étranger, nous obtiendrons le budget de 2 milliards de roubles. » De cet aveu, il résulte, que les dépenses faites en or l'étranger sont de 200 millions de roubles.

Quels sont les besoins, dont la satisfaction exige du pouvoir soviétique la dépense d'une si grande quantité de devises? Quels sont les buts productifs et profitables à l'économie nationale de ces dépenses?

Les dépenses du Commissariat des Affaires étrangères sont loin d'atteindre ce chiffre. En analysant les données se rapportant au Commissariat du commerce extérieur, nous

(1) *Vie économique*, n° 218.

voyons qu'en 1922-1923, il n'a été dépensé pour les opérations de ce Commissariat que 21,9 millions de roubles-or. Pour l'année 1923-1924, le plan d'exportation est calculé à 437,2 millions de roubles et celui d'importation seulement à 298,1 millions de roubles. Par conséquent, le budget du Commissariat du commerce extérieur doit laisser un excédent de 139,1 millions de roubles. Ce n'est pas le commerce extérieur qui exige la dépense des 200 millions de roubles, indiqués par Sokolnikoff. Tout bien examiné, et en dernière analyse, nous sommes forcés de conclure que *cet argent va à l'organisation qui exporte la révolution communiste de la Russie soviétique vers l'Ouest et l'Est, la IIIe Internationale communiste.*

Voilà à quoi le pouvoir soviétique emploie les ressources tirées des paysans russes. De la masse totale de l'exportation pour la période d'octobre 1923 à avril 1924 (179 millions de roubles) les 5/6 sont formés par les produits de l'agriculture, c'est-à-dire, par le fruit du travail pénible du paysan russe, qui ne reçoit presque aucune rémunération en échange de ce travail. *Ce travail est exploité exclusivement au profit de l'Internationale communiste et de la classe privilégiée des communistes, qui exploitent la Russie comme leur propre bien.*

LA CAMPAGNE D'EXPORTATION DES CÉRÉALES EN 1924

Quels sont les plans du pouvoir soviétique concernant la campagne d'exportation pendant la période 1923-24 et quelles sont ses possibilités réelles?

En ce qui concerne la quantité des céréales, qui est destinée à l'exportation pendant l'année courante par les dirigeants de la politique financière et économique soviétique, nous constatons une diminution progressive des premières prévisions. Au mois de juin, Kameneff évaluait les excédents exportables à 400 millions de pouds. Le 12 juillet, Staline abaisse ce chiffre à 200 millions de pouds. *La Vie économique*, qui parlait d'environ 100 à 150 millions de pouds d'excédents exportables, avouait le 29 juin que ces excédents ne dépasseront pas 22 millions de pouds.

Ainsi, la quantité des céréales destinée à l'exportation a subi, dans l'intervalle de deux mois, une diminution de vingt fois. Cela prouve, d'un côté, avec quelle étourderie et com-

bien superficiellement sont établies les prévisions des bolchévistes et, de l'autre, quelle est la gravité de la situation, puisque les bolchévistes eux-mêmes se sont décidés à diminuer d'une façon si sensible le contingent de l'exportation.

Il est tellement évident et il saute tellement aux yeux qu'il est impossible et inadmissible d'exporter des céréales dans la situation présente, que, parmi les bolchévistes eux-mêmes, on entend s'élever des voix sur la nécessité d'arrêter l'exportation des céréales. Une polémique à ce sujet se dessina dans la presse soviétique, à laquelle se rattache notamment l'article publié par *la Vie économique*, le 12 juin de cette année, dans lequel les adversaires de l'exportation prouvent que le manque de céréales contraint la Russie à arrêter ses exportations. Finalement, il fut décidé de faire des achats de céréales jusqu'à concurrence de 400 millions de pouds, dont 75 millions pour l'exportation ; mais l'exportation, ainsi que le transport des céréales vers les ports, ne pourra se faire qu'en vertu de permissions spéciales du Gouvernement.

Cette polémique et la décision ci-dessus citée mettent en lumière les intentions du gouvernement soviétique. L'impossibilité évidente d'exécuter le programme primitif d'exportation et le danger tactique d'exporter ouvertement les céréales enlevées aux affamés (vu l'opposition évidente de la population) l'ont forcé de s'arrêter à un compromis : désormais l'exportation sera faite secrètement, tant qu'il sera possible de ramasser des céréales et chaque fois en vertu d'une permission spéciale du Gouvernement, mais elle aura lieu tout de même. Cette exportation ne peut être arrêtée qu'en un seul cas : à raison des pertes qu'elle pourrait causer, et encore sous condition que ces pertes ne puissent pas être couvertes par les ressources émanant du budget général.

La hausse des prix formant le plus sérieux obstacle à l'exportation des céréales, le pouvoir soviétique a dû prendre une série de mesures pour lutter contre cette hausse.

La perception impitoyable de l'impôt agricole, sans délais et avec recours à la force, est le meilleur moyen, déjà expérimenté, d'abaisser artificiellement les prix. Ce n'est pas le seul. Le journal *le Communiste* du 1er juillet de cette année, déjà cité par nous, propose la mesure suivante pour garantir la « rentabilité de l'exportation » (c'est-à-dire l'abaissement

des prix inférieurs) qu'il appelle « intervention complexe. » Le sens de cette « intervention » consiste dans le transport des céréales déjà achetées par l'État dans les régions où les paysans ont certaines provisions. Les céréales seront jetées sur le marché à un prix assez bas. En même temps, on fera fonctionner le pressoir de l'impôt agricole, qui forcera les paysans à vendre leurs céréales au même vil prix auquel les céréales sont offertes par le Gouvernement.

A leur politique d'abaissement des prix les agents de l'État peuvent trouver un obstacle dans la personne du marchand privé, qui paye au paysan des prix plus avantageux. Cet obstacle sera éliminé par des mesures appropriées que prendront les tchéka et la police d'État, pour détruire toute concurrence de la part du commerce privé. La presse soviétique est pleine d'appels à la lutte contre le marchand privé, qui évince l'État monopoliste des opérations du commerce des céréales. En même temps arrivent de Moscou des nouvelles annonçant la destruction complète du commerce privé. Les représailles et les expulsions tombent dru sur la tête des commerçants, qui ont cru à la parole de Lénine, à savoir que le Nep « est donné sérieusement et pour longtemps ».

Par ces mesures administratives de terreur, le pouvoir soviétique cherche à tuer la concurrence du marchand-accapareur et à assurer à ses propres organes d'achat une plus grande liberté pour l'abaissement des prix et une plus grande quantité des céréales sur le marché.

Quels ont été les résultats pratiques de la campagne d'exportation de 1924 ?

A la réunion du Conseil du travail et de la défense du 12 septembre 1924, Kameneff déclarait que, pendant les mois de juillet et d'août, on a exporté de tous les ports de U. R. S. S. 9 millions de pouds de céréales. Les principaux expéditeurs étaient : La Banque d'État, les *Khlieboproduct*, le *Centrosoyous*, *Roustchertog* et la Banque d'Ukraine, c'est-à-dire des établissements d'État. Mais il est évident que la gravité de la situation force les bolchévistes à compter de moins en moins sur la possibilité pratique de l'exportation. Elle continuera tant qu'on réussira à rassembler les quantités nécessaires de céréales, mais sans donner les résultats sur lesquels comptaient, il y a deux à trois mois, les financiers soviétiques.

CONCLUSION : LA RUSSIE VOUÉE A LA FAMINE

En analysant l'importance et les causes de la famine, de ce fléau qui frappe de nouveau la Russie, nous avons essayé, avec toute l'objectivité possible et en utilisant exclusivement les données soviétiques, de montrer toute la grandeur de la catastrophe et de dépeindre la situation sans issue, dans laquelle se débat le peuple russe, privé du Pouvoir national, qui aurait pu prendre soin de ses intérêts, et asservi à l'Internationale communiste, qui a déclaré la guerre à toute l'humanité civilisée et qui tire de l'exploitation sans frein du paysan russe les moyens nécessaires à cette guerre.

Nous nous sommes efforcés de démontrer pourquoi la Russie, sous le régime actuel, est fatalement vouée à la famine.

La cause n'en est ni le manque de pluies, ni la volée des sauterelles. La racine du mal est dans le fait — et, il faut savoir le dire, exclusivement dans le fait, — que le travail des millions de paysans russes, comme celui du peuple russe tout entier, est comprimé dans les étaux du régime communiste. Ce travail ne peut plus être appliqué librement à la culture des richesses naturelles illimitées du « grenier de l'Europe. » Le peuple meurt de faim sur la terre noire, unique dans le monde par sa fertilité. Les causes de la famine en Russie ne sont pas du domaine de l'agronomie. Elles sont tout entières du domaine de la politique générale et économique du pouvoir qui domine maintenant en Russie. Ce pouvoir est étranger et hostile au pays. Il l'avoue lui-même cyniquement, en prélevant sur le fruit du travail, enlevé au paysan affamé, 200 millions de roubles-or pour les « dépenses à l'étranger », c'est-à-dire pour la IIIe Internationale, sans souci des millions de Russes qui périssent victimes de la famine.

Le fléau des mauvaises récoltes a sévi dans la Russie d'autrefois; mais, avec le progrès de la technique agricole, elles devenaient de plus en plus rares. Jamais encore, à moins de remonter aux XIIIe et XIVe siècles, la Russie n'avait connu le cauchemar, dont nous avons été témoins pendant l'année 1921. Des parents, qui tuaient un de leurs enfants pour nourrir les autres de son cadavre, comme cela est arrivé en 1921, voilà l'abîme d'épouvante, où les bolchévistes ont plongé la Russie.

Sous leur régime, la famine en Russie n'est plus un phénomène accidentel.

Jetez les yeux sur le tableau suivant qui indique, d'après les données soviétiques, le nombre des habitants souffrant de la famine.

En 1921.	de 15 à 20 millions.
1922.	environ 8 —
1923.	— 10 —

En 1924, comme l'avouent les bolchévistes, le nombre des affamés n'est pas inférieur à 8 millions; ce chiffre est assurément trop bas, car le territoire atteint par la disette compte plus de 40 millions d'habitants.

C'est donc pure fantaisie que d'admettre la possibilité du rétablissement de relations économiques, normales et profitables, avec un pays vivant sous le régime qui conduit une énorme partie de la population à la famine inévitable. Les paysans russes, mourant de faim, ne peuvent former des clients pour l'industrie européenne et américaine. D'autre part, les céréales et les matières premières russes ne peuvent former sur une échelle suffisante, un article d'exportation sur les marchés étrangers, car, en dépit de toutes les mesures de terreur et de la pression fiscale qu'utilise le pouvoir soviétique, pour extirper les céréales et autres produits pour l'exportation, on ne peut pas fonder, sur une exportation pareille, un échange durable des marchandises.

A l'appui de ces considérations, nous invoquons l'expérience des pays, qui ont tenté de lier des rapports économiques étroits et, en particulier, des rapports de commerce avec la Russie des Soviets. Il n'y a pas à chercher bien loin pour trouver des exemples. Nous avons souvent entendu dire que la nécessité d'établir des rapports politiques et, surtout, économiques avec la Russie, est dictée, entre autres raisons, par l'impossibilité d'admettre la prédominance de l'influence économique de l'Allemagne sur la Russie, et de laisser à un seul pays l'exploitation exclusive des richesses naturelles de la sixième partie du monde. Mais, que voyons-nous, en réalité? L'Allemagne a toujours été mieux renseignée que les autres pays sur les affaires russes. L'Allemagne la première a conclu des conventions politiques et économiques avec la Russie. Par le traité de Rapallo,

elle a mis fin aux désaccords et malentendus, qui divisaient les deux pays. D'ailleurs, nous ne savons même pas exactement ce qui se cache derrière le rideau de ce traité! C'est encore l'Allemagne qui la première pénétra profondément dans les affaires russes en se servant du système de concessions, qui venait d'être inventé par le gouvernement soviétique. Pourtant, quel a été le résultat de ce rapprochement? N'est-ce pas l'Allemagne qui s'éloigne de la Russie en liquidant ses entreprises, qui devaient être établies sur des bases grandioses d'après de nouveaux principes, mais dont elle garde assurément un souvenir amer. Au surplus, notre attention n'est pas attirée à l'heure actuelle par ces relations du monde civilisé avec notre malheureux pays. Devant nos regards se déroulent les steppes russes infinis, brûlés par le soleil, dévastés par les effets de plusieurs années de mauvaises récoltes et au milieu desquels, comme en 1921, cheminent lentement vers une destination inconnue des troupeaux d'affamés avec leurs femmes et leurs enfants... et des croix innombrables sur les tombeaux anonymes se dressent le long de ce calvaire.

Oui, encore une fois, la Russie a eu, avant la période bolchevique, de mauvaises récoltes qui ont eu de lourdes conséquences économiques pour la population! Mais elle s'en rendait maîtresse, elle progressait dans la voie du développement de son bien-être. Nous nous souvenons bien de ces années de mauvaises récoltes; nous avons pris, dans la mesure du possible, part à la lutte contre ces malheurs. Aussi, sommes-nous bien placés pour mesurer la différence terrible entre ce qui était et ce qui est. Jamais les dimensions territoriales de la famine n'ont été aussi grandes qu'elles l'ont été en 1921 et qu'elles le sont maintenant.

Alors le pays avait des stocks accumulés au cours des années précédentes et un excellent appareil de transport qui permettait de diriger les excédents que donnaient certaines régions vers les provinces atteintes par la famine. Alors, le Gouvernement avait à sa disposition l'énorme appareil du commerce privé avec son expérience et ses connaissances spéciales, avec toute une armée organisée d'agents et d'intermédiaires, avec ses dépôts et agences qui couvraient de leur réseau les régions du pays les plus lointaines.

En ce temps-là, l'initiative privée et la bienfaisance venaient

en aide au Gouvernement. La Croix-Rouge, avec ses capitaux accumulés et son outillage tout prêt, allait au-devant de chaque désastre public, apportant l'aide la plus large et la plus prompte. Les zemstvos et les villes mobilisaient toutes leurs forces et les dirigeaient vers les lieux d'où venaient les appels. Des particuliers organisaient des expéditions, des détachements, etc... qui apportaient leur secours là où on en avait le plus besoin. Dans tout le pays, on trouvait un personnel médical expérimenté, qui, tout en continuant sa tâche de tous les jours, trouvait assez de force pour lutter contre les épidémies, compagnes fidèles et inévitables de chaque mauvaise récolte.

Et maintenant? Laissons plutôt à d'autres la réponse à cette question, puisqu'on nous accuse, si souvent et si injustement, d'esprit étroit et d'informations tendancieuses. Laissons plutôt une voix impartiale faire elle-même la diagnose de ce qui est venu au lieu et à la place de ce qui fut. Qu'elle dise elle-même dans quelle situation se trouve maintenant le transport ferroviaire et fluvial.

Où sont les stocks où l'on aurait pu puiser des moyens nécessaires pour couvrir le déficit présent?

Qu'est devenu l'appareil du commerce privé avec son crédit et ses entreprises de renommée mondiale et ce qu'a donné en échange le régime bolchévique?

Où est l'ancienne Croix-Rouge?

Que sont devenus les zemstvos et les municipalités?

Quel est le champ d'action réservé à la bienfaisance privée et où sont maintenant en Russie les hommes qui prennent à cœur le malheur d'autrui et qui ont les moyens suffisants pour donner une partie de leur bien pour l'adoucissement des souffrances des malheureux?

Quelle fut, en 1921, la réponse du gouvernement russe actuel à la tentative de l'initiative privée pour venir en aide au désastre provoqué par la famine?

Où est l'ancien personnel médical et sanitaire, et le personnel actuel peut-il tirer de son milieu les forces nécessaires pour la lutte contre la famine?

Nous préférons ne donner aucune réponse à ces questions. Peut-être des profondeurs de notre malheureuse patrie, qui n'a pas mérité de pareilles souffrances, une voix autorisée sortira-t-elle pour répondre à la série des questions posées par nous.

Hélas ! nous avons trop de raisons de craindre que, de cet immense tombeau qu'est maintenant la Russie, ne puisse pas sortir une voix capable de crier à la face du monde indifférent la vérité et raconter tout ce qui se passe dans ce pays caché à nos regards.

Un mot encore : nous nous souvenons toujours, nous n'oublierons jamais qu'en 1921, la générosité de l'Amérique sauva d'une mort certaine des centaines de milliers et peut-être des millions de vies humaines. De nouveau l'hiver approche, un hiver aussi terrible que celui de 1921.

Est-il possible que l'humanité ne fasse pas, cette fois encore, montre de la générosité, qui fait voir un frère dans tout être qui souffre et qui périt ?

Oui, le pouvoir qui tyrannise le pays nous est hostile, oui nous savons que le pays est voué à la ruine sous le régime communiste ; mais les enfants qui, abandonnés par leurs parents, errent en troupeaux sauvages à la recherche du pain et couvrent de leurs pauvres petits cadavres toutes les routes de la Russie, quel est leur crime ?

Nous voulons croire que le monde ne contemplera pas en témoin indifférent et sans pitié, la perte de ceux sur qui repose l'avenir tout entier de notre grand et malheureux pays.

Reste une question que nous nous posons avec inquiétude : si le monde se réveille par un sentiment de chaude sympathie devant la catastrophe qui écrase les êtres innocents, lui sera-t-il possible d'apporter son aide vers les plaines infinies de la Russie souffrant de la famine ? Le pouvoir soviétique ouvrira-t-il largement les portes qui conduisent dans ce monde de souffrance, et le secours bienfaisant pourra-t-il être dirigé là où il est nécessaire ? A l'offre de secours, ce Pouvoir tout-puissant et présomptueux n'opposera-t-il pas cette réponse sans cœur : qu'il possède lui-même des moyens suffisants pour résoudre avec succès ce problème « intérieur » ?

Comte W. Kokovtzoff.

AUTOUR DU
MARIAGE DE L'IMPÉRATRICE[1]

Le 15 décembre 1840, à la suite de l'échauffourée de Strasbourg, le prince Louis-Napoléon se trouvait enfermé dans la forteresse de Ham, pendant que les cendres de l'Empereur, ramenées de Sainte-Hélène par le prince de Joinville, faisaient leur entrée triomphale à Paris.

Le contraste entre l'apothéose de l'oncle et la captivité du neveu inspira au fils de la reine Hortense une élégie en prose que devait mettre en vers Théophile Gautier, trente ans après, la dernière année du second Empire, à l'occasion d'une fête qu'offrait la princesse Mathilde à Napoléon III.

Voici la première et la dernière strophe de cette traduction poétique :

Sire, vous revenez dans votre capitale,
Et moi qu'en un cachot tient une loi fatale,
Exilé de Paris,
J'apercevrai de loin comme sur une cime
Le soleil descendant sur le cercueil sublime
Dans la foule aux longs cris.

. . . . . .

Sire, c'est un grand jour que le quinze décembre.
Votre voix, est-ce un rêve? a parlé dans ma chambre :
« Toi qui souffres pour moi,
Ami, de la prison le lent et dur martyre,
Je quitte mon triomphe et je viens pour te dire :
Je suis content de toi ! »

(1) Correspondance inédite de la reine Hortense et du prince Louis-Napoléon. *Mémoires* d'Odilon Barrot, du général Fleury, du baron de Hubner, du maréchal de Castellane, de M. de Maupas ; *Chronique* de la duchesse de Dino. *Souvenirs* d'Augustin Filon, du baron Beyens. *L'Impératrice Eugénie*, par M. Lucien Daudet ; *Louis-Napoléon et Mlle de Montijo*, par Imbert de Saint-Amand. Souvenirs inédits de la princesse Mathilde, etc.

En même temps que ses regrets patriotiques disposaient le prisonnier à la mélancolie, une triste nouvelle familiale vint l'affecter douloureusement : sa belle cousine Mathilde, à laquelle il avait été fiancé, se croyant oubliée sans doute, venait d'épouser un riche sujet russe, Anatole Demidoff : « Voilà, dit-il à Odilon Barrot, les yeux pleins de larmes, voilà le dernier coup cruel que me réservait la fortune. »

Tout en ne perdant pas de vue son étoile qui éclairait ses soirs les plus sombres, le captif déclarait préférer, — pour le moment, — la prison en terre de France à l'exil en pays étranger. Il semblait résigné à sa captivité, grâce aux trois compagnons, Montholon, Conneau et Thélin, que lui avait laissés le Gouvernement, grâce à ses livres, à ses manuscrits et au travail continu qui l'empêchait de sentir la tristesse de l'isolement, grâce aux nombreuses visites des chefs libéraux qui se faisaient un devoir de venir s'entretenir avec lui, grâce surtout à son active correspondance avec ses partisans qui l'encourageaient et avec ses adversaires qu'il s'efforçait de convaincre.

Lorsque le prisonnier commençait à s'habituer à sa cage, toute sa résignation fut troublée par l'arrivée d'une lettre pressante de son père agonisant :

« ... Les peines morales, écrivait le roi Louis à son fils, m'ont réduit au point de ne plus pouvoir me tenir debout, ni même me lever de ma chaise sans aide et cependant je n'ai personne pour m'aider; je ne puis plus écrire et tu verras par ma signature comment je peux signer.

« LOUIS. »

Le vieux roi, dont les infirmités et les dissentiments familiaux aigrirent le caractère, n'avait guère témoigné de tendresse à son fils, qui souffrit toute sa vie de cette froideur imméritée; aussi fut-il profondément ému par le rappel suprême du mourant le suppliant de venir lui fermer les yeux.

Ham, 10 septembre.

« Mon cher père,

« J'ai éprouvé hier la première joie réelle que j'aie ressentie depuis vingt ans, en recevant la lettre amicale que vous avez bien voulu m'écrire... Ce qui m'a le plus touché, c'est le désir que vous manifestez de me revoir. Ce désir est pour moi un

ordre et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour rendre possible cette réunion que je vous remercie de désirer, car elle a toujours été le vœu le plus ardent de mon cœur... »

Dans l'espoir de se rendre auprès de son père, Louis-Napoléon tenta des démarches auxquelles il n'avait pas voulu consentir jusque-là : il écrivit au ministre de l'Intérieur que si le Gouvernement français lui permettait d'aller à Florence pour accomplir un devoir sacré, il s'engageait sur l'honneur à revenir se constituer prisonnier, dès que le Gouvernement lui en exprimerait le désir.

M. Duchatel n'ayant pas adhéré à cette prière, le Prince écrivit directement au Roi; mais Louis-Philippe en ayant référé au conseil des ministres, ceux-ci déclarèrent que la clémence royale ne pourrait s'exercer que si le prisonnier demandait formellement sa grâce. Odilon Barrot rédigea une demande qu'il soumit à Louis-Napoléon pour la lui faire signer : « Si je signais, répondit le Prince indigné, je demanderais réellement grâce sans oser l'avouer, je me cacherais derrière la demande de mon père comme un poltron qui s'abrite derrière un arbre pour éviter le boulet... »

Après avoir épuisé en vain toutes les tentatives pour obtenir l'autorisation de se rendre auprès de son père, il prit le parti de s'évader de la citadelle dans des circonstances trop connues pour les rapporter ici. Il annonça son évasion au directeur du journal *le Pas-de-Calais* : « Le désir de revoir encore mon père sur cette terre m'a fait tenter l'entreprise la plus audacieuse que j'aie jamais tentée et pour laquelle il m'a fallu plus de résolution et de courage qu'à Strasbourg et à Boulogne, car j'étais résolu à ne pas supporter le ridicule qui s'attache à celui qu'on arrête sous un déguisement et un échec ne m'eût pas été supportable. »

Louis-Napoléon s'était évadé de la forteresse de Ham, le 25 mai 1846. Il avait traversé la Belgique, s'était embarqué à Ostende et avait débarqué en Angleterre. Sa première lettre, datée de Londres, fut pour l'ambassadeur du roi Louis-Philippe, comte de Saint-Aulaire : « Monsieur, je considère comme un devoir de vous informer de mon évasion du fort de Ham et de mon arrivée sur le sol hospitalier de l'Angleterre... » Il continue en exprimant son désir d'aller à Florence embrasser son père mourant qui le réclamait, mais cette autorisation ne

lui fut pas accordée. Le roi Louis n'eut pas la consolation de voir son fils avant de fermer les yeux et il expira loin de lui le 25 juillet 1846.

***

Le Prince, se voyant exilé de France, s'installa modestement à Londres d'où il écrivait à son ancien précepteur et ami M. Vieillard (15 février 1847) :

« ... Je suis installé depuis quinze jours dans une nouvelle maison et je jouis pour la première fois depuis sept ans d'être chez moi. J'y rassemble tous mes livres, tous mes albums et portraits de famille, enfin tous les objets précieux qui ont échappé au naufrage. Le portrait de l'Empereur par Paul Delaroche est bien beau. Ce généreux cadeau m'a fait grand plaisir et forme le plus bel ornement de mon salon. »

***

Durant son exil, Louis-Napoléon, enthousiasmé par tout ce qui lui apportait de l'air de France, s'éprit de la grande Rachel; il la suivit dans sa tournée dramatique en Écosse et en Irlande. Elle était accompagnée par sa petite sœur Dinah, qui m'a conté l'aventure un demi-siècle plus tard. L'imprudent Prince amena son jeune cousin Napoléon-Jérôme, qu'il considérait un peu comme son enfant, « parce qu'il lui avait appris le latin ».

Ce qu'il n'avait pas voulu prévoir arriva : la capricieuse tragédienne se laissa séduire par le masque césarien de Jérôme et trompa l'aîné avec le cadet (1) : « Le prince Louis s'endormit durant le trajet; ayant, par hasard, entr'ouvert un œil, il vit son cousin et sa maîtresse qui s'embrassaient. Là-dessus, il referma l'œil et continua tranquillement son voyage : mais, dès le lendemain, il reprenait le train de Londres. »

Ne songe-t-on pas aux amants de Venise et à Musset surprenant Mme Sand dans les bras de Pagello ? C'est l'éternelle histoire...

Louis-Napoléon fut bon prince et pardonna à son jeune cousin et à son amie leur double trahison. Devenu empereur, il fut

(1) Augustin Filon, *Souvenirs sur l'Impératrice Eugénie.*

à même de rendre un grand service à Rachel, en arrêtant les poursuites de ses créanciers. Quant à Jérôme, il ne cessa de lui pardonner ses incartades, qui se renouvelaient sans cesse, comme le prouvaient encore dernièrement les correspondances échangées entre eux et publiées par la *Revue*.

***

De retour à Londres, le Prince se laissa mener par son ami, le comte d'Orsay, — frère de la duchesse de Guiche, celui-là même qui devait faire une statue équestre de Napoléon III, — chez une *professional beauty*, qui, tenant alors le sceptre de la mode, était considérée comme une reine du demi-monde. Miss Howard réunissait à sa table l'élite de la société : le duc de Beaufort et lord Chesterfield étaient parmi les plus assidus.

Le Prince ne tarda pas à conquérir les bonnes grâces de la maîtresse de céans qui, tout d'abord attirée par les aventures romanesques de l'exilé, fut bientôt séduite par ces attentions délicates qui plaisent aux femmes et dont il était coutumier. Comme le note un de ses biographes, « Louis-Napoléon avait ces façons insinuantes et câlines, cette douceur presque féminine de manières, de gestes, d'intonations, qui est un si grand charme chez les forts. »

« Des relations intimes existaient entre le Prince et miss Howard, nous dit le général Fleury dans ses *Mémoires*, quand éclata la Révolution de février et que Louis-Napoléon fut élu député.... Soit dévouement, soit ambition, soit tendresse, la charmante Anglaise déclara tout net à son amant qu'elle le suivrait en France, qu'elle se ferait sa servante, et que pour lui elle renoncerait à son luxe et à ses succès. »

En effet, quelques jours après le départ du Prince, miss Howard arrivait à Paris où elle descendit à l'hôtel Meurice. Elle ne tarda guère à quitter l'hôtel pour s'installer non loin de l'Élysée, rue du Cirque, dans un modeste appartement où elle put discrètement réunir à sa table le Président et ses amis.

Une seule fois elle vit une porte se fermer devant elle et cette injure motiva une belle lettre que le Prince adressa à Odilon Barrot et que le ministre cite dans ses *Mémoires :*

27 août 1849.

« Mon cher Odilon Barrot,

« ...Une dame à laquelle je porte le plus vif intérêt, accompagnée d'une dame de ses amies et de deux personnes de ma maison, désira voir le carrousel de Saumur : de là elle vint à Tours, mais, craignant de ne pas y trouver de logement, elle me fit prier de faire en sorte de lui en procurer un. Lorsque j'arrivai à Tours, je dis au conseiller de préfecture qu'il me ferait plaisir de chercher un appartement pour le comte Bacciochi et pour des dames de sa connaissance. Le hasard ou leur mauvaise étoile les conduisit chez M. André où, je ne sais pourquoi, on s'imagina que l'une d'elles s'appelait Bacciochi. Jamais elle n'a pris ce nom...

« Combien de femmes cent fois moins pures, cent fois moins dévouées, cent fois moins excusables que celle qui a logé chez M. André, eussent été accueillies avec tous les honneurs par ce M. André, parce qu'elles auraient eu le nom de leur mari pour cacher leur liaison coupable !... Qu'il pratique cette morale; quant à moi, je n'accuse personne et je m'avoue coupable de chercher dans des liens illégitimes une affection dont mon cœur a besoin. Cependant, comme jusqu'à présent ma position m'a empêché de me marier, comme au milieu des soucis du gouvernement je n'ai, hélas, dans mon pays dont j'ai été si longtemps absent, ni liaison d'enfance, ni parents qui me donnent la douceur de la famille, on peut bien me pardonner, je crois, une affection qui ne fait de mal à personne et que je ne cherche pas à afficher.

« Louis-Napoléon. »

Au printemps, le Président ayant été s'installer à Saint-Cloud, ne put refuser à miss Howard de venir occuper quelques chambres au rez-de-chaussée du palais. Malgré cette imprudence, elle continuait à vivre dans l'ombre de son amant et peu de personnes connaissaient le secret de leur liaison. Peu à peu miss Howard sortit de sa retraite; elle se faisait remarquer par ses équipages qu'elle avait fait venir d'Angleterre; elle assistait aux revues, aux fêtes nationales où elle commençait à faire scandale. Enfin, quand le Prince inaugura par un grand bal sa prise de possession de l'Élysée, quelle ne fut pas la stupeur de

ses familiers en la voyant apparaître triomphalement au bras du colonel de Beville, suivie de plusieurs cavaliers servants ! Ce triomphe momentané en révélant ses prétentions fut le signal de sa chute. Elle aspirait non seulement à jouer le rôle de favorite en titre, mais peut-être, escomptant la faiblesse du Président à son égard, elle ambitionnait de se faire épouser. Ceux qui rêvaient déjà l'Empire comprirent qu'il y avait péril dans le palais si l'on n'y mettait bon ordre : la partie impériale qu'on s'apprêtait à jouer était compromise par l'irruption de cette intruse et il fallait essayer de marier le Prince... à une autre.

Le colonel Fleury, qui unissait la franchise du soldat à la finesse du diplomate, se chargea de la mission délicate d'amener le Prince au mariage. Il faut lire dans les *Mémoires* du général sa conversation avec le Président : « Lorsque l'Empire va être établi, aurait-il dit au Prince, l'opinion générale sera disposée en faveur d'une alliance avec une maison souveraine... Si le pays vous a délégué le pouvoir afin d'assurer la sécurité dans le présent, il n'est pas moins désireux de s'affranchir des préoccupations de l'avenir. Il envisage avec une appréhension très significative le jour où vous viendriez à disparaître sans être marié et sans laisser de postérité. »

Le Président parut se laisser persuader plus facilement qu'on n'aurait pu le croire et se rendit aux raisons exposées par le colonel ; il se retranchait seulement derrière la crainte de ne pas être agréé par les maisons souveraines, qui le considéraient comme un révolutionnaire. La seule princesse par laquelle il pouvait espérer de ne pas être refusé, à cause de leur parenté, était la petite fille de sa tante, la grande duchesse de Bade. Fleury saisit la balle au bond et il offrit d'aller lui-même demander la main de la princesse Caroline de Wasa. Le Prince y consentit, mais quoique le colonel partît immédiatement pour accomplir sa mission, il trouva la jeune princesse déjà engagée à son cousin le prince royal de Saxe.

***

Cet échec mortifia le prétendant et fit comprendre à ses familiers la difficulté qu'ils auraient à trouver dans les familles royales une princesse assez confiante pour unir sa destinée au Prince dont l'avenir ne semblait pas encore bien assuré. Après

avoir en vain consulté le *Gotha*, ils se dirent qu'au lieu de chercher parmi les princesses lointaines ils avaient peut-être sous la main celle qui semblait destinée à faire le bonheur de Louis-Napoléon ; celle-là même que, quatorze ans auparavant, — alors qu'elle touchait à peine à son seizième printemps, — il avait rêvé d'épouser : sa cousine Mathilde.

On peut suivre toutes les phases de ses fiançailles arrangées et rompues, dans les lettres inédites du jeune homme à sa mère et dans les *Souvenirs*, inédits aussi, de la princesse Mathilde :

En 1835, Louis-Napoléon avait été appelé à Lausanne par son oncle Jérôme à l'occasion de la mort de la reine Catherine ; le 5 décembre, il écrit à sa mère :

« Mathilde est charmante, mais ne croyez pas que j'en sois amoureux ; pas du tout : j'éprouve pour elle un tout autre sentiment ; si je ne redoutais pas le mariage, je serais heureux de l'avoir pour femme, mais son voyage à Stuttgart la gâtera ; le roi de Wurtemberg est extrêmement bon pour eux tous, il veut la traiter comme sa fille, et vous savez que les cours sont comme les femmes coquettes dont on dit toujours du mal, mais qu'on ne peut plus quitter une fois qu'on les a connues. »

La princesse Mathilde écrit dans ses *Souvenirs* : « J'arrivai deux jours après mon départ de Stuttgart à Arenenberg, où mon père m'avait précédée ; je fus reçue à bras ouverts par la reine Hortense. On ne tarda pas à me parler du projet de mariage concerté et auquel mon père accédait de tout cœur. Il acheta tout auprès d'Arenenberg un vieux château nommé Gotlieb dans lequel Jean Huss avait été emprisonné et voulait le faire restaurer afin d'y habiter près de nous. Le mariage devait y être célébré, six mois plus tard. »

De son côté, le prince écrivait à la reine Hortense :

Thoune, 6 septembre 1836.

« Je vais répondre à mon oncle Jérôme que, quant à moi, rien ne pourra non plus changer mon intention ; mais que je suis de son avis et que je préférerais plutôt attendre encore quelques mois que d'être dans l'impossibilité d'offrir à sa fille un sort digne d'elle. »

Et à la date du 11 septembre 1836 :

« J'ai écrit à mon oncle que je me croyais toujours engagé

et que rien ne pouvait faire changer mes sentiments, mais que, si mon oncle ne me trouvait pas assez riche pour sa fille, je consentirais, quoique à regret, d'attendre jusqu'au printemps, époque à laquelle ma mère aurait reçu une partie de ses réclamations. »

Enfin, le 3 octobre 1836, il écrit encore à sa mère :

« Vous expliquerez à mon oncle quelles sont les raisons qui m'empêchent de retourner de suite à Arenenberg ; j'espère qu'avec lui vous arrangerez toutes les affaires et que je pourrai bientôt avoir le bonheur d'épouser Mathilde. »

Pendant qu'on croyait le jeune homme absorbé par les préparatifs de son mariage, il complotait l'échauffourée de Strasbourg. A ce sujet la princesse conte dans ses *Souvenirs* : « La nouvelle de cette aventure nous parvint par le bruit public, il ne nous en fallut pas davantage pour nous éclairer sur les causes de la négligence dont mon cousin avait fait preuve ainsi que sur les atermoiements apportés dans la conclusion du mariage. Je dois à la vérité de dire que, dans cette circonstance, personne de sa famille ne fut pour le prince Louis... Mon père nous écrivit plusieurs lettres dans lesquelles il exhalait avec virulence son indignation contre le prince ; il l'accablait de reproches pour l'avoir trompé en lui demandant ma main au moment où il méditait une pareille folie; il m'interdit d'écrire aussi bien au fils qu'à la mère et déclara que le mariage était à tout jamais devenu impossible. »

Le Prince cependant, blessé au cœur, n'avait pas oublié, puisque, du vaisseau qui le déportait en Amérique, en vue des Canaries, le 14 décembre, il écrivait à sa mère :

« Lorsque je revenais, il y a quelques mois, de reconduire Mathilde en rentrant dans le parc, j'ai trouvé un arbre rompu par l'orage et je me suis dit à moi-même : notre mariage sera rompu par le sort... Ce que je supposais vaguement s'est réalisé; ai-je donc épuisé, en 1836, toute la part de bonheur qui m'était échue ? »

Malgré son découragement, il conservait une lueur d'espoir, puisque, en arrivant à New York, il recevait sa correspondance, et, ne trouvant pas la lettre désirée, il écrivait sa déception à sa mère.

La reine Hortense n'avait pas attendu les doléances de son fils pour écrire à celle qui avait dû être sa belle-fille :

1er février 1837.

« Ma chère Mathilde,

« J'ai reçu, il y a quelques jours seulement, ta lettre du jour de l'an. Je t'en remercie, mais je ne te cacherai pas que j'ai été affligée de ne pas recevoir un petit mot de toi dans les moments de crainte et de malheur qui m'ont accablée dernièrement : j'aime à croire que tu n'y étais pas insensible ; et pourtant, ma chère enfant, tu es la seule de mes nièces dont je n'ai pas reçu un mot de consolation. S'il est pourtant des liens qui peuvent se rompre, il en est d'autres qui sont indissolubles ; ce sont ceux de parenté qui existent entre nous, sans y compter toute la tendresse que je te porte depuis ta naissance. J'ai mieux aimé te dire franchement ce que j'avais sur le cœur plutôt que de te garder rancune : ainsi, n'en parlons plus.

« HORTENSE. »

Depuis, les destinées des deux cousins s'étaient séparées : Louis-Napoléon avait poursuivi sa carrière aventureuse, malgré ses revers successifs, les yeux obstinément fixés sur son étoile ; à l'échauffourée de Strasbourg avait succédé sa déportation aux États-Unis ; au débarquement de Boulogne la captivité de Ham, puis la dramatique évasion de « Badinguet » et enfin le retour triomphal en France, la députation, la présidence...

Quant à Mathilde, depuis 1840, elle s'était, comme nous l'avons dit, laissé marier à un richissime seigneur russe Anatole Demidoff, que le grand duc de Toscane avait créé prince de San Donato à l'occasion de son union avec la fille du roi de Westphalie ; elle avait dû suivre son époux à la Cour de Russie pour lui épargner la Sibérie ; il l'avait ensuite accompagnée en France où elle comptait rendre visite au prisonnier de Ham, comme elle en avait demandé l'autorisation au terrible tsar Nicolas, mais, à son arrivée, le captif s'était évadé et réfugié en Angleterre.

Le mariage ne fut pas heureux et, après six années de troubles continuels, les époux mal assortis avaient fini par se séparer ; la jeune princesse put enfin s'établir à Paris, elle s'y trouva en 1848 pour recevoir son cousin à son retour d'exil...

Voilà nos gens rejoints, je vous laisse à penser
De combien de plaisir ils payèrent leurs peines.

L'amour, — si toutefois il y avait amour, — se transforma sans peine en solide amitié ; aux tentatives de Louis-Napoléon, la nièce de l'Empereur défendit chaudement la cause de son cousin et, à la veille du coup d'État, elle engagea ses bijoux pour lui ; au lendemain du 2 décembre, elle contribua au succès du Président en faisant les honneurs de l'Élysée avec sa grâce qui devint bientôt célèbre ; elle lui fit des amis personnels, même en dehors des partisans. Ceux-ci trouvèrent donc tout naturel de chercher à la faire épouser au Prince. Elle était mariée, il est vrai, mais à un sujet orthodoxe, et comme chacun des conjoints avait dû formellement s'engager à donner sa propre religion aux enfants à venir, le mariage serait facilement annulé. Mais la princesse refusa : elle avait pu obtenir sa liberté et elle ne voulait pas y renoncer. Voici du reste comment elle conte le fait dans ses *Souvenirs :*

« En 1850, il fut question d'obtenir mon divorce pour me faire épouser le Président de la République : je refusai, préférant la situation que j'avais à celle tout exceptionnelle que l'on m'offrait. Cela sans hésitation aucune et sans le moindre regret. Je n'aurais pu aliéner mon indépendance en sentant que mon cœur n'eût pas été là. Je me suis applaudie de ma résolution. »

Et de deux !

Il fallait donc renoncer pour le moment au mariage royal et attendre que la situation, qui d'ailleurs s'améliorait chaque jour, fût plus solidement établie. Cependant le danger était toujours menaçant : miss Howard, guettant de la coulisse, constatait avec satisfaction ces échecs matrimoniaux; elle espérait que, « faute d'altesse », on en serait réduit à se contenter de sa modeste personne. Sur ces entrefaites, elle tomba gravement malade et dut se départir de sa surveillance : c'était une place à prendre ; il fallait se hâter et trouver une maîtresse nouvelle qui détrônât l'ancienne pour permettre au Prince d'attendre patiemment la princesse encore lointaine.

***

Pendant que Louis-Napoléon faisait la conquête du peuple français, une jeune Espagnole aux cheveux d'or faisait la conquête des salons parisiens, où son apparition traçait un sillon lumineux. Son port de reine, ses petits pieds d'Andalouse, la noblesse de ses attitudes, la grâce de ses mouvements,

son sourire éblouissant, ses yeux clairs et limpides, à demi voilés par de lourdes paupières, son front « pas plus grand que celui de Vénus » semblait fait pour le diadème. Son profil de médaille, son souple col de cygne propice aux affables inclinations de tête, ses épaules tombantes appelaient le manteau de cour.

« Euréka! » s'écrièrent les courtisans qui redoutaient l'ambition toujours grandissante de l'Anglaise. Il s'agissait simplement d'amener la rencontre des deux astres : leur prince n'aurait qu'à paraître, croyaient-ils, pour obtenir les faveurs de la belle étrangère : ils avaient compté sans la vigilance de la mère et sans la vertu de la fille.

Ils persévérèrent d'autant plus dans leur illusion, quand ils apprirent que doña Eugenia, d'une très ancienne famille andalouse, avait été élevée dans le culte du nom de Napoléon par son père, don Cipriano de Guzman, débris mutilé de la Grande Armée et puis par les récits enthousiastes de *Monsieur* Beyle qui avaient bercé son enfance. L'admiration pour l'oncle devait l'amener infailliblement à la sympathie pour le neveu.

Mais doña Eugenia était loin d'être la conquête facile que ses allures indépendantes semblaient permettre d'espérer. Elle avait ce naturel propre aux jeunes filles espagnoles qui, tout en restant irréprochables, jouissent de leur indépendance avant le mariage, mais qui, après la cérémonie, se renferment dans le gynécée pour ne plus être que des épouses et des mères exemplaires. Ces sympathiques méridionales ressemblent en ceci aux Anglo-Saxonnes : les unes et les autres se permettent ces libertés de conduite, sachant qu'elles ne courent aucun danger dans leur pays où l'on a le respect de la femme, respect d'ailleurs garanti par les lois.

A tous ses attraits doña Eugenia joignait le charme piquant d'une fille du grand air; plus habituée au contact de la nature, qu'aux conventions mondaines, elle ignorait même les coutumes les plus connues qui régnaient de ce côté des Pyrénées. Ainsi, à son arrivée à l'hôtel du Rhin, la comtesse de Teba trouva une invitation pour un bal blanc où elle voulut se rendre, afin de reprendre contact avec la société parisienne. Elle se fit conduire chez la fleuriste à la mode.

— Madame, lui dit-elle, je désirerais une couronne de fleurs d'oranger pour ce soir.

La fleuriste hésita.

— Pour demain matin?

— Non, pour ce soir.

— Mais... la cérémonie n'ayant lieu que demain matin, les fleurs ne seront plus fraîches.

— Quelle cérémonie?

— La cérémonie du mariage.

— Il n'y a pas de mariage, c'est pour le bal de ce soir que je veux ma guirlande.

— Des fleurs d'oranger pour un bal?

— Pourquoi pas?

— Mademoiselle est étrangère?

— Certes.

— Ce n'est pas l'usage à Paris.

— Qu'est-ce qui n'est pas l'usage?

— Les fleurs d'oranger ne se portent qu'à la messe de mariage.

— Ah! je ne savais pas. En Espagne, on les porte toujours. Pourquoi se priver de ces fleurs embaumées? Me voyez-vous, ajouta l'Impératrice, en contant l'aventure, me voyez-vous arriver dans une fête parisienne le front couronné de fleurs d'oranger, comme si j'étais prête à monter à l'autel (1)?

***

En 1846, doña Eugenia fut envoyée aux Eaux-Bonnes où la société était très mélangée. Elle rencontra, chez l'austère chanoinesse de Castelbajac, Mrs Gordon, agréable et intelligente

(1) La prédilection de l'Impératrice pour la fleur d'oranger dura jusqu'à la fin de sa vie. Quand, à quatre-vingt-quinze ans, elle manifesta le désir d'entreprendre un voyage en Espagne et de se faire opérer de la cataracte, les médecins s'opposèrent formellement à ces deux projets, déclarant qu'à son âge ce serait s'exposer à deux dangers mortels. Pour exprimer l'invincible entêtement de sa femme, l'Empereur lui disait : « Toi, Eugénie, tu n'as pas une idée, c'est une idée qui t'a. » En effet, aux observations de la Faculté et aux craintes de ses amis, elle répondit : « J'éprouve le besoin, avant de mourir, de revoir mon pays et de respirer le parfum des orangers de Séville. » Peut-être ces fleurs lui représentaient-elles sa jeunesse d'avant les grandeurs et les catastrophes, sa jeunesse *préhistorique*, comme elle l'appelait en souriant; peut-être voulait-elle s'enivrer une dernière fois aux pures exhalaisons d'un passé lointain, le seul qu'elle pût évoquer sans y mêler la triste vision des chers disparus... Elle partit pour l'Espagne et elle y ferma les yeux, après les avoir rouverts un moment, assez cependant pour revoir sa première patrie et lire quelques lignes de *Don Quichotte*. Puis, résignée, elle les referma pour toujours.

cantatrice; le milieu irréprochable où elle la connut ne lui permit pas de mettre en doute le veuvage de la jeune femme et ne lui laissa pas soupçonner que cette aimable personne était la maîtresse du colonel Vaudray, compagnon du prince Louis dans l'échauffourée de Strasbourg. Mrs Gordon faisait une active propagande bonapartiste, elle n'eut pas de peine à enrôler la généreuse comtesse de Teba, toujours prête à s'enthousiasmer pour les causes chevaleresques. Peu s'en fallut qu'elle n'accompagnât Mrs Gordon dans sa visite au fort de Ham où elle voulait apporter son hommage au prisonnier dont la témérité et les malheurs l'avaient séduite. Si Louis-Napoléon avait vu arriver la belle Espagnole dans cette compagnie suspecte, comme il le lui dit dans la suite, quand elle lui conta cette expédition manquée, il n'aurait peut-être pas songé à l'épouser. Cette fois encore, la Providence servit la comtesse de Teba. Au moment de partir pour son pèlerinage bonapartiste, elle dut accompagner en Espagne sa mère rappelée en toute hâte à Madrid, à la suite d'un vol commis par leur intendant.

L'année suivante, 1847, la comtesse de Teba retourna aux Eaux-Bonnes qui lui avaient été salutaires : il ne pouvait plus être question d'une visite au fort de Ham, car le captif s'en était échappé et s'était réfugié en Angleterre. Naturellement, les deux Espagnoles devinrent bientôt l'axe autour duquel tournèrent tous les buveurs oisifs : la mère, par sa sociabilité, était le centre de toutes les réunions, et la fille avec son entrain contagieux organisait dans les environs des parties de cheval où elle excellait. Très agile, elle faisait même de la gymnastique en chambre et une amie d'Alexandre Dumas fils lui écrivait que sa jeune voisine de l'hôtel des bains s'amusait à s'asseoir sur la rampe de l'escalier au troisième étage et se laissait glisser ainsi jusqu'au rez-de-chaussée.

Sous ces allures garçonnières, on put retrouver plus d'une fois les traces de sa délicate bonté féminine; parmi les baigneuses on remarquait une jeune artiste gravement atteinte de phtisie, Mlle D. M. Un soir, la comtesse de Teba s'aperçut que la pauvre poitrinaire se morfondait seule dans un coin sombre de la salle de bal, où elle avait été reléguée par les avanies des égoïstes matrones, soit qu'elles redoutassent la contagion, soit que la profession de la petite danseuse effrayât leur pruderie. Indignée de cet ostracisme immérité, doña Eugenia se

leva, quitta sa cour joyeuse et alla directement vers la malheureuse paria ; elle lui prit amicalement la main et l'amena dans son groupe, en dépit des regards effrayés et courroucés des mères qui la foudroyaient. Dès lors, la jeune artiste, aussi réservée qu'intéressante, fut de toutes les parties et ne cessa de conserver pour sa bienfaitrice une respectueuse reconnaissance qu'elle eut l'ocasion de manifester à doña Eugenia, quand la comtesse de Teba devint impératrice des Français.

***

Dès leur arrivée à Paris, la comtesse de Montijo et sa fille, avaient été menées par leur parente, la duchesse de Berwick, chez leur compatriote, lady Wittingham, qui occupait un bel appartement, 19, place Vendôme, avec le prince Paul de Wurtemberg, dont elle était, disait-on, l'épouse morganatique. Le prince était le frère de la reine Catherine de Westphalie et par conséquent l'oncle de la princesse Mathilde. La princesse venait de quitter le domicile conjugal, devenu intolérable, pour plaider en séparation et elle était tombée un matin chez son oncle pour lui demander l'hospitalité. Le prince trouva que sa maison n'était pas assez correcte pour une jeune femme dans la situation de sa nièce, et il la décida non sans peine à se réfugier au couvent de la Santé, où elle attendrait plus convenablement l'issue du procès. Néanmoins, la princesse Mathilde déjeunait et dînait souvent place Vendôme où elle rencontrait les deux Espagnoles avec lesquelles elle ne tarda pas à se lier. Elle appelait familièrement la comtesse de Teba par son nom d'Eugénie et songea un moment à la faire épouser à son frère Napoléon-Jérôme; mais le prince n'eut pas l'heur de plaire à la noble Andalouse, qui ne sympathisait pas avec ses idées avancées.

Pendant l'année 1848, la Révolution retint les deux Espagnoles à Madrid; ce ne fut qu'après l'élection du prince Louis-Napoléon à la présidence de la République, que, sentant le terrain plus solide, elles reparurent à Paris en 1849.

La princesse Mathilde avait quitté son couvent pour s'installer dans un petit hôtel, 10, rue de Courcelles, et elle y attira la comtesse de Montijo et la comtesse de Teba, dont l'élégance et l'animation contribuèrent au charme de son salon destiné à devenir bientôt célèbre. C'est là qu'elles furent présentées au Président de la République, et que Louis-Napoléon, si facilement

inflammable, reçut le coup de foudre : la princesse Mathilde, voyant que son cousin s'occupait de la comtesse de Teba, les invitait toujours ensemble.

Le soir du 31 décembre, la princesse Mathilde donna une réunion en l'honneur du Président, et le Prince semblait se plaire dans cette intimité sympathique. Onze heures et demie sonnèrent : Louis-Napoléon se leva pour se retirer, et dit à la comtesse de Teba son regret de devoir rentrer à l'Élysée où, ajouta-t-il en souriant, « il était rappelé par les affaires de l'État ». La blonde Espagnole vit alors la princesse Mathilde se diriger vers la cheminée, et, tournant le dos à la pendule, avancer l'aiguille sur le cadran... Peu après sonna minuit; au dernier coup, la princesse s'écria : « Minuit! tout le monde s'embrasse ! »

Le prince se précipita sur la belle Andalouse, qui s'effaça avec l'agilité gracieuse d'un *chulo* évitant les cornes du taureau prêt à s'élancer sur lui... Décontenancé, l'amoureux Prince s'excusa en disant ;

— C'est l'usage en France.

— Ce n'est pas l'usage dans mon pays, riposta l'Espagnole en souriant, et en se retirant avec la plus respectueuse révérence.

Personne alors ne songeait à la possibilité d'un mariage, sauf peut-être l'ambitieuse comtesse et la superstitieuse Eugénie, à laquelle une diseuse de bonne aventure avait prédit, comme à Joséphine, qu' « elle serait plus que reine ». Un peintre amateur, Édouard Odier, auquel elle avait conté cette prédiction, s'amusait à en faire un tableau où on voyait la jeune fille présentant sa paume ouverte à une bohémienne, qui lisait un brillant avenir dans les lignes de sa petite main.

Cette croyance de doña Eugenia nous est confirmée par un récit du baron Eugène de Beyens. « En 1851, nous dit-il, ses parents, faisant leur voyage de noces à Paris, furent invités par la comtesse de Teba à une partie de théâtre. Au premier entr'acte, la porte de la baignoire s'ouvrit, livra passage à l'homme qui absorbait alors l'intérêt de la France et l'attention de l'Europe, au prince Louis Bonaparte. Après qu'il se fut retiré, la jeune baronne plaisanta doucement son amie sur l'amoureux illustre qui la poursuivait ainsi jusqu'au théâtre. Mlle de M... répondit, d'un ton fier et décidé, qu'elle ne serait

jamais que sa femme, si haut qu'il pût s'élever, qu'elle n'était pas née pour l'emploi des La Vallière, et qu'au surplus, elle rentrerait prochainement à Madrid. »

Et le général Fleury conte dans ses *Mémoires :* « Par la comtesse de C..., je connus le fond de la pensée de doña Eugenia : elle était prête à devenir impératrice, mais au moindre incident, au moindre écart qui serait venu modifier le respectueux empressement dont elle était l'objet, son idée bien arrêtée était de repartir pour l'Espagne. »

Un petit fait hâta le départ des deux Espagnoles. Un jour d'été, elles furent invitées à Saint-Cloud : l'Impératrice, évoquant ce lointain souvenir, conta à Filon que, croyant trouver nombreuse société, elles arrivèrent parées de leurs plus beaux atours : quelle ne fut pas leur surprise en se trouvant seules avec le Président et son fidèle Bacciochi! En sortant de table, Louis-Napoléon, aspirant sans doute à s'égarer dans le parc, offrit son bras à la jeune fille, mais celle-ci, malicieusement, lui montra sa mère délaissée pour elle; et le Prince, quoique dépité, dut se contenter de faire les honneurs de cette belle nuit à la dame Marthe, un peu mûre, plutôt qu'à la blonde Marguerite. Cette imprudente escapade fut sévèrement jugée par la duchesse d'Albe, sœur aînée d'Eugénie, et, pour éviter que pareil danger se renouvelât, mère et fille quittèrent Paris.

***

Entre l'amoureux éconduit et la jeune fille une correspondance régulière s'établit : s'il ne pouvait plus être aveuglé par l'éblouissante présence, en revanche, le Prince put mieux reconnaître les qualités sérieuses de son esprit que ses attraits physiques l'avaient empêché d'apprécier. Quelle ne fut pas sa surprise, en constatant que la *frivole* Espagnole partageait ses principes socialistes, et qu'elle pourrait même être sa collaboratrice dans la réalisation de ses rêves humanitaires! Cette correspondance les rapprocha plus que ces causeries mondaines sans cesse interrompues par des indifférents. Ainsi, ils purent mieux exposer leurs idées respectives et constater qu'elles s'accordaient : « L'Empereur et moi, me dit plus d'une fois l'Impératrice, nous appartenions à la même génération d'exaltés : il y avait dans nos deux natures du romantisme de 1830, et de l'utopisme de 1848. A quinze ans, je croyais conspirer

avec Falco et d'autres amis pour la délivrance de l'Italie : mon livre de chevet était *Mes Prisons*, de Silvio Pellico : « Ce n'est pas les Espagnols, disais-je, qui auraient emprisonné ce martyr de la liberté... » Nous étions pour le principe des nationalités, nous voulions l'indépendance des pays opprimés ; pauvre Italie ! pauvre Pologne ! Le Prince, dans sa prison, avait écrit un ouvrage sur l'extinction du paupérisme qui m'avait passionnée : nous cherchions le moyen de mettre sa théorie en pratique, et nous rêvions de travailler au bonheur des peuples et d'améliorer le sort des ouvriers. »

Ces souvenirs me sont confirmés par M. Lucien Daudet dans l'intéressant et véridique ouvrage sur l'impératrice Eugénie qu'avec son sens de la justice, même envers sa propre personne, la souveraine définit « un portrait sans ombres » : « Vivement intéressée, dès leur origine, dit-il, par les prédictions et les prédications de Fourier et de ses disciples, dont elle admirait l'idéal humanitaire et la philanthropie qui lui en voilait l'insenséisme, la comtesse de Teba réunit alors un groupe d'adeptes fanatiques et forma une colonie de parents et d'amis qui s'engageaient à travailler de leurs mains, malgré leur fortune et leur situation sociale. »

On prétendit que, dans *les Mystères de Paris*, Eugène Sue avait pensé au prince Louis-Napoléon en faisant le portrait du prince Rodolphe et à Mlle de Montijo en décrivant Mlle de Cardeville, la belle aux cheveux roux. Aussi la jeune Espagnole avait-elle cru trouver l'idéal de ses rêves d'adolescente dans la personne de Louis-Napoléon. Jusqu'à la fin de sa vie, elle ne se lassait pas de célébrer avec émotion la noblesse des sentiments de l'Empereur, l'élévation de ses idées, qui le mettaient au-dessus de tous les autres hommes qu'elle avait rencontrés dans sa longue existence . « Je n'aurais jamais pu aimer, disait-elle, un homme qui n'aurait pas pensé aussi noblement que lui. » Il est vrai qu'on aurait pu appliquer à Napoléon III ce qu'Émile Ollivier disait de l'Impératrice : « Quand elle se trompe, c'est toujours par le haut. »

« Le 2 décembre 1851 (conta l'Impératrice à Filon), lorsque l'issue de la lutte était encore douteuse, j'écrivis une lettre à Bacciochi pour lui dire que je mettais à la disposition du Prince, en cas d'échec, tout ce que je possédais. »

N'était-ce pas l'offre d'une main secourable et consolatrice

destinée à dédommager le vaincu? Et la correspondance reprit de plus belle jusqu'au retour des deux Espagnoles à Paris.

Ces lettres, quoique spontanées, étaient si adroitement rédigées qu'on soupçonna, mais à tort, Mérimée de les avoir dictées : le grand sceptique aurait corrigé, tout au plus, quelques fautes d'orthographe; son art eût certainement refroidi cet enthousiasme juvénile et donné à ces pages un ton ironique qui eût été déplacé dans ces confidences sincères, et leur eût enlevé ce charme primesautier destiné à séduire le correspondant; de plus, les idées que professait l'ardente Espagnole étaient loin d'être celles du glacial romancier, et la conviction avec laquelle elles étaient exprimées restait la caractéristique de la comtesse de Teba. Plus tard, on retrouvera dans la correspondance de l'impératrice Eugénie des traces de cette éloquence persuasive et de ce style, incorrect parfois, mais toujours personnel et inimitable.

***

Cependant le climat d'Espagne n'était guère favorable à la santé de doña Eugénia, et il fut décidé qu'on passerait à Rome l'hiver 1852-53. Vers le mois d'octobre, en se rendant en Italie, la mère et la fille traversèrent Paris où elles comptaient s'arrêter quelques jours pour faire leurs préparatifs de toilette.

Elles allèrent présenter leurs hommages au futur Empereur, encore sous le charme de leur correspondance. Au lieu de les séparer, cette absence les avait rapprochés, en leur apprenant à se mieux connaître et à s'apprécier; aussi se retrouvèrent-ils déjà comme d'anciennes connaissances. Mais il n'était question de mariage ni d'un côté ni de l'autre; si la jeune fille aimait avant tout son indépendance, le Prince, absorbé par les préparatifs de son ascension au trône, laissait ses amis arranger pour lui une union avec une nièce de la reine d'Angleterre, la princesse Adélaïde de Hohenlohe. En attendant, les *deux socialistes* échangeaient leurs rêves humanitaires. La princesse Mathilde écrit dans ses *Souvenirs* : « De retour d'Espagne (octobre 1852), Mlle Eugénie prit une attitude plus calme, se rapprocha de l'Élysée et elle abandonna ses amis qui n'étaient pas ceux du Prince... Cette année, elle embellit considérablement : elle me recherchait fort et me soignait beaucoup. Je recevais tous les soirs, je donnais des bals et des concerts auxquels le Prince

se montrait fort assidu. Rien ne m'échappa des petits manèges de part et d'autre ; je vis les brouilles, les raccommodements, les petits billets passés et repassés »

***

Le 11 novembre 1852, le Président inaugura les séjours à Fontainebleau. Une douzaine de privilégiés furent invités pour quatre jours, parmi lesquels la princesse Mathilde, le ministre d'Angleterre et lady Cowley, la comtesse de Montijo et sa fille, en l'honneur de qui semblait avoir été organisée cette partie. Comme le dit un des plus exacts mémorialistes de cette époque, « le Prince était heureux de montrer à la jeune fille, très admirée par lui, ces deux chefs-d'œuvre de la nature et de l'art, le palais et la forêt de Fontainebleau. » Le 13, eut lieu la grande chasse à courre où Mlle de Montijo, endossant pour la première fois l'uniforme vert et le tricorne traditionnel, put faire valoir ses talents d'amazone. « J'arrivai la première à l'hallali, a-t-elle raconté à Filon, et je reçus le pied de cerf de la main du Prince. Le commandant Fleury m'informa que, d'après l'étiquette, je devais rentrer au château auprès du Prince. Cette rentrée triomphale me valut un déchaînement de jalousies et de calomnies. » Jalousies et calomnies s'accentuèrent le lendemain 14, quand on apprit que Napoléon avait offert à la belle amazone, à l'occasion de sa fête, le cheval qu'elle avait monté

Le 16 novembre, les invités furent congédiés et le Prince retourna à Paris où le plébiscite eut lieu le 21, et l'Empire fut proclamé le 2 décembre.

Quelques jours après, toute la Cour se transporta à Compiègne où furent inaugurées les célèbres séries qui devaient se succéder pendant les dix-huit années d'Empire. Les honneurs furent faits comme d'habitude par la princesse Mathilde, et comme d'habitude, la comtesse de Teba fut la reine. En chevauchant à travers la forêt, elle se retrouvait dans son élément.

Malheureusement, les rigueurs de décembre ne permettaient pas toujours les longues promenades : « Un après-midi que le temps était trop mauvais pour que l'on pût chasser à courre, écrit la princesse Mathilde (1), j'étais retirée dans ma grande chambre où je lisais, quand je vis entrer l'Empereur. Il s'assit

(1) *Souvenirs inédits.*

au coin de mon feu et causa quelques instants en homme qui ne veut pas trahir ses préoccupations. Enfin, il se décida à mettre sur le tapis la question du mariage; il me disait qu'on le poussait beaucoup à prendre un parti, qu'il fallait fonder une dynastie. . Avec toute la discrétion possible, je lui demandai s'il avait quelque princesse en vue : « J'avais pensé, dit-il, à Caroline, mais elle me fait des objections; je ne sais pourquoi Marie (duchesse de Hamilton) est contraire à ce mariage, je ne suis pas assez légitimiste à ses yeux... » Je tremblais qu'il ne me parlât de miss Howard, tant je pensais peu à Mlle de Montijo. L'Empereur ne pouvait dissimuler sa contrariété des refus qu'il avait essuyés à propos de la princesse de Wasa. Je m'empressai de lui dire qu'il n'y avait pas péril en la demeure, qu'il n'était parvenu à l'Empire que depuis six semaines, qu'il avait une maîtresse en titre, qu'il n'avait pas congédiée. « Je sais tout cela, me répondit-il, mais je sens la nécessité de me décider et voudrais trouver une belle princesse dont je puisse être amoureux. » Il ne m'en dit pas davantage; je pensais à part moi qu'il avait un projet dont il ne voulait pas parler. C'est alors que la pensée de Mlle de Montijo se présenta à mon esprit. Je la repoussai... Je ne le croyais pas capable d'un coup de tête qui le mît dans une situation fausse devant l'Europe. En n'épousant pas une princesse, il commettait une faute. »

C'est pendant ce séjour à Compiègne que se placent deux anecdotes trop connues pour que nous les contions : quelques mots suffiront pour en réveiller le souvenir. L'une se trouve dans le *Journal* du maréchal de Castellane et l'autre dans les *Mémoires* de M. de Maupas. Le maréchal conte qu'à un dîner intime, sur la table s'élevait, au milieu d'une corbeille de fleurs, une couronne de violettes; l'Empereur la prit et s'adressant à Mlle de Montijo : « Je veux que vous ayez un souvenir de cette soirée, lui dit-il, baissez votre tête pour que je puisse déposer sur votre front cette couronne de fleurs. » Un témoin prétend avoir entendu que Napoléon ajouta : « en attendant l'autre ». La jeune fille s'inclina et reçut des mains de l'Empereur l'emblème de sa destinée.

L'autre anecdote a été notée par le préfet de police, M. de Maupas : en se promenant dans le parc avec l'Empereur, Mlle de Montijo s'arrêta éblouie par une feuille de trèfle, chargée de gouttes de rosée. qu'on eût dit un vrai bijou tombé de

quelque parure ; elle la cueillit et l'offrit à Napoléon. Trois jours après, à la loterie de Noël, quelle ne fut pas sa surprise en gagnant un trèfle formé par trois émeraudes sur lesquelles des brillants figuraient des gouttelettes de rosée. Le galant souverain avait fait ciseler le précieux joyau et les assistants crurent y voir une bague de fiançailles.

Malgré ces attentions délicates qui semblaient des indices manifestes, la Cour quitta Compiègne le 28 décembre sans que la demande eût été formulée : César ne pouvait se décider à franchir le rubicon matrimonial et à faire de sa bien-aimée une impératrice. Ne se sentait-il pas assez puissant pour braver les préjugés de son entourage, de ses sujets et des souverains au rang desquels il voulait être admis ? Si, d'un côté, les amis auxquels il avait confié son amour, comme Morny, Fleury, Bacciochi, Maupas et quelques autres, lui disaient : « Épousez-la », dans l'autre camp, chez les traditionalistes, ceux qui avaient le plus travaillé à son élection, comme Persigny, Abbatucci, Saint-Arnaud, etc... il sentait gronder une sourde hostilité : « Est-ce pour que vous sacrifiiez notre œuvre à un caprice que nous avons risqué notre vie ? » semblaient-ils murmurer. Pour qu'il se décidât, il fallait que la fatalité, à laquelle il croyait, s'en mêlât et l'obligeât à déclarer la détermination déjà prise au fond de son cœur. Peut-être évoqua-t-il le fondateur de sa dynastie. Il se dit que sa grand-mère Joséphine de Beauharnais, — malgré toutes ses faiblesses, qu'il ignorait du reste, — avait été le bon génie du général Bonaparte et avait présidé aux brillants débuts de l'Empire, tandis que le nom de l'archiduchesse Marie-Louise restait attaché à la débâcle du règne et qu'après sa chute elle n'avait même pas su rester la veuve du captif de Sainte-Hélène, ni devenir une tendre mère pour le Roi de Rome.

***

Au mois de décembre 1870, de sa captivité de Wilhelmshöhe, l'Empereur écrivait à sa femme : « Pensez à cette volonté qui plane sur nos destinées et à laquelle il faut obéir. » L'Impératrice était comme lui fataliste et trouvait inutile de lutter : ce qui est écrit là-haut arrive. Ainsi elle disait devoir son mariage à la femme d'un haut fonctionnaire, dont l'apostrophe insultante détermina la décision de Napoléon encore hésitant.

La scène a été contée par Filon : il a confirmé le récit que m'en avait fait l'Impératrice et que j'avais noté de première main avec de légères modifications. La comtesse de Montijo et sa fille devaient partir pour Rome le 2 janvier 1853, leur appartement était retenu à l'hôtel Serni, place d'Espagne. Le premier de l'an, après avoir entendu la messe aux Tuileries, elles furent placées sur le passage de l'Empereur pour prendre congé de Sa Majesté. En revenant de la chapelle au bras de son cousin, la princesse Mathilde fut toute surprise de trouver les deux Espagnoles dans la galerie où ne devaient être admis que la famille et les personnages officiels : « La contenance de ces dames, écrit la princesse, fut assez embarrassée. Nous fûmes polis. La cérémonie faite, chacun se retira sans proférer la moindre réflexion. »

Bacciochi, en mettant les deux Espagnoles en voiture, leur dit qu'on avait improvisé pour le soir un petit bal avec souper assis et que l'Empereur les conviait à sa table.

Elles retardèrent donc leur départ de vingt-quatre heures et se rendirent le soir à l'invitation du souverain.

A la fin du bal, M. de Toulongeon vint dans le salon d'Apollon chercher la comtesse de Montijo pour la mener souper et un autre chambellan offrit son bras à doña Eugenia. Le premier couple entra dans la salle des Maréchaux où avaient été disposées des petites tables, mais, comme la comtesse de Teba se disposait à suivre sa mère, la femme d'un ministre..., suffoquée de voir passer devant elle la triomphante jeune fille, se plaça dans l'embrasure de la porte et lui barra le passage : elle l'apostropha violemment en la qualifiant d'aventurière qui aspirait à la place de favorite. A cette attaque inattendue, la fière Espagnole s'effaça..., mais elle perdit la parole au point de ne pouvoir répondre et elle serait tombée à la renverse sans le bras de son cavalier. Celui-ci l'entraîna vers la table où sa mère était déjà assise auprès de l'Empereur. Elle se laissa choir à la place qui lui était désignée. Frappée de la pâleur de sa fille, la comtesse lui demanda à travers la table si elle se sentait mal. Eugénie ne put que répondre d'une voix entrecoupée : « Ne me parle pas... ne me parle pas, ou je vais éclater en sanglots... »

Épouvanté par cette crise nerveuse, l'Empereur se leva et s'approcha anxieusement de la jeune fille pour lui demander

ce qu'elle avait : « Rien, murmura-t-elle, du bout des lèvres. Mais je ne puis parler... » A peine avait-il regagné sa place, l'Empereur rencontra les yeux bleus qui lui étaient si chers brillants de larmes... il se leva une seconde fois, puis revint vers elle, et, se plaçant derrière sa chaise, il la conjura de lui confier ce qui la tourmentait.

— Eh bien ! finit-elle par lui dire, je viens d'être insultée chez vous comme je ne l'ai jamais été... n'ayant personne pour me défendre. Demain irrévocablement ma mère et moi nous quitterons Paris et vous n'entendrez jamais plus parler de nous.

— Demain, répondit l'Empereur d'un ton qui n'admettait pas de réplique, demain, personne n'aura plus l'audace de vous insulter.

Le lendemain, l'Empereur écrivait à la comtesse de Montijo pour lui demander la main de la comtesse de Teba.

***

La réponse ne fut ni aussi affirmative, ni aussi enthousiaste qu'on aurait pu supposer. La mère allégua qu'il s'agissait du bonheur de sa fille et qu'elle demandait à réfléchir avant de s'engager. Quant à doña Eugenia, Granier de Cassagnac note, peut-être indûment : « Ce n'est pas sans une lutte entre son cœur et sa raison que Mlle de Montijo accepta la couronne. Par les traditions de sa famille comme par ses propres sentiments, elle était trop bonapartiste pour ne pas peser en s'y associant les intérêts de la dynastie. » Elle aussi demanda du temps pour réfléchir...

Peut-être obéissait-elle à un scrupule de conscience. Elle se regardait comme engagée depuis son enfance à un de ses cousins avec lequel elle avait été élevée, — bien que celui-ci ne l'eût jamais payée de retour, ni encouragée dans ses projets conjugaux. — Cédant à une délicatesse exagérée, elle crut devoir essayer une dernière tentative, et lui télégraphia : « L'Empereur me demande en mariage, que dois-je lui répondre ? » Le cabinet noir intercepta la dépêche et un fonctionnaire, espérant peut-être empêcher ainsi le mariage, porta l'imprudente missive au souverain, attendant ses ordres. Impassible, l'Empereur rendit le papier compromettant à son trop zélé serviteur, en lui disant : « Cela ne me regarde pas, envoyez le télégramme à son adresse. » Le cousin interpellé répondit à

l'ultimatum de la jeune fille par des félicitations et des vœux pour les époux.

Nous n'avons pu avoir malheureusement les lettres échangées entre Napoléon et la comtesse de Montijo, que le duc d'Albe n'a pas retrouvées dans les archives du palais de Liria; mais la correspondance de la reine d'Angleterre, publiée par son fils, nous a conservé la lettre que Napoléon III écrivit à sa fiancée et qui fait autant d'honneur à la modestie de l'une qu'à la loyauté de l'autre. Nous avons été mis sur la trace de ce document par la *Chronique* de la duchesse de Dino : « La reine Victoria, dit-elle, s'intéresse au mariage romanesque de Napoléon III; elle lit avidement une lettre du nouveau souverain à Mlle de Montijo que lui transmet le roi des Belges et où, en chevalier loyal, l'Empereur l'avertit des dangers de sa position où les chances adverses contrebalançaient peut-être les favorables. »

« Vous ne me parlez, ma chère enfant, écrivait l'Empereur, que des avantages de la position que je vous offre, mais mon devoir est de vous signaler aussi ses dangers. Ils sont grands. Je serai sans doute à vos côtés l'objet de plus d'une tentative d'assassinat. Indépendamment de cela, je dois vous confier que des complots sérieux se fomentent dans l'armée... Vous voyez donc bien que vous ne devez pas avoir de scrupules pour partager mon sort : les mauvaises chances étant peut-être égales aux bonnes. »

A vrai dire, de pareils arguments pouvaient-ils détourner de cette union la comtesse de Teba? Loin de l'effrayer, le danger l'attirait. Enfin, après quelques pourparlers bien inattendus, la mère et la fille finirent par se rendre au désir de l'Empereur. Doña Eugenia, toujours fière, déclara que, comme elle tenait avant tout à ne pas créer de difficultés au souverain, son consentement restait subordonné à l'approbation du Sénat; s'il se montrait hostile au mariage, elle partirait définitivement le soir même pour l'Espagne.

L'Empereur réunit quelques-uns de ses amis les plus intimes, de ceux-là surtout qui s'étaient montrés les plus favorables à son projet : Fleury, Morny, Bacciochi, Cassagnac, et il leur annonça ses fiançailles. Il fut décidé que le secret le plus absolu serait gardé jusqu'à la déclaration officielle du mariage et l'acceptation des grands corps de l'État. On voulait préparer le

public, détruire les obstacles qui commençaient à s'élever de toutes parts et laisser à la nouvelle Impératrice le temps de conquérir ses futurs sujets. Pour ne pas donner l'éveil, il fut convenu que la mère et la fille continueraient à mener leur existence mondaine habituelle. Morny conseilla seulement à la fiancée de se montrer à deux soirées : chez lui d'abord où il aurait soin de réunir des adversaires pouvant être utiles et que la grâce de la jeune fille ne tarderait pas à conquérir ; et à l'un des dimanches soir de la princesse de Liéven, qui passait pour avoir le salon le plus hostile à la cause napoléonienne.

La princesse de Liéven occupait une place toute spéciale dans la société parisienne et, malgré sa liaison avec le ministre de Louis-Philippe, M. Guizot, elle s'était subitement attachée à la fortune de Louis-Napoléon ; il s'agissait de la conserver dans ces bonnes dispositions. Le baron de Hubner, qui était un de ses habitués, note dans son *Journal*, non sans un certain étonnement : « La princesse de Liéven s'est métamorphosée en fervente Élyséenne; ses amis de la veille, les chefs parlementaires consternés ou emprisonnés, ne paraissent plus dans son salon où ce soir de dimanche on ne voit que des dames russes en grand nombre et, dans un coin seul et délaissé, M. Guizot. Ce qui m'amuse, c'est la naïveté avec laquelle la princesse convient de sa versatilité et le sans-gêne avec lequel elle l'affiche... Au fond, ce n'est qu'un noble nid à commérages : Guizot, Duchatel, Dumont, Montebello, tous anciens ministres de Louis-Philippe, le duc de Noailles, M. Molé en sont les piliers; les ministres de Prusse, d'Autriche, de Russie sont les habitués de ce salon. »

Suivant le conseil de Morny, le dimanche 16 janvier, la comtesse de Teba, toujours accompagnée de sa mère, se rendit à l'entresol de la rue Saint-Florentin dans l'appartement où était mort le prince de Talleyrand, occupé alors par la princesse de Liéven. L'Impératrice se souvenait encore, cinquante ans après cette visite, combien elle s'était sentie gênée par l'accueil trop flatteur de la maîtresse de la maison et de ses nombreux invités. C'est à peine si la princesse salua la comtesse de Montijo, tant elle était absorbée par les égards qu'elle rendait à sa fille. Selon la politesse allemande, elle voulut lui faire les honneurs du canapé, mais doña Eugenia céda à sa mère la place qui lui était offerte et s'assit sur un tabouret. Alors ce fut un défilé de tous ceux qui se trouvaient dans le salon,

amis ou adversaires; on n'osait pas faire allusion à son mariage, puisqu'il n'avait pas été déclaré; mais ces salamalecks, trop respectueux et trop profonds pour une jeune fille, faisaient comprendre qu'il s'adressaient à l'Impératrice.

Quoiqu'elle se sentît inconfortable, elle se tira bien d'affaire et eut son petit succès, puisque le comte de Saint-Aulaire, qui n'était pas de ses partisans, écrivait à M. de Barante: « Notre future Impératrice était dimanche chez Mme de Liéven, point embarrassée de prendre la première place, point embarrassée de passer la première aux portes, et tout cela, dit-on, de fort bonne grâce. »

Quelques jours après, quand la comtesse de Teba, toute souriante, parut dans la « Niche à Fidèle », le joli hôtel qu'occupait M. de Morny au rond point des Champs-Élysées, près de l'ambassade de Belgique, elle vit le prince Joseph Poniatowski s'incliner profondément à son passage et fredonner tout bas : « Voilà, voilà l'Impératrice ! » Très gênée, elle alla directement faire sa révérence à la princesse Mathilde, qui l'accueillait toujours avec son bienveillant sourire, l'embrassait et l'appelait familièrement Eugénie. Cette fois, la princesse lui rendit à peine son salut, ne lui tendit pas la main et se détourna en faisant ce que ses familiers appelaient son visage de bois. Devant cet affront, la jeune fille se sentit glacée et se glissa le long du mur, s'asseyant dans un coin où elle cherchait à disparaître. Elle regarda autour d'elle, espérant découvrir des visages amis et fut toute surprise de voir des deux côtés de la cheminée deux grands portraits en pied peints par Gérard : c'était la reine Hortense avec sa couronne trop lourde pour son front, ses yeux bleus et son sourire mélancolique, et en pendant le comte Charles de Flahaut, dans son brillant uniforme d'officier de dragons. M. de Morny se parait de ses deux portraits de famille et les affichait cyniquement comme ses père et mère. Ce fut l'Impératrice qui, après son mariage, eut la délicate mission de dire, de la part de son époux, à M. de Morny que moins il traiterait en frère Napoléon III, plus l'Empereur le traiterait en ami. Dans une lettre du 27 janvier, M. de Flahaut écrivait à son fils : « Souvenez-vous que le secret ne vous appartient pas, vous n'avez le droit de le confier à personne. »

Comme il avait été convenu que, pour ne pas donner l'éveil, ces dames continueraient à mener leur existence mon-

daine, elles durent se rendre chez le peintre Gudin à un dîner qu'elles avaient accepté depuis plusieurs semaines. Nous trouvons le compte rendu de cette réunion intime dans le *Journal* du baron de Hubner : « Lundi 17, dîné chez M. Gudin, le célèbre peintre de marine, avec Mme de Montijo et sa fille. Doña Eugenia, quoique pâle et fatiguée, était fort en beauté, mais d'une surexcitation qui frappait tous les convives. Déjà avant-hier l'Empereur l'a demandée en mariage; mais c'est ce soir seulement que le secret commence à transpirer. Après le dîner, j'ai eu une longue causerie avec la future Impératrice. Elle est bien séduisante (1). »

***

Le 12 janvier, eut lieu le premier grand bal des Tuileries. L'Empereur, désireux de rétablir les usages du Premier Empire, revêtit la culotte et les bas de soie, — tenue de cour qui ne s'était plus vue depuis la Restauration. C'est à cette fête que la manifestation officielle de l'amour du prince fit comprendre au public la possibilité du mariage, redouté de la plupart, espéré par quelques-uns. La comtesse de Teba fit son entrée au bras du baron de Rothschild, accueillie comme la véritable souveraine par ses nombreux admirateurs qui se pressaient sur son passage. Le baron la mena à la gauche du trône où était disposée une banquette de velours rouge à franges dorées. La jeune fille allait y prendre place quand, surgissant à l'improviste, Mme D. de L. l'empêcha de s'asseoir en l'avertissant que cette banquette était réservée aux femmes des ministres. De l'autre extrémité de la salle, l'Empereur avait suivi du regard l'entrée de la belle Espagnole et il devina l'affront qu'on lui faisait, en voyant son attitude embarrassée. Il courut vers elle, lui offrit son bras et la conduisit aux fauteuils réservés à sa famille. Ce geste révélateur convainquit les plus incrédules de la résolution prise par le souverain. Encore cette fois, un affront mondain confirma le triomphe de la future impératrice.

(1) Après la campagne d'Italie, l'Impératrice, se souvenant sans doute des gracieusetés du peintre à l'égard de Mme de Montijo, lui commanda deux grandes toiles représentant le débarquement de Napoléon à Gênes au milieu d'une foule exultante et saluant son libérateur. Les tableaux ornaient le hall de la villa Cyrnos au Cap Martin; l'Impératrice les légua au Louvre pour être placés au musée de la Marine.

***

La princesse Mathilde note dans ses *Souvenirs* (1) :

« Quelques jours après, je reçus la visite de Bacciochi à neuf heures du matin. Il était porteur d'une lettre de l'Empereur. Comme je lui demandais ce qu'elle pouvait contenir : « Lisez, lisez, me dit-il, nous causerons après. » Voici ce que l'Empereur m'écrivait :

« Au Palais des Tuileries, 16 janvier 1854.

« Ma chère cousine,

« Je vous écris pour vous faire part d'une chose qui m'intéresse vivement et pour laquelle je réclame toute votre amitié. Vous vous êtes bien aperçue combien j'aimais Mlle de Montijo. Et appréciant toutes ses solides et bonnes qualités, j'ai résolu d'une manière irrévocable de l'épouser ; lorsqu'elle sera impératrice, je n'aurai plus besoin d'avoir recours à la bienveillance de ceux qui la connaissent pour qu'elle soit traitée comme elle le mérite ; sa position et sa conduite commanderont le respect. Mais avant que cet événement s'accomplisse, il y a bien des préjugés et des préventions à vaincre. Aussi ce serait me donner une preuve d'amitié et de dévouement à laquelle je serais bien sensible que de la traiter avec distinction aujourd'hui et de la défendre contre la médisance du monde. C'est parce que j'ai toujours eu une entière confiance dans votre amitié pour moi, ma chère Mathilde, que je vous fais cet aveu.

« Recevez l'assurance de mes tendres sentiments pour vous,

« NAPOLÉON. »

« Cette lettre ne me surprit pas, mais elle me fit de la peine, je prévoyais le mauvais effet de ce mariage en Europe... Cette pensée m'affecta, je sentis mes yeux se mouiller, j'écrivis à l'Empereur :

« Sire, votre lettre m'a émue jusqu'aux larmes. Comptez toujours et dans toutes les occasions sur mon affection : je saurai vous la prouver et accomplir vos désirs dans tout ce qui dépendra de moi. Permettez-moi de vous serrer bien affectueusement la main et de vous répéter encore, Sire, que je serai

(1) Inédit.

toujours heureuse de ce qui fera votre bonheur. De Votre Majesté, la très dévouée,

« MATHILDE. »

« J'aimais l'Empereur, je n'eus pas le courage de lui causer le moindre chagrin, surtout devant un parti aussi irrévocablement pris de sa part. Bacciochi, qui s'était chargé de ma lettre, me fit parvenir aussitôt cette réponse :

« Ma chère Mathilde,

« Les circonstances sont rares dans cette vie où l'on peut montrer son affection à ceux qu'on aime. Aujourd'hui il s'en est présenté une pour vous ; vous l'avez saisie avec empressement et avec joie. Recevez-en mes remerciements et comptez sur mon amitié à toute épreuve. Je vous recevrai à cinq heures et demie aujourd'hui. Croyez à ma tendresse.

« NAPOLÉON. »

« A l'heure prescrite, je me rendis aux Tuileries et fus introduite dans son cabinet. Il entra sur mes pas. Il me tendit la main en me disant : « Eh bien ! ma cousine, que pensez-vous de la résolution que j'ai prise ? — Sire, lui répondis-je, vous tentez la fortune. L'Europe sera mécontente. La France se trouvera peu flattée que vous ne choisissiez pas une Française. Si l'on avait le courage de s'opposer à votre mariage, vos parents, le Sénat, le Corps législatif, qu'adviendrait-il ? quel parti prendriez-vous, si les membres de votre famille signaient une adresse collective protestant respectueusement contre votre résolution ? Cela modifierait-il vos intentions ? — Il est trop tard, reprit-il ; on veut que je me marie en vue d'avoir un héritier : le reste me regarde seul. Je vous demande, ma chère cousine, d'être aimable pour Eugénie : elle s'effraie beaucoup de votre accueil et s'inquiète extrêmement de votre opinion. »

« Ce qui m'a toujours paru étrange, c'est que l'Empereur, en même temps qu'il poussait les choses aussi loin que possible avec Mlle de Montijo, laissait faire des démarches auprès de la princesse de Hohenlohe, personne belle et douce qui nous eût convenu beaucoup. Elle objecta la différence de religion ; cette hésitation fut considérée comme un refus et c'est fort peu de jours après que l'Empereur déclara son mariage. J'en conclus que l'amour seul ne l'a pas décidé, mais que le dépit de voir

ses offres déclinées pour la seconde fois avait beaucoup pesé sur sa détermination définitive. »

Si tout le monde s'était montré favorable à cette aventure, tant qu'elle avait semblé passagère et transitoire, à peine comprit-on qu'elle pourrait finir par un mariage, tous tournèrent leurs batteries contre l'Espagnole, coupable d'ambitionner une place à laquelle sa naissance, si haute qu'elle fût, ne lui donnait pas le droit d'aspirer. Personne ne cacha plus son hostilité. La famille d'abord, comme Napoléon avait pu le pressentir à travers les paroles voilées de sa cousine et ses réticences. Les Parisiennes jalousaient la beauté qui les avait rejetées dans l'ombre; les provinciales blâmaient les allures indépendantes; les hommes, dont les hommages avaient été repoussés, en voulaient à l'heureux époux de son triomphe; miss Howard elle-même déclara qu'elle se fût effacée devant une princesse du sang, mais que devant une jeune fille du monde, elle gardait son droit de priorité. Quant aux cours de l'Europe, que l'Empereur avait dédaigné de consulter, elles donnèrent le spectacle d'une révolution de palais que décrivit, dans sa *Lettre de Junius*, Alexandre Dumas fils, qui avait connu et admiré la comtesse de Teba à Séville, aux fêtes des mariages espagnols :

« La jeune et belle comtesse de Montijo, gracieuse, souriante, libre, choisie à cause de sa grâce et de sa beauté par le chef de la plus grande nation du monde pour occuper avec lui le premier trône de l'univers (quel rêve!), rejetait dans l'ombre tout à coup les importances héréditaires et convenues de toutes les autres princesses de l'Europe. C'était le triomphe de l'amour sur les préjugés, de la beauté sur la tradition, du sentiment sur la politique. C'était l'avènement de la liberté de la fantaisie, même dans les dogmes rigides et sacrés de la monarchie. C'était Vénus sortant de l'onde et détrônant Junon. Quel schisme! Toutes les déesses de l'Olympe reléguées au second plan crièrent au scandale et demandèrent vengeance contre cette divinité parvenue, née d'un rayon de soleil et d'un flocon d'écume et qui n'avait d'autre titre à la puissance que la perfection. »

En revanche, l'ambassadeur de Belgique près le Saint-Siège, le baron Beyens, nous conte que, si en France on déplorait que l'Empereur n'eût pas choisi pour compagne une princesse de

sang royal, à Madrid, en prenant à la lettre le titre de « parvenu » que s'octroyait Napoléon III, on était porté à considérer comme une mésalliance le mariage d'une noble Andalouse avec un parvenu français.

***

Ce n'est pas sans raison que la comtesse de Teba avait subordonné son consentement à l'approbation des grands corps de l'État : elle savait qu'elle avait contre elle le président du Sénat, Troplong, le ministre des Affaires étrangères, Drouyn de Lhuys, le garde des Sceaux Abbatucci, le ministre de l'Intérieur, Persigny...

La partie était engagée : elle attendait avec une certaine anxiété le résultat de la séance qui se tenait dans la salle du trône où étaient réunis les grands corps constitués. Napoléon se fit l'avocat de sa propre cause : du succès de son discours dépendait son mariage ; s'il était accueilli froidement, la fiancée était décidée à retourner en Espagne, le soir même :

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.

Nous ne pouvons nous empêcher de citer le passage de ce plaidoyer devenu célèbre, qui souleva l'enthousiasme de l'assistance :

« Quand en face de la vieille Europe on est porté par la force d'un nouveau principe à la hauteur des anciennes dynasties, ce n'est pas en vieillissant son blason et en cherchant à s'introduire à tout prix dans la famille des rois qu'on se fait accepter. C'est bien plutôt en se souvenant toujours de son origine, en conservant son caractère propre, et en prenant franchement vis-à-vis de l'Europe la position de parvenu, titre glorieux, lorsqu'on parvient par le libre suffrage d'un grand peuple...

« Celle qui est devenue l'objet de ma préférence est d'une naissance élevée. Française par le cœur, par l'éducation, par le souvenir du sang que versa son père pour la cause de l'Empire, elle a, comme Espagnole, l'avantage de ne pas avoir en France de famille à, laquelle il faille donner honneurs et dignités. Douée de toutes les qualités de l'âme, elle sera l'ornement du trône, comme au jour du danger elle deviendrait un de ses courageux appuis...

« Je viens donc, messieurs, dire à la France : j'ai préféré une femme que j'aime et que je respecte, à une femme inconnue dont l'alliance aurait eu des avantages mêlés de sacrifices...

« Bientôt, en me rendant à Notre-Dame, je présenterai l'Impératrice au peuple et à l'armée : la confiance qu'ils ont en moi assure leur sympathie à celle que j'ai choisie, et vous, messieurs, en apprenant à la connaître, vous serez convaincus que, cette fois encore, j'ai été inspiré par la Providence. »

L'amour avait enflammé l'éloquence du Prince, et peu à peu des applaudissements unanimes et des cris enthousiastes de : Vive l'Empereur ! apprirent à doña Eugenia, cachée dans une salle voisine, que Napoléon avait gagné son procès, et qu'elle était sacrée impératrice par la volonté nationale.

Ce fut la *Revue des Deux Mondes* qui, par la plume de M. de Mazade, résuma le mieux, — selon le témoignage d'un contemporain, — l'impression générale causée par ce discours (1) : « Il y a des événements qui, aussitôt qu'ils se produisent, ont le singulier privilège d'éclipser tous les autres et de faire diversion dans les préoccupations politiques, tout en se rattachant au cours général des choses... Le mariage de l'Empereur est à coup sûr un de ces événements. Il y a peu de jours encore, il n'en était nullement question. L'Empereur a agi comme il procède souvent, surprenant ceux qui devaient ou pouvaient être le plus prévenus... élevant tout à coup par le fait de sa situation, un acte privé de sa volonté à la hauteur d'un événement politique. Une voie nouvelle s'ouvre pour la brillante Espagnole en ce moment associée à l'Empire et cette voie nouvelle n'est-elle pas ouverte pour la Société française tout entière ? »

Dès que le mariage fut déclaré officiellement, l'Empereur pria sa fiancée et sa mère de quitter l'hôtel du Rhin et de s'installer à l'Élysée pour y attendre le jour de la cérémonie. Quelle ne fut pas la surprise de doña Eugenia, en levant les yeux vers le plafond de son boudoir, d'y découvrir que l'E de son nom s'entrelaçait déjà à l'N impérial : son fiancé avait voulu lui donner l'illusion de se retrouver chez elle. Et ces doubles initiales, après avoir été respectées, — ou plutôt oubliées, — pendant les catastrophes qui se suivirent depuis plus d'un

(1) Voyez la *Revue* du 1er février 1853.

demi-siècle, ornent encore aujourd'hui un des salons du président de la troisième République...

*
* *

Une affaire de collier se trouve mêlée à l'histoire de deux souveraines étrangères, également montées sur le trône de France : au déclin de la popularité de l'une dont elle hâta si injustement la chute et à l'aurore du règne de l'autre dont elle fit présager la noblesse et la générosité.

A la nouvelle du mariage de l'Empereur, le Conseil municipal de la Seine vota une somme de 600 000 francs pour l'acquisition d'un collier de diamants qui serait offert à l'impériale fiancée. En apprenant cette décision, la comtesse de Teba écrivit au préfet cette lettre qui révèle l'élévation de ses sentiments :

Palais de l'Élysée, le 26 janvier 1853.

Monsieur le préfet,

Je suis bien touchée d'apprendre la générosité du Conseil municipal de Paris qui manifeste ainsi son adhésion sympathique à l'union que l'Empereur contracte. J'éprouve néanmoins un sentiment pénible en pensant que le premier acte public qui s'attache à mon nom, au moment du mariage, soit une dépense considérable pour la ville de Paris. Permettez-moi donc de ne pas accepter votre don, quelque flatteur qu'il soit pour moi : vous me rendrez plus heureuse en employant en charités la somme que vous avez fixée pour l'achat de la parure que le Conseil municipal voulait m'offrir. Je désire que mon mariage ne soit l'occasion d'aucune charge nouvelle pour le pays auquel j'appartiens désormais, et la seule chose que j'ambitionne, c'est de partager avec l'Empereur l'amour et l'estime du peuple français. Je vous prie, M. le préfet, d'exprimer à votre Conseil toute ma reconnaissance, etc.

EUGÉNIE
Comtesse de Teba.

Selon le désir exprimé dans cette réponse, la somme fut consacrée à l'érection d'un asile, — construit en hémicycle pour rappeler la forme du collier, comme le remarque ingénieusement M. Lucien Daudet, — et il reçut en souvenir de la donatrice, le nom d'Asile Sainte-Eugénie.

A la chute de l'Empire, les religieuses apeurées débaptisèrent leur maison et changèrent de protecteur : Sainte-Eugénie devint Saint-Antoine, et, dans la suite, les saints n'étant plus en odeur de sainteté sous le nouveau régime, et pouvant même nuire à leur filleule, on le connut sous le nom d'Orphelinat des jeunes ouvrières (1).

La duchesse de Dino note dans son *Journal* : « L'avant-veille de son mariage, l'Impératrice est allée au Sacré-Cœur de Paris où elle a passé quelques années de son enfance. Mme d'A... l'y rencontra par hasard ; elle a trouvé l'Impératrice charmante, naturelle, simple, voulant revoir tous ses souvenirs de jeunesse, et jusqu'à la sœur converse qui la lavait. »

***

Le soir du samedi 29 janvier, aux Tuileries, fut célébré le mariage civil. La princesse Mathilde note dans ses *Souvenirs :* « Ce soir, la future Impératrice paraissait pour la première fois officiellement en public. De sa personne elle était charmante et distinguée, avec sa robe rose et sa parure de perles. Comme elle avait vent du courant contraire à son mariage, elle était très troublée. Elle me prit la main et ne voulut pas me quitter. Lorsqu'elle arriva dans la salle des Maréchaux, et qu'elle dut prendre le pas sur moi, son émotion fut visible ; elle alla s'asseoir sur le fauteuil qui lui était destiné auprès de celui de l'Empereur, placés tous deux sur une estrade devant les fenêtres du jardin. » M. Fould fonctionnait comme ministre d'État, et avait devant lui sur une table le registre de l'état civil, registre qui fut brûlé pendant la Commune de 1871. Plus d'une fois, l'Impératrice nous a fait remarquer, avec un sourire triste, que la fatalité s'était acharnée contre elle : non seulement l'incendie avait réduit en cendres les palais qu'elle avait habités, les Tuileries, Saint-Cloud et Biarritz, mais le feu avait également détruit les traces des événements les plus solennels de sa

(1) L'Impératrice avait été si impressionnée par la fameuse affaire du collier de Marie-Antoinette, qu'au mois de juillet 1870, aux mauvaises nouvelles qu'elle reçut de l'armée, elle se hâta de confier tous les bijoux de la couronne au ministère des Finances, *contre reçu*, pour qu'il les mît en lieu sûr à l'abri des convoitises prussiennes. Et le précieux dépôt fut déposé à bord d'un cuirassé que l'on envoya en pleine mer. Comme ses familiers lui reprochaient ces excès de précautions : « Si l'on a pu soupçonner une reine de France, répondit-elle, de quoi n'accuserait-on pas une impératrice des Français ? »

vie : son contrat de mariage et l'acte de naissance de son fils.

A la cérémonie civile, l'assistance était peu nombreuse : la famille de l'Empereur : la princesse Mathilde, son père et son frère ; la famille de l'Impératrice : la comtesse de Montijo, le duc et la duchesse d'Albe. Ses témoins étaient : le ministre d'Espagne, marquis de Valdegamas, le duc d'Ossuna, Alvarez de Toledo, et le marquis de Bedmar. Étaient présents les grands officiers de la couronne, les cardinaux, les ministres et leurs femmes, Baroche président du Conseil d'État, le comte de Morny qui, fidèle à son habitude de se mettre du côté du manche, s'était déclaré partisan du mariage dès qu'il vit qu'il ne pourrait l'empêcher, quelques membres du corps diplomatique : le ministre de Prusse et la comtesse de Hazfeld, fille du maréchal de Castellane, avec sa sœur la comtesse de Contade, enfin le ministre d'Autriche, baron de Hubner, qui a laissé dans son *Journal* un compte rendu de la cérémonie. Jusqu'au pied du trône, devant cette radieuse beauté souveraine, l'opposition n'avait point désarmé, les uns par jalousie, les autres par un impérialisme outré qui leur faisait regretter, pour leur prince *parvenu*, comme il s'intitulait lui-même, une princesse d'ancienne maison royale qui aurait, croyaient-ils, étayé cette nouvelle maison impériale.

« A la fin, ajoute le baron de Hubner, les invités, chacun avec une dame, défilaient devant l'Empereur et doña Eugenia. Mon agréable sort était de donner le bras à la duchesse de Hamilton. Exaspérée du mariage, elle était dans un état violent. Lorsque nous fûmes en marche, elle me dit :

— Vous verrez l'esclandre que je ferai, quand nous nous trouverons près de mon cousin...

— Votre résolution, madame, est-elle prise irrévocablement ?

— Certainement.

— En ce cas, lui dis-je, en m'inclinant et en retirant mon bras, je prie la duchesse d'avancer toute seule, je ne la suivrai pas.

La duchesse se calma, et notre passage devant LL. MM. s'effectua régulièrement et sans esclandre. La mariée était pâle et fatiguée ; l'Empereur, gai et fringant, offrait le spectacle du dernier degré de la félicité humaine. »

Après la cérémonie, les souverains, suivis de tous leurs

invités, passèrent dans la salle des fêtes, où l'orchestre de l'Opéra exécuta une cantate de circonstance, paroles d'Arsène Houssaye, musique d'Auber. L'Empereur ne pouvait dissimuler son impatience et ne tarda pas à congédier ses hôtes.

Resté seul avec la famille, il se retira un moment pour quitter son uniforme, mais il revint bientôt en habit noir, et monta en voiture avec sa femme et sa belle-mère, pour aller souper à l'Élysée.

***

Le lendemain, dimanche 30 janvier, à onze heures et demie, l'Empereur, sa famille et les hauts dignitaires étaient réunis aux Tuileries, attendant la mariée. Deux voitures escortées d'un piquet de carabiniers avaient été à l'Élysée chercher l'Impératrice et sa mère qui se faisaient désirer : l'homme le plus patient de l'Europe, comme le désignait Mérimée, ne pouvait cacher son impatience. « A midi, le canon des Invalides fait entendre ses salves joyeuses, les clairons sonnent, les tambours battent aux champs : c'est le moment où la souveraine arrive au palais des Tuileries, par la grille du pavillon de Flore. Elle descend de voiture devant le pavillon de l'Horloge au seuil duquel elle trouve le grand chambellan, le premier écuyer, quatre chambellans et les officiers d'ordonnance de service. Le prince Napoléon et la princesse Mathilde l'attendent au bas du grand escalier; Napoléon III s'avance au-devant de l'Impératrice, hors du salon de l'Empereur, la conduit dans ce salon et, lui donnant la main, paraît au balcon avec elle. Tous deux sont accueillis par une immense acclamation (1). »

Les deux époux montent dans le carrosse à huit chevaux précédé par la musique des Guides et par un escadron de dragons. Deux maréchaux remplissent les fonctions d'écuyers en faisant caracoler leurs chevaux aux deux portières de la voiture. L'Empereur est rayonnant de bonheur.

L'Impératrice est blanche comme le velours épinglé de sa robe, les dentelles de son voile, et les fleurs d'oranger qui entourent son diadème de diamants : « Tout mon sang s'était retiré de mon visage, me dit-elle, en évoquant cette lointaine journée, ma pâleur de cire ne pouvait plaire au peuple qui

(1) Imbert de Saint-Amand.

n'aime que les belles couleurs. » Néanmoins, le souvenir de cette vision fut inoubliable pour ceux qui se trouvèrent sur le passage du cortège des Tuileries à Notre-Dame par la rue de Rivoli, « qui venait d'être achevée et ressemblait à une voie triomphale ».

En descendant de voiture devant le portail de Notre-Dame, au son de toutes les cloches de Paris, et au bruit lointain du canon des Invalides, l'Impératrice vit les abords de la place peuplés d'une foule enthousiaste qui essayait en vain d'apercevoir son visage à travers ses voiles... Pour satisfaire cette curiosité sympathique, elle eut à la fois une gracieuse pensée et un gracieux mouvement : elle se retourna, fit face au public et remercia ses futurs sujets par un sourire ému, une modeste inclination de son col de cygne et par la révérence qui devint bientôt célèbre. Elle avait conquis le peuple. Puis elle prit le bras de l'Empereur qui l'attendait sur le seuil avec l'archevêque de Paris et le chapitre de Notre-Dame, venu processionnellement recevoir les mariés. L'Empereur donnant la main à l'Impératrice fit son entrée dans la cathédrale sous un dais de velours rouge doublé de satin blanc, au son d'une marche nuptiale : c'était la marche du *Prophète* dont le choix profane fut blâmé par les dévots. On eût préféré des accords religieux qui se seraient mieux harmonisés avec la pieuse attitude de la blanche épousée : « Elle a fait ma conquête à Notre-Dame, écrit la duchesse de Dino, qui n'est pas toujours bienveillante, non par sa beauté, mais par le pieux recueillement de son maintien. » Et le maréchal de Castellane, avec sa brusquerie militaire, accorde à la souveraine un certificat de bonne tenue : « L'Impératrice, écrit-il à sa fille, a eu une attitude digne, fort recueillie, très convenable pendant la messe : elle était pâle, émue et fort belle. »

Heureux présage pour l'avenir, si dès la première heure elle avait su si bien s'adapter à son rôle de souveraine !

Un autre présage qui ne fut pas, hélas ! aussi favorable, et qui devait tôt ou tard se réaliser : en passant sous la voûte du pavillon de l'horloge, la couronne impériale en bronze doré qui surmontait le carrosse des époux, se détacha et tomba sur le sol en se brisant. Même accident était arrivé au même équipage au mariage de Marie-Louise. On essaya de cacher le fait, mais l'Impératrice l'apprit et sa joie en fut assombrie. Elle tenta

toutefois de dissimuler son inquiétude pour ne pas impressionner l'Empereur qui, de son côté, continua de sourire, pour ne pas effrayer sa compagne. Ainsi tous deux, dès le premier jour, commençaient à jouer leur rôle, brillant et douloureux.

La bénédiction nuptiale donnée, l'archevêque de Paris et le chapitre accompagnèrent processionnellement les mariés sous le dais jusqu'au portail, au son de l'*Urbs beata* de Lesueur; puis le cortège suivit les quais et gagna le jardin des Tuileries, où se trouvaient des députations d'ouvriers et de jeunes filles. Le carrosse impérial fit le tour de la place du Carrousel. LL. MM. passèrent la revue des troupes qui s'y trouvaient réunies et qui les acclamèrent.

Fier de se parer de sa radieuse conquête, du haut des deux balcons de la salle des maréchaux dont l'un donnait sur la cour et l'autre sur le jardin, l'Empereur présenta l'Impératrice à la foule, et fut accueilli par les acclamations du peuple enthousiaste.

Voici la note intime de cette journée que je trouve dans les *Souvenirs* de la princesse Mathilde : « De Notre-Dame, nous nous rendîmes aux Tuileries ; on s'embrassa, on se félicita, puis l'Impératrice fut changer de costume pour aller à Saint-Cloud où elle devait demeurer en tête-à-tête avec son mari ; elle revint très animée, habillée en velours rubis avec des fourrures... Nous la vîmes monter dans une voiture attelée en poste qui l'emmena à sa nouvelle résidence. Les dames et le service suivirent ; chacun de nous regagna sa demeure, fatigué de corps et le cœur serré : nous sentions que l'Empereur nous échappait (1). »

***

Cependant la jeune mariée s'imaginait qu'à Saint-Cloud elle pourrait enfin goûter quelques heures d'intimité avec son époux, dont l'avaient séparée jusque-là le protocole et les manifestations officielles... Quelles ne furent pas sa surprise et son désappointement, en trouvant, dès les marches du perron et dans les grands salons, une foule de curieux qui attendaient le couple

(1) Est-ce en souvenir de cette journée que l'Empereur, qui ne s'occupait guère des toilettes de sa femme, exigea que l'Impératrice eût toujours parmi ses toilettes une robe rouge ?

impérial! L'excellent Empereur n'avait pas cru pouvoir décommander les fonctionnaires et les habitants du palais, auxquels il avait laissé prendre l'habitude de venir s'asseoir à sa table quand il s'installait à Saint-Cloud !

Pendant l'interminable soirée qui suivit le repas, il ne tarda pas à regretter son indulgence : les heures passaient : les invités ne songeaient pas à se retirer et Napoléon III, pas plus que l'impératrice Eugénie, n'osait les congédier. Enfin, exaspéré, l'amoureux s'approcha de sa femme, et lui dit à mi-voix en tirant sa moustache : « Renvoie-les donc ! » Et la jeune épousée, qui n'était pas encore entrée dans son nouveau rôle, ne savait comment donner le signal du congé général. Sur les instances réitérées de son époux qui, malgré sa patience traditionnelle, menaçait de faire un esclandre, elle lui dit tout bas : « Dirigez-vous vers la sortie ; je vous suivrai. » Il s'empressa de quitter le salon, sans même tourner la tête pour saluer l'assistance, elle le suivit; mais sur la porte des appartements privés, comme le matin devant le portail de Notre-Dame, elle se retourna vers les importuns, les congédia avec un sourire ému, s'inclina gracieusement en les laissant sous le charme de cette révérence circulaire que chacun pouvait croire lui être spécialement adressée et puis disparut sur les traces de son époux.

C'est ainsi que Napoléon et Eugénie se retirèrent et gagnèrent la chambre nuptiale.

J.-N. Primoli.

RÉPUBLIQUE ET SAINT-SIÈGE

L'Assemblée constituante avait, pour soustraire le Royaume à « la hideuse banqueroute » et sur la proposition de Talleyrand, évêque d'Autun, mis, par décret du 2 novembre 1789, à la disposition de la nation tous les biens ecclésiastiques, à la charge de pourvoir d'une manière convenable aux frais du culte, à l'entretien de ses membres et au soulagement des pauvres. A cette mesure qui, au regard du droit de propriété tel que le concevait l'ancien régime, n'avait pas le caractère d'une spoliation, et qu'une partie des prêtres et religieux députés sanctionna, à cette mesure d'autres succédèrent, moins justes et beaucoup plus graves en leurs conséquences.

De la constitution civile du clergé, votée le 12 juillet 1790 et complétée, le 27 novembre de la même année, par l'obligation édictée d'y prêter serment, devaient sortir inévitablement le schisme, la persécution religieuse et la guerre civile.

Quelque temps auparavant, les habitants d'Avignon et du Comtat, sujets du Saint-Siège depuis le XIIIe et le XIVe siècle, s'étaient insurgés et avaient voté la réunion de leur territoire à la France : leur vœu répondait à une ancienne et légitime prétention nationale; s'il était contraire à l'acte par lequel l'Assemblée avait proclamé sa volonté de renoncer à toute conquête, il était la conséquence du principe, non moins solennellement posé, du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes : il avait donc, en septembre 1791, reçu satisfaction.

La Cour de Rome ne se montra pas fort agitée de cette annexion. Les ministres du Roi Très Chrétien l'avaient habituée

à ces saisies du temporel. Si cette dernière devait être définitive, elle pouvait s'y résigner, y ayant été et s'y étant dès longtemps préparée. Elle réserva donc ses protestations les plus véhémentes contre la législation relative à la nouvelle organisation des Cultes. La bulle du 22 septembre 1790 l'avait condamnée; le 10 avril 1791, un bref déclarait schismatiques les prélats et les prêtres assermentés.

A cette nouvelle, quelques énergumènes s'étaient tumultueusement attroupés au Palais-Royal et y avaient, avec des injures, brûlé un mannequin fabriqué à l'image de Pie VI. Dans le même temps, à Marseille, une bande avait arraché de la porte du Consulat romain les armes pontificales.

Mgr Dugnani avait alors abandonné le palais de la Nonciature, mais non pas dans les formes diplomatiques qui expriment ou impliquent une rupture. Il avait, pour se retirer, invoqué ce prétexte : les soucis qu'il devait à sa santé l'obligeaient à se rendre, pour y prendre les eaux, à Aix-en-Savoie. Le cardinal de Bernis, qui, depuis 1769, représentait le Roi à Rome et qui, pendant plus de vingt années, y avait exercé « une sorte de papauté française », s'était, depuis une quinzaine de jours, démis de sa charge. Pour le remplacer, Louis XVI avait désigné M. de Ségur; mais, ce choix n'ayant pas obtenu l'agrément pontifical, le poste était demeuré vacant.

Ainsi, à la fin de 1792, et contrairement à une opinion généralement crue, les relations ne sont pas rompues; elles sont seulement suspendues. La France a conservé, dans la personne de M. Bernard, attaché depuis quarante ans à l'ambassade, un agent avoué et payé par le ministère des Affaires étrangères, en crédit également auprès de la Curie, recommandé à celle-ci et guidé dans ses démarches par Bernis dont il avait été le secrétaire.

L'heure était grave. La Convention détenait Louis XVI et se préparait à le juger. Une coalition formidable menaçait nos frontières. Les troubles sanglants, commencés sitôt après le vote de la Constitution civile du clergé, en Vendée, en Poitou, en Bretagne et dans le Midi, et dont il avait été jusque-là assez facile d'avoir raison, se multipliaient. Une insurrection, dont l'imminence se laissait pressentir, s'annonçait formidable. Peut-être la préviendrait-on. A coup sûr, on la circonscrirait, on l'affaiblirait, si on parvenait à la priver du ferment religieux,

le plus puissant et le plus dangereux de ceux qui agissaient alors sur les populations en rébellion. L'autorité du Saint-Père pouvait s'employer à la pacification des départements de l'Ouest. Pourquoi n'y pas recourir?

Sans doute, la Papauté apparaissait bien déchue et, de fait, l'était-elle grandement. Il s'en fallait en effet de beaucoup, à la fin du XVIIIe siècle, qu'elle se présentât imposante et dominant les grands de ce monde, ainsi que l'Europe l'avait longtemps connue, ou telle que nous la voyons aujourd'hui l'objet de la déférence universelle. Les monarchies catholiques elles-mêmes, sans qu'on en puisse excepter aucune, s'étaient, au cours des deux derniers siècles, permis contre le Pontificat les entreprises les plus hardies. Louis XIV n'avait pas reculé devant les voies de fait, emprisonnant le Nonce à Saint-Lazare, et donnant à M. de Créqui les moyens de forcer, *manu militari*, la volonté d'Innocent XI. Après lui, les Bourbons du Pacte de famille, unis aux Bragances, France, Espagne, Naples, Parme et Portugal, avaient, pour des motifs exclusivement politiques, chassé de leurs États les Jésuites. Ils en avaient le pouvoir. Mais il leur avait fallu davantage : ils conspirèrent la suppression de cet Ordre proscrit; ils la réclamèrent du Saint-Siège. Clément XIII était mort sans l'avoir accordée. Mais son successeur avait dû, cédant à la contrainte, consentir à l'humiliation infligée à l'Église. Semblables rigueurs eussent coûté à la sincère piété de Louis XVI : c'est cependant Vergennes dont on a dit, non sans quelque vérité, qu'il avait été le « dernier grand ministre » de la royauté avant 1789, c'est Vergennes, secrétaire d'État pour les Affaires étrangères, qui, écrivant le 9 décembre 1782, à Bernis, menace le Saint-Père « de le réduire à l'état d'un vieux prêtre qui ne mérite ni égard ni ménagement ».

Le Gouvernement révolutionnaire avait, après le 10 août, pensé en user de même avec Pie VI. Truguet, dont l'escadre s'en allait à Naples mettre à la raison le Roi des Deux-Siciles, avait « été chargé de châtier en passant le Pape et son Sacré Collège et de les ramener au sentiment du respect dû à la République française ». L'amiral n'avait pu remplir cette partie de ses ordres : aucune compagnie de débarquement n'était descendue à terre, nul boulet n'avait été lancé sur les fortifications archaïques, et croulantes, et misérablement armées de Civita-Vecchia; aucun bâtiment n'avait seulement été signalé.

Ces ordres avaient été donnés le lendemain et dans l'orgueil de la victoire de Valmy, de la conquête de la Savoie, du comté de Nice et des évêchés rhénans; une pensée plus sage conseillait deux mois plus tard, malgré de nouveaux succès militaires, de s'en départir.

Danton ne se méprenait pas sur la suite des événements dont la Belgique était le théâtre. Il connaissait l'Angleterre parfaitement; il n'ignorait pas ce principe séculaire de sa politique que la France ne doit pas être admise à s'étendre jusqu'à l'estuaire de l'Escaut et à s'installer dans Anvers. Lorsque la bataille de Jemmapes gagnée sur les Autrichiens eut rendu les armées républicaines maîtresses des Pays-Bas, il ne douta pas que, pour nous en chasser, le cabinet de Saint-James ne se joignît bientôt à la contre-révolution continentale, décidé à la réorganiser autant de fois qu'il le faudrait, jusqu'à ce qu'elle y réussît.

De cette terrible crise, dont, parmi les bulletins de victoire, on pouvait discerner les prodromes, Danton ne s'effrayait pas : l'audace qu'il réclamait de la Convention, de la nation et des généraux, il la portait en lui. L'intégrité du caractère lui a manqué; mais il avait, ainsi que Mirabeau et Dumouriez, le cerveau d'un homme d'État. Afin que la France, assaillie de toutes parts, résistât à cette attaque et en triomphât, il voulait la soustraire d'abord aux discordes intestines et aux séditions, la réconcilier avec elle-même et l'unir, autant que les circonstances le permettraient, contre l'envahisseur.

Sa pensée était trop libre et trop clairvoyante pour qu'il se complût dans la guerre religieuse, imprudemment et sottement engagée. Il n'avait pas, en séance même de la Convention, hésité à la condamner. La faiblesse et la décrépitude de la Papauté, considérée comme Gouvernement, avait laissé intact son pouvoir spirituel. Danton, disciple de Richelieu, en jugeait mieux que Mme Roland, élève de Jean-Jacques. Soucieux de « développer la grandeur française » et la plaçant dans les « limites marquées par la nature, l'Océan, le Rhin, les Alpes et les Pyrénées », il ne tenait pas pour très glorieux de molester le Pape, et il laissait à l'inspiratrice des Girondins la satisfaction d'écrire au cardinal secrétaire d'État des insolences dont elle se félicitait et se vantait. Par Lebrun qui en avait le portefeuille, il dirigeait la politique extérieure

et on le voyait se préoccuper du protectorat religieux au Levant (1). Il fut décidé qu'on devait renouer, pour négocier ensuite, avec la Cour de Rome.

Celle-ci y paraissait prête et empressée.

Il n'y avait guère de temps qu'un parent du cardinal Doria s'était présenté à la Légation de France à Gênes pour remettre à notre ministre, M. de Sémonville, une lettre de cette Éminence. Le Saint-Père, y lisait-on, trompé jusqu'ici, mais éclairé aujourd'hui et alarmé, « était disposé à consentir, comme souverain, à tout ce qui serait agréable à la France relativement à Avignon et au Comtat venaissin; à la suite de ce premier arrangement, *il serait possible qu'il trouvât, comme Pape, des formes convenables pour rassurer les consciences et s'entendre également sur le culte*, de manière à étouffer tous les germes de discorde (2)... »

Le bruit ayant couru de la nomination de Sémonville en qualité d'ambassadeur auprès de lui, Pie VI avait aussitôt ordonné qu'on lui rendît, dès son arrivée à Civita-Vecchia, tous les honneurs dus à ses fonctions. Mais ce diplomate a reçu une autre destination. En même temps qu'on l'apprend, la nouvelle circule, qu'à son défaut, c'est M. de Belleville qui va venir représenter la France. Et sans plus ample informé, la Chancellerie dépêche aux frontières, pour lui rendre, et au personnel qui l'accompagne, l'entrée facile et le voyage commode, des passeports et des recommandations.

Le choix qu'on avait fait était meilleur. Cacault, esprit cultivé, d'excellente éducation, ancien secrétaire de l'ambassade du Roi à Naples, sous M. de Talleyrand, connaissait bien l'Italie; il avait auparavant habité Rome et il était de longue date en relations avec divers personnages de la Curie. En même temps qu'il était rompu au maniement des affaires, il était adroit à celui des hommes. Le 19 janvier 1793, on l'avisait que le Conseil exécutif l'avait « nommé pour aller *résider* à Rome en qualité de Chargé d'affaires ». D'après un mémoire qui lui avait été demandé, on rédigea ses instruc-

(1) Georges Grosjean : *La Mission de Sémonville à Constantinople. — La politique orientale de Napoléon. — La maîtrise de la Méditerranée pendant la Révolution.*

(2) Lettre de Belleville au ministre des Affaires étrangères : celle du cardinal Doria n'est pas reproduite dans son texte même.

tions : elles lui prescrivaient « de se faire connaître », dès son arrivée, au Cardinal de Bernis et de notifier sa mission à Bernard et aux chefs des Administrations françaises. Il s'en irait habiter au palais de l'Académie ; il aurait à se faire remettre les papiers de l'ambassade, à inventorier les meubles et effets appartenant à la nation, à se faire rendre compte de la gestion des établissements français, et à en prendre la direction ainsi que celle de la poste aux lettres. Sa négociation avec la Cour pontificale devait porter sur Avignon et les bulles. Elle serait suivie en se conformant, pour l'étiquette et pour tous les détails, aux usages établis.

Les lettres de créance de Cacault n'ont jamais encore été publiées; les voici :

« Très Saint-Père,

« Votre Sainteté a été informée des événements qui ont déterminé la Nation française à abolir la Royauté et à substituer le Gouvernement républicain à celui qu'Elle s'était donné. Ce changement dans la forme du Gouvernement ne devant, en aucune manière, altérer les liaisons d'amitié qui subsistent depuis si longtemps entre la France et les États de Votre Sainteté, et la République française désirant, au contraire, maintenir et cultiver ces mêmes liaisons, nous avons fait choix du citoyen Cacault pour vous en porter l'assurance et rester auprès de Votre Sainteté en qualité de Résident. La connaissance que nous avons des principes et des sentiments de ce citoyen nous autorise à penser que son choix ne peut que vous être agréable. Nous prions Votre Sainteté de lui accorder une entière créance pour tout ce qu'il lui dira de notre part et surtout lorsqu'il lui exprimera les vœux de la République française pour la prospérité et le bonheur de ses États. »

Pour le cardinal Zelada, secrétaire d'État, Cacault emportait cette lettre d'introduction particulière dont le texte est également inédit :

Paris, le 19 janvier,
l'an II de la République.

« Monseigneur,

« La République française étant dans l'intention de *maintenir* et *cultiver* ses rapports avec l'État ecclésiastique, le Conseil exécutif provisoire a déterminé qu'il serait commis une

personne spécialement chargée des affaires de la République près la Cour de Rome.

« Il a nommé pour remplir cette commission le citoyen Cacault dont le patriotisme, l'expérience, les lumières et l'esprit conciliant ne me permettent pas de douter qu'il ne la remplisse à la satisfaction respective des deux États. Il est instruit des intentions pacifiques de la République française à l'égard de votre Cour ainsi que de ses dispositions à concourir en toute occasion aux avantages des peuples qui composent l'État ecclésiastique.

« Je vous prie, Monseigneur, d'ajouter une entière créance aux assurances qu'il vous en donnera et à tout ce qu'il vous dira au nom du Conseil exécutif de la République française.

« Je saisis avec plaisir cette occasion de vous marquer la considération distinguée avec laquelle je suis,

« Monseigneur,

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« Le ministre des Affaires étrangères,

« Le Brun (1). »

Cacault avait été invité à prendre « toutes ses dispositions pour se rendre incessamment » à son poste. Il allait se mettre en route quand arrivèrent d'Italie des nouvelles qui suspendirent son départ.

M. de Mackau, ambassadeur auprès de la Cour des Deux-Siciles, avait, deux mois plus tôt, envoyé à Rome, en informateur, l'un de ses secrétaires. Hugou de Basseville, écrivain médiocre, entré depuis peu dans la diplomatie, était censé n'avoir autre dessein dans ce déplacement que « d'admirer les monuments ». A peine était-il descendu de voiture qu'il se donnait les allures d'un envoyé extraordinaire, prenant bientôt sous sa protection tous ceux, sincères ou non, qui faisaient profession de jacobinisme, la pire racaille aussi bien que les jeunes artistes pensionnaires de l'Académie. Il parla en maître, obtint tout ce qu'il lui plut de demander, injurieux cependant, et se conduisant en tout de façon si parfaitement absurde que le Comité exécutif, à la fin informé, désavouait expressément

(1) Affaires étrangères : Rome, *Correspondance générale.*

ses démarches « inconvenantes et irrégulières » et le renvoyait à Naples rejoindre son poste (1).

Plût au ciel que cet ordre eût pu être plus tôt expédié ! Le malheureux à qui il était donné ne devait jamais le connaître. Il avait, par de sottes bravades, imprudemment continuées, malgré les avertissements des Bernard, père et fils, et ceux du Consul de France, irrité contre lui le peuple de Rome. Reconnu, le 13 janvier, pendant une promenade qu'il faisait sur le Corso avec sa femme et ses enfants, hué, assailli, poursuivi jusque dans la maison de l'agent du commerce français, il y avait été massacré.

Le Gouvernement pontifical était évidemment étranger à ce meurtre. Ce n'est pas assez pour s'en convaincre de constater qu'aussitôt instruit des graves blessures portées à la victime, Pie VI lui avait envoyé son propre chirurgien et un prêtre, de qui Basseville reçut les derniers sacrements. Les plus promptes dispositions furent prises pour contenir l'émeute. Bernard l'atteste : « Par les notions, écrivait-il, le 6 mars, au ministre, que j'ai pu me procurer sans me compromettre, il résulte que le Gouvernement romain a pris, en effet, dans cette occasion toutes les mesures qui étaient en son pouvoir pour éviter de plus grands maux et pour faire évader les personnes contre lesquelles le peuple était animé. » Toute l'attitude du Saint-Siège, dans le même temps, proteste contre une complicité quelconque dans ce tragique et déplorable événement. Pour le susciter ou s'y prêter, il avait bien trop peur des représailles.

Ainsi le comprit-on à Paris. Sans doute, à la Convention, le Pape fut-il déclaré responsable; une expédition contre ses États fut, sur la proposition du ci-devant marquis de Pontécoulant, décrétée, non d'ailleurs sans objections de Robespierre. Mais ayant, par des imprécations, des apostrophes et des menaces, satisfait de la sorte au rite tribunitien, on pouvait plus librement revenir à la diplomatie, et on y revint. Le Conseil exécutif qui, devant l'Assemblée, a grossi la voix, confirme la mission donnée à Cacault. Celui-ci devra obtenir « le désaveu des attentats commis envers la nation, d'autant plus sensible et plus fière qu'elle a plus d'outrages à punir et plus d'ennemis à combattre. » Si cette juste demande est agréée, et

(1) Lettre de Le Brun à Basseville, 26 janvier 1793.

on est certain qu'elle le sera, puisqu'avant d'en avoir été sommé, le Saint-Siège l'a prévenue, il s'installera comme chargé d'affaires, remettra ses lettres de créance et commencera ses négociations. Il est autorisé enfin à déclarer qu'on est disposé à recevoir le Nonce qu'il plairait à Pie VI d'envoyer au Gouvernement de la République.

Cacault partit sans nouveau délai. Déjà il est à Florence. Un avis de la secrétairerie d'État l'y retint : le cardinal Zelada estimait qu'en cet instant sa mission l'exposait à des dangers qui la rendaient impossible; cette opinion était aussi celle de Bernard, qui signale « la fureur du peuple toujours très animé contre les Français ». Cependant, deux mois plus tard, on apprenait que « le Pape et son ministre désiraient fort pouvoir entrer en négociation et que, même sur l'affaire du Clergé, il ne se montrerait pas difficile... »

Huit ans écoulés, Bonaparte, Premier Consul, et Pie VII réalisaient, par le Concordat de 1801, l'apaisement religieux recherché par le Conseil exécutif et désiré par le Saint-Siège. Ce rapprochement et le rétablissement de rapports réguliers et formels étaient-ils possibles en 1793? On peut en discuter. Du moins, il est certain que les deux Gouvernements ont eu, malgré les plus rudes coups échangés, la volonté de s'accorder et de renouer.

GEORGES GROSJEAN.

LES CAHIERS D'AURORE DUDEVANT

PREMIERS ESSAIS (1825-1830)

I

L'HISTOIRE DU RÊVEUR

George Sand venait de mourir : tout était fini.

Les fenêtres sur le jardin s'étaient refermées : l'odeur des roses blanches et du tilleul mouillé embaumait la maison silencieuse.

On ne pénétrait plus dans l'appartement mortuaire; pourtant la porte n'en n'était pas verrouillée. Mon cœur et mon habitude d'enfant m'y ramenèrent dans la quasi-obscurité.

Un jour, j'y trouvai ma mère qui pleurait ; un autre jour, j'y rencontrai mon père : la fenêtre du cabinet de travail était rouverte et le grand placard aussi. C'était dans ce placard que ma grand mère avait entassé des paquets de lettres, des cartonniers bourrés, des carnets aux reliures romantiques, des albums de toute sorte, reflets de sa prodigieuse vie.

Mon père tria, classa et rangea ces archives de famille, glorieux documents dont il publia une partie. Avec et après lui, ma mère copia et recueillit tout ce qu'elle put trouver : j'ai continué ce qu'ils avaient entrepris.

La *Revue des Deux Mondes* me demande d'en commencer la publication pour perpétuer la collaboration de George Sand à la *Revue*. J'offre donc au lecteur ce que j'ai de plus précieux : les inédits intimes de ma vénérée grand mère. Laissant à celui-ci le plaisir d'admirer sans guide, je n'ajouterai que les notes indispensables à la clarté du texte.

***

Après une enfance tourmentée par la lutte sentimentale entre sa grand mère et sa mère, Aurore Dupin sortit du couvent des Anglaises où sa vocation s'était manifestée dans les divertissements littéraires qu'elle organisait pour ses compagnes. Rentrée à Nohant auprès de sa grand mère, Mme Dupin de Francueil, fille du maréchal de Saxe, elle lut avec passion, tout en veillant l'aïeule paralysée, qui s'éteignit, anxieuse du sort de sa petite-fille. Le testament mystique de Mme Dupin de Francueil confiait la tutelle d'Aurore à des cousins pour l'enlever à l'influence de sa mère. Mais, suivant son cœur et son besoin de justice, la future George Sand devait lutter et souffrir pour ne pas léser sa mère dans sa tendresse, malgré l'adoration qu'elle avait vouée à sa grand mère.

Privée d'appui en perdant celle-ci, Aurore rencontra Casimir Dudevant et l'épousa. Ce fut un répit dans ses chagrins, de courte durée, il est vrai, mais elle eut la joie de mettre au monde un fils, Maurice, et c'est près du berceau de celui-ci, la nuit, à la lueur d'une petite lampe, qu'Aurore Dudevant, sur la demande d'une amie de couvent, Jane Bazouin, écrivit les premiers essais littéraires qui nous aient été conservés, récréant son imagination après l'accomplissement de sa tâche de bonne ménagère.

Aurore Dudevant occupait alors, avec son mari, à Nohant, la chambre de sa grand mère au rez-de-chaussée : c'est dans le boudoir y attenant, sur un bureau décrit par elle-même, qu'elle écrivit sur un cahier relié en vert, la nouvelle ébauchée, abandonnée, puis reprise, qui s'arrête au quatrième chapitre : *l'Histoire du rêveur*.

AURORE SAND.

L'HISTOIRE DU RÊVEUR

Première partie

I. — LA GROTTE DES CHÈVRES

Par une belle matinée du mois de juin, vers la fin du siècle dernier, un beau jeune homme s'avançait dans cette contrée admirable qui forme la base de l'Etna du côté de Catane, et qui, en raison de sa position, porte le nom de *regióne piemontése*. Il allait visiter le volcan gigantesque de la Sicile, et, comme ce n'était pas la première fois qu'il entreprenait cette excursion, il n'avait pas jugé nécessaire de se munir d'un guide surtout dans la partie riante et habitée qu'il parcourait et dont chaque sentier, chaque vallon couvert de fleurs et de fruits, chaque coteau tapissé de vignes, lui étaient devenus familiers dans ses fréquentes promenades. Il montait un beau et bon cheval qu'il laissa à Nicolosi, village d'un aspect assez sombre, bâti de laves et de basaltes, et servant de limite entre le pays enchanté que notre voyageur venait de franchir, et la région déserte et sauvage, qui s'élève rapidement vers la sommité de l'Etna. Après s'être reposé quelques heures et avoir loué une mule, la plus vigoureuse qu'il pût trouver dans le bourg, — et ce n'était pas beaucoup dire, — il repartit vers 5 heures de l'après-midi, déterminé à marcher toute la soirée et toute la nuit, afin d'arriver au cratère au lever du soleil et d'y contempler le plus magnifique spectacle de l'univers : toute la Sicile déployée en triangle sous ses pieds et baignée de l'immense mer, où la vue ne rencontre plus de bornes que du côté du détroit et des monts de la Calabre.

— Il me semble, mon bon Tricket, dis-je en interrompant le narrateur, que tu fais des phrases un peu longues.

— Elles ne le sont pas encore assez pour être à la mode, me répondit-il sans se déconcerter, et il continua.

Le voyageur eut un assaut à soutenir contre le babil de l'hôtesse de Nicolosi qui voulait l'engager à prendre un guide. « Sainte Vierge ! disait-elle, c'est une véritable folie que de vous engager ainsi tout seul dans ces bois, où il est si facile de s'égarer, que nos pâtres eux-mêmes s'y égarent tous les jours.

Et si vous alliez vous engloutir dans une de ces cheminées souterraines qu'on rencontre à chaque pas? *Gesù mio signore*, ne vous exposez pas ainsi, car si vous échappez aux dangers de la route, qui sait quels malins esprits peuvent se jouer de vous et vous jeter en bas de la montagne? Il y a un certain génie malfaisant qu'on appelle...

— Vous me conterez cette histoire demain, ma bonne hôtesse, interrompit le voyageur. Aujourd'hui, elle retarderait trop mon départ. Je pense que les malins esprits m'attaqueront aussi bien avec une escorte de cent hommes, s'ils ont envie de contrarier ma marche. J'ai déjà fait cinq ou six fois ce chemin, et je dois le connaître assez bien pour m'y maintenir avec quelque attention. Et puis, pensa-t-il en s'éloignant de Nicolosi au trot de sa mule, et en traversant la plaine inclinée, couverte de cendres rougeâtres qui domine le village, mon plaisir sera sans mélange. Si je parviens seul au terme de ce désert terrible et majestueux, je n'aurai pas à essuyer les éternels et fatigants avis d'un guide qui veut se rendre nécessaire et doubler son importance, en vous exagérant les dangers du chemin. Je n'aurai pas non plus l'importune distraction de ses explications plates et grossières, ni l'inquiétante contrariété de ses fatigues feintes ou réelles, ni l'embarras de ces mille ruses perfides par lesquelles ils cherchent à faire doubler leur salaire et manquer votre voyage. Il faut être seul pour sentir toute l'exaltation qu'une nuit sur l'Etna est capable d'inspirer : la présence d'un être de mon espèce me rappellerait que je suis un homme, et seul avec le vent et la neige, j'espère l'oublier. Je veux pouvoir enfin abandonner mon âme au désordre de ces éléments fougueux qui règnent en maîtres absolus sur une terre déchirée et bouleversée chaque jour au gré de leur caprice.

Le jeune homme, dans son enthousiasme, ne manqua pas de s'identifier avec Empédocle. Sa situation l'exigeait rigoureusement, quoiqu'il fît le plus beau temps du monde, et que rien ne rendît l'approche du volcan périlleuse.

Il arriva sans difficulté à la grotte des Chèvres, station ordinaire des voyageurs et seul gîte qu'ils puissent trouver dans cette forêt inhabitable. Il y fit les préparatifs d'usage pour y passer le moins mal possible la première partie de la nuit, c'est-à-dire qu'il coupa de l'herbe qu'il plaça devant sa mule attachée à un arbre voisin; qu'il abattit du bois et alluma du feu

que la température glacée de cette région rend indispensable, et auprès duquel il fit un souper assez frugal, dont il s'était précautionné en quittant l'auberge de Nicolosi. Après quoi, il donna un dernier coup d'œil à sa monture, que ses habitudes rustiques et sa sobriété naturelle préservèrent du besoin de l'enthousiasme pour s'accommoder de sa position. Puis il ranima le feu en y traînant la moitié d'un bouleau desséché, et s'enveloppant dans son vaste manteau, il chercha à goûter quelques heures de sommeil, en attendant celle de se remettre en route; cependant, il ferma en vain les yeux; en vain, il s'étendit sur son lit de feuilles sèches et y changea vingt fois de position. Quoiqu'il s'assurât bien, en examinant sévèrement son âme ferme et aventureuse, qu'elle ne recevait pas la plus légère émotion de crainte, soit la nouveauté de sa situation dans cette imposante solitude, soit la subtilité d'un air qu'il n'était pas accoutumé à respirer, il lui fut impossible de s'endormir : l'abondance et la vivacité de ses pensées fatiguaient son cerveau, tous ses nerfs éprouvaient une excitation extraordinaire. Tantôt la chaleur du foyer le suffoquait, mais s'il écartait un peu son manteau pour s'alléger, le froid le saisissait et le faisait frissonner de la tête aux pieds : tantôt il lui semblait que des voix humaines se mêlaient aux plaintes du vent dans les vieux chênes de la forêt. Il les écoutait avec un plaisir mélancolique; et puis, son imagination leur prêtant des modulations qu'elles n'avaient pas, il les répétait intérieurement jusqu'à ce qu'il fût excédé de leur monotonie. Enfin, renonçant au sommeil, il s'assit et resta, les coudes appuyés sur ses genoux et ses yeux fixés sur la braise rouge de son foyer, d'où s'échappaient sous mille formes et avec mille ondulations variées, des flammes blanches et bleues. C'est là, pensait-il, une image réduite des jeux de la flamme et des mouvements de la lave dans les irruptions de l'Etna. Que ne suis-je appelé à contempler cet admirable spectacle dans toutes ses horreurs? Ou que n'ai-je les yeux d'une fourmi pour admirer ce bouleau embrasé; avec quels transports de joie aveugle et de frénésie d'amante, ces essaims de petites phalènes blanchâtres viennent s'y précipiter! Voilà pour elles le volcan dans toute sa majesté! Voilà le spectacle d'un immense incendie. Cette lumière éclatante les enivre et les exalte comme ferait pour moi la vue de toute la forêt embrasée; la nature n'a rien fait

de misérable, tout y jouit d'une richesse relative de sensations, tout y possède des trésors de jouissance et des torrents de délices. Au milieu de la création, l'homme est de tous les êtres celui qui, avec plus de facultés pour apprécier le bonheur, se montre plus ingrat devant tant de bienfaits...

Une sorte de frémissement qui se fit entendre non loin du voyageur, interrompit le cours de ses pensées. Il porta la main à ses pistolets et, levant les yeux, il aperçut de l'autre côté du foyer, au travers de la fumée qui se déployait en légers tourbillons tantôt blancs et opaques, tantôt transparents comme un voile de gaze, une longue et noire figure où brillaient deux gros yeux effarés et que surmontaient deux longues oreilles. Heureusement pour le voyageur, il était esprit fort; aucun sentiment de terreur n'altérait sa vue et son jugement; il reconnut sa pauvre mule qui, transie de froid, avait réussi à se détacher et, s'étant approchée machinalement du brasier, fixait sur cet objet éclatant des regards d'une terreur panique et stupide. Son cavalier s'approcha d'elle, lui frotta les flancs avec une poignée d'herbe sèche, et lui replaçant la bride il se remit en marche comme la lune recommençait à blanchir l'horizon.

II. — LE CHANTEUR

Il avait encore quelques milles à faire au travers des bois de chênes verts, de sapins et de bouleaux dont cette partie du mont, appelée *regióne silvósa*, est couverte, avant que d'arriver à la région des neiges et des glaces qui environnent le cratère. Le chemin était facile et assez doux aux pieds de la mule, quoique s'élevant rapidement à mesure qu'elle s'avançait; le vent s'était calmé avec le lever de la lune et le froid devenait beaucoup moins rigoureux, surtout dans les parties abritées par la forêt. Le voyageur cheminait sous l'influence de pensées riantes et de sensations nouvelles. Il respirait avec délices cet air éthéré de la montagne, qui peu à peu produit sur le cerveau une sorte d'ivresse. La solitude et la nuit exercent toujours sur nous un effet moral qui se manifeste délicieux ou terrible suivant les nuances de notre caractère. Amédée, — c'était le nom du voyageur, — ne trouvait dans la majesté imposante de ces lieux que des sentiments de bien-être et d'enthousiasme. La lune, en s'élevant derrière les sapins, projetait leurs ombres

gigantesques d'une colline à l'autre. Son rayon oblique perçait dans les intervalles, jetait sur les objets une blancheur lumineuse qui les revêtait de formes fantastisques. Chaque genêt épineux agité par le vent semblait un être animé, chaque bloc de lave qui présentait ses aspérités bizarres et ses boursouflures cassantes, ressemblait aux ruines d'un édifice moresque. Le voyageur était plongé dans une de ces rêveries vagues pendant lesquelles une partie de notre âme ne s'aperçoit pas de ce qui occupe l'autre, lorsqu'un chant doux et plaintif comme la brise s'éleva avec la lune du coteau boisé qui bornait l'horizon. Cette fois, dit-il, ce n'est pas une illusion : un hasard peu ordinaire amène quelqu'un cette nuit dans la forêt. Il faut que ce soit un voyageur comme moi ou un pâtre égaré...

C'était en effet le lai mélancolique d'un berger, mais les intonations avaient une justesse et une pureté que rencontrent rarement ceux qui suivent en chantant les seules inspirations de la nature. A mesure que cette mélodie se rapprochait, Amédée, qui était lui-même un excellent musicien et un chanteur plein de goût, acquérait la conviction qu'un artiste fort habile et doué d'étonnantes facultés était seul capable de remplir ainsi l'espace du son de sa voix puissante, sans le secours d'aucun instrument; pourtant, cette voix était trop suave, trop caressante, trop argentine parfois, pour s'exhaler d'une poitrine d'homme. Elle était aussi trop pleine, trop grave, trop sonore pour le gosier délicat d'une femme : c'était un mélange de ce qu'il y a de plus harmonieux dans les facultés musicales de chaque sexe; c'était à la fois une basse, un contralto et un ténor, c'était enfin une voix comme Amédée n'en avait jamais entendu, même en ces chanteurs d'Italie qu'une consécration particulière dévoue au culte des muses et aux tourments des furies.

Il s'arrêta pour mieux écouter, mais comme la voix semblait monter, il se remit en marche pour la suivre, s'étonnant avec raison qu'on pût chanter avec cette précision, cette longue haleine et cette force prodigieuse en gravissant une côte rapide au milieu d'un air vif et pénétrant. Ce chant mystérieux n'était ni moins bizarre ni moins ravissant que l'organe qui le modulait : c'était une invocation tantôt plaintive, tantôt passionnée adressée aux Esprits de la montagne; les paroles semblaient à peine astreintes aux règles de la versification et

pourtant c'était une poésie enthousiaste et sauvage qui portait le caractère de l'improvisation. Elles arrivaient distinctes à l'oreille du voyageur, quoique le chanteur invisible parût marcher sur un autre sentier à quelque distance.

« Je te salue, Etna! disait la voix. Géant parmi les géants, roi de la terre et des mers! Esprits de la nuit; vents qui soufflez sur les vieux arbres, fins souterrains qui frémissez sous les bruyères; génies des ravins et des précipices, vous qui, légers comme l'air, reposez sur la pointe de ces roches fragiles, que le poids d'un petit oiseau ferait écrouler, vous qui dansez sur l'arène des cendres bleues et rouges du volcan sans y imprimer la trace de vos pas, vous qui prenez pour monture un flocon de neige emporté par l'ouragan ou un brin de mousse desséchée, enlevée à l'écorce des bouleaux, saluez tous le mont Gibel, le mont à la triple tête, le roi à la couronne flamboyante, le monarque à la robe de feu. »

« Et toi, ajoutait la voix en modérant son éclat et s'abaissant par degrés vers une mélodie suave et religieuse, et toi, douce et blanche reine des nuits, silencieuse Hécate, belle, éternellement jeune et belle, enveloppe-nous de tes reflets argentés, reçois l'hommage mystérieux et pur des enfants de la forêt antique. »

Ici le chanteur s'arrêta, et le voyageur transporté d'admiration et ravi de plaisir ne put résister au désir de voir l'incomparable artiste qui l'avait charmé. Il résolut de l'appeler par un chant du même genre : se livrant donc aux inspirations de son génie musical, qui le servit assez bien dans cette circonstance, il trouva facilement dans l'harmonie des terminaisons italiennes une sorte de rime libre à la manière de son compétiteur :

« Toi qui ravis mon âme de tes accents divins, s'écria-t-il, toi qui m'as fait entendre une mélodie plus enchanteresse que la harpe d'or des Élus, qui que tu sois, homme ou femme, ange ou démon, sylphide ou nécroman, viens à moi, que je rende hommage au talent sublime que tu possèdes. »

La voix d'Amédée était fraîche et belle, mais, quoique plus mâle que celle de son compagnon invisible, elle ne remplissait pas de même les vallons et les collines. Il faut, pensa-t-il, que mon adversaire soit placé bien favorablement et qu'un écho propice se charge de doubler le volume de sa voix, car je défie le plus robuste chantre de lutter contre ce vent qui emporte

les sons avant qu'on les lui ait confiés. En même temps, il regardait de tous côtés, impatient de voir arriver son « inconnu », lorsque la lune s'élevant dans l'air pur et bleu du firmament jeta une vive clarté sur le chemin jusqu'alors enveloppé dans l'ombre des arbres. Amédée vit distinctement, à deux pas de lui, un homme qui marchait sur le même sentier, mais sans que ses pas légers le pussent trahir par le craquement des *lapilli* et des scories dont le chemin était semé. Amédée allait lui adresser la parole, lorsqu'il s'élança sur une arête de laves qui bordait le chemin et qui, s'élevant progressivement, forma bientôt comme une muraille de vingt pieds de haut si mince, si découpée, si fragile que c'était un spectacle effrayant à voir qu'un homme courant lestement sur cet édifice de cendre vitrifiée. Tout en voltigeant pour ainsi dire, il se remit à chanter les paroles suivantes sur un air animé et brillant :

« Esprits de la forêt vierge de toute domination, pourquoi laissez-vous violer votre sanctuaire par des pas humains? Vents du soir, emportez le téméraire ; rochers sourcilleux, brisez-le contre vos flancs aigus! »

— Chante, chante, répondit Amédée ; quand tu devrais me maudire, je m'enivrerais du plaisir de t'écouter.

La crête volcanique que suivait l'inconnu se trouvant tout d'un coup interrompue, Amédée fut effrayé de le voir sur le haut de ce rempart fragile qui semblait prêt à se pulvériser sous ses pieds : mais le chanteur fit un saut de dix pieds de haut, sans que le moindre bruit accompagnât la chute de son corps, et se trouva à côté d'Amédée marchant avec la grâce et l'aisance d'un jeune montagnard dont il avait le costume. Sa taille délicate annonçait un enfant de ce climat brûlant de la Sicile qui ne permet pas à la force physique de se développer. Il était vêtu à la manière du pays. Son chapeau rond et pointu était surmonté de plumes d'aigle, et un ample manteau écarlate, comme on en voit souvent aux *banditi* de quelque importance, était élégamment drapé autour de lui.

— Compagnon, lui dit Amédée, permettez que je vous remercie du plaisir que vous m'avez fait éprouver. Je ne m'attendais guère à trouver dans ce désert la voix enchantée du premier chanteur de l'Italie.

— Vous êtes louangeur, mon camarade, répondit le *ragázzo* en marchant toujours et sans se retourner vers Amédée : cela

seul vous ferait signaler pour un Français, si votre accent rude et fâcheux ne suffisait pas pour cela. Mais vous pourriez bien vous tromper en me prenant pour un chanteur de profession.

— Je puis me tromper en ceci, mais du moins je suis certain que l'habit que vous portez n'est qu'un déguisement emprunté pour satisfaire une fantaisie, ou dans un but de commodité.

— Voulez-vous dire que je sois une fille déguisée ?

— Non, il y a bien dans la petitesse de votre taille et dans certaines notes de votre voix, de quoi faire naître quelques doutes à cet égard, mais vive Dieu ! ceux qui vous verront gravir sur les rochers et sauter en bas comme un chamois ne vous soupçonneront pas d'avoir jamais porté des jupes. Je vous tiens donc pour un être du sexe masculin des plus intrépides, mais non pour un pâtre des montagnes comme votre costume l'annonce. Ou la nature a fait de vous un prodige, ou vous avez fait vous-même de l'art du chant l'étude la plus approfondie, car je jure qu'il n'y a pas un chanteur à Paris, à Vienne ou à Naples qui puisse vous être comparé.

— Peut-être que si vous m'eussiez entendu sur le théâtre de la Scala, vous m'eussiez sifflé ; mais dans le désert de l'Etna, votre imagination enflammée m'a merveilleusement secondé.

— Je n'en crois rien, et j'espère que nous ne nous quitterons pas sans que vous m'ayez dit un nom qui doit être déjà célèbre ou qui ne tardera à le devenir. Allons, il faut que vous soyez Polidoro, dont parle toute l'Italie et que l'on attendait à Rome, lorsque j'ai été forcé de quitter cette ville.

— Comme je me souviens fort bien de vous avoir vu à Rome, il est probable que je n'étais pas à cette époque sur la route de Milan, d'ailleurs, Polidoro a le double de mon âge.

— Nous sommes-nous donc rencontrés à Rome, dit Amédée, et ne voulez-vous pas vous faire connaître à moi ?

— Avant tout, je vous ferai observer que vous êtes monté sur votre mule, tandis que je suis à pied, ce qui n'est pas commode pour faire la conversation ; je ne me soucie pas de fatiguer ma voix et de m'essouffler pour satisfaire votre curiosité.

— Cela est trop juste, je vais mettre pied à terre et nous monterons alternativement sur la mule. Il serait fâcheux qu'une aussi belle voix s'altérât, quoique, en vérité, vous ne paraissiez pas tout à l'heure très soigneux de la ménager.

— Ne croyez pas cela, ma voix c'est ma vie, et j'aimerais

autant perdre l'une que l'autre; mais, si les longs discours me fatiguent, il n'en est pas ainsi des plus longs airs. Je suis organisé pour chanter comme vous pour parler et c'est en chantant que je me repose. Mais ne descendez pas de votre monture : je suis fort léger et elle ne s'apercevra pas de ce surcroît de bagage. D'ailleurs, je ne vous serai pas inutile, car je connais mieux que vous tous les sentiers de la contrée.

Sans attendre de réponse, l'homme sauta en croupe derrière Amédée, avec une agilité qui tenait du prestige. La mule qui ne s'attendait pas à ce renfort fit un bon si rapide que son cavalier, qui ne se tenait pas sur ses gardes, ne put l'empêcher de tourner subitement de la tête à la queue et de prendre le galop en descendant la montagne. Il s'efforça de la calmer et de la retenir, mais tout fut inutile; à chaque instant, elle doublait de vitesse. Amédée, qui était un fort bon cavalier et un homme naturellement intrépide, ne songea d'abord qu'à rire de cette aventure; mais il conçut de l'humeur, lorsqu'il vit que son malicieux compagnon pressait les flancs de l'animal et lui frappait continuellement les jarrets avec sa houssine pour le faire courir; l'impatience finit par se changer en colère chez Amédée, dont toutes les représentations ne faisaient qu'exciter la gaieté de l'inconnu.

— Si vous ne finissez cette mauvaise plaisanterie, dit-il enfin, je vous avertis que je me débarrasse de vous en vous jetant par terre.

— Essaye donc, dit le bizarre compagnon en redoublant ses coups sur la pauvre mule.

— C'en est trop, dit Amédée; et faisant un demi-tour sur lui-même, il s'attendait à démonter d'un coup de poing son adversaire en apparence fort grêle, mais il trouva une résistance sur laquelle il ne comptait pas. L'inconnu se cramponna autour de lui et le serrant de ses deux bras avec une force surnaturelle lui fit par cette strangulation ressentir une si horrible souffrance qu'il abandonna les rênes. La mule, saisie d'un nouveau vertige, courait comme le vent, franchissant les amas de rochers et les courants de lave, qui s'opposaient à sa fuite rapide. De plus en plus effrayée de la lutte que ses deux cavaliers se livraient sur son dos, elle perdit jusqu'au sentiment de sa propre conservation et se précipita avec eux dans un ravin de plus de trois cents toises de profondeur.

III. — L'ÉRUPTION

La lune dans tout son éclat brillait au milieu d'un ciel pur; l'arène de neige du milieu de laquelle s'élève la triple cime de l'Etna et qu'on appelle *regióne scopérta* étincelait de blancheur aux reflets de l'astre argenté. Après avoir passé entre Monte Nuovo et Monte Pumento en laissant sur la droite la Schiena del asino, on ne trouve plus de chemin tracé et l'on s'oriente vers l'Etna principal qui se trouve à découvert de tous côtés : c'est dans cette dernière région nommée fort improprement *piáno del fruménto* que s'élevait jadis un monument quadrangulaire dont la tradition attribue la fondation à Empédocle. Au temps où se rapporte cette histoire, il n'offrait plus qu'une enceinte de pierres disposées en carré et ensevelie dans les cendres qu'elles ne dépassaient que de quelques pieds. Chaque éruption de l'Etna travaille à engloutir cette ruine qu'on appelait alors la Tour du philosophe et qui peut-être a disparu entièrement aujourd'hui. C'est là que deux hommes se reposaient la nuit dont nous venons de parler : l'un d'eux était étendu dans une sorte de sommeil léthargique et adossé contre quelques pierres sculptées depuis longtemps abattues du fronton qu'elles avaient orné ; l'autre se tenait à ses côtés dans une muette contemplation, tantôt attachant sur lui son regard fixe, tantôt l'élevant sur la cime fumeuse du volcan.

Amédée, — car le dormeur était le même voyageur que nous avons vu rouler au fond d'un précipice au chapitre précédent, — essayait vainement de se réveiller. Il en éprouvait le désir. Il avait besoin de se soustraire à l'oppression indéfinissable que lui causait le regard de son compagnon, mais il n'était pas en son pouvoir de s'en affranchir. Enfin l'inconnu, se penchant vers lui, lui passa la main sur le visage sans le toucher en lui disant : « C'est assez »; et Amédée se souleva aussitôt, et, jetant autour de lui des regards égarés comme vous l'eussiez fait à sa place, il tenta de quitter sa place et y réussit, après avoir vaincu un léger engourdissement. Il regarda alors attentivement son compagnon et après s'être bien assuré que c'était le même petit homme en manteau rouge dans la compagnie duquel il était tombé au fond du ravin :

— Ami, lui dit-il, veuillez m'expliquer comment, après une

si effroyable chute, nous nous trouvons maintenant préservés de tout mal ; dites-moi, si vous le pouvez, où nous sommes et d'où nous venons.

L'inconnu, qui était retombé dans sa contemplation de l'Etna, se retourna froidement vers lui :

— Ma foi, dit-il, cette explication n'est pas bien difficile à vous donner, d'autant plus que c'est la quinzième fois depuis un quart d'heure que vous m'adressez les mêmes questions sans vouloir entendre ma réponse. Nous venons de la *regiône scopérta* où nous nous sommes rencontrés et nous voici près du cratère, dans la Tour du philosophe.

— Cela est fort extraordinaire, dit Amédée en se frottant le front et cherchant à rassembler les forces de son cerveau dont il commençait à douter : ou je suis fou, mon camarade, ou nous avons roulé ensemble...

— Allez-vous recommencer vos folies ? dit le chanteur en haussant les épaules. Votre délire n'est donc pas encore passé ? Allons, buvez un peu à ma gourde, cet accès de fièvre cérébrale s'en trouvera mieux.

« En effet, pensa Amédée, il faut que je sois devenu fou, ou que je sois ressuscité après ma mort, ce qui est moins probable. » Il but quelques gouttes du breuvage que le chanteur lui présenta et il se trouva aussitôt plein de force et de vie, sans pouvoir néanmoins perdre le vague souvenir des événements inexplicables de la soirée.

— C'est donc un rêve que j'ai fait, dit-il ; cependant il m'a semblé que vous sautiez en croupe derrière moi et que ma mule...

— Encore ! dit l'inconnu ; finissez, de grâce, de battre ainsi la campagne : nous avons fait route ensemble depuis la région des bouleaux jusqu'ici, mais la subtilité de l'air a fait sur votre cerveau une trop vive impression, ainsi qu'il arrive à beaucoup de voyageurs qui se hasardent à cette heure sur l'Etna. A mesure que nous montions, votre délire a augmenté. Il est probable que, sans moi, vous vous fussiez en effet précipité dans quelque abîme, car vous aviez l'esprit frappé de cette fantaisie, mais le hasard m'a donné à vous pour compagnon et pour guide et, quoique vous vous soyez imaginé de me prendre pour ce que je ne suis pas, je ne veux point vous abandonner.

— Mais la mule ? demanda Amédée, dans le cerveau duquel

un reste de doute luttait encore contre les explications beaucoup plus raisonnables de son compagnon.

— La mule, répondit celui-ci, est attachée dans le bois à une place où nous la retrouverons facilement. J'ai vu que vous étiez hors d'état de vous tenir en selle. Je vous ai permis d'en descendre et de me suivre à pied. Ne vous rappelez-vous point?

— Pas le moins du monde, dit Amédée tristement. Je ne me rappelle que les rêves étranges que j'ai faits. Je les ai encore si présents, je serais si fort tenté de croire à leur réalité, sans la peine que vous prenez pour me ramener à la raison, que je crains d'être devenu réellement fou dans ce maudit voyage.

— Rassurez-vous, dit le chanteur, j'ai souvent éprouvé cette sorte de vertige dans les régions élevées que j'ai parcourues. Demain vous ne vous en souviendrez plus. Vous êtes à moitié guéri depuis que vous êtes tombé dans une sorte d'accablement où je vous ai laissé à dessein quelques instants. Mais votre situation exige maintenant que nous marchions. Approchons de l'Etna.

Les deux voyageurs se prirent le bras afin de s'aider mutuellement contre la violence du vent, et ils s'avancèrent sur la plaine del Fruménto, tantôt s'enfonçant dans la neige jusqu'aux genoux, tantôt glissant sur les glaces, sur les amas de cendres et de scories d'où s'échappaient des vapeurs brûlantes.

Tout est prestige et fantasmagorie vers la cime du volcan. Cette neige éternelle du sein de laquelle s'exhalent des feux souterrains, cette flamme blanche et phosphorique qui brûle tranquillement sur la brèche du cratère, et comme un pâle fanal répand ses tristes lueurs sur la glace transparente, cette absence de tout être animé, ce silence de mort portaient dans l'âme d'Amédée de nouvelles agitations tumultueuses. Le silence de son compagnon lui devint pénible. Il eut besoin de le regarder, de distinguer enfin les traits de son visage pour s'assurer qu'un être de son espèce était à ses côtés. Chaque fois qu'il portait sur lui ses regards, les reflets de la lumière semblaient prendre une teinte verdâtre qui décomposait le coloris de son visage et empêchait Amédée d'en apprécier la beauté. Il ne pouvait s'empêcher d'en admirer pourtant les lignes pures et délicates, mais cette pâleur livide, soit qu'elle fût l'effet du clair de lune, soit qu'elle fût l'empreinte de chagrins prématurés, portait un effroi involontaire dans l'âme troublée du

voyageur. Il eût voulu éviter le regard de ces grands yeux noirs où se peignaient la souffrance et la fierté dédaigneuse de toute compassion, lorsque, tout à coup, ces yeux se fixant sur Amédée prirent une vivacité si extraordinaire qu'ils semblaient deux globes ardents prêts à le consumer.

— Entendez-vous? s'écria-t-il, en lui pressant fortement le bras et lui montrant le cratère lumineux.

— Je n'entends rien, répondit Amédée.

— Quoi! vous n'entendez pas une voix qui chante et qui m'appelle? Adieu!

— Pour le coup, mon camarade, dit Amédée, c'est votre tour d'être fou, mais je ferai pour vous ce que vous avez fait pour moi. Je ne vous abandonnerai pas seul à votre délire.

— C'est toi qui délires, répondit l'inconnu, en étendant son manteau comme si c'eût été une paire d'ailes pour s'envoler. Reste ici, ou retourne à la tour, l'esprit m'appelle : je dois aller à mon maître.

— Voici un étrange effet de l'atmosphère, pensa Amédée. Il faut que tous deux nous tombions alternativement en démence, dans ce lieu sauvage et glacé. Allons, ami, dit-il, reviens à toi. Nulle voix ne t'appelle. Ne cherche pas à m'échapper. Je veux te secourir et te suivre.

— Malheureux! dit l'inconnu, tu n'entends pas ses accents divins! Que je te plains! Ton oreille est fermée aux sons ravissants de sa voix et aux accords aériens de la harpe éolienne!

Alors le jeune homme se mit à chanter de cette même voix prodigieuse et avec cet art inexprimable dont Amédée se souvint alors confusément d'avoir été charmé.

« Oui, viens! disait-il, dans ces rimes mélodieuses qui semblaient faites pour son chant. Viens, mon roi. Ceins ta couronne de flamme blanche et de soufre bleu d'où s'échappe une pluie étincelante de diamants et de saphyrs! — Me voici! enveloppe-moi dans des fleuves de lave ardente, presse-moi dans tes bras de feu, comme un amant presse sa fiancée. J'ai mis le manteau rouge. Je me suis paré de tes couleurs. Revêts aussi ta brûlante robe de pourpre. Couvre tes flancs de ces plis éclatants. Etna, viens, Etna! Brise tes portes de basalte, vomis le bitume et le soufre. Vomis la pierre, le métal et le feu! »

La voix du chanteur augmentait de volume avec son enthousiasme; elle devint si éclatante que le vaste horizon

semblait ne plus la contenir. Amédée sentit sa raison se troubler. Cédant aux prestiges qui l'environnaient, son cerveau s'embrasa. Un transport frénétique s'empara de lui. Il saisit plus fortement le manteau de son compagnon, dont les pas légers semblaient ne plus effleurer le sol.

— Ne me laisse pas végéter dans cette vie réelle, à laquelle tu ne sembles pas appartenir, s'écria-t-il avec enthousiasme, ange ou démon : entraîne-moi dans ce tourbillon que je vois déjà t'envelopper.

De violentes secousses ébranlèrent la montagne. Des bouffées de flammes rouges et de sombre fumée s'exhalèrent de la bouche du volcan. Un bruit épouvantable, des craquements affreux remplirent les airs. En un instant, la lune disparut sous les noires vapeurs qui s'amoncelaient rapidement. Le vent souleva et dispersa des montagnes de cendres et des tourbillons de neige. Le compagnon d'Amédée, à demi porté par les airs, semblait flotter sous son manteau déployé.

— Homme, dit-il, aurais-tu donc le courage de voir les merveilles de la Colère? ne crains-tu ni le feu ni la mort?

— La mort ne saurait être dans cette région éthérée où tu me transportes, répondit Amédée. Mon corps fragile peut être consumé par le feu, mon âme doit s'unir à ces éléments subtils dont tu es composé.

— Eh bien ! dit l'Esprit, en jetant sur Amédée une partie de son manteau rouge, dis adieu à la vie des hommes et suis-moi dans celle des fantômes.

Une rafale les emporta tous deux. Amédée se vit enveloppé dans des vapeurs qui formaient devant ses yeux comme des rideaux épais. Les sifflements du vent, les roulements de la foudre, les rugissements de la montagne ébranlée jusqu'en ses fondements prirent mille voix terribles et funestes : et les mots retentissants, *Temporále, temporále*, tombèrent de tous côtés comme une pluie de sons graves et sonores. Jamais harmonie plus éclatante et plus sauvage n'avait été entendue. L'Esprit, compagnon d'Amédée, chantait aussi ; mais c'étaient des paroles incompréhensibles et sur un ton déchirant comme les cris de la douleur et de la folie. Emportés dans l'espace, ils flottaient sur les nuées comme le naufragé que la vague exhausse et replonge cent fois dans ses aveugles caprices. Des sillons de feu dessinaient autour d'eux des caractères hiéroglyphiques et

des cercles tournoyants. Une grêle de pierres incandescentes et des blocs d'un rouge de sang pleuvaient sur eux sans les atteindre.

— Que dis-tu de ce spectacle? demanda l'Esprit à son hardi compagnon, en reprenant le ton aisé et indifférent qu'il avait eu sur la montagne.

— Je le trouve sublime, répondit Amédée, mais je voudrais le voir de plus près.

L'Esprit le saisit par les cheveux avec un éclat de rire diabolique, et ils fendirent l'air avec la rapidité de la foudre. Ils tombèrent sur la crête aiguë d'un rocher, mais leurs corps étaient si légers qu'ils bondirent comme la balle lancée par un enfant et retombèrent plus bas sur un autre rocher où ils s'arrêtèrent. Amédée vit alors au-dessus de lui le cratère vomissant des torrents de feu liquide, de métaux en fusion et lançant dans les nuages des bombes volcaniques dont la détonation était assourdissante. Des fleuves de lave descendaient rapidement en cascades de feu, et déjà ils entouraient la roche isolée où les deux voyageurs nocturnes étaient assis. Peu à peu les ondes de ce nouveau Tartare grossirent et embrasèrent leur dernière retraite. Amédée ne fut pas maître d'un mouvement d'effroi, lorsqu'un nouveau courant de lave, rompant ses digues, accourut sur eux avec l'impétuosité du tonnerre. Il passa, et Amédée se sentit pénétré jusqu'aux os par la flamme dévorante. Il se retourna et vit son corps à demi consumé que la lave emportait loin de lui et dont les misérables débris flottaient sur une mer de feu. Au même instant, ce qui restait de lui se sentit entouré par des bras voluptueux, et son compagnon au manteau rouge devint une femme plus ravissante que les houris tant vantées du Prophète : c'étaient bien toujours les mêmes traits qu'Amédée avait admirés dans son compagnon, mais un vif coloris de jeunesse et de santé brillait sur la charmante figure. Ses beaux yeux n'avaient plus cette tristesse dédaigneuse ni cet éclat diabolique qui s'y étaient montrés successivement; ils avaient l'expression brûlante d'un amour passionné; sa taille flexible et déliée rappelait bien encore l'intrépide allure du jeune montagnard, mais elle avait les formes gracieuses et délicates de la femme la plus séduisante. A ses vêtements de pâtre avait succédé une robe légère semée d'or et de diamants; ses cheveux noirs et parfumés flot-

taient dans un désordre fantastique et le manteau de pourpre attaché sur ses épaules par des agrafes de rubis voltigeait en plis ondoyants autour d'elle. A la vue de cette métamorphose, Amédée sentit un mélange de désir et de terreur. La fée s'enfuit et gravit la montagne embrasée avec la légèreté d'un oiseau, tandis que ses petits pieds blancs et nus couraient sur la braise et sur la lave bouillante : on eût dit d'une jeune mouette qui étend ses ailes pour courir sur les flots transparents. Elle chantait de sa voix ravissante qu'accompagnaient les éclats et les déchirements du volcan.

— Suis-moi, si tu l'oses, disait-elle en se retournant vers Amédée avec un sourire céleste, suis-moi dans les entrailles de la fournaise : c'est là que mon palais enchanté et mon premier baiser accueilleront mon fiancé.

Dévoré d'amour, il s'élança sur la montagne ruisselante de feu, aussi léger que la vapeur brûlante qui se balançait sur ces ondes infernales; il suivit rapidement les traces de la fée et lorsqu'elle se plongea dans la bouche du volcan, il s'y élança après elle. Il ne sentait plus en lui ces frayeurs, ces répugnances inséparables de la nature humaine; pur esprit, il éprouvait l'ardeur de la flamme, non comme une douleur cuisante, mais comme une indicible volupté. Dans l'intérieur du volcan, il songea à peine à admirer les trésors de la lumière éclatante qui, sous mille formes et sous mille nuances, frémissait, balancée par un vent impétueux renvoyé du fond de l'abîme ; sur ce lit de feu tremblant, la fée tendait ses bras de neige vers Amédée, mais à peine eut-il touché de ses lèvres la rose ardente de sa bouche qu'il fut frappé d'une violente commotion électrique et perdant tout sentiment de cette vie magique qui l'enivrait.. il se trouva couché sur son lit de feuilles sèches à l'entrée de la grotte des Chèvres, tandis que sa mule paissait à ses pieds l'herbe fine humectée de la rosée du matin...

— Mais, dit Tricket, il est temps que je me retire, car voici réellement luire le jour et je devrais déjà être à Baltimore où un de mes amis m'a donné rendez-vous. Nous reprendrons une autre fois l'*Histoire du Rêveur*. En attendant, dors, pauvre créature, et oublie jusqu'au sentiment de ta chétive existence.

Tricket s'envola et, du sommeil magnétique, je tombai dans le sommeil animal le plus complet.

Puissiez-vous, mes chers amis, en faire autant avec l'aide de cette lecture.

AVIS

Ceux de vous, ô mes amis, qui aiment à lire une histoire d'un bout à l'autre, à suivre des événements dans l'ordre où ils se sont passés, ceux-là, je les engage à sauter les pages suivantes jusqu'à la fin de cette deuxième partie. Pour moi, je ne me sens pas la constance de raconter tout d'une haleine, et il y a telle histoire de coin du feu que j'ai su faire durer tout un hiver et reprendre à la Toussaint de l'autre année, juste au point où je l'avais laissée au printemps précédent. D'ailleurs, lorsque Tricket eut fini la première partie de son récit, il partit pour Baltimore, ainsi que je l'ai dit au chapitre précédent. Il y rencontra quelques fées de sa connaissance qui l'invitèrent à une soirée musicale qu'elles donnaient le lendemain sur la cime du mont Pichincha dans les Andes. De là un de ses amis l'emmena à Madagascar, où l'attendait un vieux magicien qu'ils s'engagèrent à conduire au Détroit des ossements, au nord de la Sibérie. Ce ne fut qu'au bout de quelques semaines que je vis revenir mon ami et que nous pûmes reprendre nos entretiens nocturnes.

Deuxième partie

I. — LE GRILLON

— Qu'as-tu, créature mortelle, me dit un soir le bon Tricket, je ne te reconnais plus. D'où vient cet air sombre et abattu? Quel malheur t'a donc frappée? quelque argent mal employé, dissipé, perdu? quelque mortification du sot amour-propre, car, vous autres, voilà vos affaires dans la vie. L'or et la vanité, c'est de quoi vous arracher des larmes et déchirer vos cœurs.

— Injuste ami, lui dis-je, quel plaisir prends-tu à humilier le genre humain dans ma personne, quand tu sais si bien que je n'ai pas l'esprit d'occuper ma vie avec les passions qui remplissent celle de mes semblables? Un chagrin véritable flétrit mon cœur dans ce moment, et quand je t'en aurai fait le douloureux récit, tu pleureras avec moi.

— Voyons donc, dit Tricket, en s'appuyant sur le lumignon de ma lampe, conte-moi cela.

— Je vais te le lire, lui dis-je.

— Pouah! dit Tricket! de la douleur écrite! ça ne vaudra pas le diable.

— Il ne s'agit pas de ce que tu crois : ce que je vais te lire est tout simplement ma lettre, que j'écris à Jane.

— A Jane! dit Tricket. Ah! quand donc le Grand Pouvoir qui dispose de moi m'enverra-t-il habiter le cerveau d'un être comme Jane?

— C'est trop d'ambition pour toi, petit Tricket; tu n'y gagnerais au reste pas tant que tu crois, car, avec moi, quelque fou que tu sois, tu conserves toujours une certaine supériorité de raison et de science qui me rend sensible à tes remontrances, au lieu qu'avec Jane tu serais si peu de chose! Esprit fantasque, tu règnes ici, contente-toi de ma société.

— C'est bon, c'est bon, dit Tricket, mais je ne puis sans soupirer me rappeler Jane aux cheveux noirs, au long regard, à la voix douce, au sourire caressant; cette créature n'est pas de la même argile que vous, ma chère.

— Aussi, Tricket, mon amitié pour elle est une sorte de culte. Mais écoute ma lettre et sache auparavant que Jane m'ordonna un jour de lui écrire un gros volume sur tel sujet qui me plaisait. Je commençai. Je n'achevai pas.

— C'est pour ne pas changer d'habitude, dit Tricket.

— Sans doute; maintenant, je tâche d'éluder sa demande, en lui soumettant toutes les difficultés qu'entraîne son exécution.

A Jane (1)

Nohant, le X... 183...

« Qu'un ange daigne tendre la main à une pauvre créature mortelle et l'invite à se dégager des faiblesses humaines, pour s'élever vers les choses célestes, cela se voit, à ce qu'assure ma mère Alice (2). Mais que l'ange s'amuse à s'entretenir familièrement avec le mortel et, lui demandant compte de toutes ses sensations, prenne plaisir à lire dans ce cloaque des pauvretés

(1) Mlle Jane Bazouin, amie de couvent d'Aurore Dupin.

(2) Mère Alicia, religieuse du couvent des Anglaises où fut Aurore Dupin de 1817 à 1820.

et des faiblesses de son âme, ainsi que dans un livre intéressant, c'est ce qui peut être regardé comme une conduite légère et inconvenante de la part de l'ange. C'est chez lui une familiarité déplacée, et, quoiqu'il n'y eût pas de danger pour la contagion, toujours est-il que c'est une occupation indigne de lui que cet examen.

« Comment donc viens-tu, Jane, me demander un livre à moi? qu'y a-t-il dans ma nature qui puisse s'élever jusqu'à la tienne? où trouveras-tu un sourire ou une larme pour des plaisirs et des peines que tu ne saurais comprendre? Anges, restez aux cieux. Le commerce des hommes ne saurait vous plaire longtemps, et ce que vous trouverez dans l'analyse du cœur humain n'excitera en vous que surprise et compassion. »

— Ne pourriez-vous sauter quelques pages, dit Tricket, cela sent la préface à plein nez.

— J'y consens, dis-je, pour te prouver que je sais passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Je reprends quelques années plus loin...

« Et puis un livre : comment faire pour en commencer un lorsque, comme moi, on a l'habitude de les prendre tous par la fin? Tu me donnais pourtant bien mes aises; que ce soit un roman ou un poème, disais-tu, de la morale ou de la plaisanterie, du classique ou du romantique, je n'y tiens guère, pourvu que cela vienne de toi. Fort bien. Je puis m'élancer dans la prose ou dans la poésie. Pour la prose, je m'en pique. J'ai composé dans ce genre deux excellents morceaux : savoir, une recette pour la confection du plum-pudding, et un compliment à ma tante pour le jour de sa fête : dont l'un, par sa clarté, sa concision, son exactitude; l'autre, par sa fraîcheur, sa sensibilité et ses grâces neuves et piquantes, ont fait l'admiration de tous mes parents lorsque je n'avais encore que douze ans. Dans ce temps-là, je me suis bien aperçue que j'étais un prodige. Car, jusqu'à ma bonne, tout le monde me le disait. Quant aux vers, j'en ai fait une fois trois de suite dans le dernier couplet d'une certaine chanson, que les auteurs ont eu la générosité de m'attribuer tout entière, quand ils ont reconnu qu'ils n'obtiendraient jamais qu'un salaire de coups de bâton à toucher à la porte de chaque maison de la ville. Il fut, à cette époque, fortement question de me pendre, et une dame de distinction, qui se crut particulièrement attaquée dans cet opuscule, offrit sa

jarretière pour faire le nœud coulant qu'elle désirait me voir autour du cou. Le danger que je courus alors m'a glacée d'une telle épouvante, que j'ai juré de ne jamais plus me livrer à cette verve prodigieuse qui m'avait inspiré, dans le court espace d'une soirée d'hiver, trois vers entiers de six pieds chaque. »

— Je sais cette histoire par cœur, dit Tricket, passez, passez.

— Hem ! dis-je, en faisant une nouvelle enjambée, m'y voici.

« Ne crois pas pourtant que j'aie perdu mon temps à chercher ce que j'allais faire. Dès que j'ai reçu ta lettre, je me mis à l'ouvrage, sauf à réfléchir après. Que me manquait-il, en effet ? ce n'était ni le papier, ni l'encre ni le temps, ni la volonté ? Que faut-il de plus pour écrire par le temps qui court ? J'oubliais le besoin d'argent, si c'est un stimulant utile, comme je n'en doute pas. La première fois que j'écrirai pour le public, je ferai des merveilles certainement, car je ne connais personne qui puisse s'aider comme moi de cette disposition à l'enthousiasme qui consiste à n'avoir pas le sou. »

— Que de digressions ! dit Tricket. Au fait, au fait.

— J'y suis, repris-je, en sautant quelques lignes.

« J'écrivis donc, j'écrivis, tant qu'il y eut sur mon bureau de quoi faire gémir la presse et les lecteurs. Mais quand je vis ma besogne si avancée, je voulus y mettre de l'ordre, l'écrire en caractères moins désespérants, rassembler ces feuilles éparses afin d'en former un tout. C'est là que commencèrent mes tribulations. Ce fut d'abord un travail à en perdre la vue que de déchiffrer ma propre écriture. Je priai quelques-uns de mes amis de m'aider, mais après d'infructueux essais, tous me déclarèrent que la science de MM. Champollion et consorts ne suffirait pas pour débrouiller mes hiéroglyphes. Quel dommage que des idées si lumineuses aient été tracées en caractères si étrangement crochus ! que de trésors perdus pour la postérité, à moins que les siècles futurs n'engendrent une nouvelle race de savants plus versés dans la science des chiffres ! »

— Croyez-vous, dit Tricket en bâillant, que toutes ces fades plaisanteries sur votre propre compte soient bien amusantes ? Pour moi, je trouve qu'il n'y a rien d'insipide comme un écrivain qui meurt d'envie d'occuper de soi le lecteur. Quelques-uns ont la bonne foi et l'ingénuité de faire des volumes à leur propre

louange; d'autres, plus habiles, mais non moins fâcheux, se tournent en ridicule, se prennent pour but de leurs railleries, feignent de se mépriser, afin qu'on les estime, et veulent bien faire rire à leurs dépens, pourvu qu'on s'occupe d'eux. Véritables paillasses littéraires, qui souffriraient tous les affronts, plutôt que de ne pas attirer les regards et les aumônes.

Je baissai la tête d'un air abattu. La remarque de Tricket était d'une vérité assommante. Mais, reprenant courage :

— Et Sterne? et Montaigne? lui dis-je!

— Montaigne, dit-il, écrivait de bonne foi sa vie pour être utile à celle d'autrui. Sterne a tracé le portrait d'Yorrick : qu'en pensez-vous?

— Rien, lui dis-je. Toucher à la gloire de Sterne, c'est une profanation dont je n'ai pas l'audace.

— Continue donc ta lecture, dit le génie, mais abrège, s'il est possible.

« A cette difficulté s'en joignit une autre, celle de lier ensemble les parties de mon ouvrage, car j'avais écrit ce qui m'était venu dans l'esprit, sans m'inquiéter des intervalles à remplir pour joindre ensemble les événements. J'avais commencé par faire descendre mes héros dans la tombe, au milieu des larmes de leurs proches; ce tableau étant le plus touchant et le plus pathétique, je n'avais pu résister à la tentation de le tracer le premier; puis, j'avais donné une famille à ces intéressants personnages, mais sans songer à les conduire préalablement à l'autel. De sorte qu'un de mes amis, à qui je traçais la peinture aimable de leur ménage, me fit observer que le tableau était immoral et l'innovation hardie. Je me hâtai de réparer cet oubli et de conclure l'hymen de mes amants, et cela me faisant penser que je n'avais pas encore songé à les mettre au monde, je trouvais que plus j'avançais, plus il me restait à faire.

« A tout cela se joignit une attaque de goutte qui me força d'interrompre mes veilles durant plusieurs nuits, et l'absence où je fus obligée de laisser mon cabinet fut cause d'un événement déplorable, qui me réduisit à un tel désespoir, que je pris en haine le lieu qui me rappelait de si frais et de si déchirants souvenirs. J'avais un ami, un excellent ami en vérité! doux, sage, discret, sobre, généreux, aimable! hélas! il n'est plus! »

— Un ami! dit Tricket, vous vous êtes permis d'avoir un ami en mon absence, sans m'avertir, sans me consulter?

— Écoute, Tricket, comment cela m'est arrivé. Il y avait près d'un mois que j'avais fait sa connaissance. C'était un soir, qu'en glissant mon pied dans ma pantoufle, je l'avais senti me chatouiller le bout des doigts; surprise, j'y portai la main, ramassai la pantoufle, mis mes lunettes sur mon nez, et m'approchant de la lampe, je trouvai un grillon de l'espèce de ceux qui se cachent dans les cheminées, et qui chantent dans l'âtre durant les longues nuits d'hiver. C'est un petit animal d'un blond clair, au corselet propre, aux pattes déliées, au visage spirituel, quoiqu'il l'ait un peu court et partant peu distingué. Sa physionomie me gagna le cœur dès le premier abord, et bien qu'il fît de furieux efforts pour s'échapper, je le pris le plus délicatement qu'il me fut possible. Et le rassurant de mon mieux : « Sois le bienvenu, lui dis-je, et ne crains pas que je te fasse du mal, ce serait de ma part une cruauté gratuite, une insigne lâcheté; tu es venu chercher ici un refuge : il ne sera pas dit que tu sois plus mal reçu par des hôtes à qui tu ne fis jamais aucun mal, que Coriolan ne le fut jadis chez les Volsques. » En achevant ce discours qu'il me parut écouter avec intérêt, je le portai dans mon cabinet et, le déposant dans mon armoire à rayons qui me sert à la fois de bureau, de bibliothèque et de secrétaire, je le laissai se glisser entre un volume de Shakspeare et une brochure de Benjamin Constant, puis, lui souhaitant une bonne nuit, j'allai de mon côté prendre mon repos.

Depuis cette époque, mon aimable ami ne passait pas une nuit sans me rendre sa visite : c'était le compagnon de mes veilles, et le sentiment affectueux que nous éprouvions l'un pour l'autre n'eût pas manqué de répandre une teinte de bienveillance et de sensibilité sur mon ouvrage, si j'eusse pu l'achever sous ses auspices! Jusqu'à minuit, il se tenait tranquille dans sa retraite, soit qu'il y dormît, soit qu'il eût coutume, ainsi que moi, de consacrer une heure chaque soir à examiner l'état de son cœur et à y joindre quelque méditation philosophique et morale. A cet effet, sans doute, il s'était choisi dans quelque fente de la boiserie un asile écarté que je voulais ignorer, que j'aurais respecté toute ma vie, puisque sa fantaisie était de me cacher son domicile : à Dieu ne plaise que j'eusse violé les droits sacrés de l'hospitalité par une curiosité indiscrète! Mais comme ses habitudes avaient une parfaite sympa-

thie avec les miennes, dès que minuit avait sonné, il commençait à se réveiller et à jouir pleinement de toutes ses facultés intellectuelles. D'abord, je l'entendais frétiller sur le papier qui tapisse mon armoire et secouer timidement, avec un faible bruit, ses petites ailes engourdies par le sommeil. Peu à peu il s'enhardissait, se rapprochait : son chant prenait de la mélodie, de la mesure, de l'éclat. Il le répétait longtemps et avec des modulations singulièrement variées; aussi, loin de le trouver monotone, comme l'eussent pu faire des oreilles moins attentives et moins exercées, les miennes savaient en apprécier les beautés. D'ailleurs, lors même que l'habitude m'eût rendu son refrain un peu uniforme à la longue, comme je ne doute qu'il eût, en le répétant, l'intention de m'être agréable, pour rien au monde je n'eusse voulu lui causer la mortification de l'interrompre... l'amitié, comme l'amour, vit de mutuels sacrifices.

Enfin, il descendait de rayon en rayon jusqu'à une pile de livres entassés sur le bureau à ma droite. Il s'y arrêtait, réjoui de contempler la vive clarté de ma lampe. Il me regardait aussi sans effroi ni méfiance. Il passait avec une grâce inimitable ses antennes longues et délicates sous ses petites pattes de devant, et je devinais les diverses émotions de son âme au mouvement qu'il imprimait à ces légers ornements. S'il les plaçait en avant et sur une même ligne, c'est qu'un objet nouveau avait éveillé son attention. S'il les plaçait inégalement, avançant l'une et retirant l'autre, il était partagé entre le doute, l'étonnement, la curiosité, l'inquiétude. Enfin, lorsque l'une et l'autre étaient rabattues sur son dos, dépassant encore de toute la moitié la longueur de son individu, il était dans un état parfait d'aménité, de calme et de bonheur.

De jour en jour il devenait plus familier et notre intimité acquérait de nouveaux charmes. Tantôt il se promenait gravement entre mes plumes et tantôt se fourrait dans ma boîte de pains à cacheter. Espiègle et pétulant, il en sortait d'un saut et les faisait voler autour de lui. Il arrivait jusque sur mon papier et semblait lire chaque mot à mesure qu'il s'échappait de ma plume, l'effaçait souvent en passant dessus et toujours à propos! Honnête et sincère ami. Qui peut apprécier le nombre de bévues que tu m'aurais préservée d'écrire! car j'avais pour toi un respect superstitieux; je te prenais tantôt pour une âme et

tantôt pour un génie : je me serais bien gardée de m'opposer à la sagesse éloquente de tes muets avis.

Le cœur humain est essentiellement sympathique de sa nature, et ceux qui veulent l'écouter et ne point étouffer ses mouvements par de vains sophismes, par des préjugés arbitraires, éprouvent que plus ils se livrent à cette délicieuse sympathie, plus leurs jouissances sont fines et variées. Elle établit des rapports entre l'homme et tous les objets qui l'environnent, elle multiplie les objets de son affection. Ah ! s'il savait reconnaître ses inspirations ! s'il ne s'arrogeait point l'injuste et absurde prérogative d'être impatient, querelleur, destructeur, cruel ! il verrait se ranger sous sa protection une grande partie des êtres que sa méchanceté stupide retient dans une juste défiance. On a été étonné du degré d'éducation que de chétifs insectes ont pu acquérir grâce à la patience et à la continuité de soins de quelques pauvres prisonniers. Latude avait à la Bastille une araignée favorite qui répondait à sa voix et charmait ses longs ennuis. Je suis convaincue que cette éducation, dont bien des exemples sont restés ignorés, n'est ni si longue ni si difficile qu'on se l'imagine.

Pour moi, j'aurai toujours bonne opinion d'un homme qui sera susceptible de l'entreprendre et, fussé-je libre de le faire, j'ouvrirai d'une main assurée le cachot de celui que j'y trouverais livré à d'aussi paisibles amusements. Il ne saurait être dangereux à la société, ennemi de ses semblables, l'homme qui a tellement besoin de société et d'amitié, qu'il recherche, à défaut d'autre, celle des moindres créatures.

Il y avait dans une prison, où je vais souvent, un vagabond que de fortes préventions faisaient regarder comme assassin. Je le trouvai un jour partageant son lit de paille et son pain bis avec une oie qui répondait à ses caresses, et bien que tout le reste fût à la charge de cet homme, cela seul m'a toujours porté à le croire innocent du crime dont on l'accusait.

Hélas ! qui sait si ce n'est pas l'âme d'un de mes amis que j'ai perdus, qui habitait le corps menu de ce pauvre petit animal ? Il y a mille systèmes plus fous et plus accrédités que celui de Pythagore et si l'on ne doit admettre aucun système dans son entier, on ne doit pas non plus les rejeter sans en garder quelque chose, car il y a toujours du vrai dans un système. Moi, je me plaisais dans cette idée : « Hôte aimable, disais-je,

ainsi le souffle de quelqu'un des miens anime ton enveloppe fragile ; que le jour où tu entras dans ma pantoufle soit à jamais béni ! Reste, reste avec moi et ne crains pas que je me lasse de te protéger ! Puissé-je un jour être traitée de même par ceux qui me survivront ; puissé-je n'être pas chassée honteusement de leurs demeures, ou écrasée sans pitié sous leurs pieds ! Injuste et barbare est la loi qui place les animaux sous la dépendance de l'homme ! Aveugle et funeste est l'orgueil qui les repousse si bas dans ses préjugés !

Une invisible fatalité s'est toujours attachée à ce que j'ai aimé sur la terre ! Mon hôte avait l'habitude d'aller faire un tour de promenade au jardin dans la matinée. Il allait respirer le frais dans le jasmin qui tapisse le bord de ma fenêtre. J'avais observé son heure, et ce n'était qu'avec des précautions infinies que je me permettais d'ouvrir et de fermer mon cabinet jusqu'à ce que je me fusse assurée qu'il était rentré. O désespoir ! ô impitoyable fatalité ! ô funestes étoiles ! ô maudite attaque de goutte ! A peine rétablie, je reprends mes livres, ma lampe, ma veillée. Je me faisais une fête de retrouver mon ami : que cette entrevue m'eût été douce ! J'eusse osé lui parler de mes maux. Je n'aurais pas craint, comme avec mes semblables, de montrer de la lâcheté et de rencontrer de l'indifférence. Hélas ! il ne vient pas ! J'écoutais. Le plus affreux silence régna durant cette éternelle nuit. Enfin, à la pointe du jour, incapable de résister plus longtemps à mon inquiétude, je cherche, j'appelle, j'implore le ciel. Je redemande mon ami à tous les échos de mon cabinet. J'entr'ouvre ma fenêtre. Peut-être il n'a pu rentrer hier de sa promenade. Peut-être il attend sur le jasmin, transi de froid, desséché d'ennui. Spectacle déchirant ! il est là, en effet, mais dans quel état ! brisé, disloqué, mourant !

Infortuné ! qui, sans défiance et sans empressement, attendait sur le bord de la fenêtre qu'une main amie vînt lui rendre le service accoutumé. Une pataude de servante l'a écrasé en poussant lourdement le châssis. Hélas ! une corne et une patte de mon ami sont là pour attester le douloureux genre de mort qu'il a subi, mais il respire encore, il peut vivre peut-être, vivre encore par la force de son courage et les soins de l'amitié : je le prends, je réchauffe ses membres glacés dans ma main remblante. Je l'arrose de mes pleurs. Reviens ! reviens ! ô mon

ami! si tu peux vivre encore, nous ne nous quitterons plus! Je t'aiderai dans tes infirmités, je t'apporterai la rosée du matin dans le calice d'une fleur de jasmin. Je soutiendrai tes pas chancelants, et quant à la perte de ta gracieuse antenne, nous nous en consolerons. Elle n'était pas nécessaire à ton existence, ta beauté en sera légèrement altérée; d'ailleurs, crois-tu que mon cœur te fût seulement attaché pour tes avantages extérieurs? crois-tu que je t'en aimerai moins, que j'apprécierai moins que par le passé les précieuses qualités de ton âme? Reviens! reviens! » Mais, hélas! il ne m'entend plus. Il expire, c'en est fait! « O mon ami, que vas-tu devenir? Où ton souffle va-t-il se réfugier? quelle place vas-tu occuper sur l'échelle de la création? Pourras-tu être repoussé plus bas? Non, le sort ne le voudra pas; frêle et chétif, tu vécus dans l'innocence et la résignation, tu mérites une récompense : c'est dans le sein d'un brillant oiseau, libre habitant de l'air, que tu vas exister, peut-être dans celui d'un chien fidèle, peut-être dans celui même d'un homme..., mais non, que la Nature t'en préserve : de toutes les conditions, la pire est d'être le roi détesté des autres créatures, et si tu as déjà appartenu à notre race fatale et impie, tu dois craindre d'y retourner: foin l'homme et sa dépendance; foin ses caprices et son dédain; réfugie-toi pour lui échapper dans l'air pur des champs ou dans le parfum léger des plantes. Tout vit, respire, aime, meurt, renaît. Cette fleur pâle qui semble inanimée porte en son sein les principes d'une vie nouvelle qu'elle pourra te communiquer; vis de nouveau sous sa forme charmante, mes mains te cultiveront; je te préserverai des rigueurs du froid et j'irai le matin respirer ton âme dans le parfum chéri que tu vas exhaler. »

En parlant ainsi, je déposai le corps de mon ami dans le large et profond calice d'un datura. Il y repose ainsi que dans un mausolée et son essence émanée de la puissance créatrice s'est réunie, j'espère, à celle de la plante embaumée.

II. — LES CONFESSIONS

Tricket garda le silence. Je compris qu'il compatissait à ma peine, et, pour cette fois, j'achevai la lecture d'un chapitre de mes œuvres sans exciter ses railleries ou provoquer des bâillements.

— Eh bien ! me dit-il après une pause, et le livre ?

— Le livre en resta là, lui dis-je.

J'avais eu la fantaisie d'écrire ma vie, ou, pour me servir de l'expression consacrée, mes Mémoires. — Vive Dieu ! que cela eût été intéressant ! dit Tricket. — Pourquoi pas, reprisje ; d'ailleurs, c'est la mode : souverains, généraux, apothicaires, actrices, danseuses, courtisanes, forçats, fonctionnaires publics, espions de tout rang, de tout sexe et de tout âge, veulent bien nous faire pénétrer dans les secrets de l'État et plus encore dans celui de leurs vies privées.

Dupe des promesses d'un écrivain, le lecteur s'imagine toujours qu'il va assister aux scènes les plus importantes de l'histoire, il croit que d'illustres personnages peints d'après nature vont se présenter dans ce cadre et le remplir. Il espère, il aurait du moins le droit d'espérer que le narrateur aura la pudeur de ne s'y montrer que comme témoin chargé de prouver ce qu'il avance, et qu'il voudra bien lui faire grâce de son éloge ou de sa confession, en tout ce qui n'est pas étroitement lié à l'intelligence ou à l'authenticité de son récit. Mais quels sont sa surprise et son dégoût, lorsqu'il s'aperçoit qu'on l'a indignement trompé et que ces belles promesses n'étaient qu'un leurre pour le forcer d'écouter les fanfaronnes vanteries de l'auteur ! Impatient, il continue pourtant, espérant que le rideau va se lever et que les héros vont paraître sur la scène : il arrive à la fin, et l'auteur s'est chargé tout seul d'occuper le théâtre et de s'y montrer pompeusement en différents costumes, pour vous raconter, de ceux dont il vous promettait l'apparition, des lieux communs et des anecdotes usées que vous avez lues partout.

Moi, j'aurais été plus sincère. J'aurais dit en commençant : « Je vais vous parler de moi et rien que de moi. Je le ferai, non pour que vous preniez intérêt à moi, qui n'ai pas de nom, qui ne suis rien, mais pour que vous entendiez une fois l'histoire sincère et vraie du cœur humain, pour qu'en lisant dans les moindres replis d'une âme quelconque (je prends la mienne pour le sujet de ma dissection, parce que c'est celle que je puis examiner le plus longtemps et le plus sévèrement) vous fassiez quelque réflexion ou, si vous le voulez, quelque comparaison salutaire, parce que je crois que toute histoire, quelque nue, quelque simple qu'elle soit, ne peut manquer d'intérêt et d'utilité, racontée ainsi. »

— Cela ne commence pas mal, dit Tricket. Est-ce encore une préface? Seigneur Dieu! Délivrez-nous des préfaces!

— Non, lui dis-je, ce n'est pas une préface, parce que je ne veux plus écrire mes mémoires; ce serait, de tous les livres, le plus long que je pusse entreprendre et par conséquent le plus certain de n'être jamais fini. Je te disais cela, Tricket, comme je le disais l'autre soir à ce jeune bel esprit que tu connais. J'étais en train de lui déclamer une superbe philippique impromptu contre le siècle et les charlatans, lorsque je m'interrompis, en m'écriant avec angoisse : ô Jean-Jacques Rousseau!

Je ne sais comment le nom de feu mon meilleur ami vint se jeter au milieu de ce débordement d'indignation et disperser les matériaux de ma colère; ce n'est pas que le moderne apôtre de la charité n'eût aussi ses accès d'humeur, où sa bile s'exhalait en flots d'amère éloquence, mais je pensais à ses *Confessions*, premier modèle qui ait inspiré de modernes pénitents et qui les ait enhardis à se confesser comme les premiers chrétiens à la face du Ciel et de la Terre, prenant, c'est-à-dire feignant de prendre l'opinion publique pour tribunal de leur pénitence. Je pensais à cet aveu naïf, humble et touchant des erreurs d'une vie tantôt abjecte et tantôt sublime, toujours infortunée; mon cœur plein de ce souvenir s'attendrit sur les repentants soupirs du vieillard de Montmorency. J'oubliais un instant les hypocrites qui, depuis, ont feint de l'imiter pour trouver le temps et l'audace de se vanter aux dépens de la vérité.

— Mais, bon Dieu! me dit mon ami le Bel Esprit, en rajustant sa cravate empesée, d'où sortez-vous? Où avez-vous vécu? au village, on le voit bien. Quoi! vous êtes dupe de ces prétendus philosophes, plus charlatans cent fois que tous les charlatans philosophes qui l'ont suivi? Vous ne voyez pas dans ses *Confessions* l'orgueil enfler le manteau déchiré de l'humilité!...

Mon jeune ami en aurait dit davantage si, heureusement pour la mémoire de Jean-Jacques et pour mon cœur qui saignait de cette attaque, une épingle d'or qui tenait précisément le bout le plus important du nœud difficile de cette savante cravate ne fût tombée sur le parquet. Mon ami se baissa pour la ramasser, mais la clarté d'une bougie n'était pas suffisante pour l'apercevoir et d'ailleurs les besicles de myope que mon aimable commensal avait la fantaisie de porter en dépit de la bonté de sa vue lui rapetissaient les dimensions des objets au point de lui

rendre impossible celle d'une épingle. Enfin, soit que mon ami eût de la difficulté à se tenir courbé, en raison du corset qui faisait si élégamment ressortir les proportions de sa taille romantique, soit que l'épingle se fût glissée dans une des fentes que le temps avait creusées sur le parquet vermoulu de mon appartement, il me pria de sonner un domestique pour l'aider dans cette recherche importante. Le domestique n'obtenant pas plus de succès, quoiqu'il eût allumé trois bougies et deux chandelles, la cuisinière fut appelée, puis la servante maladroite qui ferme si lourdement les fenêtres et qu'on pourrait mettre en regard avec celle qui causa le funeste accident dont le nez de Tristram Shandy fut victime ; puis enfin ma vieille faiseuse de fromages, qui gagna une terrible sciatique dans cet exercice, renversa sur un meuble en soie toute l'huile noire et brûlante d'une lampe de fer presque aussi vieille que la main chancelante qui s'efforçait vainement de la maintenir en équilibre, cassa le verre des lunettes à gros verres arrondis qui pinçaient son nez éraillé, et marcha sur la patte de mon chien dont les cris donnèrent une attaque de nerfs à ma femme de chambre.

— Je voudrais bien savoir, interrompit Tricket avec un air profond, pourquoi toutes les femmes de chambre ont des attaques de nerfs.

— C'est, lui dis-je, que la mode en est passée pour les belles dames. Les femmes de chambre s'en sont emparées, comme elles font des bonnets et des robes dont leurs maîtresses ne veulent plus.

— Et l'épingle?

L'épingle ne fut jamais retrouvée ; et toi qui me questionnes, malin follet, peut-être étais-tu là, te moquant de nous, et nous laissant chercher ce que tu savais bien que nous ne trouverions pas.

— Ce n'est pas mon affaire, répondit Tricket; ne sais-tu pas qu'il y a une classe de follets d'un moyen ordre, spécialement chargée de recueillir les objets perdus et de changer leur destination ? Grâce à eux, rien ne se perd réellement, mais aussi il est rare que le propriétaire rentre dans son bien. Ce sont des esprits malicieux qui prennent leur plaisir à voir l'anxiété des recherches des hommes. J'en ai vu qui leur mettaient sous le nez la bourse pleine d'or, les diamants précieux ou la lettre d'amour qu'ils avaient perdue, en même temps qu'ils fasci-

naient leurs yeux, de manière à les empêcher de s'en apercevoir. Et tandis que ces pauvres gens dépouillés se tordaient les mains d'impatience et de désespoir, le diable, à côté d'eux, riait à leurs dépens en volant leur trésor.

— En vérité, j'avais toujours eu cette idée-là, en voyant la bizarrerie qui préside à la destinée des plus petites choses, et les hasards inconcevables qui font dépendre notre sort de la perte ou de la possession de certaines babioles. Je me suis dit, il y a longtemps, qu'une puissance invisible se mêlait de ces sortes d'affaires.

— Et que dit encore votre bel esprit à propos de Jean-Jacques?

— La perte de son épingle et le dérangement de sa cravate l'avaient tellement troublé qu'il ne fut plus question d'autre chose entre nous le reste de la soirée. Et j'en rends grâces au ciel. De la chute de cette épingle a dépendu peut-être tout le reste de ma vie, et c'est ainsi que les plus petites causes produisent les plus grands effets. Tu sais que mon caractère est irrésolu et ma conscience timorée. L'opinion des autres a tant d'influence sur la mienne, qu'il est bien possible que je n'en aie jamais une en propre. Dans la discussion, je me fais un cas de conscience d'écouter le pour et le contre avec une égale impartialité. Est-ce ma faute si, dans toutes les questions possibles, je m'aperçois avec effroi qu'il y a autant de raisons pour adopter que pour rejeter ces mêmes questions ? J'en suis venue au point de fuir toute espèce de discussion et même de réflexion sérieuse, m'en rapportant à la seule impulsion de mon cœur qui, Dieu merci, n'est pas méchant, et ne m'a jamais fourvoyée. C'est, je crois, le seul parti raisonnable qui me restât. Dans le temps où je voulais trancher les difficultés par le raisonnement, je ne faisais que des sottises. Étais-je assez stupide de vouloir lutter contre ma nature et forcer mon talent ! Je me rappelle que je changeais d'opinion autant de fois que j'entendais deux adversaires se combattre alternativement ; la balance penchait d'abord pour celui qui parlait, mais aussitôt que l'autre prenait la parole, il l'emportait à son tour. Et comme je prenais un singulier et dangereux plaisir à écouter la controverse, j'assistais aux débats comme à un spectacle, et dans ma joie, j'étais également portée à la bienveillance pour tous les acteurs qui voulaient bien lutter pour me divertir. Je sortais

de là, charmée d'avoir si bien employé mon temps et disant: l'avocat Tant Mieux a parlé comme un livre, mais l'avocat Tant Pis ne lui cède en rien, et tous les deux ont parfaitement raison dans leur sens. Je restais là, dans un parfait équilibre entre le bien et le mal, possédant une dose égale de confiance et de doute. Je vivais comme voyagerait un homme qui s'arrêterait à chaque pas pour regarder chaque fleur, chaque pierre, chaque arbre, dans le plus grand détail et qui le soir sortirait de sa rêverie sans avoir quitté la place d'où il est parti le matin.

Ennuyée de cette léthargie, sentant battre dans ma poitrine un cœur trop chaud pour cet état de quiétisme, je tombai en me débattant dans l'état contraire. Ce fut la seconde période de ma vie. Je me persuadai que rien ne dégradait l'homme, que rien ne corrompait son âme et ne le rendait moins profitable aux autres comme de n'avoir ni opinions arrêtées, ni idées positives, ni passions pour les soutenir et les faire prévaloir. Je demandai avec avidité ces opinions et ces passions à tous ceux que je rencontrais. Je les demandais à Jean-Jacques, à Montaigne, à Duclos, à Byron, à Montesquieu, à Chateaubriand, à Platon, à Shakspeare, à tous ceux enfin qui ont écrit avec réflexion et sentiment. Chacun me donnait du sien et je remplis mon cœur et ma tête jusqu'à ce que le vase débordât; alors je tombai dans l'ivresse et dans un état voisin de la folie. Je me sentis prête à devenir injuste, vindicative, féroce même, car le fanatisme des opinions nous conduit là... Je sentis les tourments de la haine, de l'indignation, du mépris, de la vengeance tout prêts à envahir mon cœur jusque-là si pur et si paisible. J'eus horreur de ce qui se passait en moi. Je me demandai si le torrent qui m'entraînait faisait les héros ou les monstres et je crus apercevoir qu'il faisait les uns et les autres. Et puis mes yeux s'ouvrirent à une terrible apparition. Je vis passer dans ma vision les ombres des plus grands hommes mêlées confusément avec celles des derniers scélérats et toutes formaient une chaîne dont les anneaux semblaient se toucher. Je frissonnai d'épouvante et j'eus plus peur encore, quand je vis qu'ils s'entretenaient ensemble familièrement, qu'ils s'entendaient sur beaucoup de points, qu'ils avaient en commun des souvenirs et des sentiments, qu'ils étaient tous partis d'un même but et que les gradations par lesquelles ils avaient atteint ou dépassé le

terme, les dissidences qui avaient fait varier chacun d'eux dans sa carrière étaient autant de fils déliés et presque imperceptibles que je ne pouvais saisir, qui m'échappaient dès que j'y voulais porter la main et qui ne causaient à ma vue qu'éblouissement et douleur.

Dans ce cauchemar, j'osai interroger les apparitions : leurs discours, leurs apologies, leurs systèmes achevèrent de me bouleverser. Robespierre me fit admirer ses vertus, Voltaire lui souriait et Brutus lui tendait les bras. Ces fantômes semblaient prêts à m'enlacer. Je m'éveillai glacée d'horreur et je chassai de mon cerveau les pensées qui l'avaient ainsi égaré.

Je me repliai sur moi-même et me demandai de quoi j'étais capable : mon cœur me dit que c'était de faire le bien et mon cerveau me dit que le mal était tout aussi facile. Je compris qu'il y a des êtres assez forts pour devenir grands sans succomber aux épreuves qui y conduisent; je compris qu'il y en a de trop faibles pour résister à ces épreuves et d'autres qui ne sont ni assez faibles ni assez forts pour être quelque chose. Je restai parmi ces derniers et j'employai tous mes efforts à ne pas me pervertir. J'adoptai comme des principes tout ce qui pouvait me rendre à la fois heureuse et bonne, et je vis que pour être ainsi, je n'avais qu'à suivre un penchant inné et fermer l'oreille aux tristes exhortations d'une philosophie chagrine et froide pour juger de la bonté d'une résolution. J'interrogeai mon cœur. J'y trouvai de la répugnance pour les mauvaises actions, de l'entraînement vers les bonnes. Et mon cœur me donnait ses avis en dépit des considérations personnelles et des précautions égoïstes de la prudence humaine. Je me sacrifiai au bonheur d'autrui et je fus heureuse. Les uns dirent que j'étais folle et ils se trompèrent, d'autres dirent que j'étais généreuse et ils se trompèrent encore. Je n'étais que sensée. Je travaillais pour moi. J'achetais la paix de l'âme, le plus grand des biens, au prix de quelques contrariétés sociales si petites, si misérables en comparaison, qu'il eût fallu être stupide pour balancer dans le choix : c'est la troisième période de ma vie et j'espère qu'elle s'étendra jusqu'à la fin des jours que je dois passer sur cette terre.

— Et quand l'épingle se détacha de la cravate du bel Esprit, où en étiez-vous? dit Tricket.

— A la seconde période, à celle de l'enthousiasme, des doutes

et des erreurs. Tu sens, Tricket, qu'avec des phrases aussi fleuries que celles qu'il avait sans doute en réserve et des agréments extérieurs comme ceux qu'il possédait, mon jeune bel Esprit eût bien pu, sinon étouffer cette affection que je ressens au fond de l'âme pour le Genevois, du moins ébranler un peu cette foi vive que j'ai en sa véracité. Comme rien n'est si cruel que de douter de ce qui flatte le cœur, et que les aveux de Jean-Jacques sont peut-être le seul monument qui puisse me réconcilier avec l'humanité, quand je considère le tableau de ses vices, je te laisse à penser quelle source de consolation m'eût été fermée, si je me fusse rangée au sentiment de mon hôte. Sans la chute de l'épingle, j'en serais peut-être venue à croire que le repentir est lâcheté, l'humilité, fourberie.

Comme j'avais beaucoup parlé ce soir-là, je me sentis pressée de dormir. Je priai Tricket de charmer mon sommeil par la continuation de son conte et il reprit en ces termes l'histoire du Rêveur.

. . . . . .

GEORGE SAND.

LE LIVRE DE RAISON

VII [1]

LA VALLÉE D'ASPE

XXV. — LE SITE

J'en arrive. Elle commence dans la plaine d'Oloron, au niveau des champs opulents de maïs, et finit au col de Somport en Aragon, à seize cents et quelques mètres d'altitude. Elle s'étend sur cinquante-quatre kilomètres de profondeur. C'est un couloir prodigieux, montant par paliers successifs, serpentant au pied des monts dressés à droite et à gauche, ce que l'on appelle d'abord les petites, et puis les grandes Pyrénées, qui tantôt se rapprochent et pendent au-dessus, tantôt s'écartent et semblent reculer. Jamais le ciel n'est caché. Pur de brouillard, même les jours où je parcourus le site, il ruisselait de rayons vifs jusqu'au fond des gorges, tamisés par une brise perpétuelle qui circule incessamment à ces hauteurs, attirée des passages étroits vers les vals, vers l'espace libre, une brise fraîche embaumée de l'odeur des buis à la feuille immortelle, quelque chose d'amer et de musqué sans équivalent ailleurs. Cette brise est comme l'haleine du parage. Elle vous accueille dès l'entrée et vous imprègne. Les vêtements en gardent une senteur forte, et la bouche un goût âpre un peu, comme celui du sel dissous dans l'air marin. On vient de loin

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet.

pour respirer cet air aromatique. Je le connus tout de suite A peine les premiers pas faits dans la montagne, une jeune femme était là, dans l'herbe grasse, assise sur un renflement de cailloux et de terre mêlés, immobile et penchée en avant. D'un éclat nacré d'aurore, fille d'un autre climat assurément, elle tendait au souffle son col et ses bras nus et rougissait à son toucher. Elle paraissait fouettée de pourpre, et comme épanouie sur le sol étranger.

Tout au fond, et tout au long de la brèche immense, en épousant le relief, une route court, large, ferme, bombée, entre les murs à pic ou le ventre des monts et les parapets cimentés, un grand chemin national qui va se raccorder, à la frontière, à une autre voie pareille. Il va dans le sens opposé des eaux. Parce que, né des neiges éternelles du pic d'Anie, roulant, bondissant, écumant, ou par endroits, glissant, silencieux, le gave d'Aspe, qui a pris son nom de la vallée, descend en hâte vers les pays unis, grossi lui-même d'affluents, d'autres gaves qui lui arrivent d'un cours sinueux, ou de cascades qui tombent dans leur poussière liquide. Celles-ci souvent sont saisonnières. Taries l'été, elles reprennent leur chute avec les pluies de l'hiver... Le chemin national n'est autre que l'ancien pas romain élargi. Par là, échelonnées, à la file, les enseignes portées en tête, les mulets chargés des bagages poussés en queue, à coup de branches de sapins, sous les lanières de cuir fauve et les armes étincelantes fourbies avec le sable du torrent, les cohortes gagnaient l'Ibérie, aux neiges fondues, et s'en allaient disputer l'empire du monde à Carthage, la cauteleuse. Certainement, des hommes et des animaux roulaient en nombre, précipités dans les abîmes, ou pliant sous la fatigue et le poids, se couchaient ou s'asseyaient, et ne se relevaient plus sous les flèches des montagnards en embuscade ; certainement, chaque roche portait des taches de sueur et de sang ; mais il était écrit que la fortune de Rome passerait : la louve franchissait le col... Aussi bien, y retrouvait-elle les traces de bêtes de proie comme elle. Car les bêtes les premières ont dessiné la route. Ours et loups, aurochs massifs, aussi sauvages sans doute que les taureaux de combat d'aujourd'hui, qui, guidés par l'instinct, au cours de migrations primitives, en changeant de versant pour trouver pâture, en se ménageant des issues en cas d'alerte ou en cherchant les points d'eau, devi-

naient et suivaient le chemin le plus court et le plus facile, à l'abri des surprises, et le frayaient de plus en plus avant. Ajoutez qu'ils traînaient après eux leurs petits : ces insouciants qui musent et gambadent, qu'il faut surveiller, rallier et faire fuir. Et la piste rejoignit la piste, un sentier continu se creusa, incessamment foulé, où l'homme n'eut qu'à mettre le pied dans l'empreinte des griffes ou des sabots...

Il faut voir la vallée au sortir de la nuit... Quand les brumes exhalées de tant de sources et de ruisseaux qui germent et dévalent, se dissipent, ont cessé de flotter dans les gorges, de contourner les éperons ou de se déchirer aux arêtes; quand le soleil, triomphant un peu plus à chaque bond, perce l'espace de ses traits, et que le chaos des monts se dévoile comme s'il émergeait encore tout fumant de l'abîme. Je dis chaos. J'ai appris que si le versant français monte au col pendant cinquante-quatre kilomètres, l'espagnol en descend pendant cent quatre-vingts. De là, de notre côté, cette structure érigée, ces pentes abruptes, ces massifs fendus, comme éclatés, de haut en bas; ces déchirures, ces perspectives qui s'ouvrent tout à coup, donnant sur des amoncellements de rocs à figure de citadelles ; ces groupes de sommets en dos d'âne, en dents de scie, dont la masse tourne, ayant obéi, on dirait, à un mouvement voulu, et semble travaillée et comme fouillée à coups de pouce; ces faisceaux d'aiguilles enfin, criblés de lumière, si hardis et si fins qu'ils se fondent dans la vibration aérienne. Ou bien ce sont des croupes monstrueuses accotées, avec des plis entre elles qui forment précipices, ou des croupes tournées les unes contre les autres comme pour s'acculer, ce sont des pics d'un seul aplomb qui ont l'air de venir à la rencontre de la terre plate comme des promontoires au-devant de la mer étalée, avec cette allure hautaine qu'ont les choses qui se sentent indestructibles.

Une autre architecture se montre encore. On voit des évasements demi-circulaires, face à face souvent de chaque côté de la vallée, des cirques démesurés, des sortes d'arènes où se sont livrés sans doute, au début de tout, les combats furieux des deux éléments ennemis, l'onde et le feu, alors que la lave intérieure en s'échappant opérait ce plissement inouï de l'écorce jusqu'aux nues, que les cataractes du ciel crevaient, que les vents mugissants ne cessaient de se ruer. Les montagnards, suivant une tradition immémoriale, appellent ces bassins

gigantesques des « oulès », c'est-à-dire pots, marmites : ce qui ramène bien l'idée de bouillonnements formidables ayant empli ces cuves de granit... Cet aspect d'amphithéâtre est peut-être le plus typique. Il se répète dans toute la chaîne. Plus on gravit, plus il frappe. L'œil plonge par endroits de cirques en cirques superposés. Plusieurs sont célèbres, comme celui de Gavarnie, celui de Troumouse ou celui du Marboré, évoqué par Vigny avant de faire retentir l'appel du Paladin.

Mais rien n'est morne, rien n'est aride. Les Pyrénées sont vertes, fraîches, riantes. Et aussi colorées. Toutes les espèces de roches s'y rencontrent, par bancs compacts mêlés ou alternés, mosaïques aux soubassements, aux lits insoupçonnés dont l'œil n'aperçoit qu'une surface infime. Il y a des calcaires blancs, couleur de murs anciens défraîchis par le temps ; il y a des schistes rouges et cœur de pigeon, ou violet sombre, à texture feuilletée, qui paraissent saigner ; des granits verts ou bleuâtres, ou striés des deux tons, si serrés qu'il n'est point possible d'en sentir du doigt le grain, pour peu qu'ils aient été roulés ; des basaltes brun foncé ou noirs, avec des cassures mates, blêmes, comme des lèvres mortes ; des marbres blancs, roses, gris, jaunes, ou du tout à la fois, pleins de veines qui courent, que leur poussière seule arrive à polir ; il y a des cailloux niellés de cuivre, d'argent et d'or, incrustés dans des parois fauves, où ils scintillent, tantôt intermittents et pâles, tantôt fixes, rutilants comme des escarboucles. Dans les jours rayonnants que j'ai dits, où le firmament pâlit à force d'ardeur, ces masses peintes vivent, chatoient, se renvoient des lueurs, comme dans une fête de lumière où elles se feraient pendant... Je vois toujours deux sommets perdus dans l'infini. A l'aube à peine, couverts encore des dernières ombres, ils attendaient le soleil. Il parut ; il jaillit juste au milieu d'eux, et, les touchant à la fois, il les embrasa d'un coup dans ce reste de nuit, comme deux torches vis-à-vis...

Rien n'est aride... Le châtaignier, le chêne, le hêtre, l'if, le pin sylvestre, le sapin, celui-ci qui monte le plus haut, grimpent les pentes, s'étalent, font halte, reprennent l'ascension, jalonnant le terrain les uns pour les autres, se conduisant comme mus par une intelligence avertie qui tâte et discerne le fond. C'est qu'il faut trouver et suivre la couche nourricière, plus proprement encore la veine. Elle n'est point ici étalée,

composant tout un terroir comme en plaine. Faite de la cendre de toutes les choses qui se désagrègent, inertes ou vives, accumulée entre les rocs pendant des millénaires, elle n'est que par endroits assez profonde et assez riche. Mais l'arbre ne s'y trompe pas. Là où il germe, il est assuré de son alimentation. Ajoutez l'humidité perpétuelle qui règne dans ces monts, qui imprègne jusqu'à la plus petite parcelle de terre et tient toujours une goutte prête pour la soif des racines, soit qu'elle ruisselle en surface, échappée de tous les coins, soit qu'elle coure souterraine en réseaux filiformes, ou suinte de la roche elle-même. Aussi quelle épaisseur, quelle densité de feuillage! Les branches en paraissent écrasées. Elles croulent sous l'amas, comme compactes, comme charnues. Et, quand le vent passe sur ces bois, sur ceux à feuilles caduques même, plus mobiles, à peine les soulève-t-il, les agite-t-il ; et les arbres ne se plient point, ne fléchissent point sous le souffle comme ailleurs, encore moins s'échevèlent et se tordent : ils oscillent seulement, ils ondulent sans rien perdre de l'équilibre de leurs gestes, ou ne font que frémir, que frissonner en écartant leurs rameaux, avec l'air de piliers sur qui flottent des draperies.

Je devrais parler de l'herbe, qui occupe toutes les parties non boisées, partout où la pente s'adoucit, qui est bien l'herbe la plus drue et la plus gonflée de sève que j'aie vue. Elle repousse sous le gel même. On la voit abonder, parquée par petites pièces rondes, carrées, triangulaires, au gré du relief, entre des haies constellées de baies ou des murs de pierres sèches, jalousement entretenus et maintenus. De petites maisons, étables et greniers, toutes blanches, passées à la chaux, brillent sur ces damiers verts. Elles sont solitaires. Rien autour qui témoigne d'un lieu habité. Et, de loin, de si loin souvent, elles ressemblent à ces joujoux vides piqués dans de la mousse artificielle.

Ces bois, ces prés finissent à 2200 ou 2300 mètres. Ils s'arrêtent au ras des neiges. Ceux qui gravissent jusque-là disent que l'on y cueille très tard des fraises et des myrtilles, toutes deux délicieuses, germées sous une ombre et une fraîcheur perpétuelles, au milieu de plantes salutaires, la gentiane et l'arnica, et de fleurs éclatantes de vie, les rhododendrons et les daphnés. Après, il n'y a plus que les champs immaculés...

Cette magnificence végétale cesse brusquement en Aragon. En y arrivant, on trouve tout stérile, farouche et nu. L'eau même a disparu, cette eau surgie de partout sur l'autre versant, que l'on voit étinceler parfois une minute, en passant, au plus profond des bois, comme un glaive tiré dans l'ombre. On n'entend aucun ruisseau, aucune chute ; on n'entend que le vent qui souffle là rude et violent, qui succède à la brise fraîche de France. La solitude est immense. Une cabane de terre et de pierres crevée, inhabitée, ancien poste de frontière sans doute, en face de la borne internationale, se montre seule, et dit en raccourci la désolation du lieu. Les monts, très hauts encore, au tournant de la route, n'offrent plus qu'une ossature, un squelette morne, gris, dont toute substance, toute chair est absente. Je veux dire la veine grasse, la couche fertile et l'humus, si longuement accumulés ailleurs. Mais on voit, noires ou jaunes, et épaisses, des coulées de terre glisser de pente en pente entre ces os, sans que rien puisse en suspendre la chute. Cette sécheresse, ce décharnement, et la stérilité engendrée, sont la suite d'un déboisement insensé qui a sévi dans ces parages. L'arbre en tombant a laissé le désert. L'arbre à ces hauteurs fixe le fond et alimente les sources. Il enserre, il retient la terre de ses racines, il couvre le sol de ses toits étagés, il le garde de l'érosion des grêles et des pluies, et, avec tout ce qui croît sous lui, rejetons ou parasites, contient et divise les ruisselets qui le creusent, le minent et le charrient. De même il ménage et distribue les eaux. Quand les pluies tombent, tombent, après les avoir amorties, après les avoir filtrées à travers les couches de feuilles mortes, entassées à l'infini, il ouvre aux gouttes les milliers de petits puits qu'il fait avec ses pieds plongeant toujours, et conduit et aiguille les filets d'eau jusqu'aux bassins, jusqu'aux nappes intérieures, réserves mystérieuses des sources constantes... Là où il manque, les averses dament le terrain, roulent sans s'arrêter sur ce lit ferme, se précipitent, laissant le sol derrière elles plus vide, plus aride, plus altéré que jamais. Ici, pas un buisson, un arbuste, un tronc qui soit debout. Le soleil cherche en vain un germe à couver. Aussi tout retourne, tout descend à l'abîme, et le roc même qui s'effrite inutilement au cours du temps...

Je ne vis là de vivant qu'un couple d'aigles dans le ciel. S'élevant et s'abaissant en orbes lents, se croisant dans la

lumière, ils rôdaient, les ailes grandes, ils fouillaient les monts du regard, toute cette aridité, sans fondre jamais, ne trouvant aucune proie vive ou morte à enlever; et, de moment en moment, ils poussaient un glapissement bref, un cri de désappointement et de faim. Rien qu'eux, et aussi, tout au fond de l'horizon, cheminant en longues files onduleuses, diminuant à l'œil de pas en pas derrière leur berger, un troupeau sans fin de brebis noires à la recherche d'un pâturage. Scène d'exode de bergerie sans doute, d'où l'image biblique s'élevait : la comparaison du Cantique des Cantiques : « Vos cheveux sont semblables à un troupeau monté sur la colline de Galaad... »

J'ai passé la nuit dans la montagne, de notre côté, au hameau d'Eygun. Il est groupé sur un étroit plateau, entre la flèche de son église et la stèle du monument aux morts. Autour les hauteurs de Lescuns, d'Anoy, de Bibarens. Un chemin qui monte des vallées vers les pics le traverse. Ce chemin, en lacets, à flanc de mont, tourne, tantôt à pic sur le gouffre, tantôt remblayé par des éboulements herbeux. Il montre alternativement l'une et l'autre face du site, parfois tout de suite, si bien que l'on croit s'élever perpendiculairement, tandis que les monts s'ouvrent de plus en plus vers leurs sommets d'un mouvement uniforme. C'est de là que l'on voit le plus de ces petits enclos piqués de maisons blanches, de ces prés si jalousement limités, qui épousent le sol, aux penchants des crêtes inférieures, aux creux de vals comme des coupes, sur des mamelons doubles à l'ordinaire, d'une courbe ferme de seins jeunes.

On rencontre, en gravissant, des hommes, des femmes, des enfants, les hommes rasés de près, tous de même visage mat, aquilin, osseux, avec des yeux aigus, habitués à mesurer l'abîme, qui vont et viennent à dos de mulets, sans souci de l'heure. Parce que le temps ne leur presse point d'abord, ensuite qu'il faut cheminer avec attention. Qu'une pierre roule sous le pied, qu'une pierre manque, et l'accident peut être mortel. Au reste, les animaux règlent tout seuls la marche. Solidement harnachés, bâtés, sûrs que rien ne ballotte autour d'eux, la bouche libre, un licol seulement aux naseaux, quelques pompons, une sonnaille parfois au poitrail, ils choisissent d'instinct le sol le plus sûr, se hâtent, ralentissent, s'arrêtent une seconde, réfléchissent, repartent, sans accepter une

indication de la longe, du geste ou de la voix. Ce sont d'admirables bêtes. Moyennes, robustes et découplées, musclées et assouplies également, comme il arrive en ces terrains accidentés, elles manifestent une force et une aisance sans pareilles. Et le souffle répond à l'os et à la chair : il est inépuisable. Elles gagnent dans la montagne sans fatigue aucune, d'une allure élastique et puissante, avec ce noble balancement de hanches des animaux équilibrés.

Ce va et vient est une joie pour l'étranger. On peut le dire muet. Ces gens des monts, des neiges et des lacs parlent peu. Avec l'inconnu, ils en restent à un salut bref, en passant. Un regard furtif suit, chez les femmes surtout, dont la face se colore un instant. Et puis on s'est croisé, l'un montant, l'autre descendant, ou dépassé pour toujours, et le son de la voix reste seul dans le souvenir, en témoignage de la rencontre.

Une autre impression m'attendait en haut, la nuit venue : celle du silence insoupçonné de ces parages. Aux champs, au fond des terres même, l'absence de bruits n'est jamais entière. Un chien aboie, un taureau mugit de désir en rôdant, une bête maraudeuse jette son cri de chasse, un char roule attardé, un homme chante en rentrant d'une veillée ; enfin, on ne sait quelle rumeur sortie de tout : des maisons, des bois, du sol et des eaux, circule incessamment dans l'ombre. C'est elle qui avertit l'animal, captée par son oreille pointée, et que l'homme, la main en cornet à la sienne, peut percevoir aussi... En ce pays, pour peu qu'on s'écarte, on connaît le silence absolu. Pas un souffle, un soupir, pas l'ombre d'un son. L'animal le plus subtil tendrait l'oreille en vain. L'eau qui glisse même se tait ; et quand deux cailles enamourées qui se cherchaient eurent fini de s'appeler, le silence tomba, si vaste et si profond que l'abîme aérien en parut plus solitaire, plus vide et plus inanimé...

XXVI. — LES TRAVAUX

Je me laisse entraîner... Je n'étais pas venu voir ces figures du monde, si chargées de beauté soient-elles, mais bien les travaux de l'homme dans ces monts, bâtissant, transformant, créant. Des forces, des énergies inépuisables autant qu'insoupçonnées se perdaient là depuis le commencement. Les eaux

innombrables restaient stériles. Si quelques-unes d'entre elles abreuvaient l'arbre et ses multitudes, et divisées en saignées comme le doigt, baignaient l'herbe opulente des riverains, la masse se précipitait inutile, roulant quelques pierres, lavant d'écume les grands rocs nus à pic. L'homme, un jour, enfin, talonné par ses besoins, après avoir si longtemps parcouru ces parages sans rien imaginer d'autre que la nature elle-même, s'arrêta devant cette houille blanche intarissable, perdue, — c'est le nom qu'il lui donne, — et résolut d'en tirer parti. Et voici que, captée, canalisée, consommée à son gré, elle engendre sous son œil un agent mystérieux et muet, l'électricité, en sa triple essence, force, lumière et chaleur : toute la vie en un mot. Et maintenant le vocable « vallée d'Aspe » ne désigne plus seulement le site incomparable, mais encore une Société de forces motrices, constituée pour produire, transporter et distribuer de l'énergie électrique.

Il s'agissait avant tout d'aménager en chutes les eaux concédées de la vallée, sur le trajet de 54 kilomètres. Déjà, tout un chapelet d'usines construites ou en construction, à Estaëns, aux Forges d'Abel, au Baralet, à Eygun-Lescuns, à Esquit, à Escot, à Asasp, à Lourdios, s'égrène de paliers en paliers, le long du couloir magnifique, depuis le plus haut val jusqu'à la plaine d'Oloron, donnant ou promettant des sources d'énergie sans fin, d'une puissance totale de 100000 chevaux. Que l'on se figure l'alimentation en houille blanche! Aussi pour y suffire, les parages explorés, le volume des gaves évalué, en tenant compte même de ce que les cascades saisonnières apportent, partout, en amont de ces usines, des bassins régulateurs ont été bâtis, destinés à assurer une masse d'eau constante aux chutes artificielles. Ces bassins sont formés par des barrages élevés dans les lits des gaves. Ce sont de puissants ouvrages de maçonnerie. On y trouve des grilles pour arrêter les débris de toute sorte charriés par l'eau ; des crêtes pour déverser le trop plein ; des vannes pour régler le débit : des vannes qu'un jeu de flotteurs abaisse ou élève en même temps que le niveau du bassin lui-même monte ou descend ; enfin tout un ensemble qui fonctionne automatiquement. Quand le barrage est monté dans le lit d'un torrent suffisamment abondant, le problème de l'accumulation de l'eau est résolu de soi. Mais il arrive qu'elle n'abonde point assez. Alors, on va la chercher ailleurs, aussi

loin, aussi haut qu'il faut. On la capte dans des canalisations en ciment armé, on la conduit, on la jette où elle manque : torrent à la rescousse d'un torrent. J'en connais une, en ce moment en cours d'exécution, qui, ouverte aux hautes altitudes, à l'endroit où le gave de Lescuns soudant ses deux bras roule enflé, le prendra là tout écumant, et, l'endiguant, l'égalisant, l'apaisant entre ses parois rigides, le conduira jusqu'à son point de chute, par un chemin de crête de plusieurs kilomètres, et pour un saut de mille pieds. Encore cela ne sera-t-il que la course, que le vol d'une flèche : quelque chose qui file au but à ciel libre. Mais d'autres circulent à travers monts. D'autres en épousent le relief, ondoyant sur les flancs, s'accrochant aux aspérités; ou bien, trouvant un éperon, y pénètrent, le percent et continuent, plongent dans les entrailles compactes de la pierre, multiplient les passages, sans rien perdre de la direction, sans se lasser jamais de ce cheminement : si bien qu'on dirait d'un fil qui entre et sort, d'un fil maçonné... Et la montagne, par endroits, en est toute cousue...

De toute façon les bassins sont emplis : au fil du lit, au fil de la canalisation... Quelques-uns forment de véritables lacs. Celui de Lourdios contiendra 12 000 000 de mètres cubes. Il changera l'aspect des lieux, apportant ce rayonnement, cette fraîcheur, ce charme limpide des nappes étalées qui reposent. Les oiseaux migrateurs étonnés plieront l'aile au retour, au bord de cette onde inconnue... On conçoit que de pareilles masses de flots captées tarissent les gaves. De fait, on en rencontre des tronçons entiers à sec presque, où quelques filets seuls serpentent encore, entretenant le lit, assurant l'irrigation des terres voisines. Mais rien n'est perdu, pas la lampée même d'un isard en voyage. L'usine servie, l'usine dépassée, tout de suite, à sa porte, le torrent est rendu à son cours, dégorgé tout entier, et se remet à fuir, aussi rapide et bondissant, plus tumultueux peut-être, comme heureux de s'ébattre au sortir de ses liens... Il arrive qu'on le libère en partie avant. Alors on détourne ce bras, on lui ouvre une issue, on le jette ailleurs. Il tombe à l'ordinaire de haut. J'ai vu une de ces cascades, à Esquit. Elle se comportait comme la plus majestueuse cataracte. En touchant le vide, en s'y abîmant, elle se perdait aussi d'un bond, développait la même courbe liquide, irisée, et rendait ce mugissement éternel et égal, unique dans les bruits de la nature...

La mer qui déferle, le vent qui souffle, l'orage qui gronde ont mille sons. La cascade seule répète son fracas sur le même ton, de la même voix, et c'est pourquoi sans doute on parle de sa plainte.

Accumulée, réglée, l'eau est déversée en colonne, précipitée du bassin vers l'usine, dans une autre canalisation où elle forme chute. Celle-ci, toujours très accusée, est, par endroits, perpendiculaire. Une chute type est celle de l'usine d'Estaëns. Elle prend naissance du lac naturel de même nom, à près de 2000 mètres, qui est alimenté par les pentes est du pic d'Anie, toujours encombrées de neige, et qu'un barrage de 60 mètres de long, 15 de large à la base, 15 de haut, remblaie en aval et élève de niveau. La crête de la muraille fait chemin de ronde. Ici, ni ciment armé, ni fonte; la plus fine, la plus dense ne saurait servir. Celle-ci comme celui-là éclaterait sous la poussée de la colonne et ses coups de bélier au départ de l'eau, après ses arrêts; et la fonte encore ne résisterait pas aux efforts de dilatation et de contraction qui travaillent le métal à ces altitudes, dans cet air si limpide, où un froid vif tombé des cimes succède brusquement à la chaleur intense d'un soleil qui rayonne sans obstacle : car là-haut, il balaie tout. Cette pression, ces efforts atteignent des chiffres d'évaluations inouïs. On n'ose citer, de peur d'invraisemblance, de crainte d'erreur. Ne m'a-t-on pas appris que dix mètres de chute, considérée comme perpendiculaire, donnent un kilo de pression par centimètre carré?... Et il y a 10000 centimètres carrés, par mètre, et la colonne d'eau est haute de 475! Quel poids formidable!... Pour en avoir une idée, ouvrons un robinet de purge, sous une pression seulement de 40 kilos. Aussitôt le jet part, s'élance, monte à cent mètres ou plus, si tendu et rigide, si compact qu'il n'est point possible de le couper. L'homme le plus fort, armé du sabre le mieux affilé, n'arrive point à le faire. L'imprudent qui le toucherait de la main, verrait instantanément sa chair voler, arrachée jusqu'à l'os. Le mouvement moléculaire du métal, dans une canalisation telle que celle-ci, calculé en poussée, en poids correspondant, n'est pas moins stupéfiant. On parle d'un développement de force équivalent au poids de 300000 kilos, supporté en un point quelconque. Les ingénieurs cependant ont répondu à tout cela, maîtrisé tout cela. Ils ont construit une conduite faite de tôles d'acier, appelée « conduite

forcée », d'une périphérie de deux mètres, d'une épaisseur des cloisons de 22 millimètres, assemblée section par section par des boulons de 6 centimètres de diamètre, au nombre de vingt-quatre pour le même joint : une sorte de chemise de force qui résiste à tout : aux pesées, aux chocs, aux mouvements moléculaires. Cela, non seulement par l'épaisseur des cloisons, par la puissance des assemblages, mais encore, surtout, par l'élasticité étonnante dont cet acier est doué, qui lui permet de céder et de se reprendre, comme une main qui s'ouvre sans lâcher prise et se referme. Mais ce n'était point tout que de maîtriser, de contenir ces forces, il fallait aussi les immobiliser. Tout flottement peut disjoindre la canalisation. Alors on a fixé celle-ci. D'angle en angle, ou de cent en cent mètres dans le trajet direct, on a bâti des massifs de maçonnerie dits d'ancrage qui la maintiennent, pesant chacun plusieurs centaines de mille kilos, en moellons granitiques liés par un ciment aussi dur qu'eux où d'autres blocs mis en poudre et tamisés entrent comme sable de mélange... Ces massifs, quel qu'en soit l'aplomb, font inébranlablement corps avec le sol. L'aspect de tant de matière employée, ajustée, est écrasant... Là-dedans l'eau se rue et bat, là-dessus l'air brûlant ou glacé s'exerce en vain, l'acier prête, la pierre ne bronche pas, et le miracle est accompli.

Toutes les chutes sont ménagées dans des conduites forcées.

L'usine d'Estaëns, la première du chapelet, le premier grain, est une station de secours, ce que l'on nomme usine saisonnière, ainsi appelée parce qu'elle fournit aux autres l'énergie supplémentaire, la réserve subite de courant nécessaire aux heures de pointe, et la répand dans le réseau. Les heures de pointe sonnent au crépuscule, quand, à la fois, il faut faire face aux dépenses de force et de lumière. Je suis monté jusque-là, plus haut, jusqu'au point où la conduite s'abouche au lac, à 15 mètres au-dessous. Il y a là un val délicieux, comme une conque. Des filets d'eau y glissent et l'arrosent, que l'on entend à peine, et des rocs moussus y sont épars comme des sièges. Pas un arbre, mais des fougères et des bruyères aux clochettes pourprées, poussées dru en bandes alternées, pareilles à des zébrures sur le pelage d'un animal. Autour, des murailles à perte de vue, aux pans inclinés, vêtues de même, sauf une à demi-nue, vers le Nord, qui porte comme une cicatrice le lit desséché d'un torrent d'hiver. Quelques

bergers et leurs ouailles hantent seuls le parage avec les ours en nombre encore. On distingue les sentiers par où ces bêtes descendent vers leur proie, et que les bergers suivent aussi pour gagner les pâturages. Les combats sont fréquents entre eux. Et les hommes s'attaquent aux portées, dans l'espoir « de détruire la semence ». On m'a dit que parfois on peut voir, au bord du ciel, le long d'une âpre crête, une ourse dont on a tué les petits, se traîner rudement sur le ventre pour apaiser l'irritation de ses mamelles pleines, inutilement gonflées...

Mais, suivons... A l'usine, l'eau commence tout de suite son office de houille blanche. Elle anime les deux appareils principaux, la turbine et l'alternateur. La turbine est un organisme chargé de transformer en mouvement et force la pression formidable de la chute. Cette poussée s'exerce sur une roue de métal munie d'aubages spéciaux, et fixée sur un axe, arbre d'acier puissant. L'arbre transmet mouvement et force à l'alternateur, où ils engendrent le fluide. On sait que le fluide est produit par la rotation d'une bobine, d'un enroulement de fils métalliques et par sa lutte dans le champ magnétique d'un aimant. C'est le principe appliqué dans l'alternateur. Composé de deux pièces, l'excitatrice et l'alternateur proprement dit, où se trouvent des sortes de groupes de bobines et d'aimants agissant les uns sur les autres, il a pour fonction de fournir le courant, appelé énergie électrique, sous une forme utilisable. Pour ce fluide produit, il est d'autant plus puissant que la source hydraulique est plus importante.

Mais cette énergie électrique est destinée à être transportée à de grandes distances. Elle doit donc conserver toute sa force. On use pour cela d'un troisième appareil, le transformateur. Celui-ci élève à volonté la tension du courant, le rendant susceptible ainsi d'effectuer tous les parcours. Et cela avec le moins de perte d'énergie possible. Ce transformateur est dit élévateur. De là l'électricité s'embarque sur les lignes.

Un mot en passant de celles-ci. Elles forment un circuit fermé sur alternateur. Le fluide circule à l'aller et au retour sur les mêmes fils de cuivre, au nombre ici de trois, ce qui fait dire que le courant est triphasé. Il va, dans la première phase, par le fil 1 et revient par le fil 2 ; dans la seconde, il va par le fil 2 et revient par le fil 3 ; dans la troisième, par le 3 et par le 1. Au reste, les trois phases sont simultanées. Des pylones

soit en ciment armé, avec des marches ou étriers pour y monter, soit en lames d'acier entretoisées, portent les fils et jalonnent l'espace. Et les fils traversent des isolateurs de verre volumineux, en forme de cloches sans battant, qui reposent eux-mêmes sur des sortes de bras horizontaux étendus au sommet du pylone, et désignés sous le nom d'armement. Ces pylones, de loin, quand les isolateurs et les fils se fondent dans l'atmosphère, ont le port et l'aspect pathétiques de la croix. J'en sais un dressé sur un éperon, se détachant sur le ciel étroit d'un défilé, qui semble attendre quelque martyr.

A destination, le courant ne saurait être utilisé sous haute tension : pas plus avec fruit que sans danger. Alors on le réduit, on le fractionne, on le morcelle. Ainsi, amené aux portes d'une cité, avec une tension de 60 000 volts, il est abaissé d'un tour de bouton de 15 000 à 5 000, et, entré en ville, à 300, 200, 150, 115, suivant les besoins. Ce résultat est dû encore au transformateur ; à d'autres, en cascades, du même type entièrement, opérant en sens inverse. Admirable instrument à double effet. Celui-ci est appelée réducteur.

Ce n'est point tout. Cette électricité doit se prêter en chemin à toute manipulation. On installe donc, sur des points déterminés du réseau, des postes dits de transformation, de coupure ou de raccordement. De transformation quand il s'agit de distribuer le courant, de coupure quand on l'interrompt, de raccordement quand on veut brancher deux lignes l'une sur l'autre. On pourrait dire que tout cela joue à la manière d'une conduite d'eau munie de réservoirs et de robinets : avec tant de souplesse et tant de puissance ensemble, avec une si grande sûreté de maniement, que le courant est apte à actionner l'aiguille d'une machine à coudre et, à côté, l'automotrice d'un rapide...

C'est magnifique d'invention, d'adaptation, de précision. Rien ne serait plus grand que le cerveau de l'homme, s'il n'y avait son cœur...

XXVII. — LE « CANTO HONDO » (1)

Un souvenir, avant de quitter ces montagnes... Comme je regardais, du haut d'un pont de fortune, deux ouvriers détachés d'une équipe qui montait un barrage dans le gave d'Aspe,

(1) Le chant profond.

attaquer à la perforatrice un point particulièrement résistant de la rive pour y placer un explosif, et que j'écoutais vibrer le bruit grêle et saccadé de l'outil, un des deux hommes entonna tout à coup un chant haut, longuement tenu sur la même note, modulé à peine, et traversé d'éclats, d'appels lointains et de cris, quelque chose comme une vocifération désespérée qui faisait venir des frissons... L'homme donnait toute sa voix et dominait le bruit sec de son outil. Je n'ai rien entendu de si nostalgique et véhément à la fois, de si poignant : « C'est un « canto hondo », me dit-on, une complainte du temps des Maures, du temps de servitude, de violence et de rapt. Après tant de générations, aucun accent n'en est éteint. Écoutez... Celui qui chante est « Andalous ». Et je fermai les yeux pour mieux entendre. Et c'était bien un chant de rapt... Une lamentation poussée par les pères et les maris des femmes razziées, impuissants sous le joug à les défendre, que les vainqueurs se partageaient comme un riche et suave butin. Fils basanés de l'Afrique aux yeux ardents, que tentaient les filles éclatantes de l'Espagne, de chair si soyeuse souvent, si nacrée, ils arrivaient, bride abattue, sur leurs maigres chevaux, se saisissaient de ces belles proies, et les emportaient comme le vent. Les vierges, les épouses, jetées en travers de l'arçon, griffant et mordant, se débattaient en vain sous le poing infidèle, souillées déjà, et l'on voyait, découverts dans la lutte, les flancs nus étinceler sur l'acier bruni des cottes de mailles, et les chevelures défaites, couleur de nuit ou d'aurore, ruisseler jusqu'aux sabots des étalons, parmi les crinières pendantes. Et les cris, les appels, les adieux, et les sanglots hurlés se taisaient d'épuisement, et l'Espagne femme à femme perdait de sa parure humaine... C'est pourquoi le grand Cid Libérateur, le Cid Campéador s'arrachait des bras de Chimène, et revenait tout sanglant.

XXVIII. — LE RAYON D'ACTION

Il est immense. Hantée d'ambitions hardies, envisageant la diffusion de l'électricité sur un champ sans limites presque, la vallée d'Aspe a lié partie avec tous les producteurs d'énergie électrique des Pyrénées occidentales d'une part : la Compagnie du Chemin du Midi, la Société minière de Penarroya, la Société

des Produits azotés, la Compagnie d'Électricité industrielle, et une foule de groupements secondaires ; et d'autre part, avec la Société des Forces motrices de la Vienne, tendant à animer, à éclairer toute la face ouest de la France, le sud-ouest et le centre-ouest, des Pyrénées à la Loire ; peut-être un jour plus loin encore, en diagonale, tout le sud-est, d'une mer à l'autre, de la Méditerranée où le soleil s'allume à l'Océan où il s'éteint ; les grandes voies ferrées, pourvues de lignes à haute tension, devant être utilisées partout pour transporter force, lumière, chaleur... Le programme est en cours d'exécution. De mois en mois, la tache de feu pour ainsi dire s'étend. Du sein même de la montagne, où le plus humble logis, si perdu soit-il, capte au passage son étincelle, les courants ne cessent de pénétrer les pays, les régions, les provinces, rayonnant et bifurquant de pylone en pylone. Les gares, les chantiers, les usines, les ateliers se mettent en mouvement, les convois roulent, les cités s'illuminent déjà, touchés ou entraînés par l'agent impondérable, sûrs de le trouver toujours prêt à toutes les besognes, instantanément...

Succession d'ondes sans intervalle moléculaire aucun, aussi rapide que la pensée, l'électricité se propage en effet avec une vitesse inconcevable, telle qu'un courant lancé autour du monde, un fil supposé placé, elle irait et reviendrait en deux secondes, le temps de frapper deux fois du doigt sur une table... Donc le Béarn, la Bigorre, la Gascogne, la Guyenne, la Saintonge, le Poitou, avec leurs villes grandissantes, assises dans les terres, sur les sables ou sur les eaux, Pau, Bayonne, Biarritz, Dax, Mont-de-Marsan, Agen, Bordeaux, Rochefort, Poitiers, Chatellerault, et leurs satellites, jusqu'à la poussière vivante des bourgs, des villages, des hameaux et des toits épars, — en attendant le Languedoc et le Roussillon et leurs plaines consumées du vent d'autan, — ont part ou auront part au ruissellement de vie ardente... Non seulement instantanément, à l'heure dite, comme en un monde libre d'obstacles, mais de plus sans défaillance, sans fléchissement de puissance ou d'intensité. Car les usines se stimulent, se prêtent assistance les unes aux autres par le canal des postes, échangeant du fluide comme aux astres des rayons, d'un bout à l'autre d'un pays, de tous les points de la rose des vents. Car les sources, les chutes, les lacs régularisent et complètent mutuellement leur

régime, comme s'il n'y avait qu'une seule nappe en action, en écoulement, d'un niveau toujours égal, génératrice d'une énergie unique. J'ai indiqué le fait d'un mot pour l'usine saisonnière d'Estaëns, comme pour toute station similaire, qui intervient aux heures de pointe sans laisser baisser une lampe, ni ralentir une bielle; je le souligne davantage encore à propos du système d'ensemble hydraulique des Pyrénées et du Plateau central dont les eaux, à travers tant d'espace, sont destinées à assurer entre elles l'équilibre de production d'énergie, la période d'étiage des unes correspondant à l'époque des hautes crues des autres, et réciproquement. Que la masse liquide en travail dans les Pyrénées vienne à diminuer l'hiver, saisie par le gel, aussitôt les torrents du Plateau apportent l'appoint escompté, et inversement, quand la chaleur sévit dans le Massif central et y fait décroître les chutes. L'électricité alertée part de l'une ou de l'autre extrémité, dévore la distance, traversant le poste de raccordement des deux réseaux à Pessac, près Bordeaux, et renforce ici le courant affaibli, ou le rétablit là, interrompu. On dirait qu'on lui fait signe...

Nous sommes dans le rayon d'action projeté. Nous attendons impatiemment l'électrification de nos campagnes. Châtelains, métayers, artisans, tâcherons, qui avons besoin de lumière pour vaquer aisément à nos besognes du soir, de force motrice pour remplacer les bras absents. Déjà nous ne rendons à nos biens que les soins essentiels, nous n'apportons à nos outils que les réparations urgentes, rien qui parachève une préparation du sol, rien qui maintienne l'outil en son jeu intégral. La hâte est dans tout... Nous avons besoin de lumière aussitôt faite que désirée, dans nos cuisines, nos écuries, nos étables, nos granges, nos hangars, nos chais, dehors même pour prolonger un travail, partout où le paysan s'efforce dans l'intérêt commun autant que dans le sien : car il est le nourricier... De la lumière rapide, constante, parce que cet homme seul maintenant, qui se dépense tout le jour à un labeur autrefois partagé, s'assied en rentrant le soir, exténué, et ne se lève plus pour peu qu'un souci, qu'un soin l'importune.

Un rien comme ceci : garnir, allumer, prendre une lampe, une lanterne qu'un souffle éteint, qu'un choc brise, pour laquelle il faut revenir, repartir, des pas encore, des pas toujours, ce rien le rebute. Tenir un lumignon garni, en effet, est

une de ces menues précautions qui n'entrent pas dans les habitudes du paysan : une parmi tant d'autres. De plus, cela éclaire mal, risque de choir, demande attention pour être posé ou suspendu. Alors l'homme reste les pieds sur les chenêts. Il ne va point retourner une dernière fois la litière pour mieux coucher ses bêtes, ni vérifier les attaches; ni, dans la grange, graisser un char, qui grinçait aujourd'hui augmentant le tirage; ni revoir un outil mécanique qui ferraille; encore moins faire le tour des clôtures, des portes ou de croisées battantes. La femme de même, la nuit venue, interrompt nombre de soins. Elle aussi aimerait coudre sans perdre ses yeux devant une mèche qui fume; porter les pâtées une main libre, en pouvant changer le fardeau de côté; voir, chercher, circuler dans une maison bien éclairée, en ménageant les absences... Mais qu'un bouton tourné, tout à coup la lumière emplisse le logis, accompagne les pas en s'éteignant et se rallumant tour à tour, comme dans un jeu d'ombre et de clarté alterné, perce l'obscurité la plus noire, et, mobile, au bout d'un fil, puisse être promenée avec l'œil du sol au plafond : homme et femme allégés, sollicités on dirait, cèdent à la flamme vive, joyeuse, et suivent le rayon éclatant comme ils sortent le matin au trait radieux du soleil.

Nous avons surtout besoin de force motrice. De gagner par elle du temps, ce temps qui nous manque pour arriver à tout, de remplacer les bras absents par les rouages qu'elle anime Je ne m'arrête pas aux grands domaines où, dans l'étable, vingt ou trente vaches seront traites à la fois à la machine électrique, et leur lait écrémé, baratté, malaxé, tandis que de l'autre côté du mur, le même fluide actionnera les vastes pressoirs écrasant des tonnes de raisin, et, plus outre, dans les labours bossués, halera les lourdes charrues polysocs : ces domaines ayant les ressources d'exploitation nécessaires en toutes circonstances. J'envisage les moyennes et les petites propriétés où la jachère empiète sur l'emblavure et la lande sur la vigne, où la terre déborde le maître insuffisamment aidé. Or, si la terre est patiente, généreuse, elle se lasse d'être négligée ou servie trop tard. « Elle est jalouse », comme dit le paysan.

Aimant la main, aimant l'étreinte de l'homme, elle demande sa présence continue, de longues heures « à passer dessus ». L'électricité attendue les ménagera. Elle permettra de faire vite à la maison, sur l'aire, sur le chantier les besognes indispen-

sables d'une part, et de l'autre, et, partant, elle rendra libre pour retourner plus tôt vers la terre, aussitôt presque qu'autrefois, quand un peuple fervent s'empressait à sa culture, à son service. Où il fallait tant de bras, seule, muette, irrésistible, elle mettra en mouvement d'un choc d'étincelle, et l'homme n'aura plus qu'à régler sa force, qu'à la surveiller et à la manier, en lui présentant le travail à dépêcher, debout ou assis près de l'organisme métallique où elle se répandra. Broyeuses d'engrais, de tourteaux, de pommes de terre; aplatisseurs ou concasseurs de grains; coupe-racines et hache-paille; van mécanique, égrainoir à maïs, moulin à farine; scie à bois; — je ne sors pas de la maison, — baratte, machine à pétrin, lessiveuse et machine à coudre; et, dans la cour, pompe, monte-foin, batteuse : d'autres que je ne connais point, que je ne prévois pas, comme autant de serviteurs infatigables obéissant au doigt et à l'œil, s'empresseront dans une hâte exacte. Instruments de toute dimension et force, adaptés aux besoins, si bien qu'une métairie même en pourra posséder un jeu complet, comme elle possède la série entière d'outils aratoires. Il y aura un train électrique comme il y a un train agricole, dont chaque sujet rendra autant qu'une équipe, épargnant pour une fois le souffle et la sueur de l'homme.

Voici quelques chiffres de production et quelques prix de revient. Un broyeur d'engrais travaillera 2000 à 2500 kilos de matière par heure, pour 2 fr. 40; un aplatisseur d'avoine, 400 kilos pour 1 fr. 05 centimes; un coupe-racines 1500 pour 4 fr. 03; un hache-paille 400 pour 1 fr. 50 centimes; un égrainoir à maïs 900 kilos à 16 centimes les 100; un moulin à farine 100 à 1 fr. 20; une batteuse à grains 8 à 10 hectolitres, à 64 centimes l'un. Bien entendu, chaque appareil employant une énergie proportionnée à l'effort demandé, mais qui n'excède pas pour les plus puissants, la batteuse par exemple, 6 à 8 chevaux et 3 à 4, 2 à 3, 2 à 1, et moins encore, une moitié, un dixième de cheval pour les autres, du monte-foin au van, de la scie circulaire à bois au moulin à farine : et le plus fragile de tous, la machine à coudre.

Ce que je dis pour l'exploitation rurale s'applique aux ateliers. Ces ateliers, qui deviennent des dépôts d'outils détraqués, où ils prennent la file, la suite, où ils s'entassent à ce point que les derniers dételés passeront à la revision bien

après le moment utile, s'ils ne sont pas oubliés, et, un jour, gênants, « mis par côté », c'est-à-dire volontairement abandonnés ! Il ne reste souvent qu'à les aller chercher, à les faire servir tels quels, en attendant qu'ils s'ankylosent de partout, car les vieux instruments trop fatigués se raidissent aussi et cassent tout à coup... Menuisiers, charrons, mécaniciens trouveront dans l'électricité l'aide puissante impossible désormais à embaucher. L'apprenti n'existe plus. Un vieux menuisier me confiait : « c'est que personne, monsieur, ne veut plus croire » : entendre, apprendre, obéir, écouter, respecter gens et choses. Le fluide rendra vie à l'atelier qui se vide. A peu de frais, comme à la métairie. On compte qu'un moteur de 2 à 3 chevaux suffit pour actionner un atelier rural. Et l'installation est peu coûteuse, comme la dépense de courant minime, les outils ne fonctionnant jamais à la fois.

Si je ne dis rien des avantages pécuniaires de l'électricité-lumière, c'est que les barèmes de consommation et de prix sont dans toutes les mains ; et rien de l'électricité-chaleur, c'est que des expériences culturales sont en cours, dont il faut attendre les résultats. Elles sont du plus grand intérêt. On voit déjà les ondes électriques aider à la dessiccation du foin. Émises sous les meules fraîches montées, elles prolongent la nuit l'action des rayons solaires, pénétrant la masse herbeuse d'une chaleur égale qui continue à l'exprimer, abrégeant considérablement le temps passé aux façons habituelles du séchage. Elles ne saisissent pas le foin, ne le raidissent pas, ne le blanchissent pas ; elles le laissent plein d'odeur et de sucs, comme le soleil le plus mesuré.

Mais voici une autre application de l'électricité particulière à notre coin : chercher l'eau où elle se trouve et l'amener dans nos petites villes. Nombre d'elles en manquent, bâties à flanc de coteau, alignées le long d'une crête, perchées sur un piton. J'en sais une, bien amie, qui est célèbre pour sa disette. S'il y a l'eau nécessaire pour boire et cuisiner, se laver, au fond de puits sans fin, avares, sinon intermittents, dans les fontaines de la plaine, elle fait défaut pour l'hygiène et la sécurité. Prendre des bains à domicile, rincer une cuisine, un trottoir, inonder le caniveau d'une rue : nul n'y songe. Certains étés sans pluie, on emplit juste carafe et cuvette : alors que la poussière accumulée forme des lits brûlants où le pied se perd. Fait plus grave, on y est à la merci du feu. J'y ai vu des incendies comme on en

lit dans les histoires du moyen âge, où il ne restait qu'à faire la part du sinistre. Les mares ne donnaient rien à la pompe béante, les puits laissaient à demi vides les seaux de la chaîne, et les barriques montées des sources écartées à grand renfort de bœufs aiguillonnés, n'alimentaient que par à-coups un jet maigre, tout de suite évaporé dans l'immense brasier. Les flammes jaillissaient, plus avides, plus mordantes chaque fois qu'un plafond ou qu'un pan de charpente s'effondrait, nourrissant le foyer, tandis qu'un mugissement continu sortait de l'élément déchaîné, pareil à un grand souffle parcourant une forêt ; et de lourdes fumées étincelantes passaient sur le quartier dévoré. Les gens qui s'empressaient d'abord, criant, courant, s'efforçant, s'arrêtaient et se taisaient d'impuissance, et la grosse cloche, qui s'était ébranlée pour le tocsin dans la haute tour de l'église, cessait elle-même sa clameur précipitée. On n'entendait plus que le mugissement accru du feu...

XXIX. — « LA CANDÈLE DE ROUSÉE »

La chandèle de résine... Elle n'a cessé de me hanter, au milieu de ces clartés nouvelles. Elle est un de mes souvenirs d'enfance. Je la vois toujours brûler comme un point de feu crépitant, dans un halo invraisemblable de fumée. Nous sommes à la saison où on en consommait le plus, ce temps des vendanges où, fichée aux murs au bout d'une tige de fer à deux doigts, elle peuplait les chais et les pressoirs, admise seule à les éclairer, comme les cierges pour un autel. On l'achetait l'été sur les marchés de la Lande voisine, en pains comme le sucre, et on la mettait en réserve dans l'arrière-cuisine parmi les premiers sacs de pommes de terre. Couleur d'or, elle luisait vaguement, et les araignées tissaient dessus leurs fines toiles grises.

Quand les premières grappes mûrissaient, on préparait les longs fils d'étoupe destinés à former les mèches, et on la fondait dans de vieux chaudrons de rebut où elle bouillait pesamment. Et puis on plongeait dedans une première fois la mèche ; on la retirait, on l'égouttait, on la modelait avec les doigts ; et puis une seconde fois, afin que la matière se répandît également le long des fils. Après quoi on portait la chandelle toute molle encore sur une table où on la roulait à la main jusqu'à consis-

lance. C'était l'affaire des vieilles femmes. Elles avaient soin d'avoir toujours à portée une assiette d'eau pour y tremper et pour y rafraîchir leurs doigts échauffés.

On brûlait ces chandelles sans compter, l'une succédant à l'autre à peine éteinte. Et comme on avait laissé dépasser les mèches aux deux bouts, on les brûlait tout entières, les retournant sur elles-mêmes, dès qu'elles étaient consumées jusqu'au milieu. Jamais l'expression « brûler la chandelle par les deux bouts » ne fut plus juste. La flamme n'en était point pour cela plus vive. Rougeâtre ou jaunâtre, elle pétillait abondamment, encombrée de grains de résine mal fondus, et projetait des éclats obscurs sous lesquels gens et choses paraissaient danser. Les hommes surtout, qu'elle n'éclairait que du côté où elle les frappait, n'étant point assez forte pour irradier autour, prenaient d'étranges aspects. Quand ils piétinaient les couches de raisin, les jambes nues, appuyés sur leurs pelles, ils ressemblaient à ces rois et reines, à ces valets de cartes à jouer que l'on ne voit que sur une face. Gamin, je contemplais sans fin ces figures d'hommes simplifiées, qui s'agitaient sur le fond défraîchi des murs.

Et puis je passais dans le chai. Les chandelles étaient là en paquets. J'y venais suivre des yeux la fumée merveilleuse qu'elles faisaient. Quelque chose de lourd, d'opaque, sans volute aucune, qui s'accumulait en lits inertes sous les poutres, pour retomber ensuite et peser sur les épaules des foudres, des grands foudres où 15 000 litres de vin s'engouffraient, comme les nuées pleines d'ombre s'entassent sur le dos des collines les soirs d'hiver. Cette correspondance des choses me captivait. Pour un peu, je me serais figuré voir percer, au milieu, la lune ardente...

Je n'ai pas voulu laisser s'éteindre tout à fait la candèle dé rousée...

En terminant, je tiens à remercier M. Valatelli, directeur de la vallée d'Aspe, et M. Goddyn, ingénieur électricien, pour la grâce qu'ils ont mise, le premier, à m'ouvrir ses usines et ses chantiers, le second, à me les faire visiter, m'instruisant de cette électricité mystérieuse, ouvrant mes regards profanes aux prodiges qu'elle réalise ou promet.

JOSEPH DE PESQUIDOUX.

(A suivre.)

MICHELET ET MONTALEMBERT

D'APRÈS LEUR CORRESPONDANCE INÉDITE

Michelet et Montalembert ! Qu'on rapproche ou plutôt que l'on heurte ces deux noms et immédiatement surgit dans l'esprit l'image de deux grands adversaires. Ils rappellent les luttes politiques et religieuses de la Monarchie de Juillet, et c'est un duel qu'ils évoquent. D'un côté, dans le Collège de France envahi par une foule enthousiaste et turbulente, voici Michelet : maigre, pâle, nerveux, prématurément blanchi, il lance aux Jésuites, du haut de sa chaire, sa véhémente déclaration de guerre. De l'autre, voilà Montalembert : le visage jeune et plein, encadré de longs cheveux blonds, il monte, avec l'aisance du gentilhomme, à la tribune de la Chambre des pairs et, s'animant peu à peu, il emporte bientôt l'assemblée haletante dans le torrent de son éloquence et de son action oratoire. Et autour de ce duel se déroule la bataille des idées contemporaines : là l'offensive contre les doctrines de l'Université ; ici l'assaut pour la liberté de l'enseignement. Aux cours de Michelet sur les Jésuites, à son livre : *le Prêtre* répondent les articles de Louis Veuillot dans *l'Univers*, les mandements des évêques. Les attaques et les ripostes se multiplient. C'est, dans ces années 1843-1845, un déchaînement d'articles, de pamphlets, de débats académiques et parlementaires. Mêlée qui, certes, fond dans ses remous de notables combattants, comme Edgar Quinet, Villemain, Guizot, Victor Cousin, comme Lacordaire, l'abbé Dupanloup, le Père de Ravignan, Louis Veuillot, mais qui reste dominée par l'éclat de deux voix également éloquentes et généreuses, Michelet et Montalembert. Le premier, plébéien ardent, tendu, frémissant de fièvre et d'inquiétude, le plus âgé et le plus impressionnable, l'autre aristocrate, maître de

lui-même, en pleine possession de son talent, ils paraissent se défier, aux antipodes de la société, de la pensée et de l'action.

Et pourtant, — on ne s'en doute pas généralement, — ils ont été unis par les liens de l'amitié, de l'estime et de l'admiration mutuelles. L'un professeur, l'autre disciple, ils ont fait le même rêve libéral aux environs de 1830. S'ils ont été séparés un jour par la question religieuse, ils se sont trouvés un instant d'accord sur le terrain politique et social. Ils ont eu pour ami Lamennais dont le journal *l'Avenir* salua avec sympathie les débuts de Michelet.

De plus, tous deux ont été de fervents champions du moyen âge et de l'art gothique. Qui ne se souvient des pages magnifiques consacrées aux cathédrales dans le tome II de l'*Histoire de France?* Comme Victor Hugo, comme Montalembert, Michelet proteste contre le vandalisme qui sévit dans la restauration des monuments religieux, contre l'abandon des vieilles pierres sacrées. C'est seulement en 1843 qu'il dira un pathétique adieu au moyen âge catholique. Il s'indignera encore « de la conjuration du maçon et du prêtre » qui défigure les églises, mais il ajoutera, au cours d'une visite à Saint-Ouen de Rouen : « ils me rendent un grand service en me détachant de ces pierres. »

Enfin tous deux, unis par le même amour de la France, n'ont pas oublié pour cela le reste du monde. Ils ont eu une admirable curiosité européenne, une rare intelligence cosmopolite. Ils ont été les interprètes et les défenseurs de la Pologne, de l'Irlande, des petites nations opprimées. L'un et l'autre possédaient une connaissance des langues exceptionnelle pour leur temps. Ils ont voyagé en Allemagne, en Italie, en Angleterre; ils ont été en relations avec des écrivains et des hommes politiques de tous les pays. N'ont-ils pas eu comme ami commun le poète polonais Adam Mickiewicz? Au cours de leurs voyages en Allemagne, n'ont-ils pas rencontré le critique Guillaume Schlegel, l'agitateur Gœrres, le poète Tieck? Le libéralisme de l'un, le catholicisme de l'autre les rattachent aux grands mouvements sociaux et religieux qui ont remué et traversé l'Europe entière entre 1830 et 1848.

Ajoutons encore ceci : quand Michelet et Montalembert se furent éloignés l'un de l'autre et combattirent dans des rangs opposés, ce fut entre eux une lutte d'idées, non de personnes, — Montalembert en particulier sut toujours distinguer l'adver-

saire de l'homme, — et jamais on ne trouve dans leurs mains des armes déloyales. Si âpre que soit la bataille, elle est menée de front et commande le respect.

Essayons maintenant de reconstituer, à l'aide de leur correspondance inédite, l'histoire de leurs relations. Les lettres de Montalembert, auxquelles j'ajouterai quelques billets inédits de Lamennais, se trouvent au musée Carnavalet et j'en ai pris connaissance grâce à l'obligeance du conservateur M. Jean Robiquet. Celles de Michelet m'ont été gracieusement communiquées par la comtesse André de Montalembert qui a bien voulu autoriser la publication des lettres de son grand père et à qui j'exprime ma respectueuse gratitude.

I. — AU COLLÈGE SAINTE-BARBE

Michelet entra, comme professeur, au collège Sainte-Barbe à l'âge de vingt-quatre ans. Il y enseigna pendant cinq années scolaires, depuis 1822 jusqu'à l'automne de 1827. Son *Précis d'histoire moderne*, résumé de son cours, donne une idée de l'esprit libéral qui inspirait déjà ses leçons. Toutefois, ce libéralisme doit bientôt se mouvoir dans des limites assez étroites, car l'enseignement de l'histoire, établi par Royer-Collard dans toutes les classes secondaires, fut réduit par Mgr de Frayssinous, ministre de l'Instruction publique en 1824, aux classes inférieures du collège, de la sixième à la troisième. Mais, bien qu'il s'adressât souvent à des enfants, tout au plus à des adolescents, il laissa sur eux une ineffaçable empreinte. Il les enthousiasmait par la couleur et par l'élan de sa parole. Son biographe, Gabriel Monod (1), cite parmi ses élèves Désiré Nisard, Alfred Nettement, Armand de Melun, Félix Ravaisson, Victor Duruy et Montalembert.

Cette période de Sainte-Barbe a provoqué, à plusieurs reprises, la curiosité et les recherches de Mme Michelet. Elle trouvait sans doute savoureux ce rapprochement de Montalembert et de Michelet et elle s'adressa à Victor Duruy pour obtenir des renseignements sur leurs premières relations. « Sainte-Barbe, lui répondit celui-ci, était une bonne et honnête maison où l'on travaillait bien et où l'on jouait beaucoup... Cependant

(1) *La vie et la pensée de Jules Michelet*, Paris, 1923.

les nouvelles mœurs scolaires commençaient à se montrer. Deux ou trois groupes se promenaient et discouraient, sans jamais hâter le pas, excepté quand une balle malicieuse s'égarait sur les mollets rebondis de Montalembert, l'orateur du groupe principal. » Et il ajoute plus tard : « Montalembert, mon ancien de trois ou quatre ans au collège Sainte-Barbe, a dû suivre le cours d'histoire de M. Michelet, et je comprends que le maître ait eu de l'affection pour un pareil élève. Dès ce temps-là, Montalembert était, au milieu de ses camarades, ce qu'il fut toujours, pair de France ou député. Il ne jouait jamais, discourait toujours et prenait, naturellement, la première place là où il se trouvait (1). »

Les souvenirs de Victor Duruy sont-ils fidèles ? Gabriel Monod a-t-il raison de ranger Montalembert parmi les élèves de Michelet ? Je ne le crois pas. En effet, celui-ci n'enseignait pas au delà de la troisième, et c'est dans la classe de rhétorique que le jeune Montalembert entra à Sainte-Barbe en octobre 1826. Il eut comme professeur, non pas Michelet (une de ses lettres est formelle à cet égard), mais l'ami intime de l'historien, Hector Poret. Néanmoins, s'il n'a pas été son élève, il fut son disciple, ce qui est mieux. Ce bel adolescent au visage d'un ovale si fin, aux traits nobles et doux, enveloppés par son abondante chevelure blonde, mais dont le regard bleu, si clair, entre directement dans l'âme, n'a pas pu échapper à son attention. Poret peut d'ailleurs avoir parlé de lui à son camarade d'agrégation à qui le directeur de Sainte-Barbe, l'abbé Nicole, ami des Montalembert, l'a recommandé d'autre part. Aussi bien le concours général approche et voici la première lettre que l'élève de rhétorique s'enhardit à adresser à l'éloquent professeur d'histoire.

24 juillet 1827.

« J'ai l'honneur d'offrir mes compliments empressés à monsieur Michelet et de le prier d'avoir l'extrême bonté de me prêter pour aujourd'hui seulement l'ouvrage de Hallam sur le moyen âge (2). Ce livre n'est point à la bibliothèque et me serait fort utile la veille d'une composition en discours français au

(1) Cf. Henri Hauser, *Quelques souvenirs de Victor Duruy*, *Grande Revue*, 25 octobre 1913.

(2) *Tableau de l'Europe au moyen âge*.

concours. C'est M. le directeur qui m'a encouragé à faire cette demande à M. Michelet; j'espère qu'il n'y verra point un manque de discrétion.

« J'ai l'honneur d'être son très humble et très obéissant serviteur.

« CH. DE MONTALEMBERT. »
(Rhétorique.)

Après son succès au concours général (il obtint le second prix d'honneur), le jeune homme semble s'attacher rapidement à Michelet. Celui-ci a quitté Sainte-Barbe pour l'École normale, mais il va le voir chez lui, dans son modeste logement de la rue de la Roquette, il lui emprunte des livres, lui demande des rendez-vous.

Sans date.

« ...Permettez-moi, monsieur, de saisir cette occasion pour vous exprimer toute la sincère reconnaissance que m'inspirent votre excessive obligeance et la peine que vous prenez pour moi depuis quelque temps. Je n'ai pas eu le plaisir d'être votre élève, mais j'espère que vous ne me refuserez pas celui de devenir par la suite votre ami... »

Que peut être, à cette époque, l'influence de Michelet sur Montalembert? A seize ans, celui-ci est aussi nettement catholique qu'il est passionnément libéral. Avant de partir en vacances au château de La Roche-Guyon, chez le jeune duc de Rohan, il écrit à un ami de collège, le 28 août 1827 : « J'ai su conserver ma religion au milieu de cent vingt incrédules; j'espère que Dieu me fera la grâce de ne point laisser perdre mes principes d'indépendance au milieu d'une douzaine d'absolutistes. » Il est plein de la pensée de Michelet, animé de zèle démocratique, enfiévré de prosélytisme. Dans la carriole de paysanne qui l'emmène de Mantes à La Roche-Guyon, il fait de la propagande libérale : « La veille, j'avais vu Michelet qui m'avait beaucoup parlé de l'utilité et du devoir qu'il y avait pour tout homme éclairé de communiquer les lumières. Je me mets à entamer une discussion tour à tour théologique, morale et politique. Oh! tu aurais ri de bon cœur, si tu m'avais vu dans le fond de ma carriole, gesticulant et employant toutes mes ressources rhétoriciennes pour convaincre les faibles esprits de ma conductrice. Je réussis à lui démontrer que, dans son état

d'obscurité et de pauvreté, elle était tout aussi heureuse que moi, et ensuite que l'état des classes inférieures était bien meilleur qu'avant la Révolution. Après avoir gagné ces deux points, je tombe sur M. de Villèle. Mais il paraît que l'esprit de la brave fille se bornait à des généralités : car elle se brouilla entièrement dès que je commençai à particulariser. Toutefois, j'arrivai à La Roche tout fier : car je sentais que j'avais rempli un devoir, que j'avais communiqué des lumières ! (1) »

Les lumières ! Comme cela sent l'apostolat libéral, l'Encyclopédie, l'*Aufklärung !* Michelet, qui allait enseigner la philosophie à l'École normale, étudiait les Écossais, Jean-Jacques et Kant. N'est-il pas piquant de voir le fils du pair de France, échauffé par sa conversation, secouer la tradition de sa famille et prêcher à une paysanne l'évangile de la Révolution ?

II. — MAÎTRE ET DISCIPLE EN 1830

Le maître et le disciple vont d'ailleurs être séparés. En août 1828, Charles de Montalembert accompagne, à Stockholm, son père nommé ambassadeur en Suède et il y reste un an entier. C'est seulement au cours de l'hiver 1829-1830 qu'il retrouve Michelet à Paris. Il suit alors les cours des grands professeurs du temps et, s'il n'a pas beaucoup de sympathie pour Villemain et Guizot, il écoute avidement ceux qui lui parlent de l'Allemagne, Cousin et Michelet. Il échange des livres avec ce dernier.

Sans date.

« Non, monsieur, ce n'est pas moi qui ai votre Savigny ; je ne l'ai jamais eu. Mais j'en ai fait venir un exemplaire d'Allemagne que je mets à votre disposition, puisque vous en avez besoin pour votre leçon de demain. Je vous prierai donc de ne me le renvoyer que quand vous n'en aurez plus besoin... Avez-vous des nouvelles de M. Quinet ? »

Ainsi la pensée allemande est entre eux un nouveau trait d'union. Avec sa merveilleuse aptitude pour les langues, Montalembert traduit alors du suédois en allemand, commence, pour le compte de Victor Cousin, une version de la *Critique de la raison pratique*, lit Schelling et *die Natur philosophie*

(1) Lettres. Cf. Lecanuet, *Montalembert*, tome I, p. 37.

(*sic*) dans les textes originaux. Voilà, certes, plus qu'il n'en faut pour renforcer les bonnes dispositions de Michelet à son égard et pour lui assurer l'amitié de Quinet, traducteur de Herder.

Michelet lui écrit, le 21 février 1830 : « Notre ami Quinet vous attend... Il sera charmé de vous voir. Vous n'avez besoin d'aucun intermédiaire pour être bien reçu. Les gens comme vous et Quinet sont amis, même avant de se connaître. » A la même époque, Montalembert demande à Michelet de lui procurer un secrétaire pour sa mère, occupée à traduire un ouvrage anglais, et celui-ci l'accueille fréquemment chez lui. Avant de partir pour l'Italie, en avril 1830, il le reçoit même « au milieu des embarras inséparables du départ » et, « malgré les mille devoirs d'université et de parenté qui l'accablent », il se charge de ses « commissions » pour Rome.

Montalembert ne semble pas l'avoir revu dès son retour. Lui-même s'embarqua pour l'Irlande en juillet et n'assista pas, à son désespoir, à ces « glorieuses » journées de la Révolution qui avaient bouleversé sa famille. Ils ne se retrouvèrent qu'en octobre. Entre temps, Michelet lui recommande un jeune Allemand nommé Hellert, sans situation, « qui pourrait donner des leçons d'allemand, de droit, d'histoire, de mathématiques, d'architecture et de dessin, enfin *de omni re scibili* ». Montalembert lui répond : « Je crains que ma protection ne soit bien stérile pour ce M. Hellert dont vous me tracez un portrait si séduisant. Moi-même, je n'ai pas besoin de leçons dans ce genre. Mon père qu'on vient de destituer, a perdu toute influence auprès des puissants du jour. » Mais finalement il réussit à occuper le protégé de Michelet et à le tirer d'embarras.

Ainsi leurs bonnes relations s'accentuent. Malgré l'opposition des siens, la Révolution a séduit le libéralisme de Montalembert et exalté ses espérances. Michelet a écrit « sur les pavés brûlants de juillet » son *Introduction à l'Histoire universelle*, cette histoire qu'il conçoit déjà comme l'épopée de la liberté humaine victorieuse des fatalités antiques, et il en compose le prologue, l'*Histoire romaine*. Aussi lorsqu'il reprend contact avec son jeune ami qui est déjà un si grand voyageur, il ne veut pas être en reste avec lui, il tient à lui faire connaître ses impressions d'Italie et il lui envoie « seize pages charmantes » (1).

(1) Soit sous la forme d'une lettre personnelle, soit, — plus vraisemblablement, — sous la forme d'un article manuscrit ou imprimé.

Elles n'ont pu être retrouvées et c'est regrettable. En effet, nous ne connaissons pas la vision que Michelet emporta de l'Italie en 1830. Nous ne sommes pas renseignés par le volume qu'a publié Mme Michelet sous le titre, *Rome*, pas davantage par les pages sur la Lombardie qu'elle a insérées dans le livre : *Sur les chemins de l'Europe*. Avec son ingéniosité et son indiscrétion coutumières, elle a « truqué » les papiers de son mari. Pour corser son petit journal de voyage et les lettres hâtives qu'il écrivit à sa première femme Pauline, elle a fait rentrer, dans la relation sur Rome, des passages écrits à une date ultérieure, fragments de l'*Histoire romaine*, notes de 1838, pages sur la Renaissance composées en 1840, extraits du *Banquet* de 1853, souvenirs d'Italie de 1871. Elle a ainsi édité un voyage en Italie qui nous donne, non pas les impressions de 1830, fraîches et spontanées, celles de la découverte, mais l'ensemble des idées de Michelet sur l'Italie, superposées au cours de ses études et de ses voyages successifs. Elle va même jusqu'à fabriquer de toutes pièces des pages sur les Catacombes et sur les Primitifs que Michelet, comme tant de voyageurs du temps, négligea complètement en 1830.

Voici la réponse de Montalembert :

13 décembre 1830.

« Que je vous remercie, monsieur, des seize pages charmantes que vous avez bien voulu me faire parvenir ce matin ! Je les ai lues avec le plus vif intérêt et je ne me rappelle pas d'avoir jamais rien lu qui m'ait mieux transporté, moi pauvre barbare du Nord, sous le ciel ardent et historique de l'Italie. Je ne conçois pas comment, en si peu de temps, vous avez pu vous pénétrer si complètement de l'atmosphère et de la couleur du pays.

« Vous avez gardé un silence bien perfide sur la grande œuvre dont j'apprends l'existence et qui s'annonce sous un titre si formidable (1). Vous ne m'aviez pas seulement fait soupçonner votre projet. Veuillez me dire où vous en êtes, quand votre premier volume paraîtra, et m'inscrire sur la liste de vos souscripteurs. Le service de la garde nationale et le procès (2)

(1) *Histoire Romaine.*

(2) Premier procès de *l'Avenir*, après la publication de deux articles de Lamennais et de Lacordaire (16 et 17 novembre).

m'empêcheront d'aller chercher votre réponse pendant la semaine, mais je ferai tous mes efforts pour aller vous voir dimanche.

« Votre manière de décrire m'a quelquefois rappelé celle de votre ami M. Quinet, du moins dans ses bons moments. Je viens de parcourir une partie de son livre sur la Grèce (2), j'avoue que j'ai été un peu désappointé. Vous auriez bien dû lui donner un peu de votre profondeur et surtout de votre simplicité.

« Toutefois, j'éprouverais encore le plus grand plaisir à le connaître, s'il est disposé à renouveler la malheureuse tentative de l'an dernier.

« M. Hellert nous abandonne, mon frère serait cependant charmé de lui demander quelques leçons de dessin.

« Croyez, monsieur, à mes sentiments très distingués et à mon sincère dévouement.

« CH. DE MONTALEMBERT. »

Au moment où le signataire de cette lettre remerciait ainsi Michelet de ses impressions d'Italie, il écrivait lui-même ses impressions d'Irlande. Elles allaient paraître dans le journal fondé par Lamennais, *l'Avenir*.

III. — AUTOUR DE *L'AVENIR*

Montalembert avait abordé le journalisme et collaborait au *Correspondant*. Créée en 1829, par quelques jeunes gens d'une grande distinction, MM. de Carné, de Cazalès et de Meaux, cette publication semi-hebdomadaire avait pris pour devise les mots de Canning : « Liberté civile et religieuse par tout l'univers ». Mais quand Montalembert reçut, en septembre 1830, le prospectus de *l'Avenir*, il fut immédiatement conquis par son programme hardi et trouva timide l'attitude politique du *Correspondant*. Réconcilier l'Église et la démocratie, pouvait-il imaginer un rêve plus grandiose? Les mots : *Dieu et la liberté*, éclatants dans leur laconisme, surgissaient comme une oriflamme au fronton du nouveau journal. Et quelle équipe pleine de promesses l'abbé de Lamennais, lui-même si célèbre, n'avait-il pas su grouper autour de lui : l'abbé Lacordaire, l'abbé Gerbet,

(2) *La Grèce moderne et ses rapports avec l'antiquité* (octobre 1830).

le baron d'Eckstein? « Si l'on veut de moi à *l'Avenir*, écrit Montalembert à un ami, j'abandonne tout. »

On l'accueillit avec empressement, et, au début de janvier 1831, parurent ses articles sur l'Irlande. Ils ne passèrent pas inaperçus. Alfred de Vigny le félicita pour « son rare talent d'observation, son enthousiasme sage et ses tableaux artistement tracés ». Montalembert les envoya à Michelet : « Voici, monsieur, trois numéros de *l'Avenir*, qui vous rendront un peu compte de mon voyage en Irlande... Je réclame votre indulgence ordinaire pour moi (1). » Nous ne connaissons pas le jugement de l'historien. Peut-être ces descriptions renforcèrent-elles son désir de visiter l'Irlande? On sait qu'il le réalisa trois ans plus tard : il fut ému jusqu'aux larmes par cette misère du peuple que Montalembert avait déjà dépeinte d'une façon si pathétique.

C'est par l'intermédiaire de Montalembert que Michelet connut Lamennais, avec qui il devait rester lié d'une amitié si fidèle. A en croire une lettre non datée, écrite vraisemblablement en 1831, le jeune homme provoqua lui-même la rencontre. Comme Michelet le remerciait d'un service rendu, il lui répondit simplement : « Vous êtes mille fois trop reconnaissant, monsieur; je voudrais vous rendre un service plus réel que celui dont vous me savez autant de gré, c'est de vous faire connaître M. de Lamennais. Il est à Paris pour deux ou trois jours, et, si vous pouvez dérober à vos occupations assez de temps pour venir me trouver au bureau de *l'Avenir*, demain ou jeudi matin, je vous conduirai chez lui. »

Michelet ne sait pas encore, à cette époque, de quel côté il va s'orienter, dans la bataille des idées et des partis. Il s'éloigne de Cousin, de Guizot et des doctrinaires qui sont arrivés au pouvoir. Il n'est guère enclin à suivre ses amis d'Eichtal, Lerminier, Sainte-Beuve, dans le camp des Saint-Simoniens. Pour le moment, il est assez séduit par l'élan, la générosité, la crânerie des rédacteurs de *l'Avenir*. Et, à dire vrai, il n'est pas fâché de s'assurer, en vue de ses prochaines publications, l'appui sympathique de la presse catholique libérale. Bien plus, avec sa bonté habituelle, il veut en faire bénéficier son ami Edgar Quinet. Celui-ci est alors en pleine polémique avec Paulin

(1) Lettre inédite du 22 janvier 1831.

Paris, au sujet de ces épopées nationales, qu'il prétend, assez témérairement, avoir découvertes à l'Arsenal et révélées au monde savant. Michelet le présente à son tour à Lamennais qui met les colonnes de *l'Avenir* à sa disposition.

Lorsque paraît son *Histoire romaine*, il l'envoie sans tarder à Montalembert dont il attend un compte rendu. Mais celui-ci vient de perdre son père, et est obligé de confier à d'autres le soin de faire connaître le premier grand ouvrage de son ami. Voici sa lettre :

Ce 30 juin 1831.

« Vous savez, mon cher monsieur, le malheur terrible et imprévu qui est venu m'accabler. C'est au moment des plus lugubres détails qu'on m'a remis votre précieux ouvrage. Je vous en remercie bien cordialement, et suis bien touché de cette marque de votre constante amitié. Dans le déplorable isolement où me plongent tant de pertes cruelles (1) et si rapprochées, j'ai plus que jamais besoin du soutien et de l'intérêt de ceux qui veulent bien ne pas m'abandonner. Harcelé par les mille petites misères qui suivent toujours un grand malheur, je n'ai pas un moment à moi pour lire cette Histoire que j'attendais avec tant d'avidité et de sécurité. Mais le baron d'Eckstein, que j'ai vu aujourd'hui et à qui j'en ai parlé, m'a promis de s'en occuper sérieusement et d'en faire, pour *l'Avenir*, un résumé consciencieux. Cette promesse vous fera sans doute autant de plaisir qu'à moi. Il n'avait pas encore reçu votre livre. Si vous n'en aviez pas à votre disposition, je lui prêterais bien volontiers celui que vous m'avez si généreusement destiné. Il est à la campagne, à Chatou, par Nanterre. On lui envoie tout par les diligences de Saint-Germain.

« Croyez à mon sincère dévouement.

« C Ch. de Montalembert. »

Mais cela ne suffit pas à l'impatience de Michelet, suspendu à la destinée de sa première œuvre, avide de succès et de réputation. Il frappe également à la porte du *Correspondant*, et c'est encore Montalembert qui la lui ouvre : « J'ai parlé à ces messieurs du *Correspondant* de votre ouvrage. M. de Cazalès se

(1) Montalembert avait perdu sa sœur Élise en septembre 1829, et son ami Lemarcis en 1830.

chargera lui-même de l'article (1). » Quelque temps après, comme le compte rendu de *l'Avenir* n'a pas encore paru, le fiévreux auteur revient à la charge auprès de son jeune ami. Celui-ci le tranquillise : « Le baron d'Eckstein nous a promis de faire un article sur votre admirable livre. S'il ne remplissait pas sa promesse, M. Gerbet ou moi nous nous efforcerions de le remplacer (2). »

Cependant, Montalembert, lui aussi, connaît la renommée. Il n'est plus seulement journaliste, il vient de se classer orateur. Dans une lettre datée de septembre 1831, Michelet l'appelle « l'homme le plus éloquent du siècle ». Pair de France depuis la mort de son père, il a plaidé, avec une conviction émouvante, devant la Chambre haute, la cause de l'école libre qu'il a fondée avec Lacordaire. Le voici maintenant qui s'en va à Rome, à vingt-deux ans, en compagnie de Lamennais, pour défendre aux pieds du Pape la cause de l'Église et de la démocratie. Il prévient Michelet de son départ :

Paris, 20 novembre 1831.

« Mon cher monsieur,

« Je pars pour Rome dans deux jours ; je n'ai pas un moment pour aller prendre congé de vous, mais j'ai recours à votre obligeance pour vous demander quelque recommandation, si cela vous est possible, pour Pise et Bologne. Peut-être seriez-vous assez bon en même temps pour me dire quels sont les ouvrages les plus indispensables à un pauvre ignorant comme moi. J'emporte vos deux précieux volumes (3) pour les étudier sur les lieux.

« Votre bien dévoué,

« Cte Ch. de Montalembert. »

A son retour de Rome et de Munich, — où il a appris, par l'Encyclique *Mirari vos*, la condamnation de *l'Avenir*, — pressé sans doute par Michelet de venir lui raconter son voyage, il lui écrit de nouveau :

(1) Lettre inédite du 2 juillet 1831.
(2) Lettre inédite sans date.
(3) *L'Histoire romaine.*

Paris, 25 septembre 1832.

« Mon cher monsieur,

« Je regrette bien vivement que mon départ immédiat pour les provinces de l'Ouest et du Midi m'empêche de repasser chez vous pour causer de cette belle Italie et de cette douce Allemagne qui nous sont si chères à tous deux, de l'Italie surtout que vous avez si admirablement bien jugée dans votre *Introduction à l'histoire de la philosophie* (1).

« A mon retour en novembre, avant de partir pour Munich où je me propose de passer l'hiver, j'irai prendre vos avis et vos commissions.

« Je vais être bien indiscret : oserai-je vous demander un exemplaire de votre *Histoire romaine*, au lieu de celui que vous eûtes la bonté de me donner naguère et que le Père Ventura (2) m'a demandé avec tant d'instances qu'il a bien fallu le lui laisser ?

« Veuillez, je vous prie, m'inscrire parmi les souscripteurs de votre *Histoire de France* dont j'ai lu le prospectus avec un bien vif intérêt et croyez à mon sincère et respectueux dévouement.

« Cte Ch. de Montalembert. »

IV. — L'*HISTOIRE DE FRANCE*

Un an plus tard paraissent les deux premiers tomes de l'*Histoire de France*, et Lamennais félicite ainsi Michelet : « Il est fort rare de rencontrer une aussi remarquable alliance du talent de l'écrivain, des recherches profondes et de la critique du savant. Je fais des vœux pour qu'un ouvrage qui contribuera tant à faire vivre votre nom, ne reste pas longtemps incomplet. C'est en faire encore pour la gloire de notre commune patrie (3). »

Après la condamnation de *l'Avenir*, tandis que Lamennais veut reprendre la lutte sur le terrain politique et social, Montalembert se consacre à la défense de l'art chrétien. Au

(1) *Introduction à l'Histoire universelle* (1831). Montalembert confond avec l'*Introduction à la philosophie de l'histoire de l'humanité* dont Quinet avait fait précéder sa traduction de Herder.

(2) Théologien italien que Michelet avait rencontré à Rome en 1830, supérieur des Théatins et ami de Montalembert.

(3) Lettre inédite du 18 décembre 1833.

moment où Michelet écrit ses plus belles pages sur les cathédrales, il entre en lice pour sauver de la destruction ou de la mutilation les abbayes menacées par la *Bande noire*. Il publie, ici-même, sa lettre à Victor Hugo sur le vandalisme en France (1).

Mais il n'abandonne pas les grandes causes morales et nationales qu'il avait plaidées dans *l'Avenir*. Il continue à lutter pour les peuples opprimés, il accueille à Paris les émigrés polonais chassés par la répression russe de 1831. Il se lie avec le poète Adam Mickiewicz, qui devait bientôt être le collègue de Michelet au Collège de France et il traduit son poème fameux : *le Livre des Pèlerins*, qui fait si curieusement pressentir, par sa forme et son rythme, *les Paroles d'un Croyant*. Michelet l'en complimente et l'en remercie : « Cette publication est grave. Je ne connais que l'ouvrage de Silvio Pellico qu'on puisse lui comparer (2). »

L'année 1834 marque la rupture définitive de Lamennais avec Rome et la soumission de Montalembert. Celui-ci vécut d'ailleurs alors plus d'un an en Allemagne, visitant les vieilles villes de Bavière et de Rhénanie, consultant les professeurs célèbres. Il y retrouva des amis de Michelet, le jurisconsulte Édouard Gans, le philologue Jacob Grimm. Mais déjà, en dépit de lettres amicales (3), de profondes dissidences s'accusaient entre l'historien et l'orateur.

L'un publiait ses *Mémoires de Luther* (1835), l'autre préparait sa *Sainte Élisabeth de Hongrie* (1836). Leurs tempéraments s'exprimaient dans ce contraste révélateur : *Luther* toute rudesse, toute révolte, tout peuple; *Sainte Élisabeth* toute noblesse, toute douceur, toute résignation. Il faut bien dire d'ailleurs que ce *Luther* de 1835, ne ressemble guère à celui que peindra Michelet vingt ans plus tard dans ses fameuses pages sur la Réforme. C'est un « libérateur de l'esprit humain » sans doute, mais c'est aussi « un grand et malheureux homme ». Il est en proie « aux tentations de la chair, aux mauvaises perplexités de l'esprit ». Il n'est pas l'indomptable lutteur dont le trait dominant sera « la joie héroïque ». Aussi

(1) Voyez dans la *Revue* du 1er mars 1833 : Ch. de Montalembert, *Du Vandalisme en France. Lettre à Victor Hugo.*

(2) Lettre inédite sans date.

(3) Lettres inédites du 5 février, du 15 mai 1835, etc.

l'ami de Montalembert, Alfred Nettement, qui avait été l'élève de Michelet à Sainte-Barbe, félicite-t-il l'historien de sa préface, et il écrit, dans la *Gazette de France*, le 12 octobre 1835, « que ces pages jettent à l'humanité une grande et terrible leçon », car « Luther eut encore plus d'agitations dans le cœur qu'il n'en versa sur l'Europe ».

Une question se pose ici : quelle est, à cette époque, la pensée de Michelet en matière religieuse?

On sait qu'il n'a jamais été catholique. Quand, en dépit d'un père voltairien, il se fit baptiser à l'âge de dix-huit ans, il ne cédait guère qu'à une fugitive exigence de mysticisme et il accomplissait seulement un geste symbolique dans un moment de crise et d'exaltation sentimentale. Tandis que Montalembert incline sa raison devant l'autorité, il soumet l'histoire et la religion au contrôle de la raison. Si Montalembert est libéral, et à vrai dire plus catholique encore que libéral, il est libre penseur. Mais, en 1835, il n'oppose pas encore l'Église et la Révolution, le règne de la grâce et le règne de la justice. Il regarde, — en historien, — le christianisme comme la religion, sans doute éternelle, de l'humanité, et d'ailleurs sujette à des transformations progressives ; il considère que le catholicisme en est la première et légitime étape. Il pense, et il pensera jusqu'en 1842, que celui-ci doit périr sous sa forme médiévale pour renaître sous une forme moderne qu'il ne peut d'ailleurs définir. Rien ne l'empêche encore d'admirer la poésie du moyen âge mystique, et il aime l'*Histoire de Sainte Elisabeth de Hongrie* : « Je suis ravi, écrit-il à Montalembert, le récit me charme surtout par l'harmonie d'idées et de style. »

L'année suivante, Montalembert le remercie à son tour de lui avoir envoyé le tome III de l'*Histoire de France*, par la belle lettre que voici :

Villersexel (Haute-Saône), ce 4 novembre 1837.

« Monsieur et ami,

« Mon absence de Paris a été cause que je n'ai reçu qu'après un long délai le précieux cadeau que vous avez bien voulu me faire de vos deux derniers volumes sur l'Histoire de France (1).

(1) Tome III, vol. 5 et 6.

Je ne sais en vérité ce qui me mérite de votre part une bonté si constante et si aimable; je n'en suis digne que par ma profonde sympathie et ma vive admiration pour la révolution que vous opérez dans les études et les idées historiques en France. Je ne puis résister au besoin de vous remercier de ces deux volumes; je ne vous en ferai pas l'éloge. Que peut-on dire sur des livres qui commencent par vous donner la fièvre et puis qui vous laissent dans l'épuisement et dans le découragement, tant on est stupéfait de cette colossale érudition jointe à une verve si abondante, tant on désespère de pouvoir même glaner après une si riche moisson? C'est là du moins l'effet que vos ouvrages font sur moi.

« Vous savez quels dissentiments nous séparent. Vous savez qu'en détestant du fond de mon cœur cet ancien régime que préconise le parti de la contre-révolution, j'aime d'amour ce vieux monde catholique dont vous racontez si éloquemment la chute en 1300. Vous savez que là où vous ne voyez qu'une forme belle et séduisante de la jeunesse des peuples, je vois la forme éternelle de la vérité. Mais ces dissentiments même me font d'autant mieux admirer le courage et l'impartialité avec laquelle vous appréciez les grands hommes et les grandes choses du catholicisme. Croyez bien que beaucoup de catholiques pensent comme moi et vous admirent avec moi : ne nous jugez pas tous d'après les critiques ou le silence de certains journaux, qui ne conçoivent pas comment on peut parler de l'Église ou de la France de saint Louis sans y accoler un vœu pour le Duc de Bordeaux.

« J'ai rencontré cet été en Suisse votre ami et élève M. Toussenel (1). Nous avons beaucoup parlé de vous. Il m'a raconté les tracasseries dont vous étiez l'objet à l'École normale, etc. (2). Je les ignorais, mais je ne m'en étonne pas : soyez tranquille du reste ; ce n'est pas même de la postérité qu'il vous faut attendre la justice... [la fin de la lettre manque].

(1) Ancien secrétaire de Michelet.

(2) L'année 1836 fut la dernière année d'enseignement de Michelet à l'École normale dont Victor Cousin était devenu le directeur. (Sur ses démêlés avec Cousin, voir G. Monod, *op. cit.*, tome I, p. 362.) Il fut suppléé par Victor Duruy en 1837 et nommé au Collège de France en 1838.

V. — LA RUPTURE

Il est difficile de préciser à quelle date exacte ont cessé les relations de Michelet et de Montalembert. Celui-ci renfloua *l'Univers*, financièrement très menacé, en 1838, mais ce n'est pas lui qui inspira les attaques du journal catholique contre Michelet, au moment où parut le tome IV de l'*Histoire de France*. Louis Veuillot en était devenu, depuis janvier 1840, le rédacteur principal et l'animateur; Montalembert l'explique lui-même à Michelet :

Ce 2 décembre 1840.

« Monsieur et cher ami,

« Au retour d'une course en province, je retrouve votre lettre et je m'empresse d'y répondre.

« D'abord *l'Univers* n'est pas ou n'est plus du tout mien ; mon influence a été depuis longtemps remplacée par un esprit qui me déplaît. Moi aussi, j'ai vivement regretté de ne pas trouver dans votre dernier volume cet esprit de justice et de filiale affection envers l'Église que j'avais salué avec tant de joie et de reconnaissance dans vos premiers volumes ; mais je n'en ai pas moins blâmé et déploré la critique acerbe et superficielle de *l'Univers*.

« Ensuite il n'a jamais été question de moi, sous aucun ministère, pour aucune ambassade, si ce n'est dans l'imagination fertile de quelques journalistes. Je n'ai rien demandé, et on ne m'a rien proposé. Je suis donc, comme vous voyez, tout à fait hors d'état de rendre au jeune ami que vous voulez bien me recommander le service qu'il désire.

« Je suis au milieu des horreurs d'un déménagement de bibliothèque et compte retourner bientôt à la campagne, y travailler en paix. Mais je ferai tous mes efforts pour aller vous voir avant mon départ et vous demande, en attendant, de me conserver toujours une amitié à laquelle j'attache un très grand prix.

« Veuillez croire à ma haute et affectueuse considération.

« Cte Ch. de Montalembert. »

Le 1er février 1842, Michelet est encore prié à dîner chez le pair de France et celui-ci ajoute à son invitation : « Mme de Mon-

talembert s'estimerait bien heureuse de pouvoir faire votre connaissance et vous dire elle-même toute l'admiration que lui a inspirée votre récit de Jeanne d'Arc (1). »

C'est une période douloureuse de la vie de Michelet. Son amie, Mme Dumesnil, la mère de son élève et futur gendre, Alfred, se meurt chez lui d'un mal implacable et lui demande les secours de la religion. Le célèbre prédicateur, l'abbé Cœur, devient le confident de la malade et prend dans son esprit une place que seul Michelet avait jusqu'alors occupée. Celui-ci s'énerve, s'aigrit sourdement contre les prêtres, les directeurs de conscience. Il n'attaquera pas l'Église, certes, mais que survienne une nouvelle critique et il est prêt à la riposte. Or, quelques semaines après l'invitation de Montalembert, le 31 mars 1842, *l'Univers* déclenche sa campagne contre l'Université. Il dénonce, comme coupables d'un enseignement subversif, dix-huit professeurs éminents, parmi lesquels Cousin, Jouffroy, Nisard, Jules Simon, Quinet et Michelet.

Quinet était surtout attaqué et se défendit : il fit, en 1843, son cours sur les Jésuites. Michelet qui avait commencé, au Collège de France, un cours sur l'esprit du moyen âge, tourna court, brusquement, au début du second semestre et aborda le même sujet que son ami. Alors le front de bataille s'élargit : Louis Veuillot sonna l'offensive générale, les évêques firent cause commune avec les jésuites, et toute l'Église de France fut debout.

La finesse aristocratique de Montalembert répugnait aux procédés polémiques, aux vulgarités et aux violences de Veuillot. « *L'Univers* est bien difficile à diriger, écrit-il à son ami Foisset le 11 novembre 1843; je déplore ses excès; je n'approuve pas qu'il compare les blasphèmes de Michelet à des saucisses suspendues chez un charcutier. » Au fond de lui-même, il préfère le ton plus modéré et l'argumentation plus solide du *Correspondant*. Mais il sent la bataille engagée à fond et la nécessité de frapper fort. Il n'hésite plus et de Madère, où il s'est installé pour procurer à sa femme souffrante un climat plus doux, il lance sa brochure sur *le Devoir des Catholiques* (décembre 1843).

Elle paraît dans le même mois que le tome VI de l'*Histoire de France*, et ce volume, accueilli par Montalembert avec

(1) Tome V de l'*Histoire de France* (1841).

silence, attire à Michelet les suffrages de Lamennais : « Votre histoire, écrit-il (1), s'anime sous votre plume. Ce n'est plus le simple récit d'événements plus ou moins connus, mais un tableau vivant qui attache, et avec cela des pensées nouvelles, des aperçus ingénieux, profonds, qui intéressent l'esprit et le font réfléchir. Vous avez eu, plus que personne, le droit de réclamer la liberté de la parole, car personne n'en use plus utilement que vous, et avec un talent qui fait de votre cause celle de tous ceux qui vous écoutent et qui vous lisent. »

La liberté de la parole? ce n'est pas, certes, Montalembert qui songe à la contester. Que l'Université enseigne ce qu'elle veut, dit-il dans sa brochure (au fond, ce n'est pas là le problème essentiel), mais qu'elle cesse d'avoir le monopole de l'enseignement! La lutte prend une nouvelle orientation. Il s'agit pour Montalembert, non plus de faire taire Michelet au Collège de France, mais d'obtenir pour les catholiques la liberté de leurs écoles. En 1845, quand on apporte à la Chambre des pairs, après la publication du *Prêtre*, la protestation de quatre-vingt-neuf pères de famille de Marseille, il monte à la tribune et s'oppose à toute mesure de répression contre Michelet. « Dans un pays libre, s'écrie-t-il, il faut savoir supporter ce qui fait horreur, ce qui inspire de la répugnance... Je me reconnais le droit d'en éprouver pour toute sorte de doctrines et de personnes, sans vouloir contester pour cela leur existence et leurs droits. Nos adversaires ne savent pas s'habituer à cette contrainte, à cette nécessité de la liberté. J'espère que nous, nous saurons le leur apprendre (2). » Il loue la franchise des attaques de Michelet, et il la préfère, dit-il, aux respects hypocrites des éclectiques et des doctrinaires.

Le Gouvernement de Guizot n'avait pas, en effet, une attitude franche. Au lieu d'adopter la politique de Montalembert, de laisser la liberté aux professeurs du Collège de France, mais de la donner aussi aux catholiques et aux jésuites, il adressait aux professeurs des remontrances et il obtint de Rome la dispersion des jésuites.

Montalembert et Michelet sont dès lors séparés par toute l'étendue du différend politique et religieux. Ils ne se connaissent plus et tirent le voile sur leur passé commun. Mais, comme ils

(1) Lettre inédite du 20 décembre 1843.
(2) Discours du 14 avril 1845.

ont gardé leurs vieilles sympathies pour les peuples opprimés, on les retrouve dans les milieux de l'émigration polonaise. Quand Michelet prépare, en 1849, son *Kosziusko* et ses *Légendes démocratiques du Nord*, il vient assidûment à la bibliothèque polonaise, et le bibliothécaire doit déployer toute son ingéniosité pour éviter qu'il y rencontre Montalembert.

En revanche, Lamennais, — que celui-ci n'a pas revu depuis quinze ans, — fréquente régulièrement Michelet. Lorsque l'historien épouse, en secondes noces, Mlle Mialaret, l'ancien « abbé Féli » bénit ce mariage... civil.

10 mars 1849.

« Mon cher monsieur Michelet,

« Puisse l'union que vous allez contracter et que tant de convenances réciproques préparaient pour ainsi dire depuis si longtemps, être bénie là-haut comme je la bénis dans mon cœur ! Lorsque déjà l'on n'a qu'une âme, il est bon de n'avoir aussi qu'un foyer. Oui, sans doute, vous puiserez des forces nouvelles dans cette douce communauté de vie et de travaux. Défenseur de la cause du peuple, de l'avenir de justice et de fraternité que nous voyons poindre à l'horizon, le bonheur sera pour vous un moyen de plus pour accomplir le devoir saint qui est le vrai, le seul but des destinées humaines.

« LAMENNAIS. »

Cet avenir de justice et de fraternité que les deux écrivains voyaient « poindre à l'horizon », n'était, hélas! qu'un mirage. Si Montalembert réussit à conquérir, en 1850, la liberté de l'enseignement, Michelet se vit bientôt enlever la liberté de la parole. Leurs destinées se renversèrent en même temps. Tandis que l'orateur allait à de nouvelles batailles et à de nouveaux triomphes, l'historien, dont le cours avait déjà été suspendu par la monarchie de Juillet, fut destitué par le Second Empire et rentra dans le silence.

JEAN-MARIE CARRÉ.

LA CITÉ SECRÈTE

TROISIÈME PARTIE (1)

L'idé ne venait pas à Nina qu'en aimant Lawrence, elle pût faire tort à sa sœur. Cette sœur qui lui avait tenu lieu de mère, cette Véra, si sévère, si éloignée de toute passion, n'était plus à l'âge où l'on peut aimer sans ridicule. Après la soirée de son anniversaire, il est vrai, elle fut quelques jours dévorée d'une jalousie féroce; elle détesta Véra, elle détesta Lawrence, elle se prit elle-même en horreur. Puis il y eut réaction : n'était-il pas naturel que Lawrence eût voulu protéger Véra, n'était-il pas son hôte? et il ignorait qu'une querelle est chose banale en Russie. Véra avait été touchée qu'on eût des attentions pour une matrone de son âge et le regard qu'elle avait eu pour lui n'était qu'un regard de gratitude...

Le dimanche matin, rassurée, Nina n'avait qu'une pensée : Lawrence devait venir la chercher pour une promenade! Il avait été convenu qu'il la ramènerait pour dîner à six heures et que nous irions tous ensemble au Théâtre Français.

Je n'ai pas de peine à me figurer la famille Markovitch, comme dix mille autres familles de Pétrograd, rassemblée vers onze heures autour du samovar, en des degrés divers de déshabillé, tous pâles et somnolents, l'esprit enveloppé de brouillards comme il convient à tout bon Russe que le sommeil a obligé de laisser échapper, pour un temps, le fil de sa pensée. On parle des échauffourées et j'entends Markovitch déclarant avec emphase que « tout est fini, qu'il le sait pertinemment... » Le

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 octobre.

dimanche, comme il me l'a dit bien des fois, est pour lui un mauvais jour, qui lui rappelle amèrement sa jeunesse perdue.

— C'est un jour lugubre, Ivan Andréiévitch, pour ceux que la vie a déçus. Les cloches sonnent et vous sentez qu'elles ont quelque chose à vous dire, mais vous ne les comprenez plus... Et c'est une pitié.

Cet après-midi-là, je m'en souviens, il faisait un calme extraordinaire. Il semblait que l'univers entier retînt son souffle. De grandes choses s'accomplissaient, mais nous n'y avions point de part. La glace miroitait au soleil, de gros nuages de neige s'amoncelaient dans l'azur, de temps à autre tintait une cloche. Une paix miraculeuse planait. A travers ce monde pacifique, nos promeneurs s'en allaient le long des quais déserts. Les pensées de Lawrence, j'en suis certain, étaient bien loin de Nina; il ne remarquait pas les timides avances de la jeune fille et, ces phrases entrecoupées qui lui paraissaient, à elle, si hardies, il les entendait à peine. Cette indifférence aurait dû, semble-t-il, ouvrir les yeux de Nina; mais elle attribuait la froideur de son compagnon à une gaucherie, une timidité tout anglaises. Il fallait se garder de brusquer les choses. Ce n'était pas un Russe et il pourrait s'effaroucher. Lui, pourtant, ne songeait qu'à Véra; il ne voyait qu'elle dans le crépuscule grandissant, Véra qui l'attendait, guettant la porte, Véra qui savait que son premier regard serait pour elle, que son cœur n'avait pas un battement qui ne lui appartînt...

Tout le monde était déjà à table lorsque j'entrai, apportant la confirmation des fusillades de la gare Nicolas.

— Nous ferions peut-être mieux de renoncer au théâtre, suggérai-je; il y a eu des morts et tous les trams sont arrêtés.

Mais on se récria avec des rires; les places étaient retenues depuis quinze jours : s'il se passait quelque chose, eh bien ! ce serait amusant d'être là.

Dès mon entrée, je m'étais aperçu que Véra me gardait rancune et qu'elle enveloppait Lawrence dans cet ostracisme. Elle se tenait raide sur sa chaise et, visiblement, ne parlait et ne souriait qu'autant que la politesse l'exigeait. Lorsque je vis qu'elle ne m'adressait pas la parole, je me consacrai à l'oncle Ivan, toujours enchanté d'exhiber son anglais. Quant à Lawrence, rien n'avait pu lui faire prévoir l'attitude de Véra; il ne l'avait pas vue de la semaine et cette séparation n'avait fait qu'exaspé-

rer son désir. Un regard de la femme aimée eût suffi pour lui faire prendre patience, mais ce regard lui avait été refusé, et la main glacée de Véra avait à peine effleuré la sienne. Après les premiers mots de politesse, elle affecta de l'ignorer. Pauvre Jerry ! que c'était donc drôle et pathétique d'observer, sur sa large face rouge et joviale, les efforts qu'il faisait pour témoigner d'un intérêt poli dans la conversation, tandis que ses yeux ne quittaient pas Véra. Lui qui méprisait les Russes pour la facilité avec laquelle ils se laissent dominer par leurs émotions, comme des femmes, et y prennent plaisir, il avait, depuis quelques semaines, appris ce que c'est que de souffrir ! Mais le plus silencieux de nous tous était encore Markovitch. Courbé sur son assiette, il ne soufflait mot et ne levait la tête que pour montrer un visage et des regards fulminants. A peine la dernière bouchée avalée, il quitta la table pour son atelier, fermant la porte derrière lui. Je surpris le sourire méditatif et satisfait de Sémyonof...

Enfin, nous voilà partis pour le théâtre : Véra, Nina, Lawrence et moi. Le silence mortel qui étreint la ville et nous accable nous-mêmes, me serre à la gorge. A peine échangeons-nous trois paroles, de la Perspective des Anglais au square Saint-Isaac. Dans le clair de lune, le jardin est d'une admirable beauté. C'est alors que Lawrence, d'un geste résolu, détache Véra de notre groupe et l'entraîne en avant. Je vois qu'il lui parle avec véhémence.

A mon côté, Nina frissonne :

— Quel silence, Durdles ! On croirait qu'il y a des fantômes à tous les carrefours. Croyez-vous aux fantômes, Durdles?... Moi, j'y crois... Il y a eu des tués à la gare Nicolas : si c'étaient tous ces morts qui nous entourent? Pourquoi n'y a-t-il personne dans la rue?

— Les gens ont peur; ils sont effrayés par tout ce qu'on raconte : ils préfèrent rester chez eux.

Nous descendons la Morskaïa dont nos pas réveillent les échos.

— Ne restons pas en arrière, répète Nina.

Nous rejoignons Véra et Lawrence soudain devenus muets. Nous nous sentons tous étrangement las. Une femme nous accoste, une grosse commère, haute en couleur, un panier au bras.

— On ne passe pas la Nevski, dit-elle ; les Cosaques barrent le chemin.

Par une rue de traverse, nous gagnons le canal Moïka, pareil, sous la lune, à du cristal pulvérisé. Personne en vue. Devant nous, la Perspective Nevski s'étale comme une large rivière d'argent. Triomphalement vide et nue, elle s'écoule, avec une fierté sereine, entre les murailles de ses noires maisons muettes. Aussi loin que l'œil peut atteindre, sur toute cette étendue argentée, pas un être vivant, à l'exception des piquets de Cosaques, équestres statues d'ébène, qui, tous les cent mètres environ, montent la garde. L'avenue est si belle dans la clarté lunaire, si impassible, si orgueilleuse que, pour la première fois, elle nous révèle sa splendeur.

Avant de nous engager sur la chaussée, nous hésitons. Une pensée superstitieuse m'obsède. Une voix intérieure m'avertit : « Ne traverse pas si tu ne veux être engagé irrévocablement dans de nouvelles destinées. Rentre chez toi et tu échapperas au péril qui te menace. » Nina doit avoir le même pressentiment, car elle propose de rentrer. Mais Véra :

— Quel enfantillage ! Nous sommes venus jusqu'ici. Nous avons les billets, je ne rentrerai certainement pas.... D'ailleurs vous savez bien comment cela se passe chez nous. En Russie, toutes les révolutions finissent de même !

Un Cosaque démonté s'approche de nous.

— Pas de stationnement, dit-il, traversez vite.

Nous passons de l'autre côté du pont de la Moïka et je ne peux m'empêcher de penser aux Cosaques qui, hier, promettaient de ne pas tirer sur le peuple. Ils ne songent plus guère à leur promesse ; Protopopoff a triomphé.

— Dépêchons-nous, dit Véra, nous serons affreusement en retard.

Elle semble possédée du désir de ne plus demeurer seule avec Lawrence. Elle se hâte, entraînant Nina : nous les suivons à quelque distance. Nous sommes maintenant dans un labyrinthe de ruelles étroites, surplombées de hautes maisons noires. Le clair de lune pose de larges flaques de lumière. Pas une âme. Parfois, au bout d'une rue, nous apercevons par une échappée la surface brillante de la Nevski.

Comme nous entrons dans le square qui précède le théâtre Michel, Lawrence m'interroge :

— Qu'y a-t-il ?... Pourquoi cette soudaine froideur de Véra? Je ne puis supporter, je ne supporterai pas qu'elle me tienne ainsi à l'écart.

Il parle, en vérité, comme un homme qui souffre, en petites phrases courtes, hachées. Je lui réponds :

— C'est d'elle-même qu'elle a peur, plus que de vous, Lawrence. Vous êtes en danger tous les deux. Rien de bon ne peut sortir de là, mais du malheur pour tous. Croyez-moi, retournez en Angleterre.

— Non, Durward, l'heure n'est plus aux conseils de sagesse. Je la veux, je l'aurai, dût le monde périr !

Nous gravissons les marches et entrons au théâtre. Il est à peu près vide, ce qui n'a rien pour surprendre : les rangées de fauteuils inoccupés ont l'air de nous railler. Comme la Nevski tout à l'heure, ils semblent dire : « Eh bien ! vous autres humains, vous commencez d'avoir peur, vous n'osez pas venir. » Tout le théâtre est saturé de cette atmosphère de malice. Les loges désertées sont remplies de ténèbres où il semble qu'on voie remuer des ombres ; et puis on s'aperçoit qu'il n'y a personne. Quelqu'un se met à rire, tout en haut, à la galerie et ce rire se répercute en interminables échos dans la salle déserte. Quelques spectateurs s'asseyent, çà et là, nerveux et gênés : on ne parle qu'à voix basse : tout bruit s'exagère, toute parole sonne faux.

Le spectacle commence. On joue, s'il m'en souvient bien, *la Chance de Françoise*. Ce soir, les mots d'esprit tombent à plat. Les acteurs me remplissent de pitié. J'admire leur vaillance à soutenir, bien vainement, ces poupées qui perdent leur son par mille blessures.

A la fin du dernier entr'acte, je sors pour fuir les chuchotements qui errent à travers la salle, comme le sifflement de serpents terrifiés. Dans le couloir personne que l'employé du vestiaire, affalé mélancoliquement sur sa chaise, la tête dans les mains.

Véra m'a suivi. Elle fait mine de passer outre, se ravise et dit quelques mots très vite, sans me regarder.

— Pardonnez-moi, Ivan Andréiévitch, j'étais de mauvaise humeur l'autre jour, je vous ai blessé, j'en suis fâchée.

— C'est oublié depuis longtemps.

— J'ai eu tort, mais c'est que j'ai été si torturée ces temps-

ci! J'ai beaucoup réfléchi : aujourd'hui ma résolution est prise. — Elle eut un sanglot dans la voix. — Ivan Andréiévitch, je suis plus faible que je ne croyais : j'aurais honte de moi-même, si je ne pensais qu'il est stupide d'avoir honte de soi. Mais je vois clair, à présent : ce qu'il faut, c'est que Nicolas et Nina soient heureux. Quoi qu'il arrive, ce sera là mon but... Elles ont été terribles, ces dernières semaines. Nous étions tous aigris et malheureux. C'est à moi maintenant à remettre les choses en ordre. Je ferai ce que je dois... Un peu plus, et j'allais oublier que j'ai moi-même choisi ma voie. Et aujourd'hui, parce qu'elle est difficile, je serais lâche...? Non, non. Tout cela est bien fini. J'arrangerai tout. Mais parlez-moi franchement.

— Nina aime-t-elle Lawrence?

Elle s'interrompt de nouveau et me regarde bien en face. Il y a une telle confiance, une telle simplicité dans le regard de ses yeux sombres, que je lui dois la vérité :

— Oui, elle l'aime.

Elle baisse les yeux, les relève sur les miens :

— Je m'en doutais; et lui?

— Lui, ne l'aime pas.

— Il l'aimera... Ce serait un grand bonheur qu'ils se marient... un bonheur pour tous les deux.

Elle parle si bas que j'ai peine à saisir ses paroles. Puis elle se met à rire tristement.

— Je serai bientôt une vieille femme, Ivan Andréiévitch. A mon âge, il y a des choses qui deviennent ridicules.

Et me tendant la main :

— Mais nous serons toujours amis, n'est-ce pas? Je ne serai plus jamais méchante avec vous.

La cloche sonne, et nous regagnons nos places.

V

Pourtant, cette nuit-là, ce fut Markovitch qui revint hanter mon insomnie. L'image de Markovitch, courbé sur son assiette, maussade et soupçonneux sous le regard de Sémyonof, primait tous les souvenirs de la soirée précédente.

Markovitch était bien, à tout prendre, le pivot de l'action, et je sentais qu'il nous réservait des surprises. Avec ses inconséquences, ses manières impulsives et ses allures mysté-

rieuses, il était celui de tous que j'avais plus de peine à définir.

Lorsque j'étais au front, en Galicie, ma tâche de chroniqueur était relativement facile; je n'avais affaire qu'aux manifestations extérieures de la guerre, au canon, au choléra, aux bombes. Mais la guerre avait progressé depuis lors; elle avait pénétré dans l'âme même des hommes Les chefs des peuples ne se trouvaient plus aux prises avec la forêt d'écorce et d'amadou, mais, comme dit le proverbe russe, « avec la sombre futaie des cœurs humains ». Combien plus déconcertante et intangible!...

Le lendemain, je me décidai à aller voir Henry Bohun. Donc, vers une heure et demie, je me dirigeai vers la Fontanka où se trouvait son bureau. Les rues avaient leur aspect accoutumé et l'étrange Nevski lumineuse de la veille semblait n'avoir été qu'un rêve. Dans le tram, quelqu'un fit allusion à des coups de fusils au jardin du Palais d'été, mais on ne fit guère attention à ses propos. Comme l'avait dit Véra, en Russie personne ne croit plus aux révolutions.

L'ascenseur me monta au bureau de la Propagande. Bohun me fit admirer la vue qu'on avait des fenêtres. Au delà du canal, les dômes, les tours, les tourelles, du gris, du blanc, du bleu, les murs rouges des vieilles maisons s'étalaient comme un tapis d'Orient sous le ciel légèrement pommelé. D'ailleurs partout l'image de la paix. Des fumées montaient, des isvotschiks suivaient, cahin-caha, la rive opposée : la foule flânait comme d'habitude sur la Nevski. Sous nos fenêtres, un patinage empruntait toute la largeur du canal et on pouvait voir de petites figures, comme de minuscules poupées, le parcourir en tous sens. Elles semblaient perdues entre les rangées de chaises vides et le kiosque de musique abandonné. Sur la route, devant notre porte, une chariot de bois avançait lourdement; le cerceau qui surmontait les chevaux était d'un rouge et bleu éclatant.

— Quelle tranquillité! fis-je : on jurerait qu'il ne s'est rien passé.

Je regardais les patineurs lilliputiens évoluer pacifiquement sur la glace. Un nuage passa sur le soleil et le cacha. A cet instant, je perçus un craquement sec, comme d'une branche qui se casse :

— Avez-vous entendu ? On dirait un coup de fusil.

— Bah ! il y a ici parfois des échos bizarres.

Nous rentrâmes dans le bureau : mes inquiétudes, si j'en avais eu, se seraient dissipées à la vue de la figure placide de l'une des dactylos, aimable jeune femme aux cheveux oxygénés, qui tapait sur sa machine comme si sa vie en eût dépendu.

Quelques minutes à peine s'étaient passées, lorsque nous parvint de nouveau le même bruit ; ou plutôt, ce fut une sorte de crépitation vive comme le pétillement d'un feu qui se rapprochait. D'un bond nous fûmes sur le balcon.

Rien de changé au tableau que nous contemplions tout à l'heure ; les mêmes flocons blancs nageaient paresseusement dans l'azur, les mêmes petites poupées glissaient sur la glace ; le chariot de bois, que j'avais remarqué, s'éloignait lentement... Mais il n'y avait plus à s'y tromper : de la Litiéni, au delà du pont, ce qu'on entendait, c'était le roulement caractéristique d'une mitrailleuse. Un instant encore, les patineurs tournoyèrent ; quelqu'un traversa la glace en courant ; un gamin, qui criait à tue-tête, descendit la rue au galop ; des hommes s'élancèrent hors des maisons et levèrent les yeux vers le ciel comme s'ils pensaient que le bruit vînt de là... Puis, la mitrailleuse se tut, et, dans le silence subit, on put entendre le grincement du chariot qui tournait le coin de la rue. A droite, sur la Nevski, où la masse humaine était semblable à un écheveau de soie noire qui se dévidait interminablement, je vis le fil se rompre et la foule s'éparpiller comme un essaim de mouches devant une porte qui s'ouvre.

Nous étions tous sur le balcon maintenant : le gros Burrows, les deux dactylos, les deux employés russes, Henry et moi.

Cramponnés à la balustrade, nous regardions en bas dans la rue. Le pont de la Fontanka s'était vidé. Tout à coup nous y vîmes apparaître le plus étrange cortège. On ne distinguait pas tout d'abord ce que ce pouvait être ; mais quand il tourna pour s'engager dans notre rue, il se révéla si théâtral et mélodramatique qu'on pensait avoir la berlue, tant était violent le contraste avec le reste du monde qui n'avait pas changé.

Car c'était cela qui frappait. Et tel serait désormais le caractère des spectacles dont j'allais être témoin. En Galicie, tout s'accordait pour former une mise en scène cohérente : villages ruinés, paysans frappés de la peste, tranchées, trous d'obus, routes défoncées, des arbres séculaires abattus, des châteaux historiques livrés au pillage ; mais ici !... Le vieux

monde allait toujours son petit bonhomme de chemin, les boutiques, les hôtels et les théâtres restaient ce qu'ils avaient toujours été. De toute éternité, semblait-il, on verrait suspendus aux vitrines des bazars ces tristes tricots Jaeger, les œuvres de Tchekov chez le libraire de la Moïka, et les poissons dorés dans l'aquarium près d'Elisséieff. Tant que ces choses subsisteraient, je ne pourrais croire au drame.

Et le fait est que nous n'y croyions pas. Les pieds dans la neige, c'était avec un intérêt amusé que nous nous penchions par dessus la balustrade du balcon, pour voir défiler les autos blindées où les soldats s'empilaient littéralement, entassés les uns sur les autres, agenouillés, assis, debout, leurs fusils braqués dans toutes les directions, si bien que les autos ressemblaient à de monstrueux porcs-épics. Des lambeaux d'étoffe rouge étaient attachés aux canons des fusils et une des voitures exhibait triomphalement un immense drapeau rouge qui flottait très haut avec une singulière arrogance. De chaque côté des autos, une cohue d'hommes, de femmes et d'enfants encombrait la chaussée, sans ordre, sans discipline. Cela hurlait : « Par la Fontanka. — Non, à la Douma. — A la Nevski. — Non, non, Tovaritch, à la gare Nicolas ! » C'était une telle racaille que mon premier sentiment fut pour la prendre en pitié. Voilà donc où aboutissaient l'éloquence d'un Boris Grogoff, les criminels projets d'un Rat, voilà quel était le digne couronnement de ces folles imaginations. J'évoquais le Cosaque, la statue d'ébène du dimanche soir ; dix de ces hommes, pensais-je, suffiraient à disperser cette populace. J'avais envie de me baisser vers ces gens, de leur crier : « Vite ! rentrez chez vous. Ils vont arriver et vous serez pris. » Peut-être, après tout, y avait-il une sorte de discipline qui m'échappait. Une discussion animée se poursuivait sous nos fenêtres. Toutes les autos s'étaient groupées et les cris, les huées, les piailleries faisaient comme le ramage d'une volière de perroquets.

— Et moi, monsieur Burrows, dit l'une des dactylos, comment vais-je rentrer chez moi ? Nous habitons de l'autre côté de la rivière. Croyez-vous que les ponts seront levés ? Ma mère va être terriblement inquiète.

— Ne craignez rien, encouragea Burrows, attendez que la foule soit écoulée. Tout doit être calme de l'autre côté de la rivière.

Il parlait encore, qu'on entendit un ordre donné par un des hommes dans la rue ; d'autres crièrent une réponse et les chars blindés se remirent en marche.

— Je crois que cela s'adressait à nous, dit Bohun, j'ai cru saisir quelque chose comme « Otez-vous de là ».

— Allons donc, répliqua Burrows, ils sont bien trop occupés de leurs propres affaires.

Ce fut alors la minute critique. Il se fit un brusque silence. Une voix sèche retentit et une seconde plus tard je sentis à mon oreille, plus que je ne l'entendis, un bourdonnement comme d'un vol d'abeilles. Je compris qu'une balle avait frappé la brique derrière moi.

Cette balle me précipita dans la Révolution.

VI

Nous sommes tous rassemblés dans le bureau. J'entends quelqu'un chuchoter : « N'allumez pas, n'allumez pas, on nous verrait. » La pâleur de nos visages se discerne vaguement dans la pénombre. Je perçois la respiration convulsive de la dactylo, que guette la crise de nerfs.

— Allons dans la chambre sur la cour, dit Burrows, nous pourrons faire de la lumière.

Là, nous nous mettons à discuter la situation.

— C'est sérieux, dit Burrows, sa bonne face rouge perplexe et tendue, qui l'aurait cru ?

— Mon Dieu, mon Dieu ! gémit la petite dactylo. Et ma mère !... Qu'est-ce que je vais faire ? Elle entendra les coups de feu et me croira morte. Jamais je ne pourrai passer.

— Vous feriez mieux de rester avec moi cette nuit, mademoiselle Perodonov, dit sa camarade. J'habite tout à côté dans Gagarinski.

— Vous n'avez qu'à téléphoner à votre mère, mademoiselle Perodonov, appuie Burrows, rien n'est plus facile.

C'est alors que Bohun me prend à part :

— Je suis inquiet : Véra et Nina devaient aller au thé de l'Astoria cet après-midi avec Sémyonof. Cela chauffera par là, si ce mouvement s'étend, et je n'ai guère confiance en Sémyonof. Voulez-vous que nous y allions ?

Un mot à Burrows, nos shubas enfilées et nous dégringo-

lons l'escalier. A chaque palier se montrent des visages anxieux. Un gros juif obèse sort d'un appartement.

— Messieurs, qu'est-ce que cela signifie?

— C'est une émeute, dit Bohun.

— Est-ce qu'on tire?

— Oui.

— Et moi qui demeure de l'autre côté de Vassili Ostrov! Que me conseillez-vous, Gaspoda? Croyez-vous que les ponts soient levés?

— C'est probable : à votre place, je resterais ici.

— Et on tire? répète-t-il.

— On tire.

— Messieurs, messieurs, attendez une minute, peut-être qu'ensemble nous trouverons... Je suis seul ici... avec une dame... c'est bien malheureux...

Mais nous n'avons pas de temps à perdre. La porte franchie, nous nous glissons dans la foule et, comme il arrive, aussitôt, son âme devient la nôtre. Elle est si débonnaire, cette foule, puérile et sans défense! Il s'y trouve, comme je l'ai dit, nombre de femmes et d'enfants et les quelques civils qui portent des armes paraissent incapables de s'en servir. J'en vois un, un gamin, qui tient son fusil à l'envers. Personne ne fait attention à nous. La haine de classes n'est pas encore éveillée et je n'entends d'invectives que contre Protopopoff et la police.

Dans la rue, derrière la Fontanka, je suis témoin d'un spectacle extraordinaire. Un grand feu de joie brûle au milieu de la chaussée. Les flammes, s'élançant à l'envi vers le ciel, semblent y chercher les étoiles qui retombent en pluie d'étincelles et la neige illuminée renvoie son blanc rayonnement jusque par-dessus les toits des maisons. Devant le feu, un soldat à cheval harangue un groupe de femmes et de jeunes gens. Son fusil est décoré d'un chiffon rouge.

Je ne distingue pas son visage, mais je vois remuer ses bras, et sa silhouette, exagérée par les reflets du brasier, projette sur la neige une ombre difforme. A part ce groupe, la rue paraît déserte, quoique de tous côtés se fassent entendre des appels lointains et le clap, clap, clap, monotone d'une mitrailleuse.

Les paroles du cavalier arrivent jusqu'à moi :

« Tovaritchi, l'heure est venue. Pour la cause sacrée de

la liberté, n'hésitez pas. Ce que nos frères ont fait aux jours fameux de la Révolution française, nous devons l'accomplir à notre tour. L'armée vient à nous, les Préobrajenski sont avec nous; ils ont arrêté et désarmé leurs officiers. Il faut en finir avec Protopopoff, en finir avec la tyrannie, et nous créer une loi de justice. Tovaritchi, jamais vous ne retrouverez pareille occasion. Mais vous serez poursuivis de remords éternels si vous ne faites pas votre devoir maintenant, dans cette lutte pour la liberté. »

Il continue sur ce ton. Les flammes qui dansent derrière l'orateur improvisé, lui prêtent une grandeur de légende et tout le tableau se détache, romantique et irréel, comme une peinture éclatante sur un écran.

Nous gagnons à la hâte la Nevski presque déserte. Nous voilà au coin de la Moïka. Rien d'anormal. Deux femmes et un homme causent ensemble sur le pont. Une des femmes se détache du groupe et vient à nous.

— Ne descendez pas la Morskaïa, dit-elle très bas, comme si elle craignait d'être entendue : on se bat à la Centrale des téléphones.

Le fait est que j'entends de nouveau le claquement d'une mitrailleuse, tout proche maintenant : déjà nous voilà familiarisés avec lui !

Comme le vol d'une balle a suffi pour transformer la ville ! Hier, toutes ces rues étaient accueillantes; on s'y sentait en sécurité; aujourd'hui, ce ne sont plus des rues mais de louches impasses, où les arbres ont des airs étranges, où les portes, les fenêtres sont barricadées sous la lueur trouble d'une lune grimaçante et d'étoiles mauvaises, tandis que la neige n'est là que pour étouffer les pas. On croirait parcourir en rêve une ville investie. Mais je me sens secoué d'un frisson, lorsque, le compagnon des deux femmes s'étant retourné, je reconnais, — ou crois reconnaitre en lui, — le même paysan barbu et pensif que j'ai rencontré au bord du fleuve, qu'Henry a vu dans la cathédrale, et qui nous apparaît chaque fois comme un symbole, un message ou une menace.

A peine nous sommes-nous engagés dans la Moïka, mon compagnon me saisit le bras :

— Regardez !

Au pied d'un mur, devant nous, deux femmes sont blotties,

une, sur les genoux, la tête pressée contre les flancs de l'autre qui se dresse, les bras étendus comme une crucifiée, fixant des yeux exorbités sur le canal. Près d'un petit kiosque un homme est gisant sur la face ; son chapeau melon a roulé vers le kiosque ; ses bras étalés répètent le geste de la femme, dont il paraît être l'ombre baroque. Une main manque : à la place, une flaque de sang. L'autre main, grande ouverte, se détache, jaune, sur la neige.

Au moment où nous nous approchons, une balle partie de la Morskaïa frappe le kiosque.

L'une des femmes gémit :

— Ils ont tué mon mari. Mon mari n'avait rien fait, et ils l'ont tué !

L'autre femme, toujours à genoux, ne cesse pas de pleurer.

— Il faut ôter cet homme de là, dit Bohun. Peut-être vit-il encore.

Nous nous approchons, et soudain je deviens la proie d'une hallucination : je me suis penché et à mesure mon dos s'est élargi démesurément jusqu'à couvrir la ville entière de Pétrograd, tandis que mes pieds ratatinés devenaient de minuscules grenouilles.

Cependant nous faisons effort pour tirer le corps. La tête roule sur les épaules, et, retournée, nous montre le visage, la bouche remplie de neige. Ma main s'agrippe à la hanche, que je sens froide et dure sous le drap du vêtement. La tête roule, le corps rebondit de façon grotesque. Enfin, le voilà le long de la muraille, près des deux femmes, et le sang, qui jaillit, met sa tache rouge à leurs pieds.

— Maintenant, déclare Bohun, il n'y a plus qu'à prendre nos jambes à nos cous.

C'est ce dont je suis bien incapable. Je m'appuie au mur ; la mare de sang restée près du kiosque, à l'endroit où l'homme est tombé, m'hypnotise. Je ne suis plus moi-même. Je ne suis plus John Durward ; un autre a pris sa place, un étranger, avec un cœur que je ne reconnais pas, la gorge sèche, des membres rabougris, un nez énorme. Cet inconnu a usurpé mes vêtements et il refuse de bouger. Il se tient collé au mur et ne veut pas m'obéir.

Bohun me regarde, étonné.

— Voyons, Durward, venez donc. Il faut gagner l'Astoria.

Mais je me moque de l'Astoria. Je devrais me représenter Véra et Nina qui attendent, et me hâter. C'est ce que je ferais si j'étais moi-même ; mais un autre est là, pour qui il n'existe ni Véra ni Nina. C'est ce que je ne puis expliquer à Bohun. Son regard fixé sur moi me remplit de confusion. Je balbutie :

— Je ne peux pas... Allez sans moi.

Je voudrais lui faire comprendre qu'il m'est impossible de supporter de nouveau l'effroyable expansion de mon dos et la métamorphose de mes membres inférieurs. Il me dit :

— Comme vous voudrez. Je ne vous quitterai pas.

L'idée qu'il sera en danger à cause de moi, entre heureusement dans mon cerveau. C'est le choc qu'il fallait. Du coup, je rentre dans mes vêtements, je chasse l'imposteur qui s'évanouit comme un fantôme.

« Allons! » dis-je, et je prends ma course. Mais pas une balle ne siffle à nos oreilles. J'ai honte de courir; nous prenons une allure plus raisonnable pour achever de franchir le terrain découvert. Le reste du trajet ne m'a laissé aucun souvenir. Nous avons dû suivre le canal en longeant les murs et traverser le square Saint-Isaac. Je nous retrouve ensuite dans le hall de l'Astoria où nous reprenons haleine. Les premières personnes que j'aperçois, sont Véra et Nina qui nous attendent, au pied de l'escalier.

Devant elles, une foule bigarrée d'officiers parlent tous à la fois en gesticulant. Sémyonof est là. Calé sur ses jambes massives, il caresse sa barbe.

Dès qu'elle nous a reconnus, Nina nous questionne :

— Que se passe-t-il? Nous n'avons rien pu savoir. Il était quatre heures, nous commencions à prendre le thé, lorsqu'ils ont tous fondu sur l'hôtel en criant qu'on assassinait les officiers, que Protopopoff était tué... et...

— C'est la vérité, confirme un jeune officier avec animation. Je le sais par un ami qui passait juste au moment où on lui transperçait le ventre. On l'a traîné hors de chez lui et frappé en plein corps.

— Le tsar a été fusillé, annonce un autre, un gros homme rubicond, au pantalon d'un rouge éclatant ; Rodziansko est le chef du nouveau gouvernement.

De tous côtés, j'entends les mots de « peuple », « Rodziansko »,

« Protopopoff », « liberté », et la voix de l'officier qui recommence : « On lui a percé le ventre, mon ami l'a vu, comme il passait devant sa maison. »

Cependant, je me suis aperçu que Lawrence est debout près de Véra. De l'escalier, Sémyonof les observe.

Tout à coup, je vois que Véra me cherche :

— Ivan Andréiévitch, voulez-vous me rendre un service? Retenez Alexis Pétrovitch. M. Lawrence et M. Bohun nous reconduiront : et je ne veux pas qu'il vienne avec nous. Priez-le d'attendre. Dites que vous avez à lui parler.

Je vais à lui :

— Sémyonof, je voudrais vous dire un mot.

— A vos ordres.

Son sourire m'irrite, on croirait qu'il lit dans ma pensée. Nous montons l'escalier obscur. Nous nous arrêtons au premier étage, sous la lampe électrique. Il y a là un palmier poussiéreux, flanqué de deux fauteuils. Nous nous asseyons.

— Avouez que vous n'avez rien à me dire, commence Sémyonof. Vous ne m'avez proposé cet entretien que pour faire plaisir à Véra. C'était d'ailleurs bien inutile, car je n'avais nulle intention de les accompagner. Je tiens, au contraire, à rester ici, pour observer à loisir ces sottes gens... Tout de même je vous écoute, monsieur le philosophe optimiste.

Je retrouve le Sémyonof d'autrefois. Assis lourdement dans ce fauteuil, dont l'osier gémit, prêt à se rompre sous la pression de ses cuisses trapues, son épaisse barbe carrée plus rude et touffue que jamais, ses lèvres d'un rouge plus violent, il a repris toute son assurance. Il continue :

— Vous vouliez me parler de la famille Markovitch?... Il y a désormais des sujets plus palpitants, Durward. J'ai toujours dit qu'il vous manquait deux qualités essentielles, le sens de l'humour et le sens des proportions. Et vous voulez connaître la Russie, quand ces deux admirables dons vous font défaut!... Mais laissons les personnalités... Il y a ici mieux à faire... Car c'est bien la révolution... Combien je me réjouis de voir culbuter les imbéciles qui nous gouvernaient, et, après eux, les autres imbéciles qui les culbuteront, dégringoler à leur tour. Car, je vous le prédis, les mois qui vont venir verront une accumulation de lâcheté, d'égoïsme, de bassesse et d'ignorance, telle que le monde n'en a jamais connu, et tout cela au nom

de la liberté. Écoutez-les, là en bas. Ils en ont déjà plein la bouche de leur liberté.

— Vous êtes toujours le même, Sémyonof, vous ne voulez pas croire au bien. Si nous sommes à l'aube d'une révolution, et j'en doute encore, elle peut aboutir à la plus noble des libérations.

Je m'échauffe, mais il a gardé tout son sang-froid, et m'interrompant :

— On n'est pas plus gobeur. Noble! la race des hommes! Je vous dis, ô noble Ivan Andréiévitch, que la race humaine est pourrie ; elle est pétrie d'égoïsme, de vilenie et de vices ; elle est hypocrite au delà des bornes de l'hypocrisie et, de toutes les nations viles et lâches de cette terre, la nation russe est la plus vile et la plus lâche. Nos beaux discours qui vous font baver, vous autres Anglais, simples prétextes à fainéantise. Avant que l'année soit écoulée, vous m'en direz des nouvelles. Je méprise l'humanité d'un mépris que l'expérience de chaque jour justifie davantage. Une seule fois, une grande âme s'est rencontrée sur mon chemin, et peut-être, elle aussi, avec le temps, elle m'aurait déçu... Enfin l'heure a sonné, que j'attendais. Enfin, je vais voir le vrai visage de mon prochain, et peut-être même l'aiderai-je à détacher son masque. Notre digne Markovitch... par exemple...

— Eh bien! Markovitch ?

Il se lève en grimaçant un sourire, et, mettant sa main sur mon épaule :

— Il sera en proie aux furies.

Sur ces mots, il descend l'escalier ; il se retourne seulement pour me dire :

— Le plus drôle, Durward, c'est que vous m'êtes sympathique!

VII

Je ne sais pas comment je regagnai mon île ce soir-là. La nuit était horriblement froide et noire, la lune rouge avait disparu et l'aboiement d'une mitrailleuse me poursuivit jusque chez moi. Les nerfs à vif, épuisé par tant d'émotions, je croyais voir un fusil braqué dans chaque coin d'ombre. Je pensai défaillir lorsque, sur le pont, quelqu'un se campa devant moi

et me prit le bras. Je ne fus qu'à demi rassuré en reconnaissant le Rat. La lueur blafarde d'un reverbère lui prêtait des airs d'apparition. Et combien changé! Ce n'était pas seulement la surexcitation bien naturelle qu'on lisait sur son visage : une volonté, une résolution le possédait.

— Je t'ai attendu, barine, dit-il, de sa voix sourde et musicale.

— Que me veux-tu?

— Voici mon adresse; — et il me tendait un chiffon de papier sale; — cela peut servir.

— Pourquoi?

— Qui sait? Le tsar est parti et nous sommes tous des hommes libres.

J'eus l'impression brusque, qu'à ce moment il se sentait mon maître. Je le comprenais à l'accent de sa parole.

— Et que feras-tu de ta liberté? demandai-je.

Il poussa un soupir.

— J'aurai des devoirs, maintenant, dit-il. Le peuple va gouverner. Le peuple, c'est moi.

Après une pause, il reprit gravement :

— C'est pourquoi, barine, je te donne ce papier. J'ai de l'amitié pour toi. Je ne sais pas pourquoi, je me sens ton frère. On viendra peut-être piller ta maison. Montre-leur ce papier.

— Merci beaucoup, dis-je, je te suis bien reconnaissant. Mais, tu sais, je n'ai pas peur.

Toujours grave, il continua :

— Maintenant, il n'y aura plus ni tsar ni police; il n'y aura plus de guerres et tout le monde sera riche. — Il soupira de nouveau. — Et, avec tout cela, je ne sais pas si nous en serons plus heureux.

Il m'apparut soudain chétif, abandonné, pareil à un chien perdu. Je savais bien que, dans peu de temps, dès qu'il m'aurait quitté sans doute, il pillerait et assassinerait de plus belle. Mais, ce soir, nous étions seuls, tous deux, sur cette île, dans le silence universel, attendant les grandes choses qui se préparaient et je me sentis tout près de lui.

— Ne te fais pas casser la tête, Rat, dans une de tes expéditions, lui dis-je. La mort rôde partout à cette heure. Prends garde.

Il haussa les épaules :

— Il arrivera ce qui doit arriver : on n'y peut rien.

Et il rentra dans la nuit.

VIII

Nous voici arrivés à ce prestigieux mardi où, pour un temps trop court, il nous sembla que le soleil de la liberté se dégageait des nuages; ce jour unique où nous pûmes croire que nos espoirs, nos rêves, nos imaginations les plus folles étaient devenues des vérités raisonnables. Ce fameux mardi, n'importe lequel d'entre nous pourrait vous le raconter; Véra, Nina, Grogoff, Sémyonof, Lawrence, Bohun et moi-même, tous, à notre façon, nous avons été mêlés à l'événement et nous en avons subi les effets. Mais aucun de nous ne donnerait de cette journée une relation aussi complète, aussi personnelle et, en même temps aussi vraie que fut celle de Markovitch.

Dans le récit qu'il me fit, peu de temps avant la catastrophe qui devait nous accabler tous, on devinait le doute grandissant et l'horreur de la désillusion prochaine ; mais, à mesure qu'il me parlait, aux heures violettes de la nuit, tandis qu'il contemplait les rayons irisés qui se brisaient en mouvantes ondulations sur la mer, il retrouvait quelque chose de la magie de ce grand jour, il rebâtissait ce monde chimérique, si tôt évanoui comme une bulle au soleil.

Il était venu à moi, ce soir-là, dans une crise d'affolement, dont je dirai plus tard la raison et c'est en cherchant à le calmer que je lui avais rappelé cet instant où le royaume d'Utopie avait reparu sur la terre.

— Ce monde nouveau a réellement existé, lui dis-je, il ne peut être entièrement détruit. Nous le reverrons. Il faut le croire.

Il secoua la tête.

— Même s'il reparaît, il me sera fermé à moi. Je veux vous dire, Ivan Andréiévitch, ce que fut ce jour et pourquoi, à l'heure présente, je suis si cruellement déçu d'avoir cru à ses promesses. Vous savez qu'à ce moment-là, je me tourmentais beaucoup au sujet de Véra et, parce que je ne pensais qu'à Véra, la Révolution, qui fut, je suppose, une surprise pour tout le monde, me frappa comme un coup de tonnerre. Ç'a toujours été mon malheur, Ivan Andréiévitch, de ne pouvoir

m'occuper que d'une chose à la fois et, dans ma vie, par malheur, il y a toujours eu, en même temps, plusieurs choses dont j'aurais dû m'occuper...

« Tout le lundi, j'étais resté dans mon atelier, à travailler et penser à Véra. Je voulais lui parler, je voulais savoir la vérité. Je me disais que, si elle er aimait un autre, je m'en irais, et, l'instant d'après, j'aurais voulu provoquer mon rival... comme si je n'étais pas un plaisant personnage pour provoquer n'importe qui! Ils rentrèrent tous très tard dans l'après-midi. Ils avaient été à l'Astoria : la ville entière était en ébullition, disaient-ils. Mais, même alors, je ne pensais qu'à Véra. Le mardi, je me suis levé de bonne heure et j'ai été retrouver mon établi.

« Tout à coup l'idée me vint de descendre dans la rue. Des gens se pressaient sur la chaussée, rien que de pauvres gens, et tous l'air si heureux! Cela me fit plaisir de les voir. Je sais bien que je ne suis qu'une bête et que le monde ne peut pas être tel que je le rêve. Mais c'est ainsi que je m'étais toujours figuré qu'il devrait être : les rues pleines de pauvres gens, libres et heureux. Et voilà que je les avais devant moi tels que je les avais imaginés ! La neige craquait sous leurs pas, le soleil brillait, l'air était si calme que le bruit des conversations montait, montait jusqu'au ciel comme un chant. Autant qu'heureux, ils étaient étonnés ; ils ne savaient quoi faire, où aller; ils étaient comme des oiseaux captifs dont on vient d'ouvrir la cage. C'est le premier effet de la liberté. On perd le souffle, on court, de çi, de là, au hasard. Pas de trams, pas de gendarmes, pas de voitures remplies d'orgueilleux qui vous insultent... Oh! Ivan Andréiévitch, je ne les blâme pas; moi aussi je serais orgueilleux si j'avais de l'argent, un valet pour m'habiller, et tous les jours, bonne chère... Non, je ne les blâme pas, mais enfin de ces insolents il n'y en avait plus. Alors, moi, je pleurais, sans savoir pourquoi, simplement parce qu'une foule de pauvres gens s'en allaient, causant librement, comme il leur plaisait, sous le ciel ensoleillé.

« Sur les murs étaient affichées les proclamations du nouveau gouvernement : Milioukoff, Rodziansko et les autres prenaient la direction des affaires, à titre provisoire, afin de maintenir l'ordre et la discipline.... Mais pourquoi parler de discipline? Cela me semblait bien superflu. Si des mendiants s'étaient trouvés là, sur le passage de cette foule, elle se serait dépouillée

de tout pour eux, et elle leur aurait donné jusqu'à ses vêtements.

« Je m'arrêtai devant une des proclamations et je la lus à haute voix ; les gens répétaient les noms, mais sans y prêter attention.

— Qu'est-ce que cela fait ? dit quelqu'un ; il y aura du pain pour tout le monde maintenant : il n'y a que cela qui compte.

« Et en effet, qu'importaient les noms, à cette heure ? Je ne pouvais en croire mes yeux et mes oreilles, Ivan Andréiévitch. Cela ressemblait trop au paradis et j'avais été si souvent déçu !... Des autos blindées, chargées de soldats, descendaient furieusement la rue. Les soldats tenaient leurs fusils braqués, mais la foule les acclamait, criant et gesticulant. Et moi aussi, je criais. Mon visage était baigné de larmes. J'aurais voulu étreindre le soleil et la neige et tous ces hommes. J'aurais voulu que rien de ce qui était maintenant, ne changeât plus jamais, et que l'univers entier fût témoin que la vie peut être innocente et bonne.

« De tous côtés, on demandait ce qui s'était passé. Personne ne le savait, mais personne ne s'en souciait. Debout, près d'une des affiches, un soldat vociférait :

— Tovaritchi, ce qu'il nous faut, c'est une splendide république et un bon tsar pour la gouverner !

« Et tous, d'applaudir avec des rires et des chants.

« Je pris une des ruelles qui mènent à la Fontanka, et j'assistai au déménagement d'un des postes de police. C'était drôle, mais drôle ! J'en ris encore. Lingerie, chapeaux de femmes, chaises, livres, tableaux, on envoyait tout par les fenêtres et les rapports de police, les paperasses jaunes, blanches, roses, voltigeaient dans la lumière comme des papillons. La foule était parfaitement paisible, inoffensive et de si bonne humeur ! N'est-ce pas admirable ? Quand on songe que, pendant des mois et des mois, ces gens avaient souffert de la faim, attendant parfois, pour un morceau de pain, des nuits entières sur le trottoir et, maintenant qu'ils étaient les maîtres, qu'il n'y avait plus de policiers, que les derniers qui restaient se cachaient pour sauver leur peau, ils ne touchaient à rien, ils ne faisaient de tort à personne ! On a dit que c'était de la torpeur, de l'apathie. Je vous dis, moi, Ivan Andréiévitch, que c'était bien autre chose. Pour une heure, heure unique, l'âme délivrée avait surgi des eaux profondes : elle a respiré à la clarté du soleil et elle a vu que tout était bien... Oh ! pourquoi

ce jour ne peut-il revenir? Pourquoi ne peut-il revenir? »

Il s'interrompit, et fixa sur moi des yeux d'enfant effaré, les sourcils froncés, les mains battant l'air. Je n'eus garde de rien dire; je ne voulais pas rompre l'enchantement.

« Je ne pouvais rester là tout le jour. J'eus l'idée de me rendre à la Douma. Je me laissai porter par la foule. Pareille à un grand fleuve inconscient qui suit son cours, elle était coupée seulement, de temps à autre, par les automobiles militaires. Les soldats poussaient des acclamations en brandissant leurs armes et nous répondions par des hourras. En moi, l'allégresse grandissait. C'était en vain que j'essayais de la repousser, de me dire qu'une fois encore je serais dupe, je ne pouvais contenir ma joie. Elle était la plus forte!...

« Il était plus de midi lorsque j'arrivai. Vous avez pu voir vous-même, Ivan Andréiévitch, la foule qui, toute cette semaine, s'est pressée devant la Douma, véritable mer humaine où les navires étaient figurés par les affûts des canons et les monstres marins par les camions hérissés de baïonnettes. Et quelle tour de Babel! Tout le monde parlait à la fois et personne n'écoutait personne.

« Je ne sais pas encore comment j'arrivai à me faufiler dans la cour; à la fin cependant, je me trouvai à l'intérieur, à moitié étouffé par une horde de soldats et d'étudiants. Il régnait un calme relatif. Lorsque les portes s'ouvraient, un remous se produisait dans la foule. Plusieurs fois, je vis arriver des gardes armés amenant quelque misérable *gorodovoi*, hâve et sale, qu'ils avaient fait prisonnier... Après un de ces convois, la porte resta ouverte un instant, et j'en profitai pour me glisser derrière les gardes. Cette fois, j'étais bien au cœur même de la Révolution, mais je n'y pouvais croire encore, Ivan Andréiévitch, je ne pouvais croire que tout cela ne fût pas une illusion, une apparence, un rêve...

« La salle circulaire était encombrée de mitrailleuses, de sacs de farine, de provisions de toute espèce. Autour des mitrailleuses, le sol était jonché de bouts de cigarettes, de boîtes de conserves vides, de vieux papiers, de cartons, de sacs, de tessons de bouteilles. Ce désordre, cette malpropreté m'impressionnèrent péniblement. Je me souviens que, devant ce gâchis, pour la première fois, le doute entra dans mon cœur; non pas encore un doute, mais une vague inquiétude...

« Dans la salle Catherine, où je risquai un coup d'œil, une masse compacte s'agitait, bruissait comme une énorme fourmilière. Cependant, beaucoup de gens étaient passés dans le hall extérieur. On grimpait sur les chaises, les caisses, les balustrades; de tous côtés, surgissaient les orateurs, braillant, hurlant, sacrant; il y en avait dont les joues étaient couvertes de larmes; certains marmottaient tout bas comme pour eux seuls... Et sans cesse, c'étaient de nouvelles fournées de grands enfants étourdis, qui arrivaient en se bousculant, riant, chantant. Ils avaient attaché des chiffons rouges aux canons de leurs fusils et se pressaient en rangs de plus en plus serrés autour des discoureurs, la bouche ouverte, les yeux écarquillés, se poussant avec rudesse et gaieté comme de jeunes chiens.

« Partout se formaient des comités, — vous savez : comité pour le droit social, pour une juste paix, pour le suffrage des femmes, pour l'indépendance de la Finlande, pour la littérature et les arts, pour l'amélioration du sort des prostituées, pour l'éducation, pour le partage équitable des terres. — Je m'étais réfugié dans un coin, et, d'instant en instant, à mesure que la salle se remplissait de soldats, le vacarme augmentait, la poussière s'élevait en nuages épais. Les hommes, munis de leurs bouilloires, s'accroupissaient çà et là pour faire leur thé. De temps à autre, un groupe se frayait un chemin dans la foule, des soldats excités entraînaient un policier livide. Je vis ainsi un vieillard qui trébuchait, enfoui jusqu'aux oreilles dans sa shuba, des yeux fixes de somnambule; c'était Sturmer qu'on amenait pour être jugé. Un autre si terrifié qu'il ne pouvait avancer, mais se laissait pousser à coups de crosse : c'était Pitirim...

« Et les clameurs s'enflaient comme une marée montante. Rodziansko parut et commença : « Tovaritchi, tovaritchi... » Mais ses paroles se perdirent dans le bruit : et il rentra dans la salle Catherine. Les socialistes étaient les maîtres : ils étaient si nombreux, et ils avaient de si bonnes voix! Ils criaient :

— La terre pour tous!

— Et la paix, et du pain, hourra! reprenaient les soldats.

« Tout le monde criait : je me mis à crier comme les autres sans savoir pourquoi. Un soldat crasseux me prit par le cou et m'embrassa. « La terre pour tous, clama-t-il; veux-tu du thé, tovaritch? » et je partageai son thé.

A ce moment, dans la poussière et le bruit, je vis Boris

Grogoff. Ce fut un brusque rappel. Jusqu'alors, j'avais entièrement dissocié ma vie privée de ce qui se passait sous mes yeux ; j'avais même, durant ces quelques heures, oublié Véra. Et voilà que l'apparition inattendue de Boris me faisait souvenir que nous ne pouvons laisser de côté notre vie privée : c'est une cité secrète, — la Cité secrète où nous devons vivre toujours, et dont nous ne franchissons jamais les portes, quels que soient les événements qui nous appellent au dehors.

Ce Grogoff! Quelle transformation ! Vous savez, Ivan Andréiévitch, que je l'avais toujours regardé de haut. Je ne voyais en lui qu'un gamin ayant les opinions mal digérées de son âge. Mais maintenant! Il était devenu un homme. Il avait rejeté toute timidité. Debout sur un banc au milieu d'une foule de soldats, je pus constater l'action qu'il exerçait. Je ne saisissais pas ses paroles, mais à travers la poussière et la chaleur, il me semblait le voir grandir, démesurément grandir, au point de faire disparaître tous les autres. Je pensai : « Il nous enlèvera Nina ! » Réflexion saugrenue en un tel moment, dans un tel lieu. Pourtant, j'avais peine à croire que cette liberté nouvelle, cette nouvelle Russie pût être édifiée par des hommes pareils. Il agitait les bras, rejetait sa mèche en arrière, on l'acclamait, il était triomphant. Je l'entendais crier : « Le monde nouveau... La vie nouvelle !... » Il me faisait peur.

« Le soleil à son déclin inondait la salle de ses dernières clartés. Au milieu de la poussière, les drapeaux rouges, les femmes, les soldats. Et ces cris ! J'étouffais. J'étais à bout de forces. A grand peine, je m'ouvris un chemin dans la presse. Je trouvai la porte. Un instant, je regardai derrière moi cette mer humaine éclairée par les derniers rayons du couchant, puis, jouant des coudes, jeté, me semblait-il, de l'un à l'autre, je parvins au dehors... Une paix profonde, des feux allumés dans la cour, un ciel du bleu le plus tendre, quelques étoiles...

« Ainsi, tout ce que j'avais espéré de la guerre, la Révolution me l'apportait ! J'avais tout perdu, et soudain la Révolution me rendait la Russie ! Je ne me souciais plus d'Alexis Petrovitch, de votre Anglais Lawrence, de la faillite de mes inventions. Comme aux premiers jours de la guerre, je n'avais plus que deux pensées, Véra et la Russie.

« Soir incomparable ! Avez-vous connu de ces instants, où les lieux familiers se parent soudain d'une beauté surnaturelle ?

Vous vous croyez transporté dans une contrée nouvelle, imprévue, mystérieuse. C'est que vous êtes amoureux, que vous avez eu un succès ou que vous avez mené à bien quelque difficile entreprise... Ainsi Pétrograd se montrait à moi cette nuit-là. J'errais dans une ville ignorée, magique, qui devait s'évanouir au matin. Je ne saurais dire où j'ai passé. J'ai dû marcher des lieues en compagnie d'une foule d'inconnus qui tous étaient mes frères. Je n'avais pas bu et cependant j'étais ivre, ivre de bonheur, Ivan Andréiévitch, et des promesses de l'heure.

« Nous allions ainsi, chantant *la Marseillaise*. On tirait dans certaines rues, je crois; j'entendais des tac tac de mitrailleuses; je n'en avais cure : je riais. Ce ne sont pas les balles qui m'ont jamais fait peur : il y a de pires épouvantes... C'est égal, il était curieux de nous voir aller ainsi, comme si le danger n'existait pas, comme si le règne fût arrivé de la paix universelle. Il y avait des femmes avec nous, beaucoup de femmes et aussi des enfants. Je me rappelle qu'une partie du chemin, je portai un enfant endormi dans mes bras. Me voyez-vous maintenant, moi, porter un bébé le long de la Nevski ? Mais alors cela semblait tout naturel...

« De toute la nuit un de mes compagnons ne me quitta pas : c'était un paysan de carrure solide, longue barbe noire, proprement vêtu d'une blouse d'ouvrier et de pantalons noirs. A un moment, je sentis l'odeur de la mer, et la fraîcheur du vent. Nous étions sur les bords de la Néva. Le fleuve se taisait dans sa prison de glace. Sur cette blancheur confuse, les carènes des navires reposaient comme des animaux endormis. La voûte du ciel, avec ses myriades d'étoiles, apparaissait infinie.

« Mon compagnon m'embrassa; puis, il disparut. Je restai seul, si heureux, si assuré de la paix du monde, que j'élevai mon âme à Dieu et je lui adressai une prière de gratitude. Cela ne m'était pas arrivé depuis des années. Puis, la tête dans mes mains, mon regard posé sur les mâts des navires, derrière moi la présence de Pétrograd, lumineuse cité de Dieu, je fondis en larmes, larmes de joie et d'humble reconnaissance...

H. WALPOLE.

(Traduit de l'anglais par Mlle Henstch et Mme J. Muller Bergalonne.)

(La quatrième partie au prochain numéro.)

POÉSIES

L'ENVOLÉE

Dans l'or clair du soleil et dans l'argent des brumes,
Sur le mystère et le silence suspendus,
Par l'aube révélés, par l'ombre défendus,
Les oiselets, blottis dans la tiédeur des plumes,
Voyaient déjà flotter autour des frondaisons
L'âme chantante des saisons,
Les envolements des clairières ;
Et, buvant aux rayons qui fermaient leurs paupières,
Ils savouraient déjà la volupté
D'être un rythme vivant au-dessus de l'été,
Un appel de l'immensité,
Un cri de la ferveur première,
Et de mêler leur voix, leur haleine et leurs yeux
A tous les vols harmonieux
Extasiés dans la lumière.

Nés d'un ravissement dans le champ des essors,
Et riches de leur nid de mousse sur l'abîme,
Ils s'enivraient d'air pur, de parfums et d'accords
Dans l'austérité de leur cime ;
Et par le soir paisible, et par l'ardent matin
Balançant leur rêve au chêne hautain,
Leur gazouillis à la feuillée,
Dans la ferveur de leur destin
Et dans l'attente émerveillée

De l'heure où jaillirait l'élan,
Où l'hymne fuserait que leur âme recèle,
Frêles et dérobés sur leur rameau tremblant,
Ils sentaient s'élargir et saigner à leur flanc
La palpitation de l'aile !

Et les voilà qui vont s'échapper à leur tour
De tes bras fraternels, berceur de chansons brèves,
Grand arbre qui nourris, comme un fruit de tes sèves,
L'éternité du vol dans la splendeur du jour.
Et les voilà soudain qui réveillent les sentes
Qui dressent leurs émois sur le bord de leur nid,
Déployant et mêlant leurs ailes frémissantes
Et lourdes déjà d'infini.

La mère, haletant, sur leur trouble voltige :
« Attendez, attendez, ne livrez pas encor
Aux caprices des vents, aux pièges du vertige,
Votre hâte et votre transport.
Le geste est vain de s'élancer dans un ciel vide
Et d'offrir, sans beauté, sa jeunesse à la mort.
Mais il est plus d'un but pour le vol intrépide,
Et c'est le but qui fait la gloire de l'essor !

Puisque vous renoncez aux grâces coutumières
Du bocage où chantent les fleurs et l'arbrisseau,
Au rire odorant des bruyères,
Aux coupes fraîches du ruisseau ;
Puisque vous préférez à la douceur des lignes,
A la paix de la terre, à la brise des prés,
Aux trésors prodigués des vergers et des vignes,
Aux gîtes accueillants comme aux grains assurés,
L'angoisse de la voûte immense où rien ne passe
Qui ne soit éternellement,
Et la volonté d'être un frisson dans l'espace,
Une âme dans le firmament,

L'orgueil d'être la voile offerte à la tempête,
Qui chante et fait chanter le ciel en naviguant,
De heurter au soleil l'audace de sa tête
Et de frôler de l'aile l'ouragan ;
L'ivresse de monter, à son heure, à sa guise,
De tracer dans l'azur son sillon comme un soc
Et d'exalter son chant, avec cette hantise
D'être un jour la lyre qui brise
Son dernier accent sur le roc...

Alors fixez vos yeux où l'Orient se dore,
Où la clarté déjà verse son flot vermeil.
Allez, ne craignez point les flèches de l'aurore,
Portez vos cris dans le soleil !
Car maudite soit l'aile attachée à la terre,
Prisonnière de l'ombre et promise au réseau :
C'est dans l'intensité de la libre lumière
Que doit s'épanouir l'oiseau ! »

***

C'est dans le vaste espoir et vers le plus beau rêve,
En l'orgueil de l'effort enthousiaste et prompt,
A l'heure éblouissante où l'aurore se lève,
Où s'entr'ouvrent les cœurs qui demain fleuriront,
Que l'enfant doit porter l'aile qui le soulève,
Dresser son ardeur et son front.
Car si la vanité sourit aux multitudes,
Si la fortune aspire à l'abri du clocher,
Il n'est de grandeur qu'en les altitudes
Où l'aile a touché !

Aimez et louez l'homme de Virgile
Dont la silhouette humble se profile
Au seuil fastueux des plaines en fleurs.
Mêlez votre silence à la clameur des villes,
Bercez d'un bras puissant les terrestres douleurs ;
Mais, arrachant votre âme aux étreintes débiles,

Montez, donnez de l'aile, enfants, vers les hauteurs!
Survolez l'horizon où les yeux se confondent,
Du ciel dans le regard, du vent dans les cheveux ;
Et face à ceux qui plient, et face à ceux qui frondent,
Sachez dire : « Je veux!
Je veux être la voix qui séduit et qui fonde,
Je veux être un envolement du cœur humain
Et brûler au soleil la vigueur de ma main
Et jeter un rayon sur la plainte du monde. »
Le rêve est merveilleux qui nous ouvre l'azur,
Car si la nuit y point et si l'orage y gronde,
Le souffle qui nous porte est si large et si pur
Et notre soif est si profonde
Que l'air et la lumière enflamment notre sang
Et qu'on sent,
Parmi l'hosanna planant dans les nues,
Son corps tendre à l'éternité
Toutes ses fibres éperdues,
Et l'essor de son âme emplir l'immensité,

Comme deux ailes étendues!

ERNEST PRÉVOST.

REVUE LITTÉRAIRE

ANATOLE FRANCE

Après Loti, Barrès; et puis, Anatole France : l'année est dure aux lettres françaises. Tous trois étaient grands et aimables, très divers ; et leur diversité montrait comme le génie de notre littérature accueille les différences les plus vives, les contrariétés même, dans son ampleur et son opulente richesse. Ils n'étaient pas d'accord sur tous les points : Barrès et France, aux deux extrémités de la nouvelle inquiétude, nous recommandaient, l'un, l'évidente vérité de l'ordre, et l'autre, avec un attrayant désespoir, le désordre. Lequel des deux avait raison ? Barrès ! Et France eut, dans les derniers temps de sa vie, tort à un tel point, d'une manière si voyante, et quelquefois si offensante, qu'il fallait tout l'enchantement de sa personne et de son œuvre pour qu'on l'aimât, — et on l'aimait, — d'un cœur vaincu, l'esprit content.

Il est mort ; et le chagrin que sa mort nous laisse m'engagerait à négliger son erreur, s'il ne valait mieux, pour sa louange, noter qu'il est plus grand que son erreur et, malgré elle, fût-ce avec elle, force l'admiration de l'adversaire et l'amitié de l'ennemi. Adversaire, ennemi : ces mots ont, maintenant qu'il est mort, quelque chose d'affreux. Si je les emploie, quitte à les corriger de tendresse malheureuse, c'est afin de marquer le caractère assez tragique de sa mémoire qui pourtant nous est bien chère.

La dernière fois que je l'ai vu, il y a plusieurs mois, il avait toute sa gaieté à me parler de littérature et d'histoire, à me montrer des tableaux, des gravures et un torse grec, à me conter des anecdotes, à me citer des vers qu'il trouvait les plus beaux du monde. Il eut soudain toute sa tristesse à me crier :

— Je ne crois à rien !

Et, à part moi, je m'étonnais qu'il en eût tant de peine. Il reprit :

— A rien du tout, à rien !

Et, à part moi, je lui répliquais : si ! à bien des choses, qui ne sont pas indiscutables, ni seulement opportunes.

Peut-être l'aventure mentale et morale d'Anatole France, au bout du compte, se réduit-elle aux tribulations les plus ordinaires et aussi les plus rares de l'incertitude, qui serait l'état raisonnable et tout naturel de l'esprit humain, si l'esprit savait s'y accoutumer. Nous aimons le doute, et puis nous ne l'aimons plus ; alors nous devenons imprudents, comme les gens qui sont pris de vertige. Anatole France croyait qu'il ne croyait à rien, quand il affirmait et niait, lui sceptique, au rebours du simple bon sens. Qu'est-ce que j'appelle bon sens? Mais, dans l'incertitude, la probabilité la moins dangereuse. Il allait, lui, au péril, dans ce vertige.

— Tout ce qu'on voudra ! disait Barrès à M. Charles Maurras. Mais, d'abord, Anatole France a maintenu la langue française.

Et je me souviens d'un mot de Lemaitre à qui démentait Anatole France trop fort :

— Il ne faut pas médire de lui ; c'est offenser les muses !

Le voilà protégé par de justes paroles et par deux morts, lui qui aimait la justesse des mots et qui est mort.

J'ai relu, dans la deuxième série des *Contemporains*, le chapitre que Lemaitre consacrait à son ami, en 1885. Il y aura bientôt quarante ans ! Lemaitre avait à peine passé trente ans ; Anatole France, quarante. Anatole France était l'auteur des *Poèmes dorés*, des *Noces corinthiennes*, des *Désirs de Jean Servien*, de *Jocaste*, du *Crime de Sylvestre Bonnard* et du *Livre de mon ami*. Quarante ans ! et tout cela n'est-il pas d'hier? Non : ces quarante ans sont pleins d'histoire ; les hommes qui les ont vécus en recevaient le contrecoup si violemment qu'ils ont changé plus d'une fois, — non d'opinion, ce n'est pas ce que je veux dire, mais de visage et d'âme, et comme on dit changer, — dans cette courte et longue durée. « Changeants, nous contemplons un monde qui change », écrivait Lemaitre. Il n'engageait pas l'avenir ; mais, pour le moment, il raffolait d'Anatole France et rangeait ses livres parmi ceux qu'il voudrait le plus avoir faits.

Il y a, disait-il, à côté des hommes de génie, « des artistes qui sans eux n'existeraient pas, qui jouissent d'eux et en profitent, mais qui, beaucoup moins puissants, se trouvent être en somme plus intelligents que ces monstres divins, ont une science et une sagesse

plus complètes, une conception plus raffinée de l'art et de la vie ». Anatole France est l'un de ces artistes, et n'est donc pas un homme de génie; mais s'il fallait l'en consoler, voici comme s'y prend Jules Lemaitre : « Les hommes de génie ne sont jamais tout à fait conscients d'eux-mêmes et de leur œuvre; ils ont presque toujours des naïvetés, des ignorances, des ridicules; ils ont une facilité, une spontanéité grossière; ils ne savent pas tout ce qu'ils font, et ils ne le font pas exprès. » Je me demande s'il ne reste pas un peu de romantisme, dans cette idée de l'homme de génie ou monstre divin En 1885, le jeune Lemaitre s'amusait à n'être plus professeur, s'émancipait à méconnaître les classiques et, s'il « adorait » Racine, avouait que Corneille lui était « à peu près indifférent »; je me demande s'il n'aurait point, à son cher Racine, ôté le génie, comme une extravagance ou une monstruosité, pour mettre son cher Anatole France en excellente compagnie.

Monstres divins et analogues aux monstres de la Fable, ou à de grands mammouths, ichtyosaures, plésiosaures de l'ancienne géologie, les hommes de génie ne sont-ils pas un peu bêtes ou idiots à leur manière? Et, de toutes les vertus de l'esprit, celle que préfère Lemaitre est l'intelligence : il la trouve, dans Anatole France, la plus exquise et la plus savante qu'il y ait. Un homme de génie, avec « sa spontanéité » brutale, ne tient compte ni de ses devanciers, — il ne sait même pas s'il en a! — ni de ses contemporains et de vous qui le lisez; il vous contrarie et vous blesse. Il n'entre pas avec finesse et joliment, d'une façon discrète et attentive, dans cette causerie, et qui dure depuis des siècles, dans cette élégante causerie qu'est notre littérature, où les interlocuteurs sont les plus malins des hommes et les mieux informés de ce qu'on a dit avant eux et du point où l'on est venu. Mais écoutez Anatole France; et le lire, c'est l'écouter : « Je sens son œuvre toute pleine de tout ce qui l'a précédée... » Ce n'est pas un reproche : à son tour de parler, Anatole France ne feint pas d'ignorer le ton qu'a pris la causerie, de plus en plus abondante et belle, par les trouvailles et l'apport des poètes, des romanciers et des penseurs.

Jules Lemaitre, en 1885, appelle Anatole France « une des *résultantes* les plus riches de tout le travail intellectuel de ce siècle »; il ajoute : « les plus récentes curiosités et les sentiments les plus rares d'un âge de science et d'inquiète sympathie sont entrés dans la composition de son talent littéraire. » France est un grand lettré, France est un « mandarin excessivement savant et subtil ». Voilà

comme Jules Lemaître le juge, comme il le loue et comme il l'aime.

Or, ces louanges, si précieuses et que méritait l'auteur des *Noces corinthiennes* et de *Sylvestre Bonnard*, ces louanges n'étaient pas des plus recherchées, en 1885. Ni, de nos jours, elles ne le sont! De nos jours, le génie est à la mode : il vous dispense d'avoir du talent. Mais, en 1885, après le romantisme et le naturalisme, les « écoles » se multipliaient, chacune s'efforçant d'affirmer sa désinvolture et sa vive originalité, chacune improvisant une littérature nouvelle et se croyant (avec bonne foi, terrible bonne foi de l'ignorance!) la littérature enfin créée. Survient une petite troupe de lettrés, parmi lesquels Jules Lemaître, l'un d'eux, annonce Anatole France.

Il est poète et romancier. Ses *Noces corinthiennes* sont un « chef-d'œuvre trop peu connu » et d'une forme « digne d'André Chénier ». L'on voit, dans ce poème, alterner (comme dans *les Martyrs* de Chateaubriand) le chant de la muse païenne et le chant de la muse chrétienne. L'une célèbre la vie terrestre et divinise la nature, afin d'y embellir son plaisir ; l'autre célèbre « le Dieu triste à qui plaît la souffrance ». A laquelle donnez-vous la palme? L'humanité, un jour, eut à choisir et préféra le Dieu triste à la nature enjouée. C'est l'épisode principal de l'histoire. Et Lemaître de conclure : « La curiosité des religions est, en ce siècle-ci, un de nos sentiments les plus distingués et les meilleurs; M. Anatole France ne pouvait manquer de l'éprouver. » Ces deux lignes sont bien étranges, à ne pas savoir si Lemaître ne se moque pas d'Anatole France : il ne s'en moque pas; ou de lui-même : non plus! mais il écrit cela comme il le pense et, pour une fois, il écrit à la mode du jour et qui n'a point duré. Ces deux lignes sont au bout d'une page où il accorde aux religions, et notamment à « la religion de Jésus » toute l'indulgence possible et ne devine pas ce qu'il y a de vie continue et de querelle prête à sortir dans les croyances religieuses. Il leur sourit comme à des contes de nourrices. Anatole France les va traiter bien autrement et, faute de les adopter, les détestera.

S'il les déteste déjà, l'on ne s'en aperçoit pas encore. Et ne devançons pas les années. Le premier Anatole France apparaît l'aménité même, un poète en qui renaît Chénier, puis un romancier le plus intelligent de l'époque, si intelligent qu'il a peu d'imagination (car les grands imaginatifs, comme on les appelle, sont des gaillards que la méditation ne gêne pas), un romancier narquois et tendre, qui adoucit délicieusement l'ironie, jusqu'à en faire une sorte nouvelle de pitié, qui invente Sylvestre Bonnard, l'invente à sa

ressemblance et, par lui, veut qu'on sache que son incertitude est gracieuse et anodine.

Le premier Anatole France, tel que le voit Jules Lemaitre, — et Jules Lemaitre a de bons yeux, — est anodin. Avec cet Anatole France, il n'y a, pour ainsi parler, pas de danger. Il a tout lu, tout compris, tout examiné, tout jugé : il joue. Les problèmes qui, au cours des siècles, ont mis le feu aux quatre coins du monde, il les a regardés. Ce n'était pas un incendie, mais un feu d'artifice. Les chandelles, avant de tomber dans l'eau, s'y reflètent joliment.

Ce qu'il faut qu'on admire, dans Anatole France, et tout d'abord, c'est l'art d'un écrivain parfait. Jules Lemaitre compare Sylvestre Bonnard à l'un des vieillards d'Homère les plus habiles à ordonner les mots de leurs récits ; « et le souvenir d'Homère vient d'autant mieux ici que, par un mélange des plus savoureux, M. Anatole France, tout nourri de lettres grecques, se plait à imiter dans l'expression des sentiments les plus modernes l'élégance du verbe antique, et que le style de M. Bonnard rappelle tantôt l'*Odyssée* et tantôt les *Économiques* ou l'*Œdipe à Colone*. Ce sont bien les discours d'un Nestor qui, au lieu de trois pauvres petites générations, en aurait vu passer cent vingt... » Un peu plus loin : « M. Bonnard s'exprime dans la langue la plus pure, la mieux rythmée, la plus harmonieuse, dans une langue toute nourrie de grâce et de beauté grecque... » Est-ce tout dire? Lemaitre, quand il n'a pas tout dit du premier coup, revient à son idée, la cherche, l'approche et, s'il ne l'atteint pas, note ce qu'il en aperçoit : « Je ne sais pas d'écrivain en qui la réalité se reflète à travers une couche plus riche de science, de littérature, d'impressions et de méditations antérieures... Il est remarquable que cette intelligence si riche ne doive presque rien aux littératures du Nord; elle me paraît le produit extrême et très pur de la seule tradition grecque et latine. » C'est la vérité même; et j'y insiste. Vers la fin du siècle dernier, l'influence des littératures étrangères a été l'une des causes d'une corruption ou, si le mot déplaît, d'une moindre pureté que l'on vit dès lors dans la langue et l'esprit français. Nos écrivains qui n'étaient pas nourris, comme Anatole France, à notre véritable école, Athènes, puis Rome, puis le grand siècle, et puis Voltaire, lisaient (et y prenaient du mal) des romanciers de tous pays et traduits va comme je te pousse. L'esprit de chez nous et notre langue allaient à se perdre, quand parut Anatole France, tout français.

Passent quelques années; Anatole France publie *le Lys rouge*.

Nous l'avons lu et le lisons comme un chef-d'œuvre consacré. Pour savoir l'impression que fit à ses premiers lecteurs ce roman qu'ils n'attendaient pas, ne nous flons pas à nos souvenirs; il nous faut donc un témoin, qui sera cette fois encore Jules Lemaitre, sixième série des *Contemporains*. Lemaitre ne dissimule pas, — il ne dissimulait jamais rien, — qu'il est un peu effaré. Il goûte « la grâce infinie de cette forme, presque unique dans notre littérature »; et, « au travers des guirlandes de causeries et d'épisodes dont le livre est délicieusement fleuri », que découvre-t-il? un drame, dont la violence, l'âpreté, la cruauté le surprennent. Un drame d'amour; est-ce amour qu'on doit appeler cette aventure sensuelle? Or, ce n'est pas le premier récit d'amour sensuel que lise Lemaitre. Ce qui l'étonne est que l'héroïne se nomme la comtesse Martin-Bellème et soit une grande dame; le premier amant, Robert Le Ménil, un homme du monde ; le second amant, Jacques Dechartre, un sculpteur mondain : « vous apprendriez sans nulle surprise que la femme s'appelle Titine, et l'un des hommes Bibi, et l'autre la Terreur des Ternes! » Lemaitre avait-il donc une si belle opinion des grandes dames et de leurs soupirants qu'il fût déconcerté de les voir émus d'amour sensuel? Principalement, il ne croyait pas que l'on pût être à la fois très civilisé, comme le sont la comtesse Martin-Bellème et ses deux amants, et, par les sens, analogue à des apaches. Il a beau se dire que les personnages de Racine « expriment en discours harmonieux et fins des passions sauvages d'êtres primitifs », cette pensée ne le convainc pas. « C'est peut-être que je manque d'expérience », dit-il. Et, en fin de compte, les héros du *Lys rouge* ne lui paraissent pas extrêmement probables. Mais il admire le personnage de Choulette, poète, vaniteux, ivrogne, plein de vices, naïf et pervers. Apparemment, la poésie ne lui semble pas si inconciliable que la vie mondaine avec la sauvagerie naturelle. Et il ajoute: « C'est Choulette qui est chargé d'exprimer les opinions particulièrement subversives de l'auteur, ses négations et ses révoltes les plus hardies... » Et, comme il a laissé son lecteur sur l'impression d'un Anatole France, romancier de beaucoup d'esprit, mais anodin, il réplique : « Car M. Anatole France est maintenant quelque chose de plus que le tendre ironiste du *Crime de Sylvestre Bonnard*. On a vu depuis quelques années croître magnifiquement ce que des théologiens appelleraient son esprit de malice et son impiété... » Le scepticisme de M. France n'est pas nouveau, pour Jules Lemaitre ? Si, nouveau, sous la forme qu'il prend d'un véritable nihilisme. Or, à

mesure qu'Anatole France devient plus exactement nihiliste, Lemaitre note qu'il montre aussi plus de curiosité, plus de goût bizarre pour « les formes de vie et de sentiment qui dérivent des croyances religieuses ; la piété de son imagination grandit dans la même mesure que l'impiété de sa pensée ». Ainsi *Thaïs* est l'histoire d'une sainte; *la Rôtisserie de la reine Pédauque*, l'histoire d'un prêtre, assez bohème d'ailleurs ; et les terribles amants du *Lys rouge* ont leur volupté assaisonnée de religion. Lemaitre cherche la raison de tout cela, ne la trouve pas, la trouve et, à peine l'a-t-il trouvée, la refuse. Il écrit : « Toutefois, cette préoccupation impie et affectueuse de la vie mystique commence à devenir singulière, chez M. France, par ses insistances et sa continuité. Car, enfin, Voltaire et les Encyclopédistes ne l'ont jamais eue. M. France goûte pleinement le plaisir satanique de comprendre, de douter, de nier; mais il semble qu'à chaque instant aussi il l'épuise, il en touche le néant. Je suis bien curieux de savoir où cela le mènera. » Lemaitre sourit, feint de sourire, est alarmé, ne le dit pas, le laisse voir.

Mais le roman du *Lys rouge*, si alarmant qu'il soit, l'enchante, par la merveille du récit, l'amusement que lui donnent Choulette, le prince Albertinelli, la bonne Mme Marmet, d'autres encore, toutes gens qui vont à leur plaisir, où les mène l'auteur avec complaisance et avec mépris. « Et les paysages, parisiens ou florentins ! Et le style ! C'est un composé plus précieux que le métal de Corinthe. Il s'y trouve du Racine, du Voltaire, du Flaubert, du Renan, et c'est toujours de l'Anatole France. Cet homme a la perfection dans la grâce ; il est l'extrême fleur du génie latin. » Voilà, je crois, le dernier mot de Lemaitre au sujet d'Anatole France.

Or, il est vrai que *le Lys rouge* marque, dans l'œuvre d'Anatole France, une époque. L'indulgence n'est plus si douce ; le badinage n'est plus si gai : ou la gaieté tourne au sarcasme. Dans ses premiers romans, Anatole France n'avait assurément pas grande opinion de l'humanité ; maintenant, il a découvert en elle une espèce d'animalité constante, une fureur de passion qui fait craquer les beaux dehors d'élégance ou de civilité, une sensualité affreuse et qui cherche les ornements et qui, sous les ornements, garde et sa laideur et sa bassesse. Il a voulu que ce fût à Florence, où fleurit en beauté la splendeur de l'esprit humain, que se déclarât son drame farouche et horrible, afin que parût aussi un témoignage plus éclatant cette folie de ses personnages dans le décor le plus trompeur. Il raille : et quelle raillerie ! Son talent, plus que jamais prodigue et ravis-

sant, raille par le contraste de ses sortilèges et de cette laideur.

Si l'auteur du *Lys rouge* devient un écrivain « subversif » et s'il est en passe de se déclarer bientôt révolutionnaire, ce rude changement ne sera point l'effet de son mépris pour l'humanité. Somme toute, il n'y a pas grand péril à mépriser l'humanité : ce triste sentiment ne vous engage pas à lui donner toutes ses libertés, mais au contraire à tâcher de la maintenir dans une espèce de sagesse involontaire ou obligée. Plus on la méprise, et plus énergiquement on la gouverne. En général, les révolutionnaires un peu réfléchis n'accusent pas l'humanité ; ce n'est pas à elle qu'ils en veulent, la croyant naturellement bonne et bien aimable, mais aux gouvernements et aux institutions qui l'empêchent de s'épanouir le mieux du monde. La critique de l'homme a été faite, au XVIIe siècle, par les écrivains les moins subversifs, et avec une sévérité qu'on n'a point dépassée depuis lors. Ces mêmes écrivains ne s'en prennent pas du tout aux institutions régnantes : est-ce qu'ils les trouvent parfaites? ils les trouvent indispensables et, par cette malice humaine qu'ils ont dénoncée, plus indispensables encore. L'esprit révolutionnaire se nourrit d'une autre idée : il accuse les institutions de tout le mal, comme on ne le fit pas au XVIIe siècle et comme on le fit au siècle suivant. Bref, l'auteur du *Lys rouge* raillait l'humanité, la dénigrait, sans risque de tourner à la révolution. Le risque se présenta le jour qu'il fut mêlé à cette extraordinaire affaire, dite l'Affaire, et qui, voici plus d'un quart de siècle, a bouleversé la tranquillité française.

Alors, il lui parut que tout se détraquait, en ce pays et en ce monde, et que c'était la faute... à la malignité humaine ? à la malignité de certaines coteries ou classes de la société, aux pouvoirs publics et, plus généralement, aux imbéciles détenteurs de l'autorité, quels qu'ils fussent. Je ne vais pas m'étendre là-dessus, qui n'est pas littérature, mais politique, et ne fais que mentionner l'intervention de la politique dans la pensée et dans l'œuvre d'Anatole France.

Il écrivit les quatre volumes de l'« Histoire contemporaine » : *l'Orme du mail, le Mannequin d'osier, l'Anneau d'améthyste* et *Monsieur Bergeret à Paris ;* ce sont peut-être ses ouvrages les plus jolis et attrayants. Vous les relirez avec un extrême plaisir, à peine un peu troublé dans les moments que l'ironie tombera sur les idées, les opinions et les personnes que vous préférez. Les événements qui ont été l'occasion de cette étonnante satire se sont éloignés et vous auront bientôt un air d'histoire ancienne ; d'autres événements, et formidables, les ont, je ne dis point, effacés, mais atténués dans votre

mémoire et votre rancune. Il faut que vous songiez, non sans effort, au lien qui unit ceux-ci à ceux-là, et les unit on ne sait trop comment, pour que votre rancune renaisse et vous tracasse. L'ingéniosité du récit vous apaise. Et M. Bergeret vous divertit.

L'adorable invention, que M. Bergeret, frère cadet de Sylvestre Bonnard, si honnête homme, si crédule à son raisonnement, qui n'est pas sûr, si intelligent et naïf, naïf et cependant très adroit, doux ami de son repos, et curieux afin de goûter aussi les alarmes de l'incertitude! M. Bergeret serait le plus volontiers un sage, et le sage par excellence, une âme où les idées se rangent congrûment. Il a maintes tribulations, étant une âme, étant un homme parmi les autres hommes qui ne sont pas tous des âmes. Il a ses tribulations à lui, et conjugales; il a en outre, et qui le chagrinent, les tribulations de la cité. Il ne les dédaigne pas. Il les éprouve, en bon citoyen, mais en critique bien exercé. Elles lui font de la peine et pourtant lui sont une distraction perpétuelle. Une adorable invention, M. Bergeret, et une habileté de l'auteur! L'auteur nous donne à aimer son héros et, par ainsi, toutes les opinions qu'il s'avise de lui prêter, qui sont les siennes, et dangereuses, M. Bergeret nous les recommande. Voudriez-vous contrarier M. Bergeret, si charmant et qui a déjà bien assez d'ennuis pour que vous ne lui en fassiez pas d'autres?

M. Bergeret va quitter la province; il vient s'établir à Paris. Il prend « son repas modique du soir », — et c'est la dernière fois, — dans la maison qu'il abandonne, où il a durement souffert, et sagement. Regardez-le... « Riquet... » son chien... « était couché à ses pieds sur un coussin de tapisserie. Riquet avait l'âme religieuse et rendait à l'homme des honneurs divins. Il tenait son maître pour très bon et très grand. Mais c'est principalement quand il le voyait à table qu'il concevait la grandeur et la bonté souveraines de M. Bergeret. Si toutes les choses de la nourriture lui étaient sensibles et précieuses, les choses de la nourriture humaine lui étaient augustes. Il vénérait la salle à manger comme un temple, la table comme un autel... » Est-ce joli? Et narquois d'une belle manière! Dans Montaigne, un volatile fait la caricature de notre vanité; ici, le chien Riquet ridiculise nos respects. Et l'on sait que divers biologistes ou sociologues cherchent dans l'espèce animale les instincts, les velléités naturelles qui, étant à l'image de nos vertus ou de nos idées les plus remarquables, en sont peut-être à l'origine, selon les doctrines du jour. Ces doctrines, d'ailleurs, ont l'inconvénient de toutes doctrines et, inventées à plaisir, ne sont que des affirmations disgra-

cieuses. Il y a, dans leur fabrication, quelque chose de grossier. L'auteur de *Monsieur Bergeret* se garderait de mener sa pensée jusque-là. Mais une allusion furtive à des hypothèses qu'il laisse un peu loin, qui ont de loin quelque prestige, donne grand air, et un air de plaisanterie, un air aussi de tristesse qui veut sourire, à son récit, tout simple et ingénieusement méchant. C'est délicieux.

Angélique, la vieille servante de M. Bergeret, lui apporte pour son repas un petit poulet de grain. « Eh! bien, veuillez le découper! » lui dit M. Bergeret, qui est « inhabile aux armes et incapable de faire œuvre d'écuyer tranchant. — Je veux bien, répond Angélique; mais ce n'est pas aux femmes, c'est aux messieurs à découper la volaille. — Je ne sais pas découper. — Monsieur devrait savoir. » Angélique fait à son maître la leçon. Et si, en lui faisant la leçon, elle lui manque de respect, le respect qu'elle lui refuse, elle l'accorde au sexe fort, dont M. Bergeret maintient faiblement les prérogatives et néglige les devoirs. Son impertinence est une représaille de respect. Chaque fois qu'Angélique sert une volaille rôtie, un pareil dialogue s'engage entre le maître et la servante. « Et ce n'était pas légèrement, ni certes pour épargner sa peine, que la servante s'obstinait à offrir au maître le couteau à découper, comme un signe de l'honneur qui lui était dû. Parmi les paysans dont elle était sortie et chez les petits bourgeois où elle avait servi, il est de tradition que le soin de découper les pièces appartient au maître. Le respect des traditions était profond dans son âme fidèle... » Et vous savez comme certains auteurs et orateurs, moralistes et politiques, font un grand usage de ce mot, la tradition, les traditions, qui leur semblent très vénérables et imposantes; la fidélité passe pour une vertu : et la fidélité aux traditions ne réunit-elle pas deux vertus? Deux vertus que voici dérisoires, par cet exemple tout petit qu'en donne Angélique avec entêtement... « Elle n'approuvait pas que M. Bergeret se déchargeât sur elle d'une fonction magistrale et qu'il n'accomplît pas lui-même son office de table, puisqu'il n'était pas assez grand seigneur pour le confier à un maître d'hôtel, comme font les Brécé, les Bonmont et d'autres à la ville ou à la campagne. Elle savait à quoi l'honneur oblige un bourgeois qui dîne dans sa maison et elle s'efforçait, à chaque occasion, d'y ramener M. Bergeret... » Après les traditions, l'honneur; et l'honneur d'un bourgeois! Ces mots perdent ainsi leur emphase et, en même temps, leur importance. Ils tombent à n'être plus rien, comme s'anéantissent les protocoles et la déférence, par les soins innocents de cette Angélique et du chien

Riquet... « A l'endroit de la nourriture humaine, elle avait des idées plus exactes, mais non moins respectueuses que celles de Riquet.... » Angélique la servante et le chien Riquet, doux esclaves de leur ingénuité! M. Bergeret leur ressemble, n'évite pas de leur ressembler, dans la mesure où, suivant leur usage, il accepte une crédulité de hasard. S'il veut se distinguer, surpasser l'humanité ordinaire et, sœur de l'humanité, la plus humble animalité, il faut qu'il se révolte. Quel ennui! M. Bergeret n'a que de courtes révoltes, qui, d'ailleurs, ne lui réussissent guère. Il les borne prudemment, les confine en des limites étroites. Vous avez vu Angélique prompte à lui reprocher l'une de ses désobéissances les moins dangereuses. L'auteur de *Monsieur Bergeret* n'approuve-t-il pas Angélique? Je crois que oui.

Mais, passant de la littérature à la politique, — et c'est une aventure! — Anatole France renonce à toute prudence. Il prend au pied de la lettre, comme on dit, les remarques de M. Bergeret. Les doutes de M. Bergeret lui deviennent des arguments impérieux. Il n'écoute plus Angélique, méprise le soin de son repos et recommande la révolte.

Les remarques de M. Bergeret les plus vives et, disons, les plus impertinentes, mais présentées avec un art sans pareil, sont dans l'usage de notre littérature, qui n'est point timide. Et Montaigne les eût aimées. Ni Montaigne ni M. Bergeret n'eussent approuvé qu'on en fît un évangile de révolution.

C'est une opinion répandue que les audacieux écrivains du XVIIIe siècle ont eu beaucoup d'influence, et déterminante, sur les hommes et les meneurs de 1789 et des années suivantes. Et je le crois un peu; mais je ne le crois pas au même point que certains penseurs ou historiens qui, de Voltaire ou de Rousseau, nous font exactement des terroristes. Ce fin bourgeois de Voltaire, et ce grand rêveur de Rousseau! En tout cas, au XVIIIe siècle, ce ne sont pas les mêmes hommes qui ont, pour ainsi parler, posé les principes du doute, formulé les négations et, ensuite, mis en pratique les conséquences, — terriblement modifiées, et avilies, — de leur méditation. Mais Anatole France, lui, a voulu réunir en lui les deux hommes. Les penseurs ont souvent à leur suite les énergumènes, qui abusent de la pensée qu'on leur a fournie et la mènent à son excès ou à son absurdité. France a voulu être lui-même, — et je retire évidemment à ce mot toute injure, — son propre énergumène. Son œuvre littéraire ne l'y obligeait pas. Pourquoi l'a-t-il voulu? Son œuvre est souriante. Le sourire de son œuvre cache-t-il plus de désespoir

que l'on n'en devine, un désespoir que ne contente pas le badinage de littérature et qui soudainement éclate?

Relisez les quatre volumes de *la Vie littéraire*. Vous y trouverez, merveilleusement claire, son idée de la littérature et qui est tout au contraire de son idée politique. Vous n'y trouverez point un critique « avancé », mais le plus conservateur et que les nouveautés ne tentent pas. Il écrit : « Oh ! que je voudrais être en communion avec la littérature nouvelle, en sympathie avec les œuvres futures ! Je voudrais pouvoir célébrer les vers et les proses des décadents. Je voudrais me joindre aux plus hardis impressionnistes, combattre avec eux et pour eux. » Le voudrait-il ? En tout cas, il ne le fait pas : « Ce serait combattre dans les ténèbres, car je ne vois goutte à ces vers et à ces proses-là ; et vous savez qu'Ajax lui-même, le plus brave des Grecs qui furent devant Troie, demandait à Zeus de combattre et de périr en plein jour. » Le naturalisme était, dans le roman, l'école avancée ; Anatole France lui démolit sa turlutaine comme ceci : « Tout l'effort immense des civilisations aboutit à l'embellissement de la vie. Le naturalisme est bien inhumain : car il défait ce travail de l'humanité entière. Il arrache les parures, il déchire les voiles ; il humilie la chair qui triomphait en se spiritualisant ; il nous ramène à la barbarie primitive, à la bestialité des cavernes et des cités lacustres. » Remplacez le mot de naturalisme par le nom d'une doctrine politique, la plus affreuse et à laquelle Anatole France donnait — par désespoir ? — son assentiment, la phrase reste juste ; mais alors il la refuse !... L'auteur de *la Vie littéraire* engage les écrivains, les supplie de n'être pas des novateurs ou, s'ils le sont malgré eux, les supplie de l'être le moins possible.

Dira-t-on que *la Vie littéraire* date de la jeunesse d'Anatole France ; et que ce n'est pas se contredire, d'avoir en sa jeunesse et plus tard deux opinions toutes différentes ? Eh ! oui. Mais il a gardé, jusqu'aux derniers jours de son existence, la même sagesse en littérature. Il a constamment refusé d'être, en littérature, un novateur ou, en d'autres termes, un barbare. Il a été, avec la liberté que laisse et que favorise l'exacte connaissance des règles et avec un goût parfait, le type même, et bien charmant, d'un grand écrivain de chez nous.

ANDRÉ BEAUNIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Élections en Grande-Bretagne le 29 octobre; élections, pour la Présidence, aux États-Unis le 4 novembre; élections en Allemagne le 7 décembre : à ces trois grandes consultations est suspendue l'activité politique des grandes Puissances; elles auront sur les destins de la France des répercussions considérables.

En vingt jours, la crise anglaise s'est ouverte et s'est dénouée, le ministère travailliste, a donné sa démission, la Chambre des communes a été dissoute, une campagne électorale acharnée s'est développée dans tout le pays, la nouvelle Chambre est élue. M. MacDonald a voulu mettre ses adversaires en présence d'élections brusquées dont il espère un résultat favorable à son parti. D'un point de vue plus élevé, comment ne pas admirer une telle rapidité qui n'inflige au pays qu'un minimum de trouble? Comment aussi ne pas redire, chaque fois que l'occasion s'en présente, que le régime parlementaire ne fonctionne dans sa vérité que si la dissolution est la conséquence prévue et traditionnelle de la chute d'un ministère. Une crise ministérielle, en Angleterre, entraîne toujours un changement dans le programme gouvernemental et un tel changement doit être sanctionné par le peuple. Tant que le droit de dissolution de la Chambre par le chef de l'État ne sera pas entré non seulement dans notre constitution, — il y est, — mais dans nos mœurs, tant que la dissolution ne sera pas considérée, non comme un coup d'État, mais comme l'issue normale d'une crise politique, la France n'aura que la caricature d'un régime parlementaire.

Le ministère travailliste, on le sait, n'a jamais disposé d'une majorité assurée et qui lui soit propre; il ne s'est formé et n'a vécu que par la tolérance des deux autres partis dont aucun n'avait, par lui-même, la majorité absolue. La fraction libérale, dont l'appoint était indispensable au Gouvernement, disposait de son sort; le jour où elle voterait avec les conservateurs finirait l'expérience d'un

ministère travailliste. L'incident qui a provoqué cette coalition fatale à M. MacDonald paraîtrait peut-être insignifiant à des parlementaires français ; il s'agissait d'une intervention du Gouvernement dans l'instruction d'un procès en cours, de l'intrusion du politique dans le judiciaire : manquement à des traditions salutaires, qui semble avec raison très grave au pays de la séparation des pouvoirs et de l'*habeas corpus*. Un organe communiste, le *Workers Weekly*, et son directeur M. J. R. Campbell étaient poursuivis pour avoir excité des soldats et des marins à la révolte afin d'établir la dictature du prolétariat sur le modèle de Moscou ; M. MacDonald, sous la pression des éléments les plus avancés de son parti, intervint pour arrêter les poursuites et faire mettre en liberté M. Campbell Ce fut l'occasion que saisirent les adversaires de M. MacDonald pour renverser le Ministère en mettant l'opinion publique de leur côté. Depuis plusieurs mois déjà, une fraction active des libéraux, conduite par M. Lloyd George, était lasse de jouer le rôle de « bœufs patients » trainant le char du Labour party. M. MacDonald sentait s'approcher le moment fatal ; il voulut du moins choisir son heure et, en précipitant le dénouement, s'assurer des chances d'obtenir la majorité absolue qui lui permettrait de gouverner librement avec tout son programme.

M. MacDonald s'est vanté de n'avoir laissé, sous son administration, péricliter nulle part les intérêts britanniques ; il peut se prévaloir, devant les électeurs, de ses succès : l'entente cordiale rétablie avec la France sans qu'il en ait coûté la moindre concession à l'Angleterre, l'évacuation de la Ruhr, la session de Genève préparant le désarmement. Mais le Premier travailliste sentait s'approcher le débat épineux sur la ratification du traité du 6 août avec les Soviets de Russie. « Si les libéraux et les conservateurs se sont unis pour renverser le Ministère, a dit M. Asquith dans le discours par lequel il a ouvert sa campagne électorale, c'est à cause de son traité avec les Soviets. » La politique du Gouvernement de Moscou en Chine, ses négociations avec le Japon (dont nous parlions il y a quinze jours) inquiètent le *Foreign Office* : c'est l'empire asiatique de l'Angleterre que vise la politique russe, conforme en cela à la tradition des Tsars. Ce n'est pas sans motif que cent vingt navires de guerre, — formidable flotte pacifique, — sont en ce moment concentrés à Malte, prêts à intervenir dans le Proche-Orient, si la Turquie n'exécutait pas la décision du Conseil de la Société des nations, soit en Extrême-Orient, si les affaires de Chine l'y appe-

laient. Et puis le public anglais, qui paye de lourds impôts, n'admet pas que son or passe, sous forme d'emprunt, au pays des Soviets pour y subventionner une politique anti-britannique. La garantie que M. Macdonald avait promise à l'emprunt russe a violemment irrité l'opinion ; s'il succombe, c'est surtout à son traité avec les Soviets qu'il devra attribuer son échec. L'intérêt de la campagne électorale, courte mais intense et souvent violente, est surtout dans l'attitude du parti libéral. Il n'a réussi ni à définir, entre le torysme et le travaillisme, une attitude nette, ni à faire taire dans son sein tous dissentiments. Au commencement de la crise les libéraux-radicaux, dont le *Manchester Guardian* est le principal organe, rejetaient toute entente avec les conservateurs suspects de rester fidèles à leur programme protectionniste de janvier dernier. « Est-il donc trop tard, demandait ce journal, pour que les deux partis progressistes essayent de parvenir à cette entente raisonnable que leurs intérêts mutuels et les intérêts du pays réclament ? » Mais les chefs du parti étaient d'un autre avis ; il leur semblait que la suite logique du vote du 8 octobre devait être une entente avec les conservateurs, pour débarrasser l'Angleterre du socialisme. Les conservateurs, dans l'ancienne Chambre étaient 246, les travaillistes 187, les libéraux 155, mais plus de 70 députés travaillistes n'avaient été élus que grâce à des élections « triangulaires », et à la mésintelligence des deux vieux partis historiques. M. Stanley Baldwin, dans son manifeste électoral, jetait en somme par-dessus bord le bagage protectionniste qui avait coulé son parti aux dernières élections : on pouvait donc conclure avec les conservateurs tout au moins des ententes locales et grouper les voix sur le candidat qui aurait le plus de chances de battre le travailliste.

Beaucoup de libéraux hésitaient encore, quand M. MacDonald, à Glasgow, le 14, partit dans une charge à fond de train contre ses adversaires et surtout contre les libéraux ; il dépeignit, avec une verve cinglante, les deux grands partis historiques « qui apparaissaient, en Écosse tout au moins, comme aussi éternellement ennemis l'un de l'autre que Dieu et Satan », prêts à s'embrasser par crainte du Labour party qui a su conquérir la confiance de la nation sans compromettre les intérêts britanniques. Les *Daily News*, qui la veille engageaient les radicaux à donner leurs voix plutôt à un travailliste qu'à un conservateur, intitulaient leur article du 15 : « La gaffe de M. MacDonald », et lui reprochaient ses attaques maladroites contre ses amis libéraux. Les chefs, M. Asquith, M. Lloyd George,

sir John Simon se sont prononcés pour l'entente avec les conservateurs. M. Asquith, dans sa circonscription, n'a qu'un concurrent travailliste. Abandonné par l'état-major, M. MacDonald s'est adressé aux troupes; loin de l'Écosse puritaine, à Leicester, le 21, il a fait appel aux électeurs libéraux : « Je ne crois pas un seul instant que l'esprit du libéralisme de Leicester se laisse prostituer ainsi et mettre en vente sur la place du marché; » les chefs libéraux qui reviendront au Parlement seront les élus des conservateurs et tomberont dans leur dépendance; les électeurs, eux, iront aux travaillistes. Les chefs libéraux se sont sentis piqués au vif; ils craignent la désertion de leurs électeurs; ils se plaignent amèrement de l'ingratitude du Labour party qui n'est que l'aile gauche du parti libéral : « ce grand corps des libéraux non conformistes, écrit la *Westminster Gazette* du 22, a été désillusionné par l'expérience de l'idéalisme de pacotille du Labour party »; et elle insiste sur « le contraste déprimant des promesses faites et des résultats obtenus ».

Les électeurs suivront-ils leurs chefs ou se laisseront-ils séduire par les promesses travaillistes? De là, dépendent les élections du 29 : les résultats n'en sont pas encore connus à l'heure où nous écrivons; les pronostics sont en faveur d'un succès considérable des conservateurs, mais gagneront-ils les 60 sièges nécessaires pour obtenir la majorité absolue qui est de 306 voix? C'est toute la question. La lutte présente des aspects variés. Il reste 224 élections « triangulaires » avec trois candidats : conservateur, libéral, travailliste; dans 251 circonscriptions un conservateur est opposé à un travailliste; dans 61, un libéral à un travailliste; dans 44, un conservateur à un libéral; 32 candidats uniques ont déjà été proclamés élus, dont 16 conservateurs et 9 travaillistes. Les élections du 29 octobre nous apprendront si le parti libéral va se disloquer, ses éléments radicaux allant se fondre dans le socialisme tandis que ses éléments modérés formeraient l'aile gauche du conservatisme ; l'Angleterre reviendrait ainsi à l'équilibre des deux grands partis qui représentent, selon la tradition, les deux tendances religieuses dominantes, l'Église établie et les sectes non conformistes. En dix mois d'exercice du pouvoir, le travaillisme, qui s'est nettement séparé du communisme au récent congrès de Londres, a-t-il gagné la confiance de la nation au point d'emporter la majorité? Nous ne le croyons pas. En tout cas, si M. MacDonald est vaincu, sa chute sera pour M. Herriot un échec personnel puisque c'est d'abord sur ses relations d'amitié avec le chef des travaillistes qu'il avait fondé ce « pacte de collaboration

cordiale » auquel il a tout sacrifié et que l'événement révèle si fragile.

Aux États-Unis, comme en Angleterre, il s'agit de savoir, si un tiers parti, venant s'interposer entre les deux grands partis historiques, pourra fausser le jeu de la Constitution. Là aussi la bataille est « triangulaire »; là aussi le parti nouveau, celui du sénateur La Follette, sous l'étiquette « progressiste », vise à détruire la constitution pour augmenter le pouvoir des élus du peuple et les lancer à l'assaut contre la puissante forteresse de la haute banque américaine. M. La Follette groupe autour de lui les éléments socialistes, les admirateurs du bolchévisme, les germanisants; il n'a aucune chance d'être élu, mais n'emportera-t-il pas assez de suffrages pour empêcher soit l'élection du président républicain sortant, M. Coolidge, soit celle du candidat démocrate, M. John W. Davis. Jamais, aux États-Unis, la situation n'a été aussi critique. M. Davis, ancien ambassadeur à Londres, mène une campagne très active, il fait appel à l'idéalisme américain terrassé avec le président Wilson et se prononce avec force pour une politique plus énergique d'intervention dans le règlement des affaires européennes; sa popularité semble balancer l'influence du président Coolidge, même associé, sur le « ticket », avec le général Dawes pour la vice-présidence.

On dit M. La Follette assuré des votes de cinq États représentant 36 voix qui lui permettraient de faire pencher la balance si démocrates et républicains obtenaient à peu près le même nombre de suffrages. Vingt États représentant 200 voix semblent acquis aux démocrates, onze États avec 138 voix aux républicains. Il faut, pour qu'il y ait élection, qu'un candidat obtienne les deux tiers des suffrages, soit 266. Douze États disposant de 154 votes sont réputés douteux. Si tous les États douteux ne prennent pas le « ticket » républicain, l'élection de M. Coolidge est impossible. Si aucun des candidats n'obtient la majorité requise, le droit d'élire le Président revient à la Chambre des représentants votant par États; mais là encore reparaît la difficulté, car si 22 États votaient républicain et 21 démocrate, 5 voteront pour le tiers parti ou, selon qu'ils porteront leur appoint sur l'un ou l'autre des candidats plus favorisés, assureront son triomphe. On craint, dans le camp républicain, que les voix de ces cinq États dissidents n'aillent finalement assurer le triomphe de M. Davis. Si, le 4 mars, la Chambre n'a pas réussi à donner la majorité requise de 25 voix à l'un des candidats, le vice-président deviendra président; mais y aura-t-il vice-président? Là encore, M. La Follette et ses amis se trouvent en situation d'em-

pêcher l'élection ou de décider du succès de l'un des candidats, M. Bryan ou M. Dawes. Si bien qu'en définitive les États-Unis pourraient, le 4 mars, se trouver sans président ! On voit dans quel labyrinthe la naissance et les progrès d'un tiers parti risquent d'égarer la politique des États-Unis ; les éléments de désordre seraient seuls à en profiter. La grande démocratie américaine, par suite surtout de l'immigration d'éléments nombreux appartenant à des races européennes ou asiatiques difficiles à assimiler, subit une transformation profonde ; elle est démoralisée par la prépondérance des puissances financières qui, après le brillant et généreux élan de la guerre, ont entraîné les États-Unis à une politique trop uniquement préoccupée d'intérêts matériels et trop étroitement repliée sur elle-même. Comme en Angleterre, l'avènement d'un tiers parti est le signe de l'ascension de nouvelles masses populaires et présage la ruine des vénérables institutions traditionnelles que ces puissantes démocraties historiques avaient taillées à leur image.

Le président Ebert a prononcé la dissolution du Reichstag : c'est l'aboutissement d'une longue crise qui commence en réalité le 29 août, quand les Allemands-nationaux se résignèrent à voter pour l'exécution du plan Dawes en échange de la promesse d'une participation au Gouvernement. Depuis lors, les négociations n'ont guère cessé et l'on a cru à plusieurs reprises qu'elles aboutiraient à l'élargissement, vers la droite et vers la gauche, du ministère que préside le chancelier Marx. Il était difficile de concilier une politique d'exécution du plan Dawes avec les exigences des partis d'extrême-droite qui, le 4 mai dernier, ont remporté des succès aux élections. A Londres, les négociations du Reich se sont très habilement servis de ces surenchères pour obtenir des concessions. Mais, à Berlin, les nationalistes réclamaient leur récompense, tandis que socialistes et démocrates s'opposaient à leur entrée dans le ministère. M. Stresemann, ministre des Affaires étrangères, représente, dans le cabinet, les tendances du parti populiste dont il est le chef et qui cherche ses alliances du côté des Allemands-nationaux, tandis que le chancelier Marx, chef du Centre catholique, ne veut pas renoncer à cette entente avec la Social-démocratie qui, depuis 1919, sauf aux temps désastreux de M. Cuno, a presque toujours gouverné l'Allemagne. Les uns donc cherchaient la formation d'un « bloc bourgeois », d'où les socialistes seraient exclus, les autres préféraient un bloc démocratique d'où l'extrême-droite serait bannie ainsi que les communistes. Même parmi les dirigeants du Centre les avis étaient partagés ;

beaucoup inclinaient vers un accord provisoire avec la droite; mais le chancelier Marx, sentant peser sur lui la responsabilité d'une décision qui pourrait remettre en question les avantages obtenus à Londres, l'ancien chancelier M. Wirth et tous ceux qui, dans le Centre, restent fidèles à la grande tradition de Windthorst et des temps héroïques de la lutte contre Bismarck, insistèrent pour que les nationalistes fussent écartés du pouvoir. D'ailleurs, un homme considérable, dont tous les partis désirent le maintien au pouvoir, le ministre de la Reichswehr, c'est-à-dire de la Guerre, M. Gessler, démocrate bavarois, faisait de l'exclusion de l'extrême-droite la condition formelle de sa participation à un ministère reconstitué. Dans ces conditions, tout remaniement du cabinet devenait impraticable. Le président Ebert n'eut pas de peine à conclure que la seule issue ouverte, c'était la dissolution du Reichstag et une consultation nationale.

Sur les élections du 7 décembre, il serait imprudent de formuler des pronostics; la crise politique que traverse l'Allemagne n'est que le symptôme apparent du trouble profond qui agite les esprits dans un pays qui cherche sa route vers l'avenir. La conception trop simple de la presse gouvernementale française qui ne voit en Allemagne qu'une lutte entre « la démocratie » et « la réaction » ne répond pas à la réalité; un gouvernement démocratique, en Allemagne, ne peut être que nationaliste en politique extérieure, surtout s'il s'agit des relations avec la France, s'il veut résister aux surenchères patriotiques des autres partis. Jugeons-en par le programme que le chef du groupe démocrate au Reichstag, M. Erkelenz, exposait le 14 octobre à ses amis : entrée dans la Société des nations, évacuation de la Ruhr et de la première zone d'occupation le 10 janvier prochain ; réduction des délais d'occupation pour la seconde et la troisième zone ; revision du statut militaire du Reich ; levée de l'interdiction du rattachement de l'Autriche à l'Allemagne; remaniement des frontières orientales du Reich ; attribution d'un mandat colonial à l'Allemagne. Tout peut se résumer en un mot : destruction du Traité de Versailles. Si tel est le programme d'un démocrate, on peut juger ce que peut être celui d'un nationaliste. Si d'aventure les démocrates venaient à gagner quelques sièges aux élections, — ce qui ne paraît pas probable, — il serait téméraire d'en conclure que la vieille Allemagne est morte et qu'une nouvelle, pacifique et républicaine, est prête à prendre sa place. En réalité, l'Allemagne se cherche dans l'angoisse et la douleur;

entre Weimar et Potsdam, entre la constitution républicaine et l'Empire des Hohenzollern, les Allemands hésitent et se divisent. La vieille Allemagne, celle qui a connu Bismarck, l'Allemagne de la Cour, des professeurs et de l'État-major, l'Allemagne des hobereaux et de la grande industrie, l'Allemagne prussianisée, promet à la jeunesse le retour des années glorieuses et prospères, la destruction d'un traité qui n'est pas la conséquence d'une défaite militaire, mais d'une défaillance populaire entraînée par la propagande révolutionnaire. Mais, en face d'elle, une autre Allemagne s'efforce à prendre conscience d'elle-même ; elle offre à la jeunesse laborieuse un idéal démocratique et pacifique; elle séduit les masses ouvrières et paysannes qui nulle part ne sont amies de la guerre ; elle préconise une entente continentale d'où la Russie redevenue asiatique et l'Angleterre maritime seraient exclues. La lutte se dessine déjà et sera surtout dans l'avenir entre ces deux Allemagnes. Telles sont du moins les conclusions de l'enquête que vient de mener à Berlin l'un des meilleurs connaisseurs français de l'Allemagne, M. Edmond Vermeuil et que publie le *Bulletin* du Comité alsacien d'études et d'informations. L'avenir n'est pas sans offrir certaines perspectives favorables, qui sont encore loin de balancer les symptômes alarmants ; la lutte électorale qui agite l'Allemagne ne sera pas décisive; elle permettra seulement de mesurer les forces en présence et d'en tirer, pour la politique française, des indications.

Pour le moment, l'Allemagne se réjouit de sa résurrection économique et des succès politiques inespérés que l'appui de l'Angleterre et les élections du 11 mai lui ont permis de remporter. Le rentenmark, qui n'a pas encore un an d'existence et dont la valeur n'est fondée que sur une fiction, fait preuve d'une fermeté quasi miraculeuse ; il fait, à l'heure actuelle, une légère prime sur le dollar ; les recettes de l'État dépassent de plus en plus les dépenses ; la Banque d'Empire achète par grosses quantités de l'or et des denrées ; et c'est dans cette situation si favorable que l'Allemagne, par la volonté des financiers américains, va recevoir le montant de l'emprunt de 800 millions de marks-or auquel la France participe et qu'elle même ne demandait pas. Le versement de l'emprunt à l'Allemagne apparaît aujourd'hui comme une gageure, un paradoxe, presque un scandale. Et c'est pour ne pas compromettre cet emprunt que les financiers, à Londres, ont arraché à M. Herriot tant de concessions ! L'Allemagne qui se sent le vent en poupe revient à son rêve : reviser le traité, surtout effacer l'aveu de la culpabi-

lité allemande. La traversée du grand aéronef de Ludwigshafen aux États-Unis survolant la France et l'Océan a déchaîné un formidable enthousiasme ; la *Gazette de Cologne*, à ce propos, dans un grand article tout vibrant d'émotion patriotique, se demande comment on a pu accuser d'atrocités, de crimes contre l'humanité, un peuple capable de réaliser de tels chefs-d'œuvre industriels : voilà précisément la perpétuelle confusion qui égare l'esprit allemand et que G. Ferrero a si bien discernée quand il a défini la civilisation « quantitative » et la civilisation » qualitative ». La barbarie morale est parfaitement compatible avec l'habileté technique et le colossal n'est pas le bien : vous le savez, nobles victimes assassinées à Dinant, à Gerbéviller, un peu partout sur la route des armées allemandes. Ces crimes odieux, combien la France préférerait qu'ils n'eussent pas été commis, mais comment les oublier quand les Allemands osent les nier ? Combien ils seraient mieux avisés s'ils regrettaient les heures d'ivresse brutale de l'invasion, la griserie du sang née de l'orgueil de la force !

Nous avons montré, en Allemagne, le Centre, avec ses puissantes organisations politiques et sociales, la haute valeur de ses chefs, devenu, surtout depuis l'armistice, le parti le plus influent et, en même temps, le plus sage et le plus modéré. Les hommes du Centre sont très « romains », très attachés au Saint-Siège qui les a défendus au temps du Culturkampf. A défaut d'autres raisons, celle-là devrait suffire à M. Herriot, qui souhaite un apaisement franco-allemand, pour éviter de faire, au chef de la catholicité, l'injure de supprimer l'ambassade de France en omettant de l'inscrire au budget. M. Combes avait au moins trouvé l'ombre d'un grief. M. Herriot, lui, supprime l'ambassade en même temps qu'il loue la correcte attitude du nonce. Il allègue que la Papauté n'étant pas une puissance temporelle, la distinction du spirituel et du temporel, dont il est respectueux, l'oblige à retirer son ambassadeur auprès du Saint-Siège. Il se flatte d'avoir raison contre tout le monde : contre l'histoire qui montre dans tous les temps la Papauté engagée dans les affaires de ce monde, contre l'Italie qui reconnaît le Pape pour un souverain et lui rend les honneurs dus aux souverains, contre toutes les puissances catholiques, protestantes ou schismatiques qui ont cru nécessaire à leurs intérêts d'entretenir à Rome une mission diplomatique et dont le nombre s'est singulièrement accru depuis la guerre. Il se flatte d'avoir raison contre tant de Français non catholiques qui demandent, au nom du patriotisme et des intérêts,

le maintien de l'Ambassade. Il blesse, en France, tous les catholiques et tous ceux dont le patriotisme éclairé mesure le dommage que va faire au bon renom de notre pays l'acte de ses dirigeants; ceux qui ont pu apprécier en voyageant tout ce que, à Rome et dans tous les pays où il y a des catholiques, les quinze années pendant lesquelles la France a été absente du Vatican ont entassé de ruines matérielles et morales peuvent mesurer l'étendue du mal que le Gouvernement du cartel s'apprête à faire à la France. Ils savent la joie qu'en éprouveront nos ennemis, la douleur de tous nos amis. Et à qui fera-t-il plaisir, auprès de quel peuple se trouvera-t-il grandi ou plus amicalement considéré? On se le demande. Sans doute aux organisations radicales, aux loges maçonniques, à ce réseau de comités et de sous-comités qui enlacent la France comme l'araignée sa victime et qui groupent tout ce que le pays compte de plus médiocre et de plus arriéré. Peut-être aussi au bolchévisme russe qui, en présence de la faillite de son œuvre sociale, s'est donné pour mission la destruction des religions. La *Pravda* attache une grande importance à la rupture entre la France et le Vatican, car elle appréhende qu'au jour du triomphe des communistes italiens, la France n'intervienne pour protéger le Pape et la Papauté dont la IIIe Internationale entend débarrasser le monde; c'est du moins ce que plusieurs sections russes ont réclamé « au nom des communistes dont le catholicisme, seul soutien de presque toutes les religions, est l'ennemi principal. »

Ainsi s'explique, au nom d'une logique révolutionnaire qui dépasse M. Herriot lui-même, la contradiction par laquelle la diplomatie de la présence, que l'on invoque pour reprendre à Moscou les relations avec les Soviets, se trouve mauvaise à Rome quand il s'agit de la Papauté. Le contraste est, par lui-même, éloquent. Le *Daily Mail* faisait récemment allusion à ces « forces occultes » devant lesquelles M. MacDonald doit s'incliner quand il se rend à Glasgow. Celles devant lesquelles s'incline M. Herriot auraient-elles en définitive, à son insu, leur siège à Moscou? La France « reconnaît l'union des républiques soviétiques en tant que Gouvernement *de jure* des territoires de l'ancien Empire russe qui ont accepté son autorité... » Aucune condition n'est mise à cette reconnaissance: un ambassadeur va être envoyé, sans délai; il aura pour mission d'entamer des négociations sur les grands intérêts qui, depuis sept ans, sont restés en suspens! Si la nation russe, celle qui est demeurée au foyer aussi bien que celle qui vit dans l'exil, avait pu perdre les sympathies du peuple français, ses souffrances les lui auraient rendues; mais on ne saurait oublier

qu'un très grand nombre de Français aussi pâtissent par suite de la révolution et que la France en a subi, dans sa chair et dans ses intérêts, les conséquences. La reprise des relations avec un Gouvernement qui n'est pas issu de la volonté nationale et qui révolte les consciences françaises, pourrait se défendre, du point de vue des intérêts, si la France n'allait à Moscou que pour y défendre l'ordre européen issu des traités et la paix. La fonction historique de la Russie, c'est de contenir les masses humaines qui s'agitent dans l'Asie centrale. Mais peut-on raisonnablement espérer, après ce qui vient de se passer en Angleterre, que la Russie d'aujourd'hui conçoive ainsi son rôle? La raison d'être du Gouvernement bolchévique et de la IIIe Internationale, dont il a fait un instrument de règne, n'est-elle pas précisément de propager la révolution et de détruire, sous prétexte de capitalisme, l'antique assiette des sociétés européennes? Dans ces conditions, la reconnaissance des Soviets est une duperie d'où peuvent sortir les pires catastrophes.

M. Herriot voit-il le péril? Son discours de Boulogne, où il s'est montré moins âpre à la curée, moins haineux que ses amis radicaux et radicaux-socialistes réunis en congrès, aurait pu le faire espérer. Lui du moins s'est abstenu de parler, comme ont osé le faire les radicaux dans leur déclaration, du « joug ignominieux du bloc national ». Il se trouve aux prises avec des difficultés financières qui dépassent les forces d'un Gouvernement quel qu'il soit et dont il cherche injustement à rejeter la responsabilité sur les Gouvernements précédents. Ce n'est que par un puissant effort d'union nationale et de travail qu'on en viendrait à bout, avec l'aide du temps; mais le Cartel, malgré le ministre des Finances, entend faire du budget un moyen de tyrannie politique; quel malheur, pour un chef de Gouvernement, d'avoir de pareils soldats et de se croire obligé de les suivre!

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.